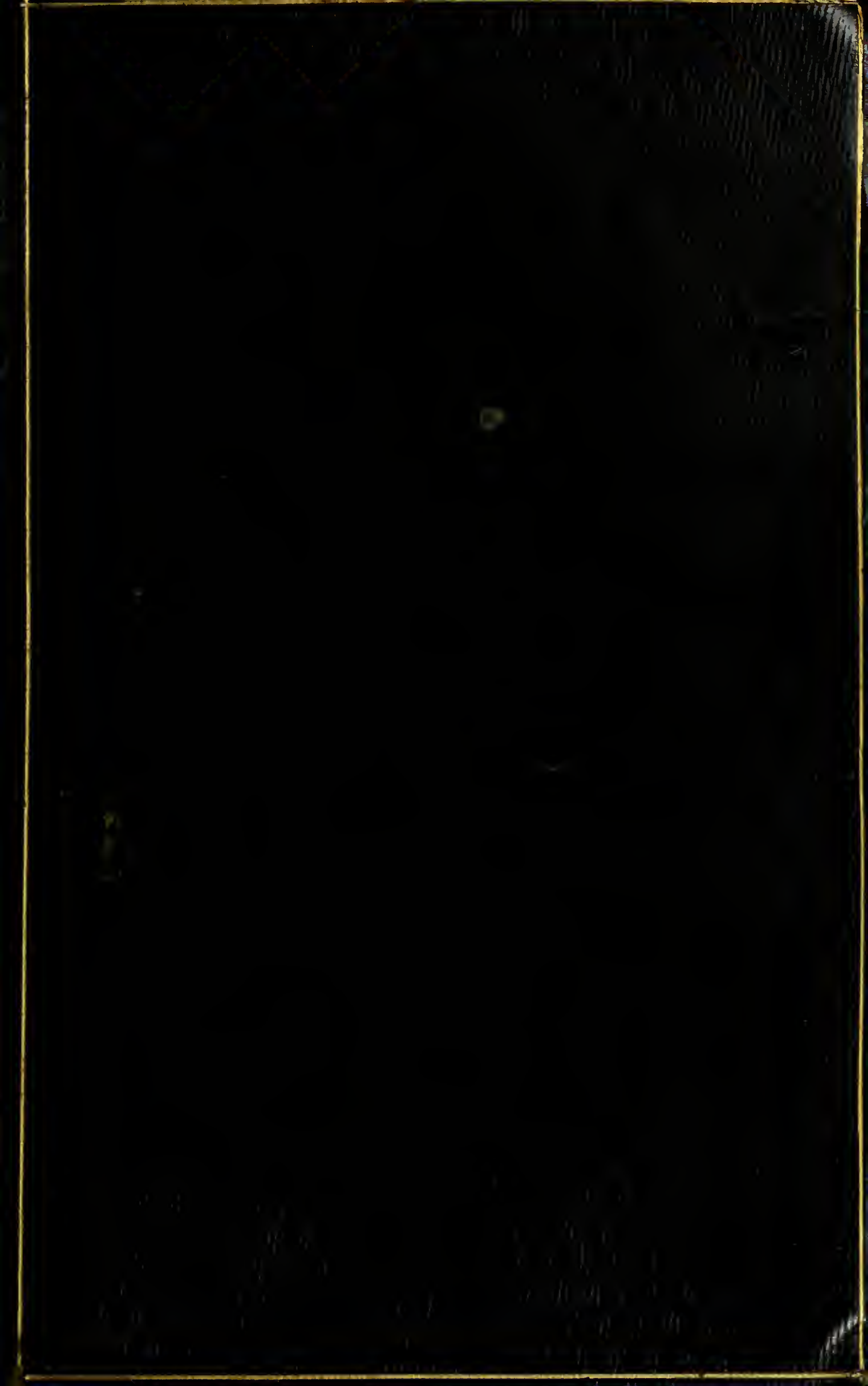


TRAITÉ

DES GRANDES

OPÉRATIONS MILITAIRES.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE CRITIQUE DES GUERRES
DE FRÉDÉRIC II.

HISTOIRE

CRITIQUE ET MILITAIRE

DES

GUERRES DE FRÉDÉRIC II,

Comparées au système moderne,

Avec un Recueil des principes les plus importans de l'art de la guerre.

PAR LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL JOMINI,
Aide-de-camp général de S. M. L'EMPEREUR DE RUSSIE,
grand'croix de plusieurs ordres, etc., etc.

TROISIEME ÉDITION.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ MAGIMEL, ANSELIN ET POCHARD,
LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE N° 9.

1818.

TRAITÉ

DES

GRANDES OPÉRATIONS MILITAIRES.

GUERRE DE SEPT ANS.

CAMPAGNE DE 1758.

CHAPITRE IX.

Situation des puissances belligérantes à l'ouverture de la campagne ; opérations des armées françaises et alliées ; bataille de Creveldt.

Les batailles de Rosbach et de Leuthen avaient renversé les espérances des ennemis du roi. L'armée combinée était dispersée, et la grande armée autrichienne de Silésie détruite, celle des Russes

avait évacué la Prusse, les Suédois étaient repoussés sous le canon de Stralsund. Les Français seuls conservaient l'électorat d'Hanovre, mais le duc Ferdinand de Brunswick ayant pris le commandement de l'armée alliée, la scène changea de face sur ce point comme sur les autres.

Cependant si les victoires de Frédéric avaient amélioré sous un rapport l'état de ses affaires, et sa position militaire du moment, elles n'apportèrent aucun changement dans les projets politiques de Marie-Thérèse, ni dans les plans des coalisés pour la campagne qui allait s'ouvrir.

L'Autriche, jouant le rôle principal dans cette guerre, fondait ses espérances sur les forces colossales de son alliance et sur l'hypothèse que le roi, après avoir épuisé tout ce que l'énergie, la constance et l'activité pouvaient lui procurer de moyens, finirait par laisser ses états à la merci de ses ennemis. L'impératrice fut sourde à toutes les propositions de paix.

La Russie lui donnait l'assurance de redoubler ses efforts. La Czarine, irritée de la retraite de son armée, ordonna une enquête sur la conduite du général Apraxin. Le général ayant exhibé les ordres du premier ministre Bestuchef, celui-ci fut destitué et renfermé; le comte Woronzof lui succéda, et le général Fermor, qui commanda l'armée, reçut ordre de rentrer sur-le-champ en Prusse : la conquête n'en fut pas difficile, puisque

le maréchal Lehwald s'était dirigé contre les Suédois; et avant la fin de janvier, les Russes devinrent maîtres de tout le pays.

La France et la Suède se montraient également disposées à redoubler d'activité pour atteindre le but qu'elles se proposaient. Les mesures de la cour de Vienne, pour compléter son armée, furent conformes à la grandeur de ses moyens.

D'après un plan qui reçut plusieurs modifications par la tournure des affaires, l'armée principale sous le maréchal Daun, devait être de 64 bataillons, 45 compagnies de grenadiers, et 17 régimens de cavalerie.

Une autre, sous le maréchal Bathiany, de 30 bataillons, 28 compagnies de grenadiers, 48 escadrons.

Un troisième corps, sous le général Nadasty, de 6 bataillons, 4 compagnies de grenadiers et 24 escadrons.

Dans ce nombre n'étaient pas comprises les troupes légères, qu'on devait porter à 60 mille hommes, Croates, Bosniaques, Italiens, Dalmates, Tyroliens, etc.

Le roi, de son côté, recompléta les cadres que la sanglante campagne de 1757 avait réduit des deux tiers, et augmenta son armée de 4 bataillons francs; ses alliés se trouvaient également dans le meilleur état.

Néanmoins la position de Frédéric était plus critique qu'à l'ouverture de la campagne précédente. Ses ennemis bien plus en mesure et plus rapprochés, occupaient plusieurs de ses provinces, ce qui les mettait à même de l'attaquer simultanément au cœur de ses états; dès-lors, il paraissait probable qu'il y aurait de l'ensemble dans leurs opérations, et qu'ils les pousseraient avec plus d'activité et de dévouement pour l'intérêt général.

Le sort de la monarchie prussienne eût dépendu en effet d'un simple mouvement concerté par toutes les masses coalisées, qui pouvaient en peu de marches se réunir au centre de sa puissance, et anéantir d'un même coup son armée et les moyens de la recréer. Frédéric n'avait que deux chances de succès, la pusillanimité de ses ennemis et le peu d'accord qui devait exister dans une coalition composée d'intérêts aussi opposés; ces deux chances se trouvant réunies dans cette occasion, décidèrent la campagne en sa faveur.

Le système du roi était au fond défensif; mais chaque moment devait être mis à profit pour écraser une des parties faibles et isolées avec une masse de forces imposantes, afin de la mettre hors de lice pour le reste de la campagne. On résolut en conséquence d'attaquer les Français au milieu de l'hiver, et de les chasser de leurs conquêtes.

Pour suivre ces opérations, il faut remonter plus haut. Après la bataille d'Hastembeck, le duc de Cumberland cédant aux forces supérieures dont il était entouré, conclut le 9 septembre la fameuse convention de Closter-Seven (*Voyez chap. IV*), par laquelle les hostilités devaient cesser sous vingt-quatre heures. Les Hanovriens se retirèrent à Stade et au-delà de l'Elbe, dans le duché de Lauenbourg; les troupes de Brunswick, de Saxe-Gotha, de Buckebourg et les Hessois eurent la faculté de retourner dans leur patrie sans être considérés comme prisonniers. Il serait assez difficile d'indiquer la cause qui porta le duc de Richelieu à cette démarche précipitée (1).

Quoi qu'il en soit, cette convention amena des débats pour la répartition des cantonnemens; la cour de Londres refusa de la ratifier. Quand on commet de telles infractions on a toujours quelques motifs pour en voiler l'odieux; les alliés prétendirent que le premier article de ce traité portant que les hostilités cesseraient dans vingt-quatre heures, semblait avoir pour but d'améliorer le sort des pays ravagés par la guerre; car si l'armée française devait y être entretenue, on croyait du moins être à l'abri du pillage à main

(1) Le ministère n'approuva pas les termes de cette convention, et voulut que les troupes déposassent les armes; mais il n'était plus temps.

armée et de toutes vexations. Tempelhof accuse le général français d'en avoir donné l'exemple en voulant profiter de cette occasion pour rétablir sa fortune, dissipée par le luxe et les plaisirs; il imposa de fortes contributions, ne mit aucun frein au brigandage des employés aux vivres, et laissa l'armée dans la disette au milieu des contrées les plus riches et les plus fertiles; les chétives rations qu'elle recevait ne se composaient que d'articles dont on ne pouvait faire un trafic.

Ce désordre eut les suites les plus funestes. L'indiscipline étant portée à son comble, le soldat autorisé par l'exemple commettait partout des dévastations. Les efforts de quelques chefs étaient inutiles; car lorsqu'ils voulaient punir, le soldat se soustrayait au châtiment par la désertion. Ce fut ainsi que la brillante armée du maréchal d'Estrées se trouva considérablement affaiblie, et hors d'état d'entreprendre une opération importante.

Les alliés, indignés des traitemens qu'ils éprouvaient, reprirent les armes, et se réunirent de nouveau. Richelieu après la signature du traité, avait mis ses troupes en quartier d'hiver dans le Hanovre, en Westphalie et dans la Hesse. Il apprit à Brunswick la nouvelle de la bataille de Rosbach et le rassemblement des troupes alliées, ce qui lui faisant craindre la rupture de la convention,

il rassembla le corps du marquis de Villemur à Soltau, pour le diriger sur Harbourg, et marcha lui-même, avec une autre division, par Gifforn à Lunebourg, où il établit son quartier-général le 24 novembre.

Le duc Ferdinand de Brunswick arrivé le même jour à Stade, y ayant pris le commandement de l'armée alliée, manda au maréchal de Richelieu que le roi d'Angleterre lui avait confié le commandement de ses troupes, et que sans pénétrer les motifs de la rupture, il s'efforcerait de mériter l'estime même de ses ennemis.

Richelieu hors de lui, en apprenant cette nouvelle, menaça de réduire tout en cendres si la convention n'était pas respectée; et le duc jugeant plus convenable de répondre l'épée à la main, redoubla d'activité pour profiter de *la dissémination des troupes françaises*. Il partit de Stade le 26 novembre, laissant le lieutenant-général Hardemberg, avec 2,500 hommes, pour s'emparer de Harbourg; détacha le général Diepenbrock sur Brémen et Verden, et marcha lui-même avec 25 mille hommes, au-devant du maréchal, qui avait établi son quartier-général à Winsen, sur la Luhe, et réuni partie de son armée à Zell.

Le duc Ferdinand arriva le 13 décembre à Altenhagen, d'où il observa son adversaire jusqu'au 24 décembre, que la rigueur de la saison

les força l'un et l'autre de prendre leurs quartiers d'hiver.

Le duc de Richelieu avait réparti ses troupes dans toute la Westphalie ; le Weser et l'Aller couvraient le front de son aile gauche; les villes de Zell, Brunswick, Wolfenbutel, Hanovre, Hildesheim, se trouvaient au centre de ses cantonnemens ; sa droite s'étendait jusqu'au Mein, par Cassel et Fulde. Comme sa gauche n'était pas très-bien appuyée, il crut devoir occuper Brémen, ville impériale et libre, jusques-là respectée. Le duc de Broglie s'en empara le 16 janvier.

Effrayé de la situation de l'armée, le maréchal demanda sa démission, et ne fit que devancer les intentions du ministère, qui le remplaça par le comte de Clermont-Condé.

Le comte arriva à Hanovre le 14 février, au moment où l'armée alliée se mettait en mouvement. Le duc Ferdinand renforcé par 15 escadrons, que le duc de Holstein lui amena de Poméranie, partit de Lunebourg le 17 avec son armée, et établit son quartier-général à Amelinghausen. Les troupes qui se trouvaient dans le duché de Brémen formèrent 2 divisions sous les ordres des généraux Wangenheim et Diepenbrock. D'un autre côté, le prince Henri détacha 10 bataillons et 15 escadrons de la Saxe, afin de décider les premiers succès du duc Ferdinand, dont le plan basé sur la répartition fautive des

troupes françaises était de s'emparer de Brémen, et par-là de la ligne du Weser, de couper de cette ligne la grande armée ennemie, et d'enlever les troupes qui occupaient la Westphalie. A l'exception de Brémen, la rive gauche du Weser et de l'Aller n'était gardée que par de faibles détachemens, en avant desquels se trouvaient de petits postes à Rothenbourg et Ottersberg.

Le duc voulant profiter des fautes de son adversaire, ne perdit pas un instant, et partit le 18 d'Amelinghausen, prenant la route de Verden; il se porta par Neukirchen à Wisselhovede le 19. Le duc de Holstein le flanquait à gauche avec 4 bataillons, et un gros corps de cavalerie, pour le couvrir du côté de Zell. Wangenheim se porta à droite sur Rothenbourg, et Diepenbrock marcha directement sur Brémen.

Le duc détacha, dans la nuit du 20 au 21, le prince héréditaire avec 3 régimens, pour se réunir à Wangenheim et surprendre Verden; mais le marquis de Saint-Chamand, qui y commandait, l'avait évacué. L'armée y arriva le même jour, et prit position aux environs.

La retraite de Saint-Chamand fut prématurée et le comte de Clermont, qui l'avait ordonnée, la contremanda lorsqu'il n'était plus temps. Sur la nouvelle que l'armée alliée se rassemblait à Lunebourg, et que le prince Henri se trouvait à Halberstadt avec une division, le comte jugea que le duc Ferdinand chercherait à gagner la gauche

de ses cantonnemens, tandis que le prince la percerait au centre, répandu dans les grandes villes de Brunswick, Hanovre et Wolfenbutel. Il ordonna, en conséquence, aux troupes qui occupaient la Westphalie et le pays d'Eichfeld, de soutenir la garnison de Brémen et le cordon sur l'Aller. Mais comme l'armée alliée se dirigeait sur Verden, et non sur Brémen, le comte craignit que ces troupes ne fussent battues isolément et coupées, et donna l'ordre à Saint-Chamand de se préparer à évacuer Verden. Lorsque celui-ci aperçut les hussards du duc de Holstein, il crut devoir effectuer sa retraite, et reçut en route l'ordre de tenir jusqu'à la dernière extrémité.

Le duc Ferdinand projetait de passer l'Aller à Verden; mais la fonte des neiges avait tellement enflé cette rivière, que le pont en était couvert et les campagnes inondées à une grande distance, depuis son embouchure dans le Wéser jusqu'à Zell. Il chercha donc un autre point de passage, et le trouva vis-à-vis du bourg de Ahlden, où l'Aller se divise en trois bras. L'avant-garde, renforcée de tous les chasseurs et hussards, se mit en mouvement le 22 au matin, passa sur des embarcations, et occupa le château de Ahlden pour protéger la construction des ponts.

Le lendemain, le prince héréditaire passa l'Aller près de Verden, avec trois régimens, pour s'emparer de Hoya, gardé par une forte garnison sous les ordres du comte de Chabot. Une partie

de l'avant-garde se porta par Rethen sur Eystrup, pour seconder cette entreprise, et l'armée s'avança jusqu'à Hudemuhl. En attendant, le prince héréditaire poursuivit sa marche jusqu'à Barmen. Il résolut de diviser ici son détachement, et de passer le Weser avec deux régimens, pour attaquer l'ennemi sur la rive gauche, le reste du corps devait suivre son mouvement sur l'autre rive.

Chabot n'était pas homme à se laisser surprendre facilement; il savait que l'ennemi n'avait pas passé l'Aller, le 22; que le débordement de cette rivière présentait des difficultés presque insurmontables, et il ne supposait pas qu'en les surmontant même, il fût possible de franchir encore, dans la même journée, un fleuve aussi considérable que le Weser; mais c'est ainsi que le génie rencontre, dans les obstacles mêmes, les moyens d'exécuter de grandes entreprises.

Le prince héréditaire ne trouva à Barmen qu'un bac, et quelques misérables barques de pêcheurs; ce qui devait rendre son opération extrêmement lente. La moitié des troupes destinées au passage venait de l'effectuer, lorsqu'il s'éleva une violente tempête qui mit le reste dans l'impossibilité de suivre. Cette position critique, loin d'effrayer le prince, lui fit prendre une résolution digne de lui, et qui peut servir d'exemple dans toutes les occasions semblables. Il marcha, avec son faible détachement, sur Hoya, où il arriva à six heures

du soir, tandis que le reste longeant l'autre rive, vint attaquer ce poste de front. Il avait ordonné de ne pas tirer un coup de fusil; mais sa troupe ayant rencontré une patrouille près du moulin à vent de Wulzen, fit feu, et donna l'éveil à l'ennemi. Pour réparer cette faute, elle se précipita sur le bourg, où il s'engagea un combat d'infanterie vif et meurtrier. Une partie de la garnison tirait des fenêtres, tandis que l'autre se rassemblait dans les rues, et se dirigeait vers le pont; son occupation étant le but important du prince, il s'y porta par le chemin le plus court, et allait en couper l'ennemi, lorsque celui-ci s'enfuit dans le château. Pendant ce temps, l'autre section du détachement ayant pénétré dans la ville; le comte Chabot capitula, et sortit librement avec sa troupe. Le même jour la cavalerie prussienne surprit les hussards de Poleretzky et de Fischer dans leurs cantonnemens.

Le prince Henri poussa sa division sur l'Ocker. Ce mouvement et la prise de Hoya, valurent une victoire. Le comte de Saint-Germain, craignant d'être coupé, se retira sur Osnabruck, après avoir évacué Brémen, que le général Diepenbrock occupa. Le comte de Clermont fit alors évacuer Zell, Brunswick, Wolfenbutel, et l'électorat d'Hanovre, pour se concentrer sous le canon de Minden et de Hameln. Cette retraite précipitée occasionna une désertion générale, la perte de

tous les magasins, de plusieurs milliers de prisonniers, et des bagages (1).

Ferdinand passa l'Aller à Riedhagen, le 25; et marcha à Drakenbourg, pour couvrir le siége de Nienbourg, qui capitula le 28. Le prince Henri passa l'Ocker, le 27, et occupa ensuite Goslar, Brunswick, Wolfenbutel et Hildesheim. Les dragons de Meinike firent 200 prisonniers à l'arrière-garde ennemie.

Il ne manquait aux alliés que Minden pour être maîtres des deux rives du Weser. Cette place importante défendue par une garnison de 5 mille hommes, sous le lieutenant-général Morangie, était soutenue par l'armée du comte de Clermont; mais le mécontentement et le découragement que les troupes manifestaient faisant craindre au comte de ne pouvoir se mesurer avec l'ennemi, il repassa le Weser, le 3 mars, se retira sur Hameln, et abandonna la place à ses propres forces; sans doute, dans l'espoir qu'elle se défendrait vigoureusement, et que la rigueur de la saison empêcherait d'en faire le siége.

Mais le duc Ferdinand, *qui croyait n'avoir rien fait, tant qu'il lui restait quelque chose à faire*,

(1) Tel fut le résultat de la répartition fautive de l'armée française dans ses cantonnemens, et d'une ligne trop étendue; j'aurai occasion de faire quelques observations sur ces fautes, en les réunissant avec d'autres événemens semblables.

Le prince héréditaire à qui ce coup de main fait honneur, est le même qui était généralissime en 1792 et 1806.

s'avança sur les deux rives du Weser, et l'investit le 8. Le prince Henri campa à Hildesheim; Wangenheim fut placé, avec 8 bataillons et 8 escadrons, aux environs de Bukebourg, pour couvrir les communications avec sa division; des brigades détachées éclairaient les environs et observaient Osnabruck, que le comte de Saint-Germain occupait avec 12 bataillons et autant d'escadrons. L'armée et le corps du général Oberg, destinés pour l'attaque, cantonnèrent en arrière de la ville.

Le comte de Clermont resta tranquille spectateur du siége, avec 80 bataillons et 75 escadrons, qu'il pouvait faire opérer à volonté sur les deux rives du Weser. La place se rendit après une faible défense, et la garnison, forte de 4,500 hommes, fut prisonnière.

La prise de Minden devint le signal de la déroute: le comte de Clermont, qui s'était flatté d'avoir le temps de se reconnaître, fut saisi d'une terreur panique; ne voyant autour de lui que désastres, il se figura qu'il allait être coupé du Rhin; que les places sur ce fleuve étaient prises, et ses troupes en Westphalie cernées. Le comte de Saint-Germain abandonna Osnabruck, attira à lui la garnison de Munster, et se réunit à l'armée; le duc de Broglie eut ordre de quitter le pays de Hesse, pour la joindre, et l'Oostfrise fut évacuée.

On s'étonnera toujours qu'avec de bonnes troupes, et des officiers généraux distingués, tels

que Randan, d'Armentières et Saint-Germain, le comte de Clermont, qui se renforçait par l'arrivée successive des différens corps, n'ait pas eu l'idée de tenir dans une seule position; qu'il ne se crut en sûreté que derrière le Rhin, et perdit ainsi, sans combattre, des provinces immenses, une grande partie de son armée et de son artillerie. La bataille la plus sanglante, la défaite la plus complète n'aurait pas entraîné de suites plus funestes. Le général français devint l'objet des plus amers sarcasmes. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il n'avait que ce point de ressemblance avec le grand Eugène; ses troupes disaient en plaisantant qu'il prêchait comme un soldat et se battait comme un apôtre. Mais s'il perdit réellement la tête, on ne peut se dissimuler néanmoins que l'indiscipline de son armée, n'ait contribué pour beaucoup à augmenter ses terreurs et à rendre ainsi ses revers plus désastreux.

L'armée française passa le Rhin, le 3 avril, près de Dusseldorf, et prit ses quartiers entre ce fleuve, la Roer et la Meuse. Le seul corps de Broglie resta sur la rive droite, occupant Francfort, Hanau, et la Lahn : il fut joint plus tard par le prince de Soubise.

Les troupes alliées cantonnèrent, depuis le 6 avril jusqu'au 29 mai, pour se reposer des fatigues éprouvées pendant cette campagne d'hiver et attendre l'arrivée du contingent anglais qui venait d'appareiller; le prince Henri retourna en Saxe,

Les Français de leur côté mirent aussi ce temps à profit pour rétablir leur armée : de nombreux corps de milices vinrent compléter les cadres ; cependant on crut nécessaire d'en tirer un corps de 15 mille hommes, pour observer la Flandre que l'expédition anglaise menaçait d'un débarquement. Toutes les parties du service se réorganisaient, quoique avec lenteur, lorsque l'ennemi prenant de nouveau l'initiative, sema encore une fois le désordre et l'épouvante.

Passage du Rhin, bataille de Creveldt.

Le duc Ferdinand autorisé à mépriser son adversaire ne songeait à rien moins qu'à l'expulser du territoire allemand, et à porter le théâtre de la guerre sur ses propres frontières. Les Français occupaient les duchés de Juliers et de Clèves, la Gueldre autrichienne et l'électorat de Cologne. Le corps de Soubise était derrière la Lahn ; le quartier-général du comte de Clermont à Wesel, les places de Dusseldorf et de Kaysersworth, étaient dans le meilleur état de défense.

L'armée alliée cantonnait comme on le voit dans le tableau ci-contre : outre ces forces, les Hessois levaient plusieurs corps pour défendre leur pays, et on peut estimer à 50 mille, le nombre des troupes alliées disponibles.

Pour exécuter son projet, le duc avait deux moyens, celui d'attaquer l'armée de Soubise sur le Mein, ou de porter ses efforts sur la grande armée.

...r. } Wutgenau. / Prince d'Anhalt.	à Coesfeld.
. . . .	à Coesfeld.
. . . .	à Lette.
. . . .	à Lette.
. . . .	à Saint - Lambert, près Coesfeld.
laume	à Saint - Lambert, près Coesfeld.
ajor-général, Urf.	à Osterwick.
. . . .	à Eberswinckel.
ovriens.	à Warendorf.
. . . .	Paroisse de Warendorf.
. . . .	Paroisse de Warendorf.
ditaire de Hesse	Ville de Varendorf.
néral, de Brunck.	à Wolbeck.
sen, dragons.	à Hiltrup et environs.
. . . .	à Wolbeck.

10.

et des corps chargés de dé

AVANT-GARDE.

Troupes	Cantonnements
Le quartier-général du DUC.	A MUNSTER.
Le lieutenant-général, OBERG.	
LE PRINCE HÉRÉDITAIRE.	
Majors-généraux. SCHULEMBOURG. KIELMANSEGG.	
2 bat. Gardes hanovr.	
1 — Kielmansegg	
1 — Wangenheim	
2 — Régiment du corps de Brunswick.	
1 — Oberg.	
1 — Linstow.	
1 esc. Grenadiers à cheval	Handrup.
2 — Gardes du corps	
2 — Dæhenhausen, cavalerie.	Roxell.
4 — Breitenbach, dragons	Saint-Lambert et Alhachten.
2 — Rheden.	Nienberg.

AILE DROITE.

1re DIVISION.

Troupes	Cantonnements
Lieut.-génér. WUTGENAU. PRINCE D'ANHALT.	à Coesfeld.
1 bat. Mansbach.	
1 — Furstenberg	
1 — Bocke.	à Lette.
1 — Druchtleben	à Saint-Lambert, près Coesfeld.
2 esc. Prince Guillaume	
Major-général, URF.	à Osterwick.
2 — Régiment du corps hessois	à Legden.
2 — Miltitz.	à Darfeld.

2e DIVISION.

Troupes	Cantonnements
Major-général, DIPPENBROCK.	à Notteln.
2 esc. du corps, hanovriens.	
4 — Busch, dragons	à Billerbeck.
1 bat. Hardenberg	à Bullern.
1 — Drewes	à Rorup.
1 — Jeune Zastrow	à Darup.

3e DIVISION.

Troupes	Cantonnements
Major-général, WANGENHEIM.	à Munster.
1 bat. Sporken	
1 — Diepenbrock	
1 — Block	
1 — Rheden.	
2 esc. Grothausen	à Ost-Bewern et West-Bewern.
2 — Breitenbach	
Parc d'artillerie.	à Ubervasser et S.-Maurice

AILE GAUCHE.

1re DIVISION.

Troupes	Cantonnements
Lieutenant-général, SPOERKEN.	à Munster.
Majors-généraux. GROTTE.	à Warendorf.
ZEPLIN.	Chapitre de Treckenhorst
4 esc. Bock, dragons.	à Treckenhorst.
2 — Hammerstein.	à Eberswinckel.
1 bat. Behr, hanovriens.	à Warendorf.
1 — Stolzenberg	Paroisse de Warendorf.
1 — Schele.	
1 — Prince héréditaire de Hesse	Ville de Varendorf.

2e DIVISION.

Troupes	Cantonnements
Major-général, DE BRUNCK.	à Wolbeck.
4 esc. Eachenhausen, dragons.	à Hiltrup et environs.
2 bat. Imhof	à Wolbeck.
2 — Behr	à Telligte.
1 — Zastrow	à Aversloh.

3e DIVISION.

Troupes	Cantonnements
Majors-génér. DE FUERSTEMBERG. DE GILSE.	à Bosenseele.
2 esc. Schœln.	à Schapdetten.
2 — Holdenberg.	à Howigsheck.
1 bat. Prince d'Anhalt	à Appelhulsen.
1 — Capellan	à Bosenseele.
1 — Grenadiers	à Sende.
1 — Régiment du corps hessois.	à Venne.

CORPS DÉTACHÉS

SOUS LES ORDRES DU DUC DE HOLSTEIN.

Troupes	Cantonnements
Lieuten.-génér. PRINCE DE HOLSTEIN. PRINCE D'ISENBOURG.	à Dulmen.
1 bat. Gardes hessois.	
1 — Prince Charles	
3 esc. Prince Holstein, dragons	
Major-général, BANDEMER.	à Haltern.
1 bat. Halberstadt.	
1 — Hanau	
2 esc. Prince Holstein, dragons.	
1 bat. Prince Isenbourg	à Werne.
1 — Canitz.	
2 esc. Finckenstein, dragons	
Major-général, FINCKENSTEIN.	Cappenberg et Brock.
3 — Finckenstein, dragons.	
Major-général, D'EINSIDEL.	Seperat et Ludinghausen.
4 — du corps hessois	
2 — Pruschenck	Olphen.
3 — Ruesch, hussards prussiens	Lembeck.
2 — Malachonsky, *dito.*	Engelradinck.
Train des vivres.	Paroisse de Creven.

TOTAL . . . . . 38 bataillons. 57 escadrons. } Indépendamment de l'armée anglaise embarquée et attendue, et des corps chargés de défendre la Hesse.

S'il avait choisi le premier parti, le comte de Clermont en opérant avec la grande armée, eût été à même de lui arracher ses conquêtes, en le forçant à voler au secours de la Westphalie et du Hanovre.

Le duc préféra passer le Rhin, s'établir sur la gauche des Français, et manœuvrer entre la Meuse et le Rhin, de manière à porter le théâtre de la guerre sur les frontières de France. Les panégyristes du général prussien en ont élevé jusqu'aux nues ce plan, dont le plus grand mérite consistait dans la témérité; car il l'eût exposé aux plus grands dangers avec un ennemi entreprenant et actif, qui renforçant l'armée de Broglie dans la Hesse, lui eût fait descendre le Rhin, par la rive droite, et coupé toute retraite aux alliés. La connaissance des généraux français rassura le duc sur ce point : il demeura convaincu que le comte de Clermont une fois battu, Soubise s'empresserait d'évacuer la Hesse, pour venir à son secours. Si le projet de passer le Rhin, devant une armée de 60 mille hommes, était audacieux, la conduite du général ennemi au passage de l'Aller pouvait donner l'espoir de le faire réussir complètement.

Ferdinand, craignant toutefois une diversion du côté du Mein, détacha, le 9 mai, le prince d'Ysenbourg, avec une petite division, pour observer les Français dans le comté de Hanau,

et y arrêter leurs progrès par une sage défensive. L'armée, elle-même, reçut ordre le 16, de quitter ses cantonnemens, et le 26 elle marcha de Notteln à Dulmen.

Après cinq jours de préparatifs et de mouvement, dont le but était de donner le change à l'ennemi, par des détachemens multipliés, le duc se porta le 30 avec l'avant-garde, à Emerich; le corps, sous le prince héréditaire, campa à Vrasselt; le général Wangenheim marcha de Duisbourg à Rattingen; à une lieue de Dusseldorf; le gros de l'armée qui était à Lembeck, y séjourna, sous le général Sporken, et détacha seulement une brigade à Kosfeld, sur la direction de Wesel.

Tous les militaires instruits saisiront l'habileté de ces dispositions. Les divisions, quoique isolées, étaient à même de se soutenir réciproquement, et tous leurs mouvemens combinés de manière à se réunir au besoin (1). Il y eut quelques petites affaires, que je crois inutile de rapporter, la prise de Kaiserwerth, par le major Scheiter, fut la plus remarquable.

L'armée française restait tranquille dans ses cantonnemens. Le comte de Clermont se reposant

(1) Sans doute les divisions isolées sont moins dangereuses lorsqu'elles peuvent se soutenir et former, dans une marche, un corps d'armée réuni; mais ce qui justifie mieux encore le système du duc dans cette occasion, c'est l'emplacement des forces ennemies, qui n'étaient point concentrées de manière à l'inquiéter, et dont il se trouvait d'ailleurs séparé par le Rhin.

sur la force de son front, les difficultés que présentait le passage du Rhin, et la bonté de ses dispositions, ne crut pas même nécessaire de rassembler ses troupes, lorsqu'il apprit l'arrivée du duc près d'Emerich; il se contenta d'envoyer quelques renforts d'infanterie et d'artillerie aux divisions Randan et Villemur, qui bordaient le Rhin de Xanten aux frontières de Hollande, et cantonnaient dans Clèves, Calcar, Xanten et les villages riverains, sous la surveillance de postes fixes de cavalerie et d'infanterie qui s'éclairaient la nuit par de fréquentes patrouilles.

Pendant ce temps, le duc Ferdinand ayant rassemblé ses embarcations sur le canal de Pandern, résolut de passer le Rhin dans la nuit du 31 mai au 1er juin. A cet effet, les troupes postées à Emerich se mirent en mouvement après midi, et l'avant-garde se porta jusqu'à Lobith et Tholhuis. Les bateaux n'étant pas encore arrivés, le duc fut obligé de la faire rétrograder et de la placer dans un camp masqué par les hauteurs de Nieder-Elten. Tous les obstacles ayant été levés dans la journée suivante, le passage s'effectua dans la nuit du 1er au 2 juin.

L'avant-garde partit à l'entrée de la nuit, et se porta à Tholhuis; 7 bataillons et 15 escadrons furent réunis sur le rivage, avant le point du jour. Le prince héréditaire s'embarqua avec quelques centaines de volontaires formés en deux batail-

lons et 4 pièces de campagne, pour protéger le passage. Dès qu'il eut mis le pied sur la rive opposée, il fut soutenu par 300 volontaires tirés des dragons et hussards prussiens.

Lorsque cette cavalerie fut débarquée, elle se précipita sur les cantonnemens ennemis, et en culbuta plusieurs. L'alarme se répandit aussitôt sur toute la ligne, et les postes se retirèrent en désordre sur Clèves, place de rassemblement de la division Villemur. Pendant ce temps, l'avant-garde continuant son passage, tout le corps se trouva réuni à midi sur la rive gauche. Le duc de Holstein marcha rapidement sur Clèves, avec les dragons et les hussards, pour soutenir les volontaires de la cavalerie; le prince héréditaire avança avec l'infanterie, sur la digue du Rhin, jusqu'à l'écluse du canal de Spoy.

Le marquis de Villemur, ayant réuni sur ce point le régiment de la Marine et quelques autres troupes, paraissait résolu de s'y maintenir; mais le prince, s'étant dirigé par Rindern sur Clèves, pour menacer son flanc, le général ordonna l'évacuation de cette ville, et la retraite sur Calcar.

Pendant ces succès de l'avant-garde, le pont de Herven avait été achevé, l'armée fila dans la nuit, avec toute l'artillerie et les bagages, et se rassembla aux environs de Dusselwerth. Le 3, elle campa entre Clèves et Griethausen. Le duc de Holstein, en se portant sur Goch, força Vil-

lemur à se retirer de Calcar à Xanten. Le pont fut levé et remonté jusqu'à Rées, pour accélérer la jonction des troupes qui se trouvaient encore sur la rive droite du Rhin. Du camp de Clèves l'armée se porta à Goch, et l'avant-garde poussa des partis sur Wesel, Gueldres et Wenlo.

Le comte de Clermont ne songeait à se garantir d'une défaite totale, qu'au moment où il avait tout à craindre des suites de son imprévoyance. Il expédia ordre sur ordre aux troupes qui étaient entre la Meuse et le Rhin, de marcher en avant, et de se réunir à Rhinberg, où il établit son quartier-général. Ferdinand ne crut pas devoir l'y attaquer, parce que la moitié de ses forces campait encore sur la rive droite du fleuve.

Les généraux Sporken et Wutgenau se réunirent enfin à l'armée. Le général Imhoff resta, avec un détachement, à Meer, pour couvrir le pont de Rées, et observer la garnison de Wesel. Le général Wangenheim occupait Kaiserwerth avec 4 bataillons et 4 escadrons.

Le duc calculant que l'armée ennemie pouvait être rassemblée le 10, marcha le même jour à Sonsbeck.

L'armée française campait, l'aile droite au Rhin et la gauche au canal de Gueldres : occupant les hauteurs de Closterkamp. Le duc reconnut cette position, mais sans la juger parfaitement, parce qu'elle était couverte par un terrain fourré.

Le jour suivant, l'armée alliée campa à Issum, Sporken occupa les hauteurs d'Alpen, et le duc de Holstein couvrit le flanc droit entre Issum et Hetgen, en s'emparant du pont sur la Swaath.

Le comte de Clermont, qui n'avait pas la théorie raisonnée de son métier, était tourmenté par des inquiétudes continuelles, et hors d'état de prendre un parti décisif; il changea aussitôt sa position, retira sa gauche sur les hauteurs en avant de Rhinberg, de manière qu'elle fut couverte par le canal de Gueldres, prolongea sa droite au-delà de Millengen, et porta le corps du marquis de Voyer à Closterkamp. Cette position ne remplissait aucune de ses vues; elle ne couvrait pas un pouce de terrain, et par une seule manœuvre contre son flanc droit, le comte était exposé à perdre ses magasins du Haut-Rhin. S'il avait été battu dans cette situation, il ne lui serait resté d'autre parti que celui de se jeter sur Wesel, en perdant ses communications avec l'armée du Mein et tous ses dépôts. Le canal de Gueldres, au lieu de couvrir son flanc, lui aurait été funeste si l'ennemi se fût emparé de Closterkamp, et eût établi un corps vis-à vis de ce flanc.

Le succès du combat dépendait du poste de Closterkamp, si éloigné de l'armée qu'on ne pouvait le soutenir efficacement, et que l'ennemi s'y serait facilement établi. Une armée qui est for-

cée de rester spectatrice d'un tel événement est à moitié battue; Tempelhof en conclut qu'il ne faut jamais prendre un poste semblable, à moins qu'il ne soit inabordable sur tout son front, et que ses flancs ne soient bien soutenus par l'artillerie de la ligne; il ne doit pas être éloigné au-delà de mille pas.

Le duc ayant reconnu de nouveau la position des Français, s'aperçut de leur faute, et résolut de les attaquer sur-le-champ. L'armée se mit en marche de front, dans la nuit du 11 au 12 juin, en colonnes par bataillons (1); et se mit en ligne avec le corps de Sporken, tandis que le duc de Holstein marchait sur Kampen.

A six heures du matin, l'armée fut en présence de l'ennemi, sur les hauteurs d'Alpen et de Saalhoof, formée sur quatre lignes; l'infanterie composait les deux premières, et la cavalerie les deux dernières. Les Français la canonnèrent vivement, mais sans effet, à cause du grand éloignement.

Sporken s'empara du débouché qui conduit à la plaine de Eil, chassa l'ennemi des taillis, et fit

---

(1) Ce combat de Kampen est, je crois, la première action où une armée ait marché en colonnes par bataillons, sur le développement de toute sa ligne. Cette méthode n'est pas mauvaise, surtout si on forme chaque bataillon en colonne d'attaque sur la deuxième division : c'est à peu près comme si on marchait en bataille, car il est facile de se former quand on approche de l'ennemi, ou de l'aborder en colonnes avec plus de vigueur.

placer une batterie sur les hauteurs d'Alpen, afin de tenir en respect la cavalerie française qui s'était formée à l'aile gauche. Alors Ferdinand détacha le prince héréditaire, avec 5 bataillons, pour s'emparer du défilé de Saalhoof, chasser l'ennemi du village, et tomber ensuite sur son flanc droit par les hauteurs de Kampen, tandis que le duc de Holstein, renforcé, attaquerait le couvent. La cavalerie de l'aile gauche fut placée derrière cette batterie pour observer les mouvemens de l'aile droite ennemie. L'action fut vive, la défense opiniâtre. Voyer défendit chaque pouce de terrain, et n'abandonna les hauteurs qu'après midi, pour se retirer sur l'armée. On découvrit alors un grand mouvement dans le camp du comte de Clermont; mais on ne put en connaître le but, à cause de la disposition du terrain. L'aile droite de l'armée continuait d'avancer; elle passa la nuit sous les armes dans la position qu'elle venait d'enlever au corps de Voyer. Le duc voulut renouveler l'attaque au point du jour; mais le comte de Clermont ayant aperçu la faute qu'il avait commise, s'était retiré précipitamment sur Moers, et de là par Creveldt sur Nuys.

Par ce mouvement sur le flanc gauche de l'ennemi, les alliés s'emparèrent de Rhinberg, de tout le pays jusqu'à Gueldres, et des magasins qui s'y trouvaient.

Le général français comprit enfin qu'aussi long-

temps qu'il resterait sur la défensive, toutes les positions qu'il prendrait entre la Meuse et le Rhin n'arrêteraient pas les progrès des alliés; en effet, en voulant conserver son appui au Rhin pour couvrir ses grands magasins et ses communications avec l'armée de Hesse, sa gauche risquait d'être débordée et écrasée; s'il appuyait cette aile à la Meuse, sa droite courait les mêmes risques, et ses magasins étaient perdus. Il résolut donc de reprendre l'offensive, porta le comte de Saint-Germain sur Creveldt, avec une division de 10 mille hommes, et le suivit, le 19, avec toute l'armée, qui campa derrière les lignes, entre Vicheln et Anradt. (*Pl.* 15.)

Le duc, de son côté, avait campé à Altenkirchen. Dès qu'il fut informé du mouvement des ennemis, il rassembla ses détachemens, même celui du général Wangenheim, qui était resté sur la droite du Rhin. L'armée, forte de 38 bataillons et 52 escadrons, marcha sur quatre colonnes, et campa en vue des Français entre Kampen et Hulsen.

Son apparition dans la plaine plongea le comte de Clermont dans la plus grande stupeur, il renonça à tout projet offensif, et résolut d'attendre l'ennemi dans sa position, où il ne croyait pas qu'on osât l'attaquer. Elle était en effet très-avantageuse. Le camp se trouvait derrière les lignes AA, Creveldt couvrait le front de l'aile droite, et

Saint-Antoine celui de l'aile gauche, qui se prolongeait jusqu'à Anradt.

Ces lignes sont un rempart assez élevé et fort épais, environné de deux fossés larges et profonds; elles servent de démarcation aux territoires des villes; on y a pratiqué quelques ouvertures pour la communication des villages. Tous les chemins qui conduisent à ces passages sont bordés d'arbres; les environs couverts d'habitations isolées, de métairies dont les jardins et possessions sont séparés par des fossés, des haies et des enclos. Le terrain est ainsi tellement coupé, que dans beaucoup d'endroits on avait de la peine à marcher sur front de sections. Entre Creveldt et les lignes se trouve une plaine ouverte, mais susceptible d'être battue par l'artillerie avec le plus grand effet. En avant des ouvertures de Hukesmey et Stœken, la plaine est couverte d'un taillis et de landes qui longent la ligne et s'étendent jusqu'auprès d'Anradt, où se réunissaient d'autres accidens de terrain, qui rendaient la marche très-difficile jusqu'à Vicheln, ainsi qu'on le verra par le plan de la bataille.

Il ne paraissait pas possible d'attaquer le front; le flanc droit était couvert par un grand marais, et le gauche semblait hors de danger, à cause des obstacles sans nombre qui s'y trouvaient accumulés. Le duc Ferdinand présumait que la position qu'il avait prise dans la plaine engagerait le

comte de Clermont à quitter la sienne pour l'attaquer; il savait que ce général en avait reçu l'ordre positif de sa cour; mais voyant que son système était changé, il résolut de tenter lui-même cette opération scabreuse. Lorsqu'il eut parfaitement reconnu la position, il réunit ses généraux, et leur donna ses ordres.

L'armée fut divisée en trois corps. Le premier, commandé par le duc en personne, était composé de 16 bataillons et 26 escadrons de l'aile droite; le second, sous le général Oberg, avec 6 bataillons et 6 escadrons du centre; et le troisième, conduit par le général Sporken, consistait en 16 bataillons et 20 escadrons de la gauche. Le projet du duc était de déborder l'aile gauche des Français, de la prendre en flanc et à revers. Oberg devait seconder son attaque par des démonstrations sur les passages de Stœken et Hukesmey. Sporken devait tenir en respect le reste de l'armée ennemie jusqu'à ce que l'attaque sur la gauche eût pris une tournure favorable; alors les deux derniers corps, en appuyant à droite, se seraient réunis au duc pour compléter la victoire.

L'armée prit les armes, le 23 juin, à une heure du matin; le corps du duc marcha sur quatre colonnes, et celui du général Oberg sur une seule; ils se dirigèrent en F derrière Saint-Antoine, place de rassemblement de l'aile droite. La gau-

che marcha sur deux colonnes, en longeant les marécages de Kleud, pour se rendre à la place de rassemblement.

Lorsque toutes les colonnes furent arrivées, on fit halte, et le duc reconnut encore une fois l'ennemi depuis la tour de Saint-Antoine, d'où l'on découvrait toute sa position, tandis que la marche des alliés lui était dérobée par les taillis, les landes et les métairies dont tout ce pays est couvert.

Le comte de Clermont instruit de leur approche à midi, fit mettre aussitôt les troupes sous les armes, et les plaça en bataille devant le front du camp; la digue était occupée par l'infanterie jusqu'à la métairie de Stœken; une réserve de carabiniers et de dragons formait une potence sur l'aile gauche; les grenadiers de France et royaux se trouvaient en réserve à l'aile droite, et la brigade de Navarre au centre. La cavalerie fut placée sur deux lignes derrière l'infanterie; la légion royale en avant d'Anradt, et un détachement de 800 hommes à Creveldt; la légion fut retirée un instant après, et réunie à l'aile gauche.

Pendant que le général français prenait ces mesures, le duc par un changement de direction à droite, se porta sur Anradt à la faveur des broussailles et des taillis. Ce mouvement éprouva de grandes difficultés. Les colonnes furent obligées

de s'ouvrir un chemin à travers les bois, et d'y marcher par quatre, la cavalerie de franchir des haies et des fossés, et l'artillerie de se frayer une route avec la hache et la pioche : enfin, elles donnèrent sur le défilé de Borselsbaum, où elles défilèrent homme par homme. Heureusement qu'il ne parut pas un français pour défendre ce terrain et arrêter la marche.

Clermont s'apercevant enfin du projet de l'ennemi, porta les brigades de la Marine, de Touraine et deux régimens suisses, formant 15 bataillons, sous les ordres du comte de Saint-Germain, dans les taillis et les métairies; 30 escadrons furent disposés en échiquier pour les soutenir.

Après avoir franchi le défilé et le bois près d'Anradt, et s'être d'abord formé, le duc se remit en marche *par lignes et par la droite.* L'infanterie se déploya en N; la cavalerie se prolongea un peu plus loin, à l'exception des dragons de Bork, qui restèrent derrière la droite de l'infanterie. Les hussards de Malachousky se portèrent à Willich pour couvrir le flanc de la cavalerie.

Une canonnade vive et soutenue commença l'action; au même instant les généraux Oberg et Sporken marchèrent à l'ennemi. Le prince héréditaire se mit à la tête de l'infanterie, et pénétra dans le bois. Les Français, qui avaient tout l'avantage du terrain, se défendirent avec vigueur.

Le comte de Clermont jugeant bien que le succès de la bataille dépendait de ce point, y dirigea la réserve des grenadiers royaux et de France, ainsi que la brigade de Navarre; mais il était trop tard. Après trois heures d'un combat meurtrier, ses troupes commencèrent à se retirer du bois. Le duc ordonna alors à la cavalerie d'attaquer celle des ennemis qui avançait au galop au secours de son infanterie; il détacha en même temps 3 bataillons hanovriens pour soutenir cette cavalerie, et attaquer en flanc l'ennemi qui fuyait. Les dragons de Holstein franchirent le défilé, se formèrent en présence de la cavalerie française, et se jetèrent sur elle par escadrons. Les avantages qu'ils remportèrent leur furent bientôt arrachés par la supériorité du nombre; ils furent repoussés avec perte. Les 3 bataillons hanovriens s'étant avancés dans la plaine pour les soutenir, les carabiniers français les chargèrent impétueusement, mais ces bataillons attendirent la cavalerie avec sang-froid jusqu'à la distance de vingt pas, et lui fournirent une salve si meurtrière qu'elle prit la fuite : un seul escadron perça, et fut presque entièrement détruit.

Pendant ce combat, le reste de la cavalerie alliée s'étant formé au-delà du défilé, chargea celle des Français et la culbuta; le jeune duc de Gisors, voulut la rallier; mais victime de ses généreux efforts, il fut blessé mortellement.

Lorsque l'infanterie du duc Ferdinand eut réussi à chasser l'ennemi du bois, elle avança dans la plaine pour attaquer les bataillons qui arrivaient au soutien.

Le général Oberg avait pénétré jusqu'à l'entrée de la ligne à Hukesmey; l'ennemi voyant sa droite menacée par Sporken, et son flanc gauche tourné, abandonna ce poste; Oberg franchit alors la ligne à Hukesmey avec son infanterie, à Stœken avec la cavalerie, et rejoignit le duc.

Pour ne pas exposer son armée à une défaite totale, le comte de Clermont se retira à Nuys, et de là à Wohringen. L'armée alliée, trop fatiguée pour le poursuivre, campa sur le champ de bataille. La perte des Français fut estimée à 7 mille hommes; la cavalerie et surtout les carabiniers souffrirent considérablement : ce dernier corps perdit 500 hommes et 60 officiers.

Tempelhof fait un pompeux éloge des combinaisons du duc Ferdinand dans cette journée, et les cite comme modèle. Une armée, de moitié moins forte que son adversaire, qui se divise en 3 corps pour l'attaquer et qui remporte la victoire, présente en effet un résultat étonnant, mais je crois qu'il serait dangereux d'en faire une règle ou un exemple.

L'auteur reproche au comte de Clermont, qui avait des forces supérieures, de ne pas avoir porté sur Anradt un corps suffisant pour repousser les

tentatives de l'ennemi; loin de là, le comte en retira la légion royale; cette irrésolution ne provient que du défaut de maximes solides. Les dispositions du comte, supposées pour la défense exclusive de son front, étaient d'ailleurs assez bonnes; mais lorsqu'il fut convaincu, par le mouvement sur Anradt, que son flanc gauche et même le revers de sa ligne se trouvaient menacés, il n'aurait pas dû se borner à faire marcher 15 bataillons, il fallait y diriger toutes les réserves; la lenteur des attaques de Sporken et d'Oberg, indiquait assez qu'elles étaient simplement démonstratives, et qu'il pouvait porter la majeure partie de ses forces sur le flanc menacé. La cavalerie tarda trop à marcher : aussitôt que l'infanterie commença son mouvement, elle aurait dû la suivre et se placer entre Willich et le bois, pour attaquer celle des alliés lorsqu'elle parut.

Tempelhof observe en outre très-sagement, que si un terrain coupé et fourré offre de grands avantages pour la défensive, il donne aussi à l'assaillant la facilité de cacher le point sur lequel il veut faire son plus grand effort, et que lorsqu'il est parvenu à y porter la majeure partie de ses forces, l'ennemi n'est plus en mesure de lui résister.

La manœuvre la plus efficace que le comte de Clermont aurait pu opposer au mouvement du duc Ferdinand sur Anradt, eût été d'appliquer

les maximes données dans les chapitres III et V, sur le danger d'attendre une attaque dans sa position, et les avantages de l'initiative contre des troupes en mouvement; il n'avait qu'à faire marcher son armée par lignes et par la gauche, et la prolonger sur la direction que prenait le duc; la belle plaine et le terrain entre Willich et Anradt lui eussent facilité une telle manœuvre, ainsi que l'emploi de sa nombreuse cavalerie. Un général qui aurait réfléchi sur les combinaisons des batailles de Soor et de Rosbach, et opéré sur des principes solides, n'eût pas manqué de prendre ce parti, dont il se serait certainement bien trouvé.

Je ne partage pas, d'ailleurs, l'admiration de Tempelhof pour les dispositions du duc, qui reposaient sur une triple attaque. Cet auteur manque ici lui-même de solidité dans ses principes, car il a attribué la perte de plusieurs batailles, notamment celles de Kollin et de Prague, à l'intervalle qui existait dans les divisions : ce jugement est évidemment contradictoire avec celui qu'il porte sur la bataille de Crevelt. Sans doute l'ordre du duc, qui tendait à accabler une extrémité de la ligne ennemie, était bien combiné et absolument conforme aux premières règles de l'art, mais il employa un moyen dangereux et le seul point de vue sous lequel on puisse lui faire grace, c'est qu'il était basé sur la connaissance du

caractère du comte de Clermont. La conduite de ce général, pendant toute la campagne, garantissait qu'il ne se déciderait point à un mouvement offensif contre les corps laissés en observation devant lui, et je doute beaucoup que le duc eût osé faire une semblable manœuvre devant un grand capitaine; mais dans cette hypothèse, il était encore inutile d'employer à des démonstrations un plus grand nombre de troupes qu'à l'attaque principale, et si l'on avait la certitude que le comte resterait dans sa position, au lieu de le faire inquiéter par 22 bataillons et 26 escadrons, on pouvait laisser le tiers de ces forces avec de l'artillerie sur son front, et lier le reste à la colonne dirigée sur Anradt, de manière que 14 bataillons et 16 escadrons eussent attaqué l'aile gauche, tandis que le duc débordait son flanc, et la prenait à revers. Au reste on doit rendre justice à l'exécution des mouvemens que les 3 colonnes effectuèrent, il y régna l'ensemble le plus parfait.

Une circonstance remarquable, c'est que le duc marcha en plusieurs colonnes disposées pour déployer, aussi long-temps qu'il fut hors de portée de l'ennemi; mais, arrivé en M, il marcha par lignes et par la droite, avec distances entières, de manière qu'il put se former dans un instant, par une simple conversion de pelotons.

Les opérations qui eurent lieu après la bataille, furent peu importantes. Les troupes légères pour-

suivirent l'ennemi le long du Rhin, et s'emparèrent du grand magasin de Nuys. Le duc de Holstein se porta dans le duché de Juliers, avec 13 escadrons; poussa des détachemens jusqu'aux portes de la capitale, et mit à contribution le pays entre la Meuse et l'Erft.

Le prince héréditaire fut détaché, le 27, avec une division, pour s'assurer de la Meuse et de la rive droite du Rhin, en s'emparant de Ruremonde, place revêtue d'un simple rempart de terre. Après avoir rempli cette mission, le prince avança jusqu'à Wassenberg, pour s'opposer, de concert avec le duc de Holstein, aux entreprises de l'ennemi sur la Meuse, couvrir le flanc droit, et faciliter les incursions qu'on voulait entreprendre dans le Brabant.

D'un autre côté, Dusseldorf fut investi et capitula le 7 juillet. Le duc campa, dès le 2, sur les hauteurs de Hausdik, afin de menacer le flanc gauche de l'ennemi, et s'emparer de Juliers. Le prince héréditaire, réuni au corps du duc de Holstein, fut posté, à cet effet, le 7 juillet, à Fitz, à une lieue de cette ville, et l'armée suivit, le 9, jusqu'à Grevenbrock; d'un autre côté, la place de Wesel, gardée par 4,500 Français, fut bloquée (1).

Tel fut le résultat des premières opérations sur

(1) L'armée française campait près de Cologne.

le Rhin; elles furent si étroitement liées à celles du roi, qu'elles empêchèrent le prince de Soubise d'agir contre lui en Bohême avec 25 mille hommes; et contribuèrent ainsi aux premiers succès de cette campagne.

Il faut convenir que ces opérations intéressent sous bien des rapports. Une des plus belles armées que la France ait mises sur pied, perdit, dans quelques mois, des provinces immenses; fut à moitié détruite, pour s'être répandue sur une ligne de 80 lieues, depuis Cassel jusqu'à l'embouchure du Weser, et laissée attaquer dans une situation pareille, par un ramassis de troupes de dix princes différens, loin d'avoir les qualités des troupes manœuvrières de Frédéric.

L'armée soutint ces revers avec une constance d'autant plus admirable, que généraux, officiers et soldats en connaissaient la source, et n'en pouvaient trouver le terme dans leur dévouement et les efforts de leur bravoure. Le Français en lisant ces pages fatales de son histoire militaire, sentira en les comparant avec les dernières guerres, ce que peut la nation lorsqu'elle combat pour une cause digne d'elle, et que ses armées sont dirigées par des hommes capables.

Opérations des Français. — Seconde période.

Le duc Ferdinand avait poussé ses succès aussi loin que le permettait la faiblesse de son armée. Il était en possession d'une étendue de pays considérable, qui subvenait à tous ses besoins ; mais ses mouvemens ultérieurs se trouvaient gênés par les forteresses de Wesel et de Gueldres, encore entre les mains des ennemis. La possession de la première lui était surtout nécessaire, pour le rendre maître des deux rives du Rhin, et le garantir des suites d'une défaite, si la fortune lui devenait contraire. D'un autre côté, le siége de cette place présentait des difficultés à cause du grand éloignement des dépôts d'où il fallait tirer tous les objets nécessaires, et il exigeait de plus un corps de troupes considérable pour le couvrir.

Les ministres anglais, persuadés que les victoires du général prussien seraient aussi avantageuses à leur nation que leurs succès maritimes, avaient fait décider l'envoi d'un corps considérable sur le continent. Douze mille hommes d'élite, commandés par le duc de Marlborough, étaient depuis long-temps embarqués et s'ils fussent arrivés au commencement de juillet, le duc Ferdinand se serait vraisemblablement maintenu sur la gauche du Rhin.

D'un autre côté, la France voyait enfin le maréchal de Belle-Isle à la tête du département de la guerre. Ses talens, son patriotisme parvinrent à cicatriser les plaies que l'administration précédente avait ouvertes. L'armée fut rapidement réorganisée et portée à 80 mille hommes; le marquis de Contades en prit le commandement: celle du prince de Soubise fut mise aussi sur un pied respectable. La France entière fixait ses regards sur le premier, espérant qu'il effacerait, par ses exploits, les taches que ses prédécesseurs avaient imprimées à l'honneur national. Ce devoir était d'autant plus difficile à remplir qu'il laissait à la cour l'intrigue et l'envie, deux ennemis encore plus redoutables que ceux qu'il allait combattre.

Dès que Contades eut pris le commandement, il abandonna le système de ses prédécesseurs, et résolut de marcher à la rencontre des alliés, avant qu'ils eussent reçu des renforts suffisans pour mener à bien leur entreprise sur Juliers. Son plan était néanmoins d'éviter une bataille, qu'il ne lui convenait point de hasarder; en conséquence, l'armée quitta, le 13 juillet, son camp de Cologne, et vint se placer à Bedbourg, sur l'Erft.

Aussitôt que le duc fut informé de ce mouvement, il fit passer cette rivière, le 13, aux corps du prince de Holstein et du prince héréditaire; et les suivit le lendemain avec le reste de l'armée, dans l'intention d'attaquer les Français; mais les

trouvant trop bien postés, il se décida à repasser l'Erft pour camper à Nuys. D'Armentières, qui poursuivit l'arrière-garde, fut repoussé.

Le marquis de Contades résolut alors de manœuvrer en vue de couper l'armée alliée de la Meuse, d'où elle tirait toutes ses subsistances : cela n'était pas facile devant un général comme Ferdinand, qui pénétrait tous les projets de son adversaire et connaissait aussi ses moyens d'exécution.

Le duc prolongea sa direction à droite, pour s'opposer au passage de l'Erft, et porta son quartier-général à Bedburdick, le 17 juillet. Le long séjour des armées, ayant épuisé les environs, il résolut enfin de se rapprocher de la Meuse ; à cet effet, il renforça la garnison de Dusseldorf, qui allait être abandonnée à elle-même. L'armée partit dans la nuit du 24 au 25, et vint occuper, le 26 au matin, le camp de Wassenberg. Le duc marcha, le 30, à Hellenrodt, en présence de l'ennemi, qui ne l'inquiéta point. Il y reçut la nouvelle de la défaite du prince d'Isenbourg qu'il avait laissé pour couvrir la Hesse, circonstance qui aggravait le danger de sa position, et justifie ce que nous en avons dit.

L'armée de Soubise, qui se trouvait dans le comté de Hanau, avait d'abord été destinée à former le contingent que la cour de France devait fournir à l'Autriche, en vertu du traité de Ver-

sailles; mais on décida, avec le consentement du cabinet de Vienne, qu'elle opérerait dans la Hesse contre les alliés, devenus formidables depuis que le duc Ferdinand était à leur tête. Cette armée avait été portée à 25 mille hommes par la réunion de 6 mille Wurtembergeois. Le corps du prince d'Isenbourg, détaché pour l'observer, était de 5 mille hommes.

L'armée de Soubise quitta ses cantonnemens dans les premiers jours de juin, et se rassembla à Hanau et Hoechst. Le prince d'Isenbourg, ne pouvant se mesurer avec de si grandes forces, se retira de Marbourg à Cassel et fut suivi par un corps de 14 bataillons, autant d'escadrons, et 28 pièces de gros calibre aux ordres du duc de Broglie.

Informé que l'ennemi se mettait en mouvement pour se retirer sur Minden, le duc de Broglie fit aussitôt passer la Fulde à ses troupes. Le prince d'Isenbourg, craignant d'être pressé trop vivement, crut devoir tenir ferme dans la position de Sandershausen, dont il fut repoussé, après un combat meurtrier, où les alliés perdirent mille hommes, tués, blessés et prisonniers. Cet événement, qui, dans toute autre circonstance, eût été peu important, rendit les Français maîtres de la Hesse, et les mit à même de pousser leurs succès jusques dans le Hanovre et la Westphalie.

Ferdinand devait supposer que les ennemis

sauraient en profiter, et il ne lui restait d'autre parti que de les attaquer, ou de repasser le Rhin. Cette alternative, offrait peu de chances favorables; car Contades, voulant éviter une bataille, prenait des positions pour ainsi dire inattaquables, et le Rhin avait été tellement enflé par les grandes pluies, que tous les environs, depuis Rhées, étaient inondés. Contades ne l'ignorait pas, et forma un projet dont la réussite eût mis les alliés dans le plus grand embarras; celui de surprendre la division Imhof, postée à Meer, pour couvrir le pont et les magasins de Rhées, et entretenir les communications avec le corps qu'on attendait d'Angleterre. Le lieutenant-général Chevert, connu par son activité et sa bravoure, fut chargé de cette opération, et partit, le 30 juillet, avec la majeure partie de la division qui était restée près de Cologne, pour couvrir le pont jeté sur le Rhin, entre Mulheim et Deutz: il passa le fleuve près de Dusseldorf, fit mine d'assiéger cette place, et repartit brusquement le 1er août; arrivé le 2 à Duisbourg, il changea de direction à droite, passa la Roer à Mulenheim, et parvint le 24 à Wesel.

Pendant ce temps, Contades manœuvrait pour forcer le duc Ferdinand à repasser la Meuse, et le couper ensuite du Rhin. En conséquence, l'armée française se porta du camp d'Erkelens, à celui de Dulmen, afin de s'assurer de la petite ri-

vière de Niers, que les alliés étaient forcés de traverser, au-dessus ou au-dessous de Gueldres, lorsqu'ils voudraient se rapprocher du Rhin.

Informé à temps de ce mouvement, Ferdinand, résolut sur-le-champ de prévenir les Français à Dulmen, et de les attaquer s'il les rencontrait en marche; l'armée alliée partit après la retraite, et marcha sur trois colonnes par Bruggen : ici, l'avant-garde, conduite par le prince héréditaire, donna sur les grenadiers de France, commandés par le comte de Chabot, qui avait déjà fait occuper toutes les hauteurs par une chaîne de postes; ceux-ci firent une résistance opiniâtre, mais inutile, et l'armée alliée gagna, à six heures du soir, avec beaucoup de peine, les plaines entre Wallmiel et Dulmen. Contades s'arrêta à Gladebach, et les deux armées se trouvèrent en présence.

Le 3 au matin, le duc fit ses dispositions d'attaque; mais l'ennemi ayant déjà pris une position plus reculée : le duc résolut alors de se rapprocher du Rhin. L'avant-garde partit après-midi pour Wachtendonk, petite ville située dans une île de la Niers, très-propre à couvrir la retraite, où l'ennemi avait établi un poste de 500 hommes. Le prince héréditaire trouva le pont levé, et pour ne pas laisser à l'ennemi le temps de se reconnaître, il s'élança dans la rivière. On sait qu'un tel exemple est toujours suivi avec enthousiasme; le poste fut enlevé, l'armée passa la rivière au

coucher du soleil, et continua sa marche, le 4, jusqu'à Rheinbergen; l'arrière-garde, sous le duc de Holstein, était à Klostercamp. Par cette brillante manœuvre, le duc Ferdinand se tira d'embarras et recouvrit toutes ses communications avec le Rhin.

Ces mouvemens s'effectuaient en même temps que celui de Chevert sur Wesel. Le général Imhof soupçonnant quel était son projet, se rapprocha d'abord de Rhées pour mieux couvrir le pont. Cependant ne voyant pas arriver l'ennemi, il reprend son camp de Meer le 5 juillet. A peine ses postes sont-ils placés qu'ils annoncent l'approche d'une forte colonne. Malgré les avantages défensifs de sa position, ce général juge sagement que s'il y attend l'ennemi, il sera sans doute battu, et que pendant le combat même l'ennemi pourrait filer sur son flanc et détruire le pont : alors il prend sans balancer le parti d'aller à la rencontre des Français, quoiqu'il n'eût que 3 mille hommes à opposer aux 10 mille de M. de Chevert, et il les attaque avec autant de vivacité que d'audace. Cette résolution hardie obtint le plus heureux résultat. Chevert se retira après avoir perdu 400 prisonniers, autant de tués et blessés, et 11 pièces de canon.

Il est incontestable qu'au moyen de sa grande supériorité sur les alliés, Contades aurait pu détacher une division plus nombreuse pour cette

opération. On ne devait pas mesurer la force de cette division à celle du corps chargé de couvrir le pont, mais bien à l'importance de l'expédition et aux suites incalculables qu'elle pouvait entraîner. Il n'est pas moins vrai que Chevert commit une faute grossière en employant toutes ses troupes pour attaquer le général Imhof; il fallait détruire le pont avant de songer à se battre, et pour y parvenir il convenait de faire marcher 3 mille hommes sur Rhées, tandis qu'avec les 7 mille qui restaient on eût attaqué et contenu le général Imhof. Lors même que Chevert aurait remporté la victoire, il n'eût point réussi dans son projet, parce que le général ennemi pouvait se retirer, lever le pont et conserver les bateaux, qui assuraient le salut de l'armée alliée. On peut encore reprocher au général français de n'avoir pas renouvelé ses efforts après ce premier combat, se trouvant encore assez fort pour tenter quelque chose.

Ferdinand craignant qu'il n'en eût l'envie, détacha, le 6, la division Wangenheim au soutien du général Imhof; et marcha lui-même avec l'armée du camp de Rhinbergen, à Xanten; l'arrière-garde, sous le duc de Holstein, à Sonsbeck. La marche continua, les jours suivans, par Calcar, sur Griethausen, où l'armée arriva le 8. L'arrière-garde se porta par la rive droite de la Niers et par Wées sur Clèves, afin de couvrir le flanc

droit et de protéger le passage. Le pont de Rhées étant impraticable à cause des inondations, on le rompit, et on en construisit un de 100 bateaux, au-dessous d'Emmerich, vis-à-vis des hauteurs d'Elten; un autre de 28 bateaux fut jeté près de Griethausen, où le passage était le plus facile. L'armée exécuta cette opération le 9 et le 10, sans obstacle; mais ne pouvant emmener les bateaux, on les brûla. Dusseldorf, fut évacué en même temps, et la garnison se rendit à Lipstadt, afin de mettre cette place à l'abri de tout danger.

Après l'échec essuyé par Chevert, M. de Contades ne crut pas devoir mettre de plus grands obstacles à la retraite des alliés, et ne quitta le camp d'Erkelens que le 8 juillet, pour prendre celui d'Alpen le 10; l'avant-garde, commandée par d'Armentières, se porta sur Clèves; Dusseldorf fut occupé après la retraite de la garnison. L'armée passa le Rhin le 11 et les jours suivans, et vint camper sur les bords de la Lippe. D'Armentières passa à Wesel, et joignit l'armée.

Le duc Ferdinand alla camper successivement à Willingen et Kosfeld, où il se réunit, le 21, à la division anglaise, ce qui le mit en état de résister aux entreprises de l'ennemi.

Avant de suivre les opérations, je crois devoir ajouter quelques observations à celles qui ont déjà été faites. Malgré les qualités qui distinguaient

le marquis de Contades des généraux qui l'avaient précédé, on peut lui reprocher des fautes essentielles et une pusillanimité inconcevable. Ses plans renfermaient de grandes vues; mais comme la plupart des généraux français de ce temps-là, il manquait *d'énergie.*

Il paraît certain qu'il ne recevait aucune instruction de sa Cour, et le système qu'il suivit lui appartient tout entier. Ses projets, d'acculer Ferdinand à la Meuse, de le couper de la ligne du Rhin, et de détruire le seul pont qu'il y eût sur cette ligne, lui font honneur; mais à quoi servent des plans bien combinés, lorsque le défaut de résolution et d'activité préside à leur exécution? Ce n'est pas du manque de courage dont il est ici question, c'est de la force d'ame, de l'énergie dans le caractère. Quel ménagement doit observer un général commandant une armée de 60 mille hommes aguerris contre un ennemi qui lui est inférieur de moitié? Est-ce la crainte de compromettre sa réputation? Mais une telle crainte n'est-elle pas l'aveu le plus formel de sa médiocrité? Les gens de l'art et la postérité n'en feront-ils pas justice, et ne le blâmera-t-on pas d'avoir manqué les occasions d'attaquer l'ennemi avec de grandes chances de succès, uniquement pour éviter un échec facile à réparer le lendemain au moyen de sa supériorité numérique?

dans tous les cas, ces marches sans combat dénotent la faiblesse d'un chef d'armée, elles donnent la mesure de son énergie.

Résolu d'opérer offensivement, le marquis, devait au moins apporter de plus grands obstacles à la retraite de l'ennemi; il lui importait d'autant plus d'agir avec vigueur, qu'il savait que le duc serait joint par un corps anglais; que si ce renfort lui arrivait sur la rive gauche du Rhin, on ne pourrait facilement le pousser au-delà de ce fleuve, et qu'il fallait par conséquent brusquer cette opération. La diversion du prince de Soubise dans la Hesse et l'expédition de Chevert visaient bien à ce but; mais ces mesures étaient incohérentes, tant que la grande armée ne les secondait pas; *aucun projet ne réussit à la guerre, sans l'ensemble dans les mouvemens, sans l'accord qui doit en lier toutes les parties*, *et les conduire simultanément au même but.* Cette grande maxime a toujours été négligée; elle rentre dans le principe général présenté dans le tome 1er, chap. VII, *de mettre ses forces en action, au même instant, sur des parties isolées*, *ou faibles, d'un front d'opérations ou d'une ligne de bataille.*

Le marquis de Contades, outre sa supériorité, avait encore une chance en sa faveur; la ligne d'opérations du duc Ferdinand se trouvait en quelque sorte interceptée par les forteresses de Gueldres et de Wesel, qui étaient entre les mains

des Français : une victoire pouvait donc avoir pour eux des suites brillantes. La première marche du marquis, sur Bedbourg, annonçait des projets plus vastes; mais il ne fallait pas aller de là camper à Erkelens, pour se porter ensuite sur Dulmen; en manœuvrant rapidement à droite, on pouvait gagner ce point, communiquer avec la place de Gueldres, la soutenir, empêcher la réunion des Anglais, et surprendre le pont de Rhées. Le duc se serait trouvé dans la position de Mélas à Marengo; car il n'aurait plus eu de pont, et l'ennemi se fût emparé des deux rives du Rhin et de sa ligne d'opérations (1).

La conduite de Soubise est bien plus répréhensible; après le combat de Sanderhausen, il n'avait plus d'ennemis devant lui, *et il resta un mois entier au camp de Zweeren, près de Cassel!* Tandis que rien ne l'empêchait de s'emparer des évêchés de Munster et de Paderborn, même de tout le pays entre le Weser et le Rhin; d'opérer ensuite à la hauteur de l'armée de Contades, de se concerter avec lui, et de former une ligne intérieure, dont toutes les parties eussent été liées depuis Wesel jusques dans l'électorat d'Hanovre.

---

(1) Depuis que ce chapitre a été composé, des événemens bien plus importans encore ont justifié cette vérité; je renvoie mes lecteurs à ce que j'ai dit au sujet de ce théâtre de guerre dans les chapitres XIV et XXXI.

Il semble difficile de comprendre comment 40 à 50 mille hommes de différentes nations, triomphèrent de deux corps formant une masse de 90 mille combattans, aguerris et bien organisés; mais cela s'explique naturellement par l'incohérence et la lenteur des mouvemens de ces deux corps.

Opérations des Français depuis le passage du Rhin.

Contades ne devait ses succès qu'à l'insuffisance des moyens du duc Ferdinand, et ils eussent été bien peu importans si les évêchés de Paderborn, Munster, Osnabruck et Hildesheim étaient restés au pouvoir des alliés.

Il paraît que l'objet essentiel de ce général, fut de conserver ses communications avec le prince de Soubise (1). Il quitta le camp de Wesel, le 19 août, et alla camper successivement à Schermbeck et Recklinghausen. La division Saint-Pern fut portée à Luhnen, pour éclairer et couvrir le flanc droit; celle du duc de Chevreuse campa vis-à-vis de Haltern, afin de couvrir l'aile gauche. Soubise reçut ordre de quitter enfin la

---

(1) Tel est le résultat nécessaire d'une ligne d'opérations double sur une seule frontière; un des corps principaux est presque toujours inutile, ou en danger d'être battu, pourquoi donc en faire deux, puisqu'on est ensuite embarrassé d'effectuer leur réunion?

position de Zweeren, pour se diriger sur Lipstadt.

Ferdinand jugeant par les mouvemens de Contades, que celui-ci projetait de donner, à ses deux corps d'armée, une direction concentrique sur Lipstadt, détacha le général Oberg avec 7 bataillons et 10 escadrons, pour couvrir la place et arrêter les progrès de l'ennemi; le général Zastrow devait le soutenir, et couvrir, en même temps, les magasins de Wahrendorf. D'un autre côté, le prince d'Isenbourg, renforcé de quelques chasseurs hanovriens, avait occupé de nouveau Gœttingen, et marché, le 9 septembre, d'Eimbeck à Mohringen. Les deux armées principales s'observaient toujours sur les bords de la Lippe; celle de France fut renforcée d'un corps de 12 régimens Saxons qui avaient abandonné les drapeaux prussiens, et dont le prince Xavier, qui prit le titre de comte de Lusace eut le commandement.

Quoique Soubise fut très-supérieur au général Oberg, dès qu'il apprit son arrivée, il renonça à son projet de marche sur Lipstadt, résolut de faire des incursions dans l'électorat de Hanovre, et de surprendre le corps du prince d'Isenbourg. La vigilance de celui-ci ne fut pas mise en défaut; il attira à lui la garnison de Gœttingen, et transporta son camp à Eimbeck, d'où il se rapprocha de Hameln.

Oberg fit mine de passer le Weser, et de se

porter au soutien du prince d'Isenbourg; mais le duc Ferdinand trop habile pour ne pas profiter de la faute que Soubise avait commise, en laissant sans défense Cassel, qui renfermait tous ses dépôts; prescrivit à Oberg de redoubler ses démonstrations de passage du Weser, et de se diriger brusquement sur cette place, afin de l'enlever. Cette division marcha, le 17, à Paderborn, tandis que celle de Zastrow se réunissait au prince d'Isenbourg, à Koppenbrugge. Un pont fut jeté à Holzminden, pour simuler un passage; mais Oberg se dirigea sur Warbourg, où il arriva le 20. Si de là il se fût porté vers Cassel en une marche forcée, il n'eût trouvé dans le camp retranché qu'un détachement préposé à sa garde; il n'y arriva que le 26, et remit l'attaque au lendemain, sans doute afin d'attendre le prince d'Isenbourg, qui était en marche pour le rejoindre.

Le 27 au matin, la brigade suisse de Waldener et celle de Bentheim entrèrent dans la place, suivies par l'avant-garde de Soubise; le reste de son armée, arriva le 28. Oberg ayant été joint, le 27, par les corps d'Isenbourg et de Zastrow, campa avec 18 bataillons et 22 escadrons, la droite sur les hauteurs en arrière de Harthausen, la gauche sur celles de Munchoff.

Soubise ne croyant pas ses forces suffisantes pour résister à un adversaire inférieur, demanda

des secours à M. de Contades, qui, pendant tout ce temps, était resté tranquillement à Rechlingausen. Le maréchal détacha 31 bataillons et 34 escadrons sous les ordres des lieutenans-généraux Chevert et Fitz-James, afin de renforcer l'armée de Hesse, et se porta lui-même, le 7 octobre à Hamm, d'où il dirigea à Soest une forte division sous le duc de Chevreuse. Le but de ce mouvement était sans doute une tentative sur la place de Lipstadt, nécessaire aux Français pour l'établissement de leurs quartiers d'hiver.

Soubise, ayant reçu ses renforts, attaqua le général Oberg établi à Luternberg, dans une position trop étendue, formant potence, et dont la gauche était facile à tourner. Je ne pourrais entrer dans les détails de ce combat, sans dépasser les bornes de mon ouvrage; je dirai seulement que Soubise combina assez bien cette attaque, en dirigeant le corps de Chevert sur cette aile gauche; mais il aurait pu tirer un plus grand parti de sa supériorité, s'il ne fût pas resté dans l'inaction avec la majeure partie de l'armée à Nordheim, tandis que les corps de Broglie et de Chevert se trouvaient engagés dans un mouvement qui pouvait leur devenir funeste. L'intrigue et l'intérêt particulier contribuèrent au salut d'Oberg, qui, inquiété dans sa retraite, eut grand tort de s'engager ayant la Fulde sur un flanc et la

Werra à dos; sa ruine paraissait inévitable, et il en fut quitte pour la perte de 1,210 hommes et 28 pièces de canon.

Dès que Ferdinand fut informé de cet événement, il résolut de manœuvrer sur-le-champ pour s'opposer à la réunion des deux armées françaises, et empêcher celle de Soubise de faire des progrès dans l'électorat de Hanovre (1).

Nous avons vu précédemment que Chevreuse avait été détaché, avec une forte division, à Soest, pour communiquer avec Soubise, et préparer l'investissement de Lipstadt. Le duc Ferdinand, dans l'intention de surprendre cette division, partit de Munster, le 15, et marcha, avec une si grande rapidité, par les bois de Telligt, qu'il arriva près de Lipstadt le 17. L'avant-garde renforcée passa la Lippe à Benninghausen, et marchant le lendemain sur deux colonnes, arriva à Soest au point du jour; mais Chevreuse, informé de son approche, se retira à temps; on ne put lui faire que 260 prisonniers. L'armée vint ce jour-là, à Benninghausen, et le 19 à Soest; l'avant-garde se porta, à Werle.

---

(1) Cette manœuvre du duc Ferdinand prouve les défauts du plan français, et ceux de toute ligne d'opérations double contre une simple. Si les efforts du duc tendaient à tenir les armées françaises séparées, c'est que cet état d'isolement lui convenait; dès-lors c'était un vice dans le plan de ses adversaires.

La nouvelle de ce mouvement causa au maréchal de Contades quelques inquiétudes sur le sort de la division Chevert, qui avait quitté le prince de Soubise après le combat de Luternberg, pour revenir à l'armée. Le maréchal partit alors de Hamm, le 19, et marcha à Wambeln; d'Armentières fut porté à Werle; le prince héréditaire se retira à Klosterparadis.

Ferdinand partit de Soest le 21, se rapprocha de la Lippe, et prit l'excellente position d'Hovestadt, où il fut joint, le 22, par le corps d'Oberg.

Contades, ne pouvant espérer de prendre ses quartiers d'hiver au-delà du Rhin, tant que le duc conserverait cette position, résolut de tenter un coup de main, et de s'emparer de Munster, sur les derrières de l'ennemi; d'Armentières fut chargé de cette entreprise, et passa la Lippe à Lunen avec 17 bataillons et 26 escadrons. S'il eût réussi, l'armée alliée, menacée sur un de ses flancs et sur ses derrières, se serait vraisemblablement retirée sur le Weser, et eût abandonné Lipstadt à ses propres forces : les communications avec le corps de Soubise auraient été rétablies, et les Français à même de prendre leurs quartiers d'hiver dans l'évêché de Munster, la Westphalie et la Hesse.

D'Armentières parut devant Munster, le 25 octobre; mais le général Kielmanseg s'y étant jeté avec 3 bataillons et 4 escadrons, il fallait se ré-

soudre à un siége ou à la prendre de vive force. Les Français firent de vaines démonstrations d'escalade, et se retirèrent le 27. Il est certain que d'Armentières aurait dû tenter le coup de main, parce que la prise de cette place était de la plus haute importance : un général énergique ne balance jamais en pareil cas.

Ferdinand ayant eu avis, le 25, du projet de l'ennemi, porta des détachemens à Wahrensdorf et à Rheda, et accourut lui-même à Munster le 30.

Le maréchal de Contades, après s'être réuni à Chevert, persuadé qu'il ne lui restait d'autre parti que de prendre ses quartiers d'hiver sur la rive gauche du Rhin, se mit en marche, le 13 novembre, pour Wesel, d'où il répartit ses troupes en cantonnemens entre la Meuse et le Rhin.

Soubise, contenu après l'affaire de Luternberg, et le départ de Chevert, par les mouvemens du duc Ferdinand sur la Lippe, et par la position du prince d'Isenbourg à Mohringen, cantonna ses troupes aux environs de Cassel : ne pouvant se maintenir seul sur cette ligne, il fut obligé de songer à prendre ses quartiers d'hiver : son armée se retira sur Hanau, d'où elle fut répartie le long du Rhin et du Mein.

Je ne ferai pas de nouvelles observations sur ces événemens, me réservant d'analyser l'ensemble du plan et du choix des lignes d'opérations, dans les chapitres XIV et XXXI.

Les chances de la guerre maritime dans cette campagne furent contraires à la France, et il était aisé de le prévoir d'après le système de son ministère. S'épuisant pour une guerre fatale sur les rives du Weser, il ne portait que des soins insuffisans vers sa marine. Ses flottes négligées, se présentaient partout avec le sentiment de leur infériorité; aucune alliance convenable n'était ménagée pour remédier à ces fautes intérieures.

Pendant qu'une maîtresse, un cardinal faible ou complaisant, et le défaut d'esprit public, ruinaient la considération de la France, l'Angleterre venait de voir un grand homme succéder au duc de Cumberland; Pitt (lord Chatam) avait pris les rênes des affaires.

La rupture de la convention de Closterseven fut son coup d'essai; son vaste génie, sa fermeté, son patriotisme se déploient à l'envi dans tous les actes de son ministère : les efforts redoublent dans les ports, l'offensive la plus redoutable se prépare sur terre comme sur mer : des armemens considérables vont porter des renforts à l'armée hanovrienne; une autre expédition est projétée sur les côtes de cette France, qui a tant de ressources et en fait un si mauvais usage.

La Galissonnière, qui avait vaincu les Anglais dans la Méditerranée, meurt oublié; le pusillanime Conflans lui succède, et la marine déjà inférieure en matériel est désormais perdue.

Les Anglais, animés par les succès du duc de Brunswick en Westphalie, redoublent d'audace; ils se présentent inutilement vers Rochefort; descendent sous les ordres du célèbre Anson, près de Saint-Malo, et y brûlent des chantiers, des frégates et des bâtimens : ils viennent ensuite débarquer à Cherbourg pour en combler le beau bassin, et mettent le sceau à leur témérité en jetant environ 10 mille hommes à terre, sur la côte de Saint-Brieux.

Mais de toutes parts les troupes accourues à temps fondent sur eux; quelques régimens de ligne, soutenus des braves milices bretonnes, les accablent à Saint-Cast et les forcent à regagner leurs vaisseaux, avec perte de 3 mille hommes.

Plus heureux dans les autres parties du monde, ils vainquirent dans l'Inde à Plassey; à Gorée sur la côte d'Afrique et au cap Breton.

En Canada le génie et la bravoure de Montcalm luttent avec succès contre les difficultés d'une position désespérée; il remporte sur les insulaires une victoire importante à Ticonderago, le 8 juillet 1758. Mais privé de communications et de secours, malgré la constance héroïque qu'il oppose à tous leurs efforts, il doit succomber à la longue, par les avantages que l'empire de la mer assure dans une expédition si loin de la métropole.

La Hollande bientôt attaquée dans son commerce vit élever dès-lors ces prétentions contre

les neutres qui ont encore redoublé de nos jours; elle réclama et se borna à des menaces; l'amirauté de Londres promit des enquêtes, arma et continua ses captures; l'Europe s'endormit au moment où elle aurait dû combattre avec force un système qui menaçait de la rendre un jour tributaire et qui n'a que trop bien atteint ce résultat.

A tous ces maux le gouvernement français n'opposait que des mesures propres à les aggraver. Le duc de Choiseul venait de remplacer le cardinal de Bernis aux affaires étrangères; soit qu'il sentît la nécessité d'abonder dans le sens de la marquise de Pompadour pour arriver au rôle de premier ministre qu'il ambitionnait; soit qu'il agît par conviction et d'après de faux calculs, il étendit encore les dispositions du traité de Versailles en promettant à Marie-Thèrèse, outre le corps auxiliaire de 24 mille hommes, de porter jusqu'à 100 mille combattans en Allemagne, pour couvrir les Pays-Bas et les états de l'Empire; clause monstrueuse, que l'auteur ne répara que trois ans plus tard par la conclusion du pacte de famille.

Mais nous nous laissons entraîner à des aperçus étrangers à ce traité didactique, en oubliant que nous n'avons pas voulu écrire l'histoire générale de ce règne malheureux. Revenons aux armées de Frédéric.

CHAPITRE X.

Opérations du roi sur la ligne de gauche ; prise de Schweidnitz ; invasion de la Moravie ; opérations du prince Henri en Saxe, sur la ligne de droite ; siége d'Olmutz ; retraite du roi par la Bohême (1).

Les Autrichiens, évacuant la Silésie, après la bataille de Leuthen, avaient conservé Schweidnitz, que le général Thierheim défendait avec 8 mille hommes. La place fut mise par ses soins dans le meilleur état de défense, et comme il s'aperçut que c'était à l'isolement de ses ouvrages, qu'il fallait attribuer sa perte, il les fit lier par un fort rempart, avec des bastions et des courtines.

Le 15 mars, Frédéric partit de Breslau pour joindre l'armée destinée à couvrir le siége, et qui

(1) Si nous présentons, dans ce chapitre, des détails minutieux sur les opérations du roi, c'est moins pour leur donner un intérêt historique, que pour développer à nos lecteurs toutes les combinaisons de marches et de campemens usités à cette époque.

se trouva réunie le même jour près de Landshut: cette armée était composée de 43 bataillons et 65 escadrons. Le général Fouquet, chargé jusqu'alors du blocus, en fit la remise au général Treskow, et partit avec 16 bataillons et 15 escadrons, pour expulser les Autrichiens du comté de Glatz.

Le corps de siége était de 18 bataillons et 35 escadrons incomplets. Le dépôt d'artillerie à Jauernick, le parc à Sabischdorf. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 1er au 2 avril, contre un des forts. Le colonel Balby, qui dirigeait cette opération, ayant proposé quelques jours après de tenter l'escalade, le roi y consentit, et envoya à cet effet les grenadiers de Diringshofen et de Benkendorf. Ces bataillons, et les troupes destinées à les soutenir, furent réunis dans la tranchée, le 15 avril au soir, et divisés en trois corps: une partie des deux premiers devait longer la Schweidnitz, tandis que le reste contiendrait l'ennemi, et l'empêcherait d'envoyer du secours. Le fort fut enlevé en moins d'une demi-heure; le gouverneur étonné, capitula, et la garnison mit bas les armes.

Frédéric ayant terminé cette entreprise aussi promptement, n'avait que deux partis à prendre, celui de défendre ses états, ou d'envahir les provinces autrichiennes. Nous avons déjà observé que le système défensif ne convenait point dans

la situation où se trouvaient ses affaires : il en est d'une guerre pareille comme d'une forteresse ; à force de sagesse et de bravoure, on peut en retarder la prise, mais, si elle n'est pas secourue, elle finit par capituler. Il est vrai que le roi pouvait prolonger la défense de la Saxe et de la Silésie, et que les Autrichiens n'étaient pas encore en état d'entrer en campagne. Cependant on leur eût donné le temps de se renforcer, d'établir des magasins sur leur ligne d'opérations, de combiner leurs mouvemens avec les Russes et les troupes de l'Empire ; en un mot, d'envahir les états prussiens. D'ailleurs, la Silésie avait supporté tout le poids de la campagne précédente, et le roi aurait été forcé de faire la guerre à ses frais. Enfin, une bataille perdue dans ses états, pouvait avoir des suites plus funestes qu'une défaite sous les murs de Vienne ; puisqu'elle l'eût laissé sans moyens de se relever.

L'offensive, au contraire, présentait une foule d'avantages à Frédéric ; par ce système, il éloignait le théâtre de la guerre de ses frontières, au moins pour un certain temps ; épargnait son pays, et vivait aux dépens de l'ennemi. D'un autre côté, en prévenant les Autrichiens, par l'ouverture prématurée de la campagne, le roi avait l'espoir de faire de grands progrès avant qu'ils fussent en état de l'arrêter. Enfin il était probable que le maréchal Daun risquerait une bataille dont le

gain eût permis à Frédéric de s'opposer avec plus de vigueur aux opérations des Russes, et de l'armée des Cercles, ou de poursuivre ses avantages sur l'Autriche. En cas de revers, il ne courait d'autre risque que celui d'être réduit à une guerre défensive.

De toutes les provinces appartenant à la maison d'Autriche, nulle n'offrait plus d'avantages pour les opérations du roi, que la Moravie. Cette fertile contrée et la Silésie autrichienne n'avaient point souffert de la guerre, et une armée ne pouvait y manquer de subsistances (1); en supposant même que les provisions de la récolte précédente fussent consommées, il suffisait de se maintenir jusqu'à la prochaine, pour assurer entièrement ce service. La position de cette province était également la plus favorable, pour porter rapidement le théâtre de la guerre dans le cœur des états héréditaires de l'Autriche; et si le roi avait eu le bonheur de gagner une grande bataille, il est probable que rien ne l'eût empêché de pousser jusqu'à Vienne. Outre cela l'invasion de la Moravie forçait les Autrichiens à venir occuper la ligne du Danube pour couvrir la capitale, et d'aban-

(1) Tempelhof, en voulant justifier le roi sur la ligne d'opérations choisie en 1756 et 1757, a émis une opinion tout-à-fait opposée à celle-ci; il confirme, par cette dernière, le jugement que j'ai porté sur ces deux campagnes.

donner la Bohême aux Prussiens. Si, au contraire, le roi avait perdu une bataille sur cette ligne, il se serait retiré plus facilement sur la Silésie, qu'en la perdant en Bohême.

Enfin, à toutes ces considérations importantes se joignait la facilité d'envahir cette province entièrement négligée par les Autrichiens. Le général Deville se trouvait à Troppau avec 4 à 5 mille hommes seulement, tandis que la grande armée cantonnait dans le cercle de Konigsgratz, couvrant tous les passages qui conduisent de Silésie en Bohême. La route d'Olmutz est d'ailleurs beaucoup plus facile que les défilés de la ligne d'opérations du centre. Dans celle de droite, les montagnes commencent à décliner, et se perdent insensiblement, de manière qu'elles sont plus praticables; elle n'offre pas non plus de fleuve difficile à passer.

La cour de Vienne ne paraît pas avoir eu la moindre idée de ces avantages, car elle ne prit aucune mesure pour s'opposer à la conquête de la Moravie, et n'y établit pas même de magasins, ce qui devait encore apporter de grands obstacles aux opérations de Daun, forcé de tirer toutes ses subsistances de la Bohême, au travers d'une ligne hérissée de difficultés.

Tempelhof trouve encore un autre motif puissant pour déterminer le roi à une entreprise sur la Moravie; c'est que les succès du duc de Bruns-

wick, en attirant sur lui l'attention de l'armée des Cercles, auraient permis au prince Henri, resté en Saxe, de seconder les opérations contre les Russes pour les empêcher de faire des progrès alarmans. La guerre aurait pris ainsi la direction la plus favorable aux intérêts de Frédéric.

Le plus grand obstacle à l'exécution de ses projets était Olmutz, forteresse qui ne peut être investie que par un corps considérable à cause de l'étendue de ses ouvrages et de la bonté de sa position. Comme elle est située sur les routes qui conduisent de la Silésie en Moravie, le roi devait se résoudre à l'assiéger, s'il voulait conserver ses communications avec les frontières de ses états.

On fit pendant l'hiver, dans toutes les forteresses de Silésie, les préparatifs de cette entreprise sur laquelle il importait de donner le change aux Autrichiens. Il fallait aussi investir la place avant qu'ils pussent s'y opposer, ce qui n'était pas facile: l'armée de Daun se trouvait répartie dans ses cantonnemens, de manière à pouvoir couvrir Olmutz en occupant Littau avant le roi; cette dernière ville est éloignée de Konigsgratz d'environ 27 lieues; les Prussiens, au contraire, avaient une marche de 50 lieues à faire pour se porter de Landshut dans les plaines d'Olmutz. Il est vrai que les dispositions du maréchal annonçaient des vues exclusivement dirigées vers la défense de la Bohême, ayant ajouté toutes les ressources de

l'art, aux obstacles que la nature a multipliés sur cette ligne : ses places de rassemblement étaient des postes choisis et fortifiés avec soin; de plus, une chaîne de troupes légères, répartie sur la ligne des frontières, mettait l'armée à l'abri de toute surprise. Mais ces précautions n'auraient pas empêché le maréchal d'en prendre d'autres, aussitôt que la direction des entreprises du roi eût été connue. Frédéric résolut donc de manœuvrer dans le double but, de pénétrer en Bohême, si Daun quittait sa position avantageuse, ou en Moravie s'il persistait à y rester.

En conséquence l'armée leva ses cantonnemens de Landshut, le 19 avril, et se rapprocha de Schweidnitz. Le corps de Fouquet partit le même jour de Braunau, retourna à Glatz, cantonna à Wallisfort et aux environs. Ziethen fut reporté à Landshut pour couvrir les montagnes contre les incursions des troupes légères.

Le 25, le roi entra à Neiss avec l'avant-garde, et le maréchal Keith cantonna aux environs avec le reste de l'armée. Pendant ce temps on répara les chemins qui conduisent de cette forteresse dans le comté de Glatz, on jeta plusieurs ponts sur la rivière, et on rassembla quelques milliers de chariots, en faisant répandre le bruit qu'ils étaient destinés à transporter des fourrages et des vivres à Glatz, où Frédéric s'était rendu le jour précédent pour inspecter la ligne des postes.

Daun prit toutes ces démonstrations pour une ruse dont le but était de le faire sortir de sa position; il se rappelait que le roi avait employé les mêmes moyens dans la campagne précédente, afin de donner le change aux généraux autrichiens, sur la véritable direction de ses mouvemens; il regardait l'invasion de la Moravie comme une opération trop téméraire, puisqu'on ne pouvait s'y maintenir que par la prise d'Olmutz. Cette place était dans le meilleur état de défense, et le général Marshall, qui y commandait, réunissait les talens les plus éminens à une bravoure éprouvée. Enfin le maréchal ne pensait pas que Frédéric pût hasarder des opérations aussi éloignées du centre de ses affaires, tandis que la formidable armée des Russes, menaçant ses états héréditaires, le forcerait d'abandonner ses conquêtes pour les secourir. Il redoubla en conséquence de vigilance et d'activité sur le point qui paraissait être menacé.

Le général autrichien n'avait peut-être pas tort; car on ne devait pas présumer que le roi, après avoir négligé l'invasion de la Moravie dans les deux campagnes où il pouvait la tenter avec le plus d'avantages, l'entreprendrait alors. Tempelhof néanmoins considère cette invasion comme un chef-d'œuvre, tandis qu'elle a été blâmée par Retzow et tous ses contemporains. Dans le fait, on l'a trop vantée, et trop critiquée; car si elle

Ordre de bataille de l'armée du roi, en Moravie.

PREMIÈRE LIGNE.

Feld-marechaux . . . . PRINCE MAURICE. KEITH.

Lieutenans-généraux . . . . SEIDLITZ, PRINCE FERDINAND, RETZOW, ZIETHEN.

Généraux-majors . . . .

Schnneich,
- 5 — Schmettau, *id.*
- 5 — Seidlitz, *id.*

Krokow,
- 5 esc. Krokow, cuirassiers.
- 5 — Kyow, *id.*

Bredow,
- 1 — Wedel,
- 1 — Rohr,
- 1 — Unruhe,
- 1 — Rath,
- 1 — Heyden, } greondiers.

Kahlden,
- 2 — Vieux-Brunswick.
- 1 — Carlowitz, grenadiers.
- 1 — Wangenheim.

Golz,
- 2 — gardes.
- 1 — Retzow.
- 2 — Lattorf.

Wedel,
- 2 — Itzenplitz.
- 2 — Wedel.

Bulow,
- 2 — Geist.
- 2 — Kannaker.

Geist,
- 1 — Haack,
- 1 — Kremzow, } grenadiers.
- 2 — Marg. Charles, fusiliers.

- 1 bat. Diringshofen, grenadiers.
- 1 — Benkendorf, *id.*

Kroknw,
- 5 — Schœneich, *id.*

Schmettau,
- 5 — carabiniers, *id.*
- 5 — Bredow, *id.*

Lentulus.
- 3 esc. gardes-du-corps, cuirass.
- 5 — gendarmes, *id.*

DEUXIÈME LIGNE.

Général de l'infanterie. . . . . MARGRAVE CHARLES.

Lieutenans-généraux . . . . PRINCE WIRTEMBERG, FORCADE, PRINCE DE HESSE-CASSEL, PRINCE DE WIRTEMBERG.

Généraux-majors . . . .

Meyer,
- 5 esc. Jeune Platten, dragons.
- 10 — Bareith.

Bornstædt,
- 1 — Biverling,
- 1 — Schenkendorf,
- 1 — Kleist,
- 1 — Naumeister, } grenad.

Kannaker,
- 1 — Manteufel, grenadiers.
- 1 — Nimchefsky.

Kreutz,
- 2 — Forcade.
- 2 — Assebourg.
- 2 — Kalckstein.
- 2 — Munchow.

Bévern,
- 2 — bat. Prioce de Prusse.
- 2 — Manteufel.

Zettritz.
- 5 esc. Zettritz, dragons.
- 5 — Normann.
- 5 — Jeune Krokow.

- 1 bat. franc. Lenoble.
- 1 — *dito*, Salenmon.
- 10 esc. Ziethen, hussards.
- 10 — Putkamer, *dito.*
- 10 — Werner, *dito.*
- 2 comp. chasseurs à pied.

NOTA. Dans ce tableau ne sont pas compris les hussards de Seidlitz, les 16 bataillons et 15 escadrons qui firent le siége, ni le corps de Ziethen; en les comptant, l'armée était forte de 74 bataillons et 128 escadrons

ne présentait plus de grandes chances favorables, elle n'en faisait point appréhender de fâcheuses. Avant de passer à la relation des opérations du roi, nous allons donner un état de la distribution des forces avec lesquelles il devait faire face à ses redoutables ennemis.

L'armée de Moravie consistant en 49 bataillons et 103 escadrons fut répartie dans l'ordre du tableau ci-contre.

Le corps de Fouquet composé de 16 bataillons, 15 escadrons, était destiné à escorter les équipages de siége et à former l'investissement.

La division de Ziethen de 10 bataillons, 10 escadrons, fut postée à Landshut pour garder les montagnes.

L'armée de Saxe, sous le prince Henri, après l'arrivée des renforts, se trouva composée de 33 bataillons, 40 escadrons. Elle était opposée aux forces combinées de l'Empire, commandées par le duc de Deux-Ponts.

L'armée de Dohna, opposée aux Russes, avait 20 bataillons, 35 escadrons.

A l'armée des alliés, en Hanovre, 15 escadrons; et dans les places de Silésie, 31 bataillons.

L'invasion de la Moravie étant résolue, le roi partit le 27 avril, de Neiss pour Neustadt, avec

une avant-garde de 17 bataillons et 33 escadrons. Le même jour, le maréchal Keith entra à Neiss avec 10 mille hommes d'infanterie, et la cavalerie campa à Heidendorff; le reste de l'armée restait toujours dans ses cantonnemens.

Le roi marcha le 28 à Jægerndorf, et le lendemain à Troppau, où il se réunit avec le prince de Wirtemberg, qui avait été placé à Neukirch, avec 5 bataillons et 25 escadrons, pour observer le général Deville. L'infanterie cantonna dans la ville, la cavalerie dans les villages qui se trouvent sur la route d'Olmutz, entre la Mora et l'Oppa. L'armée aux ordres du maréchal Keith partit de Neiss un jour après l'avant-garde, et marcha sur 2 colonnes à Neustadt le 28, à Jægerndorf le 29.

L'armée en repartit le 1er mai dans le même ordre: le roi avec 22 bataillons et 58 escadrons la précédait à une distance de quelques lieues, et se porta en quatre marches à Zeschdorf, Domstadel, Starnau et Littau. Le maréchal Keith avec un corps un peu moins nombreux et tous les parcs se porta le 1er à Bens et Hartau, le 2 aux environs de Behrn, le 3 à Sternberg, et le 4 à Starnau.

Le 5 mai, 10 bataillons du corps de Keith se réunirent au roi: le général Deville qui s'était retiré devant l'armée prussienne avait jeté son infanterie dans Olmutz et la cavalerie vers Prosnitz. Le roi voulant l'en débusquer, détacha le général Werner avec 20 escadrons de hussards,

et se disposait à le soutenir en personne avec une division d'infanterie, lorsque les Autrichiens se retirèrent jusqu'au défilé de Predlitz.

Le commandant d'une patrouille envoyée à Muglitz, fut enlevé ce jour-là par les Autrichiens près de Lostitz. Cette nouvelle faisant soupçonner l'approche de leur grande armée, le roi fit camper le 6, à Achemeritz, 23 bataillons et 43 escadrons: le prince de Wirtemberg s'établit à Prosnitz avec 2 bataillons de grenadiers et 30 escadrons. Avant d'aller plus loin, il faut reprendre les mouvemens de l'armée autrichienne.

Le départ des Prussiens de Landshut, fut, pour les troupes légères ennemies, le signal d'entrer en mouvement. Le 20 avril, le général Buccow détacha le colonel Brentano, pour surprendre le bataillon franc d'Angenelly à Liébau; mais cette expédition n'eut pas une réussite complète, car les Croates ne firent que quelques prisonniers.

Le général Laudon, fameux par son audace et son habileté dans les coups de main de cette nature, échoua aussi dans l'attaque des magasins de Gottesberg, et se retira en Bohême, par Schonberg.

Le maréchal Daun, qui regardait une invasion dans ce royaume comme la seule opération probable, ordonna enfin à son armée de quitter les cantonnemens, et de camper à Scalitz, le 29 avril.

Les corps détachés furent également rassemblés. Celui de Buccow à Trautenau. Laudon à Lewin. Janus à Grulich. Le duc d'Ahremberg à Nachod avec la réserve. Ces dispositions étaient excellentes dans l'hypothèse supposée par le maréchal. En effet, l'on ne pouvait pénétrer en Bohême, sans qu'il n'en fût instruit assez tôt pour soutenir ces différens corps placés en observation. La position de Scalitz, située au centre de toutes les communications de la Silésie avec la Bohême, permettait de porter la masse de ses forces, avec promptitude sur tous les points, et quoique déjà très-forte par sa nature, elle avait été encore retranchée.

Le maréchal ayant reçu la nouvelle des mouvemens du roi contre la Moravie, se décida à changer de suite tout son plan, et à se porter au secours de cette province. Laudon devait couvrir la marche de l'armée, en se dirigeant par Reichechenau et Wildenschwert, sur Hohenstadt, où il arriva le 5 mai. Le général Janus le suivit. On laissa le général Kalnocki en opposition au corps de Ziethen, et le prince d'Esterhazy resta à Nachod, avec quelques hussards, pour couvrir les magasins de Konigsgratz. L'armée impériale se mit en mouvement, le 3, marcha par Wodierad et Chotzen, et prit, le 5, l'excellente position de Leutomischel, l'aile gauche à cette ville, la droite en avant de Friedrichshof.

Le général Harsch fit une démonstration sur le comté de Glatz, pour empêcher Fouquet d'inquiéter la marche; mais cette précaution devint inutile, puisque la division de ce général était déjà partie, le 1er mai, pour Neiss.

Le mouvement de l'armée autrichienne sur Leutomischel était d'autant plus nécessaire, que le seul grand magasin qu'elle eût aux frontières de Moravie, se trouvait dans cette ville; elle couvrait, en même temps, la Bohême de ce côté, et ce but paraissait être le seul que Daun eût en vue.

Il est vraisemblable que le maréchal ne pénétrait point encore les desseins du roi, et qu'il considérait ses mouvemens vers la Moravie, comme une démonstration ou une menace sur les magasins; il comptait *sans doute, que sa marche déjouerait les projets des Prussiens et les forcerait à se retirer*. Tempelhof pense qu'il serait difficile d'expliquer autrement l'inaction du maréchal dans le camp de Leutomischel, et de découvrir la cause qui l'empêcha de pousser, au moins, jusqu'à Muglitz, d'où il aurait pu inquiéter vivement les communications de l'armée prussienne, en portant des partis sur la droite de cette armée, par Hof et Sternberg. Cette opération n'exposait les Autrichiens à aucun danger, puisqu'ils auraient toujours conservé leurs communications avec la Bohême, et leurs grands magasins; tandis que le moindre de ses résultats était de

forcer le roi à s'affoiblir par des détachemens, et à rester sur la défensive. Malgré le non complet des régimens qui composaient l'armée ennemie, elle était encore supérieure aux Prussiens, et le grand nombre de ses troupes légères lui assurait le succès de cette guerre de détail.

Cependant ses corps détachés s'approchaient toujours du roi. Le général Janus campa sur la montagne des Saints, près de Muglitz, occupa Lexen, Lostitz et le château de Busow. Laudon se porta à Konitz, étendant ses partis pour communiquer avec le général Deville à Predlitz. La division de ce dernier fut renforcée par 6 régimens de cavalerie.

La position de ces différens corps ne servait qu'à préserver l'armée d'une surprise; et quoiqu'ils resserrassent celle du roi, souvent inquiétée dans ses fourrages, ils ne pouvaient néanmoins apporter aucun empêchement aux opérations du siége. Enfin, ils étaient tellement éloignés de leur armée, que le roi aurait pu les débusquer facilement, s'il n'avait cru devoir épargner ses troupes, et ne pas les exposer à des pertes et à des fatigues sans résultat.

Dès que Frédéric fut informé de ces mouvemens, il changea ses positions.

Le gros de son armée campa d'abord jusqu'au 10, à Achmeritz, avec des divisions détachées à Neustadt, à Starnau, et une avant-garde à Pros-

nitz. Mais de faux avis appuyés de toutes les probabilités, ayant fait croire au roi que l'armée de Daun s'approchait; il prit le 11 mai, les positions suivantes :

Au camp de Prosnitz, sous le roi. . .	21 bataillons.	63 escad.
A celui d'Achémeritz ou Littau, sous le prince Maurice	15	15
A Neustadt, le margrave Charles. . .	7	19
A Starnau et Bauniovitz, le général Meyer	2	16
A Sternberg.	2	0

Telle était la position de l'armée prussienne pour couvrir le siége et empêcher l'ennemi de rien entreprendre d'important sur les convois attendus de la Silésie. Les Autrichiens, en effet, ne pouvaient détacher une forte division sur le flanc droit des troupes postées à Neustadt pour inquiéter la grande route de Troppau, sans l'exposer au danger d'être coupée. Celle du général Deville, à Predlitz, pouvait seule pousser sur les frontières de Silésie, par Prerau, Leipnick et Fulneck, un corps de cavalerie qui eût intercepté les communications avec cette province.

Le roi résolut en conséquence, de faire enlever toutes les subsistances qui se trouvaient sur cette direction, et porta le général Seidlitz, le 12 mai, avec 15 escadrons, 1 bataillon de grenadiers et une partie des transports de l'armée sur Kremsir

et Tobitschau, tandis que le roi marchait sur Wischau contre Deville. Ces deux détachemens reprirent ensuite leurs positions à Schmirsitz et Prosnitz.

Pendant que l'armée exécutait tous ces mouvemens et resserrait Olmutz, le général Fouquet partait, le 1er mai, avec sa division, des cantonnemens de Glatz; et occupait les environs de Neiss, où tous les attirails de siége étaient préparés. Afin de faciliter leur transport, on divisa le convoi et l'escorte en quatre sections qui devaient marcher à un jour de distance : elles arrivèrent au camp de Krenau, du 16 au 20 mai, sans éprouver d'autre accident qu'une petite escarmouche du général Putkamer avec les troupes légères du colonel Lanius, près de Lobnick et de Friedland.

Il est convenable avant de nous engager dans le récit du siége et des événemens décisifs qui en résultèrent, de ramener un moment le lecteur à ce qui se passait à l'armée du prince Henri, en Saxe, sur l'extrême droite du front d'opérations des Prussiens.

Opérations en Saxe.

Nous avons vu dans le chapitre précédent, que par suite des avantages d'une ligne d'opérations intérieure; le prince Henri avait détaché

un corps de troupes pour seconder les entreprises des alliés contre l'armée française, et leur donner la première impulsion offensive. Après la reddition de Minden, ce corps ayant rempli son but, revint dans ses quartiers d'hiver en Saxe. Pendant ce temps, le prince faisait des dispositions pour entrer en campagne.

La faiblesse de son armée qui ne consistait qu'en 22 bataillons de campagne et 20 escadrons, ne lui permit pas de songer à des entreprises bien importantes; il se borna donc à inquiéter les ennemis par des coups hardis, et chargea le général Grabow de surprendre Hof; mais la garnison ayant eu vent de l'approche des Prussiens, se retira laissant seulement 166 prisonniers et quelques provisions.

La cour de Vienne craignant une invasion de la Bohême du côté de la Saxe, et ne croyant pas ses forces suffisantes pour l'arrêter, attira de bonne heure l'armée des cercles en Bohême, et fit aussi marcher les troupes aux ordres du général Dombale, qui jusque là avaient été réunies aux Français. Le duc de Deux-Ponts venait de succéder au prince de Hildbourghausen dans le commandement de l'armée des cercles qui cantonnait en Franconie; sa gauche liée par la Thuringe et le pays de Fulde aux frontières de Hesse et à l'armée française; sa droite appuyant aux troupes Autrichiennes qui couvraient la Bo-

hême. Le duc fit camper le 19 avril à Bareith, 18 bataillons et 26 escadrons. Les hussards autrichiens de Spleny occupaient Hof.

L'armée prussienne ayant été renfoncée par 2 bataillons et 20 escadrons, envoyés de la Silésie, et par 6 bataillons venus de Berlin, le prince Henri résolut d'aller au-devant de l'ennemi ; il fit camper le général Hulsen à Friedbergsdorfs avec 8 bataillons et 15 escadrons pour couvrir les débouchés de la Bohême, et se porta lui-même par Zwickau sur Hof, avec 18 bataillons et 27 escadrons qui cantonnèrent de Plauen à Taltitz.

Pendant ce temps l'armée des cercles avait quitté le camp de Bareith le 15 mai, afin d'en prendre un autre à Egra, laissant un petit corps pour couvrir la Franconie et le magasin de Bamberg, elle repartit de cette position le 22, et se réunit le 28 à Saatz, au camp des Autrichiens commandés par le général d'Andlau.

Le duc de Deux-Ponts prit alors le commandement supérieur en Bohême ; son armée, en y comprenant les divisions autrichiennes de Serbeloni à Laun et de Haddick à Brix, était forte de 53 bataillons, 36 compagnies de Croates et 80 escadrons. Malgré cette supériorité des ennemis, le prince Henri ne s'occupa nullement de leurs démonstrations sur les montagnes de Pasberg et du côté de Tœplitz, mais résolut de manœuvrer à droite pour menacer la

Franconie, et la mettre à contribution. Il détacha à cet effet le général Driesen sur Bamberg, avec deux bataillons et 150 hommes tirés de chaque régiment. Bamberg fut fortement imposé ainsi que le reste du pays, et le grand magasin enlevé, vendu ou détruit. Ce mouvement du prince était hasardé; l'armée confédérée campée à Saatz aurait pu dans deux ou trois marches, se jeter par Pasberg, entre lui et le général Hulsen, les accabler ensuite séparément, et couper le prince de toutes ses communications; mais les généraux des cercles laissèrent paisiblement mettre leurs provinces à contribution. Le prince effrayé cependant du danger qu'il courait, fit marcher Hulsen à Tschôpau, renforcé par la division Assebourg. Une telle mesure n'eût servi qu'à aggraver le mal, si on avait eu affaire à d'autres hommes; heureusement l'armée combinée parut décidément vouloir se borner à défendre la Bohême, jusqu'à ce que la tournure des affaires en Moravie fût prononcée; ce système s'accordait fort mal avec le titre menaçant d'armée d'exécution de l'empire, qu'on lui avait donné.

Après quelques affaires, dont la plus importante fut la destruction d'un carré d'infanterie autrichienne, par les hussards de Zekuli, le prince fit revenir le général Driesen de Bamberg, se réunit au corps de Hulsen, et porta le général

Jtzenplitz sur Zwickau, avec 8 bataillons et 9 escadrons, pour observer le général Dombasle, qui était enfin arrivé de l'armée de Westphalie, et menaçait d'envahir le Voigtland; cette position du général Jtzenplitz avait encore pour but de couvrir le flanc droit de l'armée, alors composée de 21 bataillons et de 40 escadrons. Le général Knobloch fut ensuite porté à Freyberg avec trois bataillons, pour couvrir la communication de Dresde. *Les armées restèrent dans leurs positions jusqu'au milieu de juillet.* Et avec des ennemis guidés par un sytème semblable il n'était pas difficile au roi de défendre ses états.

Siége d'Olmutz. Opérations de Daun pour le faire lever.

Nous avons laissé les affaires devant Olmutz, au moment où le général Fouquet arrivait le 16 mai vers cette ville, avec tout l'attirail nécessaire pour en faire le siége, et les 16 bataillons destinés à cette opération.

Le maréchal Keith vint prendre ensuite le commandement de ce corps. Le roi s'y rendit bientôt lui-même, inspecta les ouvrages, et donna ses ordres. Une division investit aussitôt la place du côté de Prosnitz, et s'étendit de manière à embrasser tout le terrain. La droite appuyait à la Morava, ayant Neustift devant son front, et Nim-

lau à dos. Le quartier-général du maréchal était établi à Schnabelin. A droite de ce village se trouvait le parc d'artillerie, et celui de toutes les munitions et des équipages de siége ; le parc des vivres et l'ambulance à Horke. On jeta un pont sur la droite, afin d'établir les communications avec l'autre rive de la Morava, où la brigade Meyer gardait les postes de Lodenitz, Starnau et Bauniovitz.

Nous avons déja indiqué la position de l'armée d'observation, aussi bien que celle des Autrichiens; Daun était toujours avec la grande armée, à Leutomischel ; Harsch à Nickels ; Laudon à Konitz ; Janus près de Muglitz ; Lanius à Friedland et Lobnick ; Deville, couvrant la route de Brunn.

Une quantité de troupes légères, composées d'hommes sûrs et aguerris, procure aux généraux autrichiens des avantages auxquels ils doivent le succès de plusieurs entreprises ; ils en forment une chaîne de postes et même de grands détachemens, qui met leur camp à l'abri de toute surprise, et sous la protection de laquelle ils peuvent dérober leurs mouvemens à l'ennemi. Elles les garantissent, par la même raison, du danger d'être surpris en marche, puisqu'elles sont toujours disposées de manière à pouvoir rendre compte à temps des mouvemens de leur adversaire. Celui-ci est au contraire exposé à des inquiétudes perpé-

tuelles ; il doit prendre les plus grandes précautions pour conserver ses communications avec les corps détachés et avec les magasins. Comme ces troupes légères sont toujours les plus voisines de l'ennemi, elles apportent une grande attention dans le choix de leurs postes, évitant les plaines qui sont peu favorables à leur manière de combattre, et faisant plutôt un grand détour pour gagner les montagnes, les bois et les défilés. Leur coutume est de placer les gardes de cavalerie aussi en avant que l'ennemi le permet, et de les soutenir avec de l'infanterie. Elles sont toujours prêtes à combattre, puisqu'elles n'ont ni tentes, ni bagages. Leur devoir n'est point d'engager une affaire sérieuse avec de l'infanterie réglée ; lorsque cela arrive, on peut compter qu'elles sont bien soutenues; leurs chefs ont au contraire pour maxime de se retirer devant l'ennemi et de reprendre leurs postes dès que l'occasion s'en présente. On ne peut qu'applaudir à ce système, et toutes les fois qu'ils s'en sont départis, ils en ont été sévèrement punis : par exemple, à Schandau, en 1756, à Bunzlau et Neumarck, en 1757, à Hoyerswerda, en 1759 : dans toutes ces occasions, ce fut la cavalerie qui les sabra. Il n'est pas difficile en effet, pour peu que le terrain soit favorable, de détruire des hommes disséminés : ainsi, lorsque ces troupes occupent un poste qui les oblige en le quittant à traverser

une plaine, on peut les attaquer avec certitude de succès, en combinant la disposition des différentes armes, de manière à les débusquer avec de l'infanterie, et à les faire charger dans leur retraite par la cavalerie. La connaissance exacte du terrain, un coup-d'œil juste, et l'ensemble nécessaire dans toutes les opérations, sont des qualités indispensables pour une guerre de cette nature (1).

---

(1) Dans les guerres précédentes, les troupes légères remplissaient un rôle bien différent de celui qu'elles ont eu depuis. Les Autrichiens avaient seuls ce qu'on nommait des partisans, troupes sans discipline, sans constitution, levées dans la Croatie, la Dalmatie, la Hongrie, et même en Allemagne; leur nombre a été porté dans les tableaux militaires jusqu'à 70 mille hommes. Dans le commencement de la dernière guerre, on en faisait encore l'épouvantail des lâches; mais elles ont successivement perdu de leur qualité et de leur importance. Ce changement est provenu, ou du défaut d'un chef qui sût les employer comme Laudon, ou de la différence apportée dans leur constitution. En tout cas, il ne faut pas les confondre avec les corps réguliers d'infanterie qui en ont fait le service; encore moins avec des régimens d'infanterie légère, organisés de manière à être utilisés en tirailleurs et en ligne. Au reste, avec de bons bataillons, quel que soit le nom qu'on leur donne, on peut faire tous les genres de petite guerre; et les dernières campagnes ont prouvé que l'infanterie de ligne devait être également formée et employée pour ce qu'on appelait assez vaguement guerre de parti, puisqu'elle n'a jamais été distinguée de l'infanterie légère que par le nom et l'uniforme. Guibert avait désiré ce changement, qui a été exécuté. Mais dans la cavalerie, au contraire, les partisans ou corps irréguliers qui agissent de leur propre impulsion, qui peuvent se transporter rapidement sur toutes directions, se soustraire à toutes les poursuites,

L'intervalle qui existait entre le corps du prince Maurice à Littau et l'armée du roi à Prosnitz, avait donné au général Laudon le moyen d'inquiéter les communications par les détachemens qu'il poussait sur Willimow et Namiest. Cela était d'autant plus dangereux que la consommation de la boulangerie du camp de Prosnitz devait être successivement remplacée du magasin de Littau, par des transports journaliers. Frédéric résolut de débusquer le général Laudon, et partit dans la nuit du 21 au 22 mai, avec une forte division, sur trois colonnes. Pendant ce temps, le prince Maurice devait envoyer de son camp le prince Charles de Bévern, avec 3 bataillons et 50 hussards, pour tourner les Autrichiens, en se portant droit sur Willimow et Namiest. Toutes ces colonnes devaient combiner leur marche de manière à être rendues à leurs postes respectifs au même instant et à la pointe du jour. Le résultat ne répondit point aux dispositions; le général Laudon fut informé à temps de l'approche du roi; outre cela, la colonne du prince de Bévern arrivant avant les autres, donna

---

couper les communications sur mille points sans jamais être coupés eux-mêmes; sont aussi utiles à celui qui les emploie, que désastreux pour celui qu'ils harcèlent; c'est ce que les Cosaques ont prouvé en 1813 et 1814.

l'éveil aux ennemis (1), et Laudon eut ainsi le temps de gagner sans perte les hauteurs de Konitz.

Dès que le maréchal Daun fut instruit des dispositions faites pour le siége, il pensa qu'il était temps de s'approcher de l'armée du roi, et de songer aux moyens de secourir la place. Il leva le camp de Leutomischel, le 23, marcha à Zwittau, et prit, le 24, l'excellente position de Gewicz. La division des grenadiers et carabiniers occupa les hauteurs entre Jarmerietz et Biskupitz; la division Harsch avançait en même temps de Nikels à Muglitz: Janus marcha à Lostitz, et resserra les postes du prince Maurice: Deville se reporta à Wischau, et le général Esterhazy fut posté à Ptin avec quelques troupes légères, afin de couvrir les communications de cette division avec la grande armée: l'avant-garde de cette dernière fut placée à Konitz pour soutenir le général Laudon, qui continuait ses courses malgré le petit revers qu'il avait essuyé.

Le général Marshall, commandant d'Olmutz,

---

(1) Cette action et la bataille de Torgau sont les seules de la guerre de sept ans, où Frédéric ait combiné la marche de plusieurs colonnes à une grande distance les unes des autres, avec l'intention de leur faire opérer une attaque simultanée; ce projet manqua dans ces deux circonstances et nous avons eu dans les dernières guerres de nombreux exemples des inconvéniens de ce système.

poursuivait avec la plus grande vigueur ses préparatifs de défense, faisant raser et brûler les faubourgs; il augmentait et réparait les ouvrages, et prenait les mesures de police intérieure les plus sages pour régler la conduite de la bourgeoisie dans les événemens divers qui pourraient survenir. L'armée de siége non moins active, avait déjà préparé toutes les fascines, gabions, etc., et tiré une ligne de circonvallation autour du camp, depuis la Morava jusqu'au bois de Horka. Les ingénieurs ayant découvert que tous les environs de la place pouvaient être inondés, à l'exception du terrain entre Hatschin et Neustift, qui s'élève insensiblement, on décida que les attaques se feraient sur ce point, sans fixer néanmoins contre quelle partie des ouvrages elles seraient dirigées.

Je ne suivrai pas l'historien prussien dans les détails de ce siége; ces sortes d'opérations qui n'intéressent que les officiers appelés à les diriger, ont d'ailleurs perdu de leur importance dans le nouveau système de guerre; je me bornerai à citer les causes auxquelles cet auteur attribue la longueur du siége et sa non-réussite. La première est que la tranchée fut ouverte à droite du Tafelberg, et présentait ainsi le flanc à l'angle saillant du fort de l'île : la deuxième raison est que la première parallèle fut établie à une trop grande distance. Tempelhof donne une série de

raisonnemens à l'appui, et pense qu'on attachait trop d'importance au feu des batteries. Il résulte de ces calculs que, dans les siéges précédens comme dans celui-ci, on ne perdit pas plus d'un homme sur 300 coups de canon : le premier jour, après l'établissement de la parallèle, on tira 1,220 boulets et 306 bombes sans atteindre une pièce de l'ennemi : la place fournit un feu au moins égal, sans tuer plus de 4 hommes et en blesser davantage. Cette dissertation est appuyée d'un autre calcul sur ce qu'on appelle un feu d'artillerie bien nourri, et sur les munitions nécessaires pour un siége. L'auteur établit pour base que chaque pièce tire 8 coups par heure, ce qui donne dans les plus longs jours, un résultat de 128 coups par jour, ou 2,560 dans vingt jours. Il est de fait qu'aucun canon ne peut le supporter. Enfin, il présente un aperçu des munitions qu'il faudrait; en supposant le terme moyen de 100 coups par pièce, et, en comptant seulement sur 80 pièces en batterie, un siége de trente jours exigerait près de 9 mille chariots et 30 mille chevaux. Ce résumé comparé aux approvisionnemens ordinaires et à l'usage des pièces, qui est de 1,400 à 1,500 coups, prouve qu'il faut se garder de croire que le feu d'artillerie puisse jamais être sans interruption.

Malgré la mauvaise direction des attaques d'Olmutz, la place touchait au terme de sa défense

lorsque d'autres événemens en firent lever le siége. Je vais donner une relation succincte de ces événemens, qui appartiennent aux opérations des armées.

Quelle que fût sa supériorité sur l'armée prussienne divisée en plusieurs corps, Daun avait résolu de ne point se mesurer avec le roi avant l'arrivée des nombreux renforts qu'il attendait. Frédéric, à son approche, ne fit d'autres changemens dans ses positions, que de couvrir la communication avec le prince Maurice à Littau, en détachant le général Wedel avec 3 bataillons et les hussards de Putkamer, pour camper en intermédiaire sur la montagne de Hrad, entre Namiest et Laskow. Il ordonna à ce prince et au margrave Charles de se retirer en cas d'attaque sur l'armée, qui, à son tour, en aurait fait autant sur eux, si elle eût été attaquée isolément : enfin, si on avait été instruit à temps du projet de l'ennemi, les trois corps eussent marché en même temps pour se réunir à Gros-Jenitz, et lui présenter une masse imposante (1).

Le général Putkamer arriva au camp, le 8 juin,

---

(1) Ces excellentes dispositions ne ressemblent guère aux retraites excentriques du colonel Bulow, système contraire aux premières règles de l'art; j'ai eu déjà occasion de faire remarquer combien il est opposé aux opérations les mieux combinées, mais je le traiterai plus à fond lorsqu'il sera question de la dernière guerre.

avec un transport de farines, 3 mille convalescens, le bataillon Kleist et le bataillon franc Rapin, nouvellement formé. Le premier retourna à Troppau; le dernier fut placé a Holitz, en-deçà d'Olmutz. Il y eut à cette occasion un petit combat au défilé de Siebenhufen, où le colonel Lanius surprit deux bataillons francs et leur fit 300 prisonniers.

Toutes ces chicanes de postes ne pouvaient avoir aucune influence sur le sort d'Olmutz, qui aurait été bientôt décidé si Daun eût attaqué le roi avec ses forces réunies; mais il était plus conforme à son système de chercher d'autres moyens de secourir la place. Il s'en présentait deux; le premier de s'ouvrir une communication avec les assiégés, sans s'exposer à être attaqué en marche; le deuxième d'enlever le grand convoi de munitions et de vivres que Frédéric attendait de la Silésie, et dont la perte mettrait ce prince hors d'état de continuer le siége.

La communication avec Olmutz ne pouvait s'ouvrir que par deux mouvemens; pour l'exécution du premier, il fallait que le général Harsch marchât sur Sternberg, en tournant au loin les flancs du camp que le margrave Charles occupait à Neustadt, et que Daun le suivît avec la grande armée par Muglitz, pour se réunir à lui entre Sternberg et Olmutz. Cette manœuvre aurait forcé le roi à se porter au secours du prince

Maurice avec la majeure partie du camp de Prosnitz; en rendant les Autrichiens maîtres de toutes les routes de la Silésie, elle eût mis les Prussiens dans la nécessité de livrer bataille: c'était justement ce que Daun voulait éviter. Ce général résolut donc de se poster vis-à-vis du roi, jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion d'exécuter son projet par l'autre route, sur Kremsir et Prerau. Ce projet n'exposait le maréchal à aucun danger. J'ai déjà observé qu'il avait tiré depuis Muglitz jusqu'à Wischau, un cordon impénétrable de troupes légères qui occupaient toutes les montagnes et les défilés, de manière que la grande armée pouvait manœuvrer très-facilement en arrière de cette ligne, sans crainte d'être inquiétée, et avec tous les avantages du terrain. Les seuls inconvéniens qu'il pût redouter étaient les difficultés inséparables d'une marche dirigée à travers les montagnes et les défilés.

Le 16 juin, l'armée autrichienne partit du camp de Gewicz dans le plus grand silence, et marcha sur cinq colonnes à Predimanow; le général Harsch se porta de Muglitz à Konitz. Le 17, au point du jour, l'armée se mit en mouvement, et campa entre Ewanowitz et Predlitz, où elle se réunit au corps de Deville; ce général avait détaché, quelques jours auparavant, le général Saint-Ignon au-delà de Prerau, pour observer les Prussiens, avec 5 régimens de cavalerie, ce der-

nier ayant appris que les dragons de Bareith à Bistrowan, et 2 escadrons de Seidlitz à Wisternitz, ne devaient être soutenus que par 2 bataillons; résolut de les surprendre. Le maréchal Keith, instruit de ce projet, en prévint le général Meyer, qui fit rester sa troupe toute la nuit sous les armes, et attira à lui un des bataillons. A quatre heures et demie du matin, on n'avait aperçu aucun ennemi, et les patrouilles de nuit n'étaient pas encore rentrées; contre toutes les règles de la prudence, Meyer en conjectura que n'ayant rien rencontré, elles auraient poussé leur reconnaissance trop loin; il renvoya l'infanterie dans ses cantonnemens, et ordonna aux dragons de fourrager. Mais à peine les grenadiers furent-ils entrés que l'ennemi se jeta sur les dragons, s'empara de leur camp, en tua ou prit une partie, et rejeta l'autre sur l'infanterie. Ils perdirent ainsi par la faute de leur chef, 150 tués ou blessés et 300 prisonniers.

A la nouvelle du mouvement général exécuté le 16 juin par les différens corps de l'armée autrichienne, le roi craignant pour les troupes qui investissaient Olmutz, les fit renforcer par la division du margrave Charles, campée à Neustadt et qui marcha le 18 à Bistrowan. Il fit également lever le camp d'Aschemerith; le prince Maurice vint joindre l'armée d'observation à Prosnitz avec 10 bataillons; le reste de son corps fut des-

tiné à renforcer différens postes établis pour maintenir la communication avec les troupes de siége, et pour contenir Laudon vers Konitz.

En attendant, Daun, qui avait reçu l'ordre de secourir la place, cherchait de plus en plus à atteindre ce but. Le moyen ordinaire de ravitailler et de renforcer la garnison lui paraissait d'autant préférable, qu'il était conforme à son système, et que la position disséminée des Prussiens sur la rive gauche de la Morava en facilitait l'exécution. Il détacha à cet effet le général Bulow, le 19 juin, avec 1,200 fantassins et une trentaine d'artilleurs, et le fit soutenir par le corps de Saint-Ignon, qui était à Prerau. Le 22 au matin, ce renfort se jeta dans Olmutz, entre Lodenitz et le Heiligenberg. Le général Saint-Ignon, pour détourner l'attention des Prussiens, parut jusqu'à Gros-Teinitz.

Frédéric ne fut pas plutôt informé de cet événement, qu'il fit marcher Ziethen, le 1er juillet, pour attaquer le général Saint-Ignon avant qu'il ne reçût des secours et ne pût accabler le général Retzow; mais il arriva trop tard, et l'ennemi s'était déjà retiré. Ziethen, après s'être réuni à la division Retzow, revint aux environs d'Olmutz, d'où il se porta ensuite au-devant du grand convoi qui était parti de Cosel et de Neiss le 21, sous les ordres du colonel Mosel, escorté par 8 bataillons, 3 mille recrues ou convalescens divisés en 4 bataillons, et 1,100 cavaliers. Le transport

consistait à peu près en 4 mille chariots, dont 818 se trouvaient chargés de munitions indispensables pour la continuation du siége.

La position du colonel Lanius à Sternberg et du général Saint-Ignon à Prérau, permettait aux Autrichiens de pousser des patrouilles jusqu'aux environs de Troppau; d'un autre côté, chaque habitant du pays leur servait d'espion, tandis que le roi ne recevait que des rapports incertains et presque toujours contradictoires. Dès que le maréchal Daun fut informé de la marche du convoi, il ne lui restait d'autre parti à prendre que de chercher à le ruiner, en profitant de tous les avantages que ses troupes légères, la nature du pays, et les dispositions de ses habitans, lui procuraient pour une telle entreprise. Il ordonna au général Laudon de se porter par un grand détour au-delà de Muglitz, de s'approcher, par les montagnes, de la route de Hof; là de se réunir avec le détachement de Lanius, et d'y attendre le transport. D'un autre côté, le général Ziskowitz passa la Morava, attira à lui le corps de Saint-Ignon, placé à Prérau, et marcha par les bois aux environs d'Altliebe, où il dut se tenir caché jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion d'attaquer le convoi. Pendant ce temps, le général autrichien avait donné le change au roi, en manœuvrant de manière à lui faire croire qu'il vou-

lait risquer une bataille, et que les Autrichiens devaient surprendre Prosnitz; ses troupes légères inquiétèrent souvent les hussards de Ziethen à Kosteletz. Le maréchal reconnut la position des Prussiens, et changea la sienne le 27, l'aile droite appuyée à Klenowitz, et la gauche au-delà de Dobromielitz, paraissant vouloir gagner le flanc gauche du roi. D'un autre côté, le général Buccow se portait à Ptin contre le flanc droit, avec quelques mille hommes de troupes légères; le poste de Tobitschau fut renforcé; mais tous ces mouvemens n'avaient d'autre but que de cacher à l'ennemi la marche du général Ziskowitz, et de l'empêcher d'envoyer des troupes au-devant du convoi.

Le colonel Mosel partit de Troppau, le 26, et arriva à Bautsch avec la tête du transport. Sa marche était lente et pénible; les chemins, déjà abîmés par le passage des armées avaient été achevés par les grandes pluies, de manière qu'à chaque instant les chariots restaient embourbés; cet inconvénient retardait le convoi et le disséminait. Il fut forcé de faire séjour, le 27, pour se réunir, et, malgré cette précaution, on ne put en rassembler que les deux tiers; la queue était répandue sur la route jusqu'à Troppau : cet incident décida de son sort. Le général Laudon eut le temps d'occuper Sternberg et autres postes,

pour empêcher le roi d'en recevoir des nouvelles; il s'assura, par l'apparition du colonel Werner avec un détachement, que les Prussiens envoyaient des secours, ce qui le décida à brusquer son opération, et à marcher sur Gundersdorf, où il arriva le 28 au matin; il occupa les hauteurs qui dominent le défilé entre Bautsch et Altliebe, où le train devait passer, jeta ses Croates et ses Hongrois dans les bois qui le bordent; et forma sa cavalerie, à droite dans la plaine, afin d'être à cheval sur la route, et d'attaquer des deux côtés.

Mosel, qui s'était mis en marche de bonne heure, ne tarda pas à rencontrer, avec son avant-garde, le corps de Laudon, qu'il résolut d'attaquer sur-le-champ. Quatre bataillons franchirent le défilé, et se formèrent malgré un feu d'artillerie très-vif. L'ennemi avait établi une batterie qui enfilait le flanc droit. Les grenadiers de Billerbeck, qui le formaient et souffraient le plus de ce feu, se jetèrent dans le bois, en expulsèrent les Croates et les Hongrois et marchant à la batterie, ils enlevèrent le poste, 1 canon et 200 prisonniers. Le régiment Jeune Kreuz et les recrues de Prince Ferdinand en firent autant de leur côté, ce qui obligea Laudon à se retirer sur Bæhrn, avec perte de 500 hommes. Le colonel Mosel, envoya l'adjudant Béville au roi

pour l'informer de son succès, réorganisa son convoi, se mit en marche, et arriva à Neudœrfel où il rassembla tout ce qu'il put.

Le général Ziethen était parti d'Olmutz, le même jour, avec sa division, à laquelle il réunit 2 bataillons de grenadiers, et ensuite le corps du colonel Werner qu'il trouva encore à Gibau; il fit sa jonction, le même soir, avec le colonel Mosel. La moitié des transports était restée en arrière, ce qui força le général à séjourner le lendemain, pour faire joindre le reste par des piquets de hussards.

Le train se remit en marche, le 30, au point du jour, sur la route de Domstædtel, sans découvrir la moindre trace de l'ennemi; mais à peine 120 chariots eurent-ils franchi le défilé, que les Autrichiens parurent sur les hauteurs à gauche, et dirigèrent sur son issue un feu d'artillerie très-violent, tuèrent quelques chevaux, brisèrent quelques chariots, et suspendirent ainsi la marche du transport. Le général Ziethen fit alors ranger les chariots en avant du défilé, au fur et à mesure qu'ils arrivaient, et marcha à l'ennemi avec 2 bataillons de grenadiers. L'affaire prit d'abord une tournure favorable; on avait culbuté plusieurs bataillons et enlevé du canon, lorsque les dragons saxons, qui étaient embusqués dans les taillis, chargèrent sur les flancs de ces grena-

diers et les ramenèrent jusqu'à la barricade de chariots.

Le général Ziskowitz dirigea tous ses efforts vers le milieu du convoi; en même temps, Laudon forma, de son côté, une nouvelle attaque; le combat fut très-opiniâtre; l'escorte, devant tout couvrir, était disséminée, tandis que l'ennemi attaquant en ligne serrée, pénétra sur plusieurs points, et dispersa tout le train. Quelques bataillons prussiens gagnèrent le défilé de Domstædtel; mais le général Ziethen fut coupé avec le reste, et forcé de se retirer sur Troppau en combattant. Le général Krokow, qui commandait l'avant-garde, gagna les ponts de la Morava avec les 250 chariots de la tête, parmi lesquels se trouvaient heureusement ceux qui étaient chargés d'argent. Il amena les débris de 6 bataillons de grenadiers, le régiment Jeune Krutz et 10 escadrons.

Les recrues de prince Ferdinand, qui n'avaient jamais vu l'ennemi, se couvrirent de gloire : jamais les vétérans de Rome et de Sparte ne combattirent, pour leur patrie, avec plus d'intrépidité que n'en déployèrent ces jeunes gens de 17 à 20 ans; de 900 qu'ils étaient, 65 seulement furent pris, quelques blessés revinrent à Troppau; les autres, ainsi que le capitaine Pirch qui les commandait, résolus de se défendre jusqu'au dernier soupir, emportèrent au tombeau les lauriers

qu'ils avaient cueillis : tous étaient couchés au poste qui leur avait été assigné (1).

On ne peut faire aucun reproche aux troupes prussiennes ni à leurs chefs, car l'ennemi réunissait tous les avantages, il est toujours facile de prendre ou de détruire un convoi de 3 à 4 mille chariots, dans un terrain resserré, où ils ne peuvent marcher qu'à la file. Lors même que l'escorte serait de 10 mille hommes; répandue sur un espace de deux ou trois lieues, il est impossible qu'elle mette en action plus de 3 mille combattans ; dans le cas même où l'ennemi serait repoussé, il aurait occasion de détruire, pendant le combat, une très-grande partie du train. Sans compter les avantages du terrain et d'une surprise, il suffit qu'il ait celui de l'offensive pour assurer son succès.

Le maréchal Daun, inquiet sur le sort d'Olmutz, dont la conservation était étroitement liée avec celle de sa réputation, manœuvra pour s'approcher de la place avec toute son armée. Il parut en-

(1) Je crois qu'en général on a conçu une opinion très-fausse sur les nouveaux soldats : dans une armée où il existe un motif quelconque d'*enthousiasme*, un jeune soldat vaut souvent mieux qu'un autre. Il faut seulement qu'il soit homme fait, assez robuste pour supporter les fatigues, et mêlé avec d'anciens soldats qui lui donnent l'exemple. La bonté des troupes dépend du génie qui sait faire naître ces motifs d'enthousiasme. Frédéric fit écharper sa cavalerie pour une dragone blanche ou une dragone rouge.

deçà de Prosnitz avec une forte division, faisant mine de vouloir attaquer cette position, tandis que le général Buccow inquiétait les hussards de Ziethen à Kosteletz; d'un autre côté, il faisait retrancher son camp, comme s'il eût été résolu de s'y maintenir.

Le roi, qui venait d'apprendre les premiers succès du colonel Mosel contre Laudon, crut devoir attribuer à ce revers, les dispositions défensives de Daun, qui dès-lors devait s'attendre à être attaqué. Mais au même instant, le maréchal ayant fait jeter plusieurs ponts sur la Morava, entre Kremsir et Kogetin, partit de Dobromielitz dans la nuit du premier juillet, passa cette rivière, et marcha avec une telle rapidité, qu'il arriva le même soir sur les hauteurs de Gros-Teinitz, à trois quarts de lieues d'Olmutz (1). Pour empêcher que le roi ne fût instruit de ce mouvement, il resserra tellement la chaîne de ses postes, qu'aucun déserteur ne pouvait la franchir. Le général Buccow tenta encore de surprendre les hussards de Ziethen dans la même nuit.

Les avant-postes prussiens annoncèrent le

---

(1) Une marche de huit lieues et demie en quinze heures n'est plus chose étonnante, aujourd'hui qu'on fait douze lieues dans le même espace de temps; mais il s'agissait de faire marcher 60 mille hommes ensemble, avec tout l'attirail du campement.

matin que l'ennemi avait quitté son camp, et un instant après on reçut la malheureuse nouvelle de la destruction du convoi.

Levée du siége d'Olmutz ; marche du roi en Bohême.

La position de Frédéric était délicate; resserré sur ses flancs par un corps nombreux, d'autant plus dangereux qu'il occupait un pays très-montagneux, où l'avantage du nombre devenait plus embarrassant qu'utile, il voyait encore devant lui une armée supérieure. Le choix de ses points de retraite se bornait à deux routes, celle de Silésie ou de Bohême.

Daun, en s'appuyant sur la droite pour soutenir les corps qui enlevèrent le convoi, avait dégarni cette dernière province : imprudence qu'il eût pu réparer en s'y portant vivement après la réussite de ce coup important, qui lui garantissait la levée du siége. Il ne le fit point, et le roi, dont la conception rapide prenait un essor proportionné aux dangers qui le menaçaient, se décida à y marcher avec son armée.

Ce projet, bien conçu, réunissait une foule d'avantages, 1° celui de vivre encore toute la campagne aux dépens de l'ennemi; 2° de se rapprocher des corps qu'il avait laissés en Saxe, contre l'armée de l'Empire; 3° d'éloiguer de la

Silésie le fardeau de la guerre ; 4° de couvrir néanmoins cette province contre toutes les entreprises des Autrichiens.

Fréderic rassembla tous ses généraux au quartier-général de Schmirsitz, le premier juillet ; leur annonça la perte du grand convoi que l'armée attendait, et la nécessité de renoncer au siége, ajoutant : « que si les circonstances exigeaient » d'attaquer l'ennemi partout où on le trouve» rait, il comptait sur le dévouement et la » bravoure si souvent éprouvée de ses troupes ; » qu'il espérait le culbuter, supposé même qu'il » fallût le chercher au sommet des montagnes » les plus escarpées, ou aborder son front hé» rissé de batteries. »

Il donna en même temps des ordres pour lever le siége avec toutes les précautions d'usage.

Le prince Maurice se dirigea, le 2 juillet, avec l'avant-garde de l'armée, vers le défilé de Netztrowan et Gevicz. Le roi conduisit le reste du corps d'observation, au camp en arrière de Brzeskow.

Le maréchal Keith fut chargé de lever le siége d'Olmutz. Cette opération devait s'effectuer en présence d'une garnison brave et nombreuse, et de la grande armée de Daun postée à Gros-Teinitz, ce qui la rendait scabreuse ; mais le maréchal prit ses mesures avec tant de célérité et

de sagesse, qu'elle réussit complètement. Les bataillons de service à la tranchée furent relevés comme à l'ordinaire, et l'artillerie fit un feu nourri de toutes les batteries jusqu'à la nuit; alors les pièces furent retirées; et après avoir évacué les munitions, les blessés et les malades; les grenadiers, bataillons francs et hussards se rassemblèrent au quartier-général, où ils passèrent la nuit sous les armes.

Le 2 juillet, à deux heures du matin, tous les parcs se trouvèrent réunis au nombre de 5 mille chariots, à Krenau, place de rassemblement indiquée. Le corps de siége se mit en marche, à cinq heures, sur trois colonnes. Le convoi marcha sur la grande route d'Olmutz, à Littau, et les deux autres colonnes le flanquèrent. Les troupes, qui s'étaient rassemblées au quartier-général, formèrent, avec les dragons, l'arrière-garde commandée par le prince François de Brunswick. La retraite s'effectua avec fermeté, ordre et prudence, les Autrichiens ne l'inquiétèrent point, et l'armée arriva ainsi à temps près de Littau, où elle campa.

En jetant un coup-d'œil sur la position des généraux Daun, Laudon et Ziskowitz, il paraîtra surprenant qu'ils n'aient pas déployé plus d'activité et de résolution. La communication avec Olmutz étant rétablie, ils pouvaient, dans

la nuit du 1er au 2 juillet, faire avancer un corps nombreux près de la ville, attaquer l'arrière-garde aussitôt après la levée du siége, à laquelle on devait s'attendre. Le commandant, dont la conduite fut d'ailleurs exemplaire, aurait pu, en même temps, faire une sortie vigoureuse. L'activité étonnante avec laquelle les Prussiens évacuèrent tout, dans le cours d'une seule nuit, aurait eu un résultat moins brillant, si la garnison avait agi vigoureusement, à la faveur des ténèbres, et dans le désordre inséparable d'une telle opération.

La négligence des Autrichiens rappelle une maxime importante à la guerre, *c'est qu'il ne faut jamais renvoyer au lendemain.* Combien de généraux trouveraient, dans son application ou son oubli, la cause de leurs succès ou de leurs revers ! Daun, au lieu de faire tirer en signe de réjouissance trois salves générales d'artillerie et de mousqueterie, et d'ordonner des chants de victoire, aurait mieux fait de poursuivre l'ennemi, et de profiter de sa position critique. J'aurai occasion de rappeler, plus loin, quelques fautes semblables, et de comparer le système lent et pusillanime du maréchal, avec celui des grands capitaines du siècle.

Néanmoins les généraux Laudon et Ziskowitz reçurent l'ordre de se rapprocher sur la droite

de la route qui mène de Littau, dans le comté de Glatz, ils occupèrent Eulenbourg et Langendorff; le 3, les généraux Ziskowitz et Saint-Ignon avancèrent jusqu'à Blandendorff, observant la route d'Habelswerdt et celle de Neiss par Zuckmantel. L'armée resta dans son camp de Gros-Teinitz, à l'exception des grenadiers et carabiniers, sous le général Lascy, qui passèrent la Morava et campèrent à Krenau, à une demi-lieue de la place.

Je ne donnerai pas tous les détails de cette marche, dont il ne résulta rien de remarquable; elle offre un nouvel exemple de la tranquillité imperturbable de Daun, et du bonheur avec lequel Frédéric parvint, avec un train immense, à franchir tous les défilés qui conduisent de Moravie en Bohême, tandis qu'il était suivi, sur ses flancs et en queue, par des corps considérables.

Je me bornerai donc à présenter un tableau des mouvemens des deux partis; cette pièce, jointe à la planche 16, suffira pour l'intelligence de toute l'opération.

Tableau des journées de marche des deux armées.

PRUSSIENS.	AUTRICHIENS.
	Le 30 juin, *Daun*, à Dobromielitz.
Le 1er juillet, *le roi*, à Pronitz. *Keith*, devant Olmutz.	Le 1er juillet, *Daun*, à Gros-Teinitz.
Le 2 au matin, même position; marche à Brezeskow et Littau.	Le 2, même position.
Le 3, *le roi*, à Tribau. *Keith*, à Muglitz. *Prince Maurice*, à Krenau. Le 4, *le roi* séjourna à Tribau. *Keith*, se réunit à lui.	Le 3, *Laudon*, à Eulenbourg. *Ziskowitz*, à Blandendorf. *Daun*, à Gros-Teinitz. *Lascy*, à Krenau, près d'Olmutz. *Buccow*, à Johnsdorf.
Le 5 au matin, *Prince Maurice*, à Leutomischel. *Le roi*, en route de Krenau à Zwittau. *Keith*, halte à Tribau.	Le 5, *Buccow*, à Politzka. *Laudon*, à Tribnitz. *Ziskowitz*, à Sichelsdorf. *Daun*, à Olschau. *Grenadiers*, à Konitz.
Le 6, *le Pr. Maurice*, à Leutomischel. *Le roi*, à Leutomischel. *Keith*, première division, à Krenau. Deuxième } à Tribau. Troisième }	Le 6, *Laudon*, à Wildemschwerd. *Saint-Ignon*, à Wildemschwerd. *Ziskowitz*, à Tribel. *Daun*, à Konitz. *Grenadiers*, à Gewicz.
Le 7, *le roi*, à Leutomischel. *Keith*, 1re, à Leutomischel. 2e, à Greifendorf. *L'arrière-garde*, 3e, à Krenau, d'où elle est forcée de chasser l'ennemi.	Le 7, *idem.*

Prussiens.	Autrichiens.
Le 8, réunion, la 3e division de *Keith* à Zwittau ; combat.	Le 8, *Grenadiers*, à Krenau, où ils percent entre les 2e et 3e colonnes de *Keith*.
Le 9, au matin, réunion totale. *Le roi*, à Hruschova. *Le pr. Maurice*, à Tissova. *Keith*, à Leutomischel.	Le 9, *Laudon*, à Chotzen. *Ziskowitz*, idem. *Daun*, à Polizka.
Le 10, *le roi*, à Holitz. *Transp. artill.* à Tignisko. *Keith*, à Leutomischel.	Le 10, *Laudon* et *Ziskowitz*, même position. *Daun*, à Polizka. *Buccow*, *Esterhazy*, et *Kalnoky*, à Konigsgratz.
Le 11, *le Pr. Maur.*, à Pilletitz. *Le roi*, à Lhotka. *Keith*, 1re, attaquée à Wostrzettin.	Le 11, *Laudon*, *Ziskowitz*, et *Saint-Ignon*, à Holitz et Wlezkowitz, attaquent Keith. *Daun*, à Sebranitz.
Le 12, *prince Maurice*, à Konigsgratz. *Le roi*, à Rokitna. *Keith*, 1re, combat près Holitz et Rezetize. 2e, la joignant près Holitz.	Le 12, *Laudon et les précédens*, combattent à Holitz. *Daun*, à Hohenmauth.
Le 13, *prince Maurice*, à Konigsgratz. *Le roi*, à Rokitna. *Keith*, 1re, à Konigsgratz. 2e, à Lhotka.	Le 13, *Laudon*, à Opotschna. *Ziskowitz*, à Tinischt. *Daun*, à Hrochow-Teinitz.
Le 14, *toute l'armée*, à Konigsgratz.	Le 14 et 15, même position. Le 16, *Laudon*, repoussé sur Reichnau. Le 17, *Laudon*, à Reichnau. *Daun*, à Pardubitz. Le 18, *Daun*, à Dobresenitz.

On voit par ce tableau que Frédéric exécuta sa retraite, escorté pour ainsi dire par l'armée autrichienne, puisque le corps de Buccow, et plus tard ceux de Kalnoky et d'Esterhazy, se trouvaient en tête de sa colonne, tandis que Laudon et Ziskowitz marchaient à hauteur de son flanc, et que Lascy même, avec les grenadiers réunis, augmentait le nombre des poursuivans : enfin Daun, avec le gros de son armée, fermait lentement le cortége en suivant la queue des colonnes prussiennes à distance d'une ou deux journées.

Le lecteur jugera, d'un coup-d'œil, la profondeur de la ligne de marche que le roi fut forcé de prendre à cause de son énorme train et de la nature du pays. On se convaincra que le maréchal agissant plus vivement dès les deux premiers jours, aurait pu prévenir le roi à Zwittau, et supposant même le contraire, ce rapprochement convaincra que l'armée prussienne, une fois engagée dans les montagnes, Daun pouvait l'attaquer sans avoir plus du tiers des forces ennemies à combattre, et que dès-lors il avait le plus grand intérêt à brusquer ses mouvemens.

Toute cette retraite ne donna cependant lieu qu'à deux ou trois petits combats; le premier eut lieu le 3 et 4 juillet, entre le prince Maurice qui devait ouvrir la marche, et le général Buccow qui s'était jeté avec ses croates dans les montagnes de Johnsdorf, lesquelles séparent la Bohême de

la Moravie, et où il voulait disputer le passage. Dès son arrivée à Krenau le prince s'engagea avec les coureurs autrichiens, mais la résistance devint plus vive dans la montagne, où Buccow se couvrait d'abattis : l'issue du combat ne pouvait pas être douteuse ni longue, puisque les Prussiens se renforçaient successivement.

Le roi sentit toute la difficulté qu'il éprouverait si l'ennemi conservait l'avantage d'avoir un corps devant lui pour retarder ses mouvemens, tandis qu'il se trouverait pressé de toutes parts; il ordonna donc au prince Maurice de masquer le corps de Buccow, et de prendre une autre route pour forcer de marche, et gagner Leutomischel avant l'ennemi, ce qui fut exécuté avec tant de rapidité et de bonheur, qu'on y enleva les restes du grand magasin autrichien.

Lascy atteignit Krenau, le 8, avec ses grenadiers, avant que la dernière colonne de Keith y eût passé; il en résulta un engagement très-vif; mais les Autrichiens furent repoussés.

Le 12, Keith eut un engagement plus sérieux vers Holitz avec Laudon et Ziskowitz; le général prussien y déploya son habileté ordinaire, et força l'ennemi à se rejeter sur Boruradeck.

Pendant que Buccow combattait vivement à Johnsdorf, le maréchal était tranquille à Gros-Teinitz, et au moment où Laudon disputait le passage de Keith à Holitz, personne ne paraissait

sur la queue des colonnes prussiennes, qui eussent été détruites si elles avaient été suivies par la grande armée avec la même activité que Laudon déployait dans la conduite de ses corps détachés. Une armée poursuivante a tous les avantages imaginables pour forcer de marche; à chaque pas qu'elle double, elle multiplie l'embarras et les pertes de l'ennemi, et augmente le nombre de ses trophées; elle n'a rien à craindre d'aller le plus vîte possible, surtout quand aux attaques sur les derrières de l'ennemi, on en ajoute d'autres dirigées perpendiculairement sur le flanc de sa ligne de retraite; par ce moyen on arrête des corps entiers qui, coupés du reste de l'armée, n'ont aucun moyen de salut.

Enfin, le 14, toute l'armée du roi se trouvait au-delà de l'Adler, et occupa le camp avantageux de Konigsgratz; l'aile droite appuyant à Russeck et couverte par l'Elbe, le centre derrière la montagne des Pandours, la gauche à Slatina, couverte par l'Adler, dont tous les ponts furent détruits. Le corps du général Fouquet, qui devait conduire l'artillerie de siége et autres trains inutiles, à Glatz, et en ramener un transport de vivres, campa la droite à Swinarka, la gauche à Hohenbruck. L'occupation de ce camp, où le roi séjourna jusqu'à ce que les progrès des Russes exigèrent sa présence dans la Nouvelle-Marche, termina, grace à l'insouciance de Daun, cette opération difficile.

Le roi évacue la Bohême et marche contre les Russes (1).

On vient de voir que l'armée prussienne se concentra près de Konigsgratz, le 14 juillet; que Daun restait à Hrochow-Teinitz, et que Laudon et Ziskowitz, après avoir été repoussés à Holitz, s'étaient portés à Opotschna et à Tinischt. La position du premier, à Opotschna, sur le flanc gauche et presque sur les derrières du roi, était aventurée, mais elle inquiétait les communications de la route de Glatz, sur laquelle tous les convois se dirigeaient. Dès que Frédéric eut connaissance de cette position de Laudon, il marcha, le 16, avec 7 bataillons et 15 escadrons, par Mistitz; tandis que le général Fouquet, avec son corps et le train des vivres, se portait par Meserisch à Dobruska, pour lui couper la retraite sur Neustadt. Le général autrichien s'aperçut qu'il était temps de se retirer, et fila sur Reichenau avec perte d'une centaine d'hommes. Le roi occupa Opotschna; le général Fouquet con-

(1) Cette retraite offrant des mesures d'exécution intéressantes, je l'ai rapportée avec des détails fastidieux pour le plus grand nombre des lecteurs, mais qui seront appréciés par les militaires qui savent combien on néglige aujourd'hui ces détails d'exécution, si nécessaires pour bien servir.

tinua sa route sur Neustadt, et le 17, il campa sur les hauteurs en arrière de Nachod.

Pour déjouer les projets des troupes légères ennemies, postées à Gishubel, il échelonna son corps et couvrit la route par une chaîne de brigades détachées à Schwedelsdorf, à Reiner, à Rukerts et au mont Humel qui borde la chaussée. Les généraux Fouquet, prince de Bévern et Golz, restèrent à Nachod pour y attendre le général Lattorf, qui devait amener la grosse artillerie et son parc, du camp de Konigsgratz. Ce dernier étant arrivé, Fouquet partit le 19, pour Glatz, avec tout son corps et tout le train. Lattorf resta à Nachod pour attendre son retour.

Dès que Laudon apprit le mouvement du convoi, il renforça le poste de Gishubel par mille croates, sous le colonel Brentano ; mais les mesures étaient si bien prises, qu'ils restèrent simples spectateurs de sa marche. Daun passa l'Elbe, le 17, à Pardubitz, et campa, le 18, à Dobresenitz. Son armée était forte de 72 bataillons de fusiliers, 12 bataillons de grenadiers et 126 escadrons de grosse cavalerie, sans compter les hussards, croates et autres troupes légères ; il resta quatre jours dans cette position sans rien tenter, se bornant à détacher Janus près de Kwalkowitz, pour inquiéter la route de Silésie.

Le maréchal Daun reconnaissait tous les jours

le camp du roi, et inspectait les environs, afin de prendre une nouvelle position conforme à son système; toujours tremblant devant un ennemi inférieur, au lieu de l'attaquer, il cachait sa marche derrière un rideau défensif, et vint camper à Urbanitz et Chlom, en face de l'armée du roi qui était alors absent. Les deux armées se trouvèrent si près l'une de l'autre que l'on distinguait les rues du camp autrichien.

Frédéric, informé de ce mouvement, partit, le 22, à trois heures, pour revenir au camp avec les dragons de Normann, laissant le reste du corps aux ordres du prince François de Brunswick, à Librefitz, pour y attendre le convoi de vivres ramené par Fouquet de Glatz à Nachod, et qui devait venir de là avec le général Lattorf. Ces deux généraux arrivèrent le même jour à l'armée avec le transport, amenant quelques régimens de renfort du corps de Fouquet. Le roi ayant alors 51 bataillons et 119 escadrons, se proposait d'attaquer Daun, malgré sa grande supériorité, et fit jeter des ponts sur l'Elbe; mais la position de l'ennemi, déjà si forte par elle-même, avait été retranchée. D'un autre côté, la nouvelle des progrès des Russes dans la Nouvelle-Marche, décida Frédéric à renoncer à son projet, et à évacuer la Bohême pour marcher contre eux.

A cet effet, le général Rebentisch partit, le

25 juillet, avec tout le train, sous escorte de 6 bataillons et 10 escadrons, passa la Mettau, et rangea son convoi à Dolskow. Le prince de Wurtemberg se porta à Schibus pour observer l'avant-garde ennemie, et couvrir la retraite avec un bataillon de grenadiers et 23 escadrons; le régiment de Pannewitz occupa le faubourg au-delà de l'Elbe. Afin de dégager la marche, qui fut fixée au lendemain, les bagages se rassemblèrent à l'entrée de la nuit à l'aile gauche, et partirent pour Nachod, sous l'escorte de 4 bataillons de grenadiers.

La grande proximité des camps donnant occasion à Daun d'être instruit à temps du mouvement que préparait le roi; il fit attaquer le faubourg de Konigsgratz par le général Wehla; le bataillon Pannewitz forcé de se faire jour, réussit à gagner avec peu de perte le pont de l'Elbe et à le couper; cependant le général Saldern, qui était accouru à la première alerte, fut tué, ainsi que le colonel Blankenbourg; le pont fut rompu. Le 26, à trois heures et demie du matin, l'armée se mit en route par pelotons à gauche; l'infanterie de la deuxième ligne, dont la moitié était détachée sous les généraux Rebentisch et Lattorf, occupa le taillis derrière elle, jusqu'à ce que la première ligne eût défilé; Seidlitz se plaça avec toute la cavalerie dans la plaine de Diwetz pour protéger la marche; le corps du prince de Wurtemberg

formait la première colonne, et couvrait l'armée du côté de Jaromirs; l'infanterie formait les deux colonnes du milieu, et toute la cavalerie la quatrième du côté de l'Adler; l'arrière-garde était composée des hussards de Putkamer, de tous les bataillons francs et chasseurs de l'armée.

Le maréchal Daun fit inquiéter la retraite par le corps des grenadiers à cheval qui passa l'Elbe; il resta lui-même dans sa position avec la grande armée, et fit rentrer les corps détachés de Ziskowitz et Saint-Ignon. L'armée du roi arriva à Jassena après quelques escarmouches insignifiantes, et campa, la droite à ce village, la gauche à Bohuslawitz. Deux régimens postés à Slawietin gardèrent le pont de la Mettau; les hussards de Ziethen couvrirent le flanc droit, et un bataillon de grenadiers le flanc gauche de la cavalerie, établie en seconde ligne.

Le corps des grenadiers et carabiniers autrichiens prit poste sur les hauteurs de Czernilow, en face du roi, et détacha quelques escadrons à l'appui de Laudon qui avait réoccupé Opotschna, dès que les Prussiens en furent partis. Ce général, aussi actif qu'audacieux, portait toujours ses vues sur le flanc gauche ennemi et la route de Glatz, sans que nul revers fût capable de le faire renoncer à ses projets : Daun restait toujours tranquille dans son camp.

La retraite de Frédéric, que les opérations des

Russes rendaient néanmoins très-urgente, semblait menacée par toutes ces positions des Autrichiens, puisqu'ils avaient sur chacun de ses flancs et presque sur ses derrières, des corps nombreux de troupes légères, et que celui des grenadiers se trouvait devant son front. Ces divisions, commandées par des hommes, tels que Laudon et Lascy, et soutenues par une armée de beaucoup supérieure, apportaient les plus grands obstacles à sa marche.

Les routes par lesquelles le roi pouvait se retirer en Silésie, sont : 1° celle qui va de Jaromirs par Trautenau, à Landshut; 2° celle de Nachod par Roketnick et Friedland, à Landshut; 3° celle de Nachod par Braunau, à Reichembach; 4° celle de Nachod, Levin, Reinerz et Glatz.

Toutes sont extrêmement difficiles à cause des hautes montagnes et des défilés qu'elles traversent; la première était occupée par le général Janus, qui se trouvait à même de la défendre vigoureusement; d'un autre côté, Laudon, en manœuvrant de concert avec le corps des grenadiers, pouvait couper la route de Konigsgratz sur Nachod, où aboutissent les trois autres, et s'opposer au passage de la Mettau. Le roi détacha, en conséquence, le général Retzow, le 28 juillet, avec 10 bataillons et 20 escadrons, pour attaquer Laudon, et s'établir sur les hauteurs de Neustadt. Cette opération fut exécutée sans

combat, parce que les Autrichiens se retirèrent à l'approche du général Retzow. La brigade Lattorf passa la Mettau avec les caissons des vivres; et marcha à Nahorzan, où elle fut jointe, le 29, par tous les trains d'équipages et le parc d'artillerie.

Après-midi, le roi donna l'ordre de marche, qui s'effectua sur quatre colonnes par ailes et par la droite; l'armée passa la Mettau sur quatre ponts. Afin de couvrir le mouvement, Frédéric garnit d'infanterie le bois de Jassena, y plaça en embuscade les hussards de Ziethen, avec les dragons de Wurtemberg et Zetteritz, outre cela le dernier bataillon de chaque colonne resta sur les hauteurs jusqu'à ce que tout eût défilé. Les hussards de Putkamer et de Seidlitz avancèrent sur l'ennemi pour l'engager au combat. Le roi prit ces mesures dans la persuasion que Laudon et le corps des grenadiers poursuivraient vivement son arrière-garde; mais, soit qu'ils arrivassent trop tard, soit que ce rusé général eût pénétré les intentions de son adversaire, pas un autrichien ne parut. Lorsque le passage fut achevé, on leva le pont, et l'armée campa à Jessenitz; la droite au bois près de Dobrawitz, couverte par l'Aupa; l'infanterie en première ligne, la cavalerie en seconde.

Le général Retzow marchant de Neustadt à Studenitz, fit craindre à Daun que le roi ne

gagnât la route de Trautenau, pour vivre aux dépens du pays situé sur la gauche de l'Elbe, entre Jaromirs et Arnau; ou même qu'il ne passât l'Elbe et ne portât la guerre au cœur de la Bohême. Le maréchal ordonna alors, au corps des grenadiers et carabiniers de passer ce fleuve sur-le-champ et de se rendre à Smirsitz; lui-même marcha avec l'armée sur la rive gauche, et campa la droite à Rodow, la gauche à Ertina. Le 31 juillet, les carabiniers se prolongèrent à gauche, et prirent position vis-à-vis du couvent de Kukus.

Le roi restait tranquille dans son camp, où il fut joint par Ziethen, avec 4 escadrons coupés à la prise du grand convoi près de Domstædtel. La position des divisions ennemies ne l'inquiétait nullement; et Daun, de son côté, trouvant le rôle de Fabius plus beau que celui d'Annibal, persistait à ne rien entreprendre d'important. Ce système, il est vrai, empêche l'ennemi de frapper de grands coups; mais lorsque cet ennemi vit aux dépens de notre propre pays, il ne s'inquiète guère d'un pareil résultat.

Le 2 août, Laudon marcha d'Opotschna à Weldorf, et le colonel Wehla à Rostoch; l'armée autrichienne se prolongea un peu à gauche.

Le même jour, le roi fit partir à midi les pontons et la grosse artillerie pour Wissoka; les caissons de vivres et les bagages se mirent en route,

à deux heures, sous l'escorte de Lattorf, et furent parquer à Kleny; le jour suivant, à la pointe du jour, l'armée se mit en mouvement sur 4 colonnes. Le général Forcade forma l'arrière-garde avec la seconde de l'infanterie, et attendit que les autres eussent passé la digue; il se retira ensuite successivement au camp, dont la droite s'appuyait à Scalitz, la gauche à la chapelle de Saint-Wenzel. Le général Retzow, qui devait couvrir la marche, leva son camp, le 4, pour aller s'établir à Kosteletz. Janus poussa des partis sur les derrières de l'armée prussienne, et Laudon avança jusqu'à Horsitzka.

Ce général, instruit du mouvement que préparait le roi, se mit de fort bonne heure en devoir d'en profiter, et poussa, le 4, jusque vis-à-vis de Scalitz, ce qui donna lieu à un petit combat où il fut repoussé avec perte.

A huit heures, Forcade partit avec les parcs pour Politz; Ziethen et Seidlitz le suivirent à midi, avec les cuirassiers qui se trouvaient à l'armée, et bivouaquèrent à côté du train. A cinq heures du soir, le roi rapprocha sa droite, et lui fit évacuer Scalitz, afin que l'ennemi ne pût troubler le passage de l'arrière-garde au défilé de Nachod. Les équipages se rassemblèrent, pour prendre les devants avec les régimens de Forcade et Manteufel; les administrations se rendirent de Nachod à Glatz, sous escorte; de ma-

nière que l'armée fut débarrassée de tout attirail.

Le 5, au point du jour, 4 bataillons, et les dragons de l'armée, partirent avec les bagages pour Politz. A six heures, l'armée les suivit sur deux colonnes par le centre; chacune d'elle avait une arrière-garde de 5 bataillons, 100 hussards et 8 pièces de 12.

Frédéric resta lui-même avec les bataillons de grenadiers, et les plaça sur les hauteurs en avant du défilé de Nachod; alors les régimens de hussards passèrent ce défilé suivis par les deux colonnes d'infanterie. Aussitôt que celles-ci l'eurent franchi, les arrière-gardes firent demi-tour à droite et descendirent la montagne. Parvenues à l'obstacle, celle de droite rompit par pelotons à gauche, et celle de gauche par pelotons à droite, pour le passer ensemble. Un peloton de chaque bataillon fut détaché pour flanquer la marche sur les hauteurs des deux côtés de la route. L'armée marcha sans être inquiétée et campa à Radesch; l'infanterie sur deux lignes et les dragons en troisième. Pendant qu'elle traversait le défilé, Fouquet garda le château, le pont sur la Mettau et les hauteurs de Nachod: dès qu'elle l'eut franchi, il se mit en route, joignit les généraux Golz et Schenkendorf, et prit position à Rukertz avec ses 15 bataillons et 5 escadrons. Retzow se porta, le même jour, de Kosteletz à Starkstadt. Je vais

rapporter succinctement les mouvemens ultérieurs de l'armée dans cette retraite.

Le 6, le roi prit position à Rukertz.

Ziethên, avec les cuirassiers, et Forcade avec les bagages, à Wernersdorf.

Retzow, avec son corps, à Niederwekelsdorf.

Fouquet à Wallisfort.

Le 7, le roi s'établit à Wernersdorf.

Ziethen à Wiesse.

Retzow, réunit à son corps les troupes qui formaient l'escorte de Forcade à Wiesse, et campa à Grissau.

Le 8, le général Fouquet à Braunau.

Le 9, le roi se fait joindre par les bagages, et s'établit à Grissau.

Le général Retzow à Ziéder.

Le général Seidlitz à Gottesberg, avec 18 escadrons de cuirassiers.

Le roi, instruit alors que les Russes ravageaient la nouvelle Marche et assiégeaient Custrin, résolut de voler au secours de la place et de ses provinces envahies. Le corps destiné à sauver la patrie, composé de 14 bataillons et 38 escadrons, arriva le 10 à Landshut; Fouquet se porta à Halbstadt avec le corps sous les ordres de Ziethen. L'armée de Silésie resta sous le commandement du margrave Charles. Avant de suivre

les opérations contre les Russes, je vais faire quelques observations sur celles dont je viens de rendre compte.

Observations sur les opérations en Moravie.

La discussion sur le choix de la ligne d'opérations aura lieu, avec les autres, au chapitre XIV; je me bornerai donc à examiner l'exécution du plan de campagne de Frédéric, et à lui appliquer les idées que j'ai présentées, sur les siéges et les convois, dans le 1er volume.

Il est incontestable qu'en couvrant le siége d'une place à une petite distance, il est presque impossible d'empêcher qu'elle ne soit ravitaillée et secourue; l'histoire de toutes les guerres l'a prouvé. Cette vérité en fait naître une autre que j'ai présentée comme maxime : *c'est que le meilleur moyen de couvrir un siége, est d'agir offensivement, et de donner, à la ligne d'opérations de l'ennemi, toute la profondeur possible, afin qu'il ait un espace de pays beaucoup plus considérable à parcourir pour sauver la place.*

En jetant un coup-d'œil sur la carte, on conviendra que, le roi étant campé à Pronitz, et Daun à Predlitz, il était impossible, au premier, d'embrasser toute l'étendue du terrain par lequel on pouvait arriver à Olmutz; 100 mille hommes n'eussent pas suffi pour garder ce terrain sur

une seule ligne; mais dans tous les cas cette ligne eût été trop faible pour empêcher une division de s'ouvrir un passage, et pour résister à l'armée ennemie qui aurait pu l'accabler en détail.

Sans doute Frédéric ne devait pas s'aventurer plus loin, tandis que Daun était en Bohême sur son flanc droit; mais dès que celui-ci fut arrivé à Predlitz, tout lui prescrivait de réunir ses forces, et de marcher sur lui pour l'obliger à combattre ou à se reléguer dans les montagnes de Haradisch. Le roi, en divisant ses forces et en laissant opérer Daun, s'ôta tous les avantages de l'offensive (1).

Lorsque ce prince fut informé que l'armée autrichienne approchait, il ne lui restait que l'alternative d'agir, ou de voir la place secourue sans qu'il lui fût possible de s'y opposer. Dans le premier cas, il fallait réunir toutes ses forces, au risque de laisser détruire les travaux du siége et ravitailler la garnison; car il valait mieux courir ces deux chances, pour se donner l'avantage de battre ou de repousser la grande armée ennemie, que d'y rester exposé par l'inaction.

De ces deux partis, Frédéric choisit certaine-

---

(1) Il pouvait tirer quelques bataillons du corps resté à Landshut, en laisser 7 ou 8 devant Olmutz avec 20 escadrons, et réunir 60 bataillons et 100 escadrons à Pronitz; ces forces étaient suffisantes pour repousser Daun dans les montagnes; et empêcher la prise du convoi; au lieu de cela, le roi n'avait à Pronitz que 26 ou 27 bataillons, avec lesquels il ne bougea pas.

ment le plus mauvais. Il eût mieux fait d'opérer comme Bonaparte le fit à Mantoue, dans une occasion semblable; et j'observerai, pour point de comparaison, que les forces réunies de Frédéric étaient plus considérables que celles du général français; que le pays lui aurait permis l'emploi de sa cavalerie, supérieure sous tous les rapports; que Bonaparte, au contraire, débordé sur sa gauche, pris à revers, et presque enveloppé par des forces supérieures, n'ayant qu'un petit espace de terrain pour manœuvrer, et pouvant être inquiété par une garnison nombreuse, abandonna tout, même son artillerie de siége, pour frapper le coup décisif. Cette opération, les batailles de Lonato et Castiglione, sont des modèles que les généraux de tous les siècles doivent imiter.

D'un autre côté, Frédéric ne peut être blâmé de la prise de son convoi, mais bien de ce que 20 mille hommes manœuvrèrent longtemps sur ses flancs et ses derrières, sans qu'il en fût instruit : ce qui serait pardonnable à un général médiocre, ne l'est pas à un grand capitaine. Depuis trois mois le roi était en campagne, et depuis six semaines, le siége consommait une grande quantité de munitions; s'il avait pourvu à leur remplacement, au fur et à mesure, par de petits transports, il n'eût pas attiré l'attention des Autrichiens; et lors

même qu'un de leurs corps se serait glissé sur la route de Troppau, il n'aurait jamais pu s'y maintenir pour enlever plus d'un convoi. Ce système offre moins d'embarras, et il expose à moins de dangers.

Si Frédéric se montra réellement au-dessous de sa réputation au camp de Prosnitz, sa marche en Bohême répara tout. Un général ordinaire, voyant son armée dénuée de munitions, sa ligne d'opérations menacée, et la nécessité de faire une retraite difficile, se serait empressé de regagner ses frontières, et les boulevards qui lui offraient l'asile le plus voisin et le plus sûr. Au lieu de se retirer sur la Silésie, le roi ne vit, dans sa position, qu'un motif de changer le théâtre de la guerre, et il envahit une province ennemie beaucoup plus importante que celle qu'il quittait. Le choix de cette ligne d'opérations accidentelle, est une très-belle manœuvre; elle prouve *qu'une armée, en se retirant, n'est pas toujours obligée de regagner ses frontières; qu'elle peut, par une marche parallèle à sa ligne de défense, changer la direction des opérations, et éloigner le théâtre de la guerre de son propre pays.*

Quant à la conduite de Daun, on doit convenir que ses manœuvres, pour la ruine du convoi, sont aussi belles que son système de guerre pouvait le permettre. A l'exception d'une bataille, il

n'y avait que ce moyen de faire lever le siége; mais je crois que, sous tous les rapports, une bataille était préférable. Le général autrichien pouvait-il, de bonne foi, espérer que le roi laisserait 20 mille hommes au milieu de sa ligne d'opérations; et ne devait-il pas craindre que les deux corps de Ziskowitz et de Laudon ne fussent enlevés par ce prince, si habile à profiter de toutes les fautes? Une bataille n'offrait pas de chance plus funeste que la perte de ces deux corps, surtout en la supposant offensive de la part des Autrichiens. Daun ne dut son succès qu'au hasard qui, à la guerre, fait si souvent pencher la balance.

D'autre part, en considérant les positions respectives des armées, les difficultés que la nature du pays opposait à la marche d'un train immense, et d'une cavalerie qui formait le tiers de l'armée prussienne, on doit convenir que Daun pouvait rendre cette retraite funeste au roi, et que sa lenteur est inexcusable; il perdit une des plus belles occasions de mettre à profit la supériorité du nombre, l'avantage du terrain et de la constitution de ses troupes légères.

CHAPITRE XI.

Opérations contre les Russes ; bataille de Zorn dorf. Observations.

L'ARMÉE russe, destinée à opérer contre les états du roi de Prusse, était très-nombreuse. Elle consistait en 20 régimens de cavalerie, 32 d'infanterie, 4 de grenadiers, 14 mille Cosaques et 2 mille Kalmoucks : elle était munie de 242 bouches à feu de tous calibres. Outre cela, l'impératrice avait ordonné la levée d'un corps d'observation, composé de 5 légions, de 4 bataillons chacune : la force au complet aurait dû être de 100 mille hommes, non compris l'artillerie ; mais on ne peut guères la porter qu'à 70 mille combattans. Ces troupes, à l'exception de quelque cavalerie et du corps d'observation, étaient déjà rentrées, au mois de février, dans le royaume de Prusse, comme nous l'avons vu au chapitre IX.

Fermor, voulant se rendre maître du cours de la Vistule, détacha sur Elbing un corps considérable commandé par le général Soltikow, qui arriva le 3 mars, tandis que le prince Galitzin décidait le magistrat de Thorn à recevoir garnison

russe. Ces mesures étaient nécessaires pour couvrir les quartiers, et établir des places d'armes et des magasins, dans un pays dont les communications sont si difficiles. La seule rivière navigable qui s'y trouve est la Vistule; elle coule parallèlement à la Poméranie, à la Marche de Brandebourg et à la Silésie; ainsi, à partir de cette ligne, les transports devaient s'effectuer par charrois : on sait combien ces opérations rencontrent d'obstacles, lorsque la ligne est étendue.

Le général russe ayant achevé ses premières dispositions, établit son quartier-général à Marienwerder, fit cantonner ses troupes aux environs, et tirer de Prusse les provisions nécessaires pour remplir les magasins, afin de pouvoir ouvrir la campagne de bonne heure. L'armée conserva cette position jusqu'au mois de mai. De leur côté, les Prussiens, sous les ordres du maréchal Lehwald, tinrent l'armée suédoise bloquée dans Stralsund, jusqu'au milieu de juin.

Le 10, la majeure partie des troupes russes avait passé la Vistule; le général Romanzow était à Konitz, avec une forte division de cavalerie; le corps principal à Dirschau, et une autre division à Thorn.

La Marche et la Poméranie se trouvant menacées, le comte de Dohna, qui avait succédé au maréchal Lehwald, fut obligé de laisser échapper les Suédois, pour s'opposer aux Russes. Il partit

en conséquence le 18 juin, arriva le 3 juillet à Betzien, et campa le 6 à Schwedt. Son armée, comme nous l'avons vu au chapitre X, était composée de 20 bataillons, 35 escadrons.

Le mois de juin s'écoula sans que Fermor pût commencer ses opérations, à cause des immenses préparatifs qu'il devait faire. La Vistule ne servait qu'à couvrir les magasins et à faciliter l'arrivage des subsistances jusqu'à Thorn; mais, pour pénétrer en Silésie ou dans la Marche de Brandebourg, il fallait être maître de la Wartha. L'armée se mit en mouvement le 27, sur Posen, où elle campa le 1er juillet. Romanzow resta avec son corps à Schneidemuhl, et le général Rezanow à Marienwerder, pour couvrir les magasins, et garder le passage de la Vistule. L'occupation de Posen, capitale de la Grande-Pologne, était de la plus haute importance pour les Russes; elle leur donnait une excellente place de dépôt, où ils pouvaient s'appuyer et former une nouvelle base pour les opérations ultérieures sur la Marche ou la Silésie.

La position de l'armée russe ne permettait pas de juger vers quel point elle porterait ses pas; la direction que prenaient les troupes légères n'en donnait aucun indice, car elles répandaient la terreur sur tous les points, et agissaient souvent sans ordre de leurs chefs. Dohna, pour parer à tout événement, porta successivement 7 batail-

lons et 10 escadrons à Landsberg, où ils trouvèrent les débris du corps franc de Hordt, dont une partie était passé à l'ennemi, à l'évacuation du petit fort de Driesen. Il partit lui-même avec l'armée du camp de Schwedt, le 11, et arriva le 20 à Gusow, où il apprit que l'ennemi se dirigeait vers Francfort sur l'Oder. Le général Kanitz fut rappelé avec la division de Landsberg; le général Malaschousky se porta à Francfort avec son régiment, et les hussards de Belling, qui arrivaient de Saxe. L'armée prit position à Lebus, le 24, où elle fut successivement renforcée par 7 bataillons venant du corps de Silésie, et 10 escadrons de cuirassiers, détachés de l'armée de Saxe.

Fermor campa le 26 à Meseritz. Le comte de Dohna, pour arrêter ses progrès, fit marcher le maréchal Manteufel avec un corps nombreux à Reppen, où il devait encore être joint par les troupes venant de Silésie; l'armée campa elle-même le 6 août, à droite de Francfort.

Le général russe ayant été joint par le corps d'observation dont nous avons parlé, se dirigea sur Landsberg, où il passa la Wartha le 10. Ce mouvement annonçait clairement qu'il voulait porter le théâtre de la guerre dans la Poméranie prussienne et dans la Vieille-Marche; mais il restait à savoir s'il dirigerait ses efforts sur Custrin ou Stettin : chacune de ces deux lignes d'opéra-

tions avait ses avantages, et se trouvait également battue par ses troupes légères.

Dès que Dohna fut informé du passage de la Wartha, et de l'apparition des partisans ennemis devant Custrin, il détacha, le 14, le lieutenant-général Schorlemmer, avec 4 bataillons et 16 escadrons, pour les observer. Ces troupes arrivèrent dans la place le même soir; l'infanterie la traversa, et campa entre la ville et le petit faubourg. Le corps du général Manteufel reçut ordre de rejoindre l'armée à Francfort.

Fermor arriva sur ces entrefaites, à Camin: bien qu'il n'eût aucun attirail de siége, il résolut d'entreprendre celui de cette place, malgré la situation et les secours qu'elle pouvait recevoir de l'armée de Dohna. Le quartier-maître-général Stoffel reçut ordre de marcher contre Custrin avec 20 compagnies de grenadiers, les Cosaques de Tschojujew, un régiment de hussards, 4 licornes (1), 2 obusiers et 10 pièces de canon. Le bombardement commença aussitôt, et fut poussé avec tant de vivacité, que le lendemain, à neuf heures, la ville fut réduite en cendres, à l'exception du collége, et de l'église.

---

(1) La licorne est une espèce d'obusier dont les Russes faisaient grand usage; elle lance également les boulets, la mitraille et les obus horizontalement.

Pendant ce temps l'armée russe, forte de 40 bataillons, 25 escadrons de grosse cavalerie, plusieurs régimens de hussards et un grand nombre de Cosaques, s'établit militairement. Dohna quitta Francfort et vint prendre poste, le 16 au matin, près de Reitwen où il fut joint par le général Manteufel.

Le commandant de Custrin, se défendit avec vigueur. Fermor paraissait vouloir passer l'Oder aux environs de Schaumbourg; mais le comte de Dohna s'en étant aperçu, détacha Manteufel avec 4 bataillons et une batterie de gros calibre, pour se porter derrière la digue de l'Oder, et s'opposer au passage. L'ennemi continuant ses démonstrations, l'armée se rapprocha de la place, et campa, le 17, entre Manchenow et Gurgast: on jeta un pont de bateaux pour ouvrir les communications avec la forteresse, et on renforça la garnison de 3 bataillons qui se relevaient tous les jours.

Le 20, le commandant de Custrin fit brûler le petit faubourg, qui protégeait les travaux de l'assiégeant.

Le 21, le roi arriva enfin à l'armée, et le 22, à cinq heures du matin, il fut suivi par le prince Maurice, avec le corps qui, parti le 11 de Landshut en Silésie, avait fait des marches forcées par Lignitz, Wartenberg, Krossen, Ziebigen et Francfort.

Le roi porta Manteufel avec l'avant-garde plus

près de l'Oder, vis-à-vis de Schaumbourg, afin de faire croire à l'ennemi qu'étant trop faible pour lui livrer bataille et agir offensivement, on se bornerait à lui en disputer les rives; tandis que d'un autre côté il détacha le général Kanitz avec 4 bataillons et 200 hussards à Writzen, pour prendre les embarcations qu'on y avait rassemblées.

Après avoir reconnu, depuis Custrin, la position de l'ennemi, et parcouru les rives de l'Oder, Frédéric, pour mieux assurer le secret de son entreprise et tromper les espions, annonça un séjour, mais prescrivit à ses lieutenans-généraux les dispositions de passage. L'armée se mit en marche à 10 heures du soir, *par lignes*, et arriva le 23 à la pointe du jour, vis-à-vis de Gustebise. Kanitz s'y était rendu avec les bateaux destinés à la construction du pont, qui fut commencée à neuf heures; en attendant, l'infanterie de l'avant-garde avait été passée sur de grandes barques; le roi s'embarqua le premier avec les grenadiers de Wedel, les plaça lui-même sur les hauteurs, et ordonna de faire arriver de suite un escadron des hussards de Ziethen; il poussa une reconnaissance avec ce détachement, sans rencontrer un Cosaque. Cependant l'infanterie avait presqu'entièrement effectué son passage lorsque le pont fut terminé. La cavalerie et l'artillerie défilèrent après midi. L'armée continua sa marche et campa le soir, la droite à Zellin, la

Feld-maréchal-général . . . . LE PRINCE MAURICE.

AVANT-GARDE.

Lieutenant-général . . . . MANTEDFEL.

Généraux-majors . . . . Knrsel, Kalden.

- Kalden:
  - 1 bat. Kremzow,
  - 1 — Kleist,
  - 1 — Petersdorf,
  - 1 — Billerbeck,
- Knrsel:
  - 1 — Nesse,
  - 1 — Bourgdorf,
  - 2 — Kanitz.

(grenad.)

PREMIÈRE LIGNE.

Lieutenans-généraux . . . . SCHORLEMMER, KANITZ, DOHNA, SEIDLITZ.

Generaux-majors . . . . Platen, Ziethen, Rauther, Dierke, Bulow, Prince Fr. Brunswick, Bredow, Lentulus.

- Platen:
  - 5 — Plettenberg, dragons.
  - 5 — Platten.
- Ziethen:
  - 5 esc. Prince de Prusse, cuirassiers.
  - 5 — Prince Frédéric.
- Rauther:
  - 2 — Below.
  - 1 — Rauther.
  - 1 — Lossow, grenadiers.
  - 1 — Rohr.
- Dierke:
  - 2 — Lewald.
  - 2 — Bevern.
  - 2 — Dohna.
- Bulow:
  - 2 — Kalkstein.
  - 2 — Assebourg.
- Prince Fr. Brunswick:
  - 1 bat. Wedel, grenadiers.
  - 2 — Forcade.
  - 2 — Prince de Prusse.
- Bredow:
  - 5 — Seidlitz.
  - 5 — Carabiniers.
- Lentulus:
  - 5 esc. Zetteritz, dragons.
  - 3 — Gardes-du-corps.
  - 5 — Gendarmes.

DEUXIÈME LIGNE.

Lieutenans-généraux . . . . MARSCHALL, FORCADE.

Généraux-majors . . . . Malachouski, Fredeville, Flemming, Gablentz, Zetteritz, Ruesch.

- Malachouski:
  - 10 — Ziethen, hussards.
- Fredeville:
  - 10 esc. Schorlemmer.
  - 8 — Malachousky.
- Flemming:
  - 2 — Bulow.
  - 2 — Kursel.
  - 2 — Maurice.
- Gablentz:
  - 2 bat. Kreutzen.
  - 2 — Seers.
- Zetteritz:
  - 5 — Normann, drag.
- Ruesch:
  - 7 esc. Ruesch, hussards.

Détachés.

A Custrin . 2 bat. Wied.

A Stettin. . 1 — Rauther.
} 2 — Hordt.

gauche à Klossow; elle était répartie dans l'ordre de bataille ci-contre. Tous les bagages restèrent sur la rive gauche de l'Oder, et le bataillon Hordt à la garde du pont.

Le général Fermor sachant enfin que le roi avait passé l'Oder et coupé ses communications avec Romanzow, posté à Schwedt avec une forte division de cavalerie, ordonna à Brown, dont le corps d'observation arrivait à l'instant même à Landsberg, de venir le joindre en toute hâte; il leva le siége et détacha les bagages et le train d'artillerie à petit Kamin, sous l'escorte de 4 mille grenadiers, qui formèrent une barricade de chariots. *(Voyez pl. 17.)* L'armée russe prit, le 24, position dans la plaine, ayant à dos le grand vallon de Quartschen et Zorndorf, la droite à la Mutzel et la gauche à la forêt de Drewitz. Le général Brown arriva après-midi et s'établit en potence sur le flanc, faisant face à Quartschen; son corps consistait en 5 légions, 8 régimens d'infanterie et 16 escadrons.

L'armée du roi, fatiguée de la grande marche et des opérations du jour précédent, se reposa la matinée, et suivit à deux heures, sur deux colonnes, l'avant-garde qui était partie à une heure: la première colonne longea le bois de Furstenfeld, qu'elle conserva toujours à sa droite, la deuxième marcha par Neudam, et campa, couverte par la Mutzel. Le roi passa la nuit au mou-

lin; l'avant-garde ayant rétabli le pont, bivouaqua en demi-cercle, en avant de la rivière, ayant ses flancs appuyés sur ses bords. Les grenadiers de Wedel et le régiment de Forcade occupèrent Darmutzel, dont le pont fut coupé; pendant cette marche, les patrouilles tiraillèrent avec les Cosaques.

Jusques-là Fermor s'attendait à être attaqué du côté de Kutzdorf; mais lorsqu'il vit le roi déjà prolongé au-delà de son flanc droit, il fit faire demi-tour à droite pour prendre une nouvelle position, tandis que le général Brown se rapprochait de Wilkersdorf. Pendant la nuit, il en changea de nouveau, mit les meilleurs régimens de la première ligne dans la seconde qui faisait face à l'ennemi, et plaça l'armée sur les hauteurs de Quartschen, formant une espèce de quadrilatère avec des angles rentrans et saillans, où la cavalerie et les petits bagages furent renfermés; les Cosaques seuls étaient en dehors. Les Russes conservaient cet ordre de bataille, auquel ils étaient accoutumés contre la cavalerie des Turcs, dans les plaines de la Moldavie. On en a attribué la raison à ce que leur général ignorait de quel côté le roi l'attaquerait, et à son attachement pour un système auquel on avait dû plusieurs victoires.

Le 25, à trois heures et demie du matin, l'armée prussienne se mit en marche; l'infanterie

passa la Mutzel sur le pont du moulin, et la cavalerie sur celui de Kersten. Les bagages et les chevaux de pelotons furent renvoyés vers Neudamm sous escorte. Alors l'armée continua son mouvement *par lignes et par la gauche*, sur trois colonnes, les deux premières composées des deux lignes d'infanterie, et la troisième de la cavalerie; elles se dirigèrent par la forêt sur Batzlow, où elles firent changement de direction à droite; lorsqu'elles furent sorties du bois, les 8 bataillons de l'avant-garde, formèrent, avec les hussards de Ziethen et de Malachousky, une quatrième colonne à droite de la première. La marche fut ainsi continuée sur Zorndorf, au milieu des Cosaques, qui venaient jusques dans les rangs tirer des coups de pistolets, auxquels le roi avait défendu expressément de riposter; dans leur retraite sur l'armée, ils brûlèrent Zorndorf, sans espoir d'en tirer aucun avantage.

Le premier projet de Frédéric lorsque l'armée russe eut fait demi-tour à droite, était d'attaquer son flanc gauche, de la rejeter sur les marais de Quartschen, et de lui couper sa retraite sur Landsberg. Ce projet avait l'avantage d'assurer celle du roi sur Custrin, dans le cas d'une défaite; tandis qu'en attaquant sur l'autre point par Zicher, il perdait ses communications avec cette place, et courait risque d'être inquiété dans sa

retraite par le corps de Romanzow, qui venait de Schwedt (1).

Pendant la marche, le roi reconnut l'ennemi, avec les hussards de l'avant-garde. Lorsque les têtes de colonnes furent arrivées aux étangs situés au-delà de Zorndorf, il se persuada que l'attaque sur le flanc gauche des Russes ne pourrait s'effectuer avec succès, à cause du vallon marécageux qui le couvrait, et résolut d'attaquer l'extrémité droite du carré. En conséquence, l'armée eut ordre de se former, ce qui fut exécuté dans un clin-d'œil par une conversion de chaque peloton. L'aile gauche se trouvait alors derrière Zorndorf; la droite s'étendait jusqu'à huit cents pas de Wilkersdorf; cet espace fut rempli par les dragons de Normann et les hussards de Ruesch de la deuxième ligne. Le reste de la cavalerie se plaça à l'aile gauche; 2 régimens de hussards et 6 de cuirassiers, sur une ligne vis-à-vis de l'infanterie, ayant les dragons derrière eux; les 8 bataillons

---

(1) Cette combinaison prouve qu'une armée peut en tourner une autre, sans être tournée elle-même, suivant la direction des lignes secondaires. Frédéric, en attaquant sur la droite de l'ennemi, avait, en cas de revers, Custrin pour retraite; et s'il remportait la victoire, les Russes se trouvaient coupés de leur ligne d'opérations; la bataille de Marengo est une plus forte preuve encore de cette assertion.

de l'avant-garde, à deux cent cinquante pas en avant de l'aile gauche de la première ligne : ayant sur chacune de leurs ailes une batterie de 10 pièces de douze; 91 pièces ou obusiers étaient distribués sur le reste du front, sans compter les pièces des bataillons.

Toutes ces dispositions étant terminées, à neuf heures l'avant-garde se mit en mouvement, à droite et à gauche de Zorndorf. Les batteries furent placées sur de petites collines en avant de ce village, et commencèrent une canonnade assez vive, à laquelle les Russes ripostèrent avec une artillerie deux fois plus nombreuse. Le feu des Prussiens fit néanmoins plus d'effet que celui de l'ennemi, parce que sa direction était concentrique sur l'extrémité du carré, où la cavalerie et les bagages présentaient plus de surface. Le désordre se mit bientôt dans les bagages, et Fermor fut forcé de les retirer en arrière du carré, ainsi que la cavalerie.

Peu après, le général Manteufel se remit en marche avec l'avant-garde, dont l'artillerie continua de tirer. L'aile gauche de l'infanterie des deux lignes appuyait ce mouvement. La cavalerie se prolongea à gauche de Zorndorf, sous le feu des batteries ennemies, et se forma sur une ligne, appuyant à la première de l'infanterie, à l'exception de 2 régimens, qui se portèrent à l'aile droite.

Suivant les dispositions du roi, l'avant-garde

devait marcher à deux cent cinquante pas en avant de l'extrême gauche de l'infanterie, ainsi que cela est indiqué au plan, première position : l'aile droite devait être refusée et hors de portée du feu. Mais lorsque la première ligne eut longé le village de Zorndorf à droite, l'avant-garde continua son mouvement, de manière qu'on n'eut plus le temps de gagner assez de terrain pour s'emboîter derrière elle, et que l'aile gauche ne forma qu'une même ligne avec l'avant-garde, ce qui priva celle-ci d'un soutien d'autant plus nécessaire que la cavalerie avançait très-lentement pour éviter le feu de l'ennemi. En marchant, la gauche de l'avant-garde devança aussi sa droite, et lorsqu'on en vint au feu de mousqueterie, elle gagna encore davantage, en sorte qu'elle conversa presque entièrement, et prêta le flanc à l'ennemi. Ceci n'aurait eu aucune suite, si la première ligne d'infanterie eût été à même de la soutenir; mais la cavalerie russe apercevant ce vide, chargea les bataillons du flanc, et les ramena jusque devant Zorndorf. Fermor ordonna alors à son infanterie de rompre le carré et de poursuivre les Prussiens, ce qu'elle effectua en jetant de grands cris; cependant à peine eut-elle fait quelques cents pas, que le désordre s'introduisit dans sa ligne.

Dès que Seidlitz s'aperçut que l'avant-garde avait ployé, il avança à la tête de la cavalerie; et

quoique le terrain ne fût pas des plus favorables, les hussards et les cuirassiers de Seidlitz, culbutèrent les escadrons russes, pendant que les gendarmes et les gardes-du-corps se jetaient sur l'infanterie. Les hussards débarrassés de la cavalerie ennemie, se reformèrent, et chargèrent alors en flanc et à revers ces mêmes bataillons, dont ils firent un horrible carnage. Un instant auparavant le roi avait tiré les dragons de Platten et de Plettenberg de l'aile gauche pour les faire marcher à la droite. Ces régimens ayant reçu contre-ordre retournaient à leur poste, quand le prince Maurice disposa du premier, et le fit charger sur l'infanterie russe; celui de Plettenberg continua sa marche; et lorsqu'il fut arrivé, il soutint également les attaques de Seidlitz.

Il serait difficile de trouver dans les guerres modernes, une bataille où la cavalerie ait combattu avec plus de bravoure et d'acharnement, et où l'ennemi se soit défendu plus opiniâtrément. Les hussards de Ziethen traversèrent plusieurs fois les bataillons qui les entouraient; les cuirassiers semblaient acquérir une nouvelle vigueur dans la mêlée. L'aile droite des Russes, jusqu'au Galgengrund, fut en partie hachée et le reste jeté sur les marais de Quartschen, le désordre devint si grand, que la seconde ligne tirait sans distinguer les siens. Il fut porté à son comble, lorsque les fuyards tombant sur les bagages, eurent en-

foncé les tonneaux d'eau-de-vie, alors ils parcoururént les campagnes entraînant avec eux généraux et officiers : à une heure, la cavalerie, lassée de carnage, se rapprocha de Zorndorf pour se reformer et combiner une nouvelle attaque.

Pendant ce temps, les brigades de l'aile droite n'avaient presque pas bougé. Le roi leur ordonna d'avancer et d'attaquer l'ennemi : un bataillon de Kreutz fut tiré de la deuxième ligne, et porté avec la batterie de cette aile, sur une hauteur en avant de l'extrême droite. Tandis que cette aile avançait avec calme, la gauche se remettait un peu du désordre qui s'y était introduit; toutes deux marchèrent ensuite en ligne, et l'artillerie recommença son feu.

La cavalerie russe voulut profiter de cette occasion pour enlever les batteries; elle parvint en effet à s'emparer de celle que défendait le bataillon de Kreutz et à l'envelopper. Les charretiers, en prenant la fuite avec leur train, se jetèrent sur le deuxième bataillon prince de Prusse, qui fut obligé de leur laisser passage. Alors, la cavalerie russe attaqua le premier bataillon de ce régiment qu'elle chercha à tourner par sa gauche; mais le dernier peloton se forma en potence, tandis que les autres lui fournirent à 50 pas une salve si bien dirigée, qu'elle fut culbutée. En même temps les cuirassiers du prince de Prusse et du prince Frédéric, les dragons de Zettritz et Normann,

les hussards de Ruesch chargeant avec impétuosité, délivrèrent le bataillon Kreutz, reprirent la batterie, et jetèrent les Russes par Zicher sur le marais, où plusieurs restèrent embourbés. Les Cosaques incendièrent ce dernier village; mais les troupes qui l'avaient déjà entouré, sabrèrent ceux qui voulurent en sortir; les autres, victimes de leur barbarie, furent brûlés dans les maisons où ils cherchaient un asile.

L'infanterie de l'aile droite continua à marcher en avant; mais les affaires allaient d'autant plus mal à la gauche que les Russes venaient d'attaquer de rechef avec audace. Les bataillons qui se trouvaient à cette aile, et qui avaient combattu avec tant de courage à Jægerndorf dans la campagne précédente, lâchèrent le pied devant quelques escadrons et quelques bataillons à moitié rompus, par suite d'une impression morale dont il serait impossible de se rendre compte; ils ployèrent en désordre jusqu'en avant de Wilkersdorf, sous les yeux même de leur roi, exposé à tous les dangers, et malgré les efforts des généraux et officiers qui voulaient les rallier.

On eût dit qu'il était réservé à la cavalerie de prouver, dans cette journée, tout ce qu'elle peut faire, lorsqu'elle est brave et bien commandée. Seidlitz, dont le coup-d'œil semblait acquérir plus de vivacité et de pénétration dans le dan-

ger, accourut avec les escadrons de l'aile gauche, remplit aussitôt l'intervalle que la retraite des bataillons venaient de laisser, et chargea de nouveau la cavalerie russe, avec tant de vigueur, qu'il la chassa jusque dans les marais de Quartschen. Ce mouvement eut lieu, au moment où les régimens de la droite, rompaient l'aile gauche des Russes, et la jetaient sur les troupes de Seidlitz, qui conversa à droite, et chargea sous une grêle de mitraille l'infanterie russe qui tenait encore près du Galgengrund. Ici le combat devint terrible, et la mêlée affreuse : infanterie, cavalerie, tout était confondu. Le feu cessa entièrement, on se battit au sabre, à la baïonnette et à coups de crosse, avec un acharnement difficile à dépeindre (1). Le désordre était égal dans les deux armées; mais les Prussiens avaient conservé plus d'ensemble, par leur supériorité dans les manœuvres.

Après une résistance héroïque, les Russes furent enfin repoussés, à droite par le Hofbruch sur Darmutzel, et à gauche, vers Quartschen et Zorndorf (2). Les régimens Forcade et Prince de

(1) Les charges à la baïonnette et les grandes mêlées n'ont lieu ordinairement que dans les relations; à Zorndorf, elles furent réelles; mille témoins l'ont assuré.

(2) La ligne ayant changé de front, la droite en avant, Zorndorf ne se trouvait plus occupé par les Prussiens.

Prusse donnèrent, sur la caisse, les bagages et l'artillerie de l'ennemi, dont ils prirent la majeure partie. Durant cette attaque, l'aile droite des Prussiens changea de front à gauche, et fit face au vallon de Quartschen; la cavalerie descendit à gauche sur Zorndorf, pour couvrir le champ de bataille contre les Cosaques.

Des bandes considérables rodaient dans le bois, entre Darmutzel et Quartschen, et en arrière du vallon de cet endroit jusqu'à Kutzdorf. Mais le plus grand nombre se précipitait vers les ponts de la Mutzel, qui se trouvaient coupés. Cet incident sauva l'armée russe d'une défaite totale; car ces troupes n'ayant d'autre parti à prendre, que de se défendre ou de se noyer, les généraux parvinrent à en former plusieurs masses. Le général Demikow, rassembla quelques milliers d'hommes en arrière du Galgengrund, un autre corps se rallia sur la hauteur, en arrière du Hofbruch, entre Darmutzel et Quartschen (1).

Comme il était tard, le roi ne voulut pas poursuivre ses avantages plus loin; cependant en ap-

(1) Cette relation prussienne est rédigée avec trop de partialité: elle présente les Russes dans un désordre complet, et la résistance qu'ils opposèrent ensuite prouve que s'il y eut en effet quelque confusion elle ne dégénéra point en déroute. Au reste la résistance d'une armée ainsi pêle-mêle, lui fait d'autant plus d'honneur que cela est fort rare chez les autres troupes européennes.

prenant que l'ennemi se ralliait, il ordonna à l'aile droite de l'infanterie d'avancer contre le vallon, tandis que la gauche, sous le général Rauter, tomberait sur le flanc droit des Russes. Trois régimens pénétrèrent dans le taillis, malgré la plus vive résistance; mais lorsqu'ils voulurent en déboucher pour gravir les hauteurs opposées, ils furent reçus par une grêle de mitraille qui les força d'y rentrer. Privés d'artillerie, ayant épuisé toutes leurs cartouches, ils s'y maintinrent fort long-temps; toutefois les bataillons de la gauche ayant ployé, ils furent obligés de céder le taillis à l'ennemi. Trois autres régimens avaient soutenu le combat avec des succès variés; lorsque la chute du jour décida le roi à faire cesser ces attaques, il ordonna à cette infanterie de se former suivant l'ordre de bataille en GG, l'aile droite couverte par les étangs, la gauche près de Zorndorf. Tous les grenadiers furent ensuite portés à la droite, sous les ordres du général Dohna, et l'armée passa la nuit sous les armes.

Les généraux ennemis rassemblèrent aussi leurs troupes, qui campèrent pêle-mêle, en arrière du vallon de Quartschen. Les Cosaques brûlèrent les villages de Darmutzel, Quartschen et Wilkersdorf. Au point du jour, les généraux employèrent tous leurs efforts pour débrouiller ce chaos et reformer les régimens; ils y réussirent enfin, et l'ar-

mée campa alors en face de celle du roi; la droite vers Zorndorf, et la gauche à la Bergerie, Fermor demanda au comte de Dohna une suspension d'armes pour enterrer les morts, qui fut refusée.

Le 26 au matin, Frédéric après avoir reconnu la position de l'ennemi, fit avancer la droite vers le vallon; la gauche se prolongea jusque vers Wilkersdorf; on se canonna jusqu'à onze heures aux environs de Zorndorf; les Russes se retirèrent un peu plus près du bois; l'armée prussienne ayant enfin reçu ses bagages, dressa ses tentes dans la même position; la gauche seulement un peu retirée, et la cavalerie derrière les hauteurs, qui se trouvaient gardées par 2 régimens de cette arme.

Le défaut de munitions et la fatigue excessive de la cavalerie, ne permirent pas à Frédéric d'en venir ce jour-là à une nouvelle action. La force des deux armées dans cette bataille est estimée par Tempelhof, comme il suit:

Celle des Russes, soustraction faite des détachés, à 44 mille hommes.

L'armée du roi consistait en 38 bataillons et 83 escadrons, forts de 32 mille hommes. Les pertes des deux partis se sont élevées suivant les états officiels, savoir:

Celles des Russes à 18 mille tués ou blessés, et 2,800 prisonniers; celle des Prussiens à 10 mille tués ou blessés, et 1500 prisonniers, pertes énor-

mes en proportion du nombre des combattans. Les Prussiens prirent 103 canons et obusiers, 27 drapeaux, des tymbales, la caisse et des bagages immenses. Ils perdirent dans la retraite de la gauche, 26 canons et quelques drapeaux.

Le roi se servit pour son attaque, de l'ordre oblique, dont nous avons donné la définition au chapitre VII; et, à l'exception de la bataille de Leuthen, il n'en est aucune qui prouve mieux ses avantages que celle de Zorndorf. L'aile gauche, qui devait attaquer, possédait toute la force qu'il est possible de donner à un corps militaire; toutes les armes y étaient habilement combinées: elle avait une nombreuse artillerie, trois lignes d'infanterie se soutenant bien; à côté et derrière ces lignes presque toute la cavalerie, pour compléter la victoire lorsque l'infanterie en aurait ouvert la route, ou rétablir le combat s'il prenait une mauvaise tournure.

Suivant toutes les règles de l'art, de telles dispositions devaient réussir si l'exécution eût été exactement suivie par les généraux qui en étaient chargés, d'autant plus que l'ennemi attendit tranquillement l'attaque dans sa position. Le refus total de l'aile droite procura un grand avantage: la retraite de l'avant-garde et ensuite celle de la gauche, n'eurent aucune influence sur les autres parties de l'armée, car on trouva toujours

de nouvelles troupes pour recommencer le combat et le rétablir au point principal (1). Au reste, il faut convenir que la victoire fut principalement due aux charges multipliées de la cavalerie prussienne et au coup-d'œil du général Seidlitz, qui réparèrent les fautes commises et l'inexécution du plan du roi.

Comme nous l'avons déjà observé, Fermor suivit un système reçu dans l'armée russe, en formant un carré. Cet ordre est dangereux avec des troupes déployées, parce que celles des flancs sont peu mobiles, inutiles, et naturellement enfilées par l'artillerie; que les angles sont sans défense; enfin que les troupes de la dernière face sont trop éloignées pour soutenir celles de la ligne attaquée. Néanmoins la bravoure de l'infanterie russe aurait bien remédié à ces défauts, si elle ne s'était imprudemment abandonnée à la poursuite des Prussiens. La même faute fit perdre les batailles de Prague et de Kesselsdorf; d'où je conclus qu'*un moyen d'attirer l'ennemi hors d'une position avantageuse, serait de le faire attaquer par quelques*

---

(1) Cette pensée justifie les maximes que j'ai données dans le chap. VIII, à la suite de la bataille de Jægerndorf, sur les avantages de refuser l'aile affaiblie.

bataillons, qui se retireraient en désordre derrière une troupe disposée pour les soutenir.

La position que l'armée russe avait prise, reposait sur l'hypothèse d'une attaque de front, et sous ce rapport on conviendra qu'elle était très-forte; mais comme elle pouvait être tournée sur les deux flancs et prise à revers, et que le terrain était sur ces points très-avantageux à la cavalerie, elle n'en devenait que plus dangereuse. Il est certain que Fermor ne comptait point d'être attaqué sur ses derrières; car il n'eût pas détaché 4 mille grenadiers, ses gros bagages et le train des vivres à Kamin, puisqu'il en fut coupé par la marche des Prussiens. Ce fut un très-grand bonheur pour les Russes que le roi ignorât ce détachement, attendu qu'au lieu d'attaquer l'ennemi le même jour, il se serait porté sur Kamin, et eût enlevé l'escorte et la barricade; ce qui aurait valu une victoire en mettant le général russe dans un grand embarras pour rejoindre ses magasins en Pologne. Enfin Tempelhof pense que pour l'intérêt des coalisés, il convenait au général Fermor d'éviter une bataille, pendant que Daun opérait en Saxe, puisqu'en la livrant, il mettait le roi à même d'exécuter son plan, et de retourner sur les Autrichiens avant qu'ils eussent obtenu de grands succès.

Dans la nuit du 26 au 27, les Russes se rapprochèrent de leur barricade de Kamin. Afin de ca-

cher ce mouvement, les Cosaques attaquèrent les gardes avancées de cavalerie, à deux heures du matin, avec leur cris accoutumés; l'armée prussienne prit les armes, le roi monta à cheval pour reconnaître le camp russe, et trouva effectivement l'armée en marche sur plusieurs colonnes; il ordonna à la cavalerie de se mettre aussitôt en devoir de l'observer, et la fit suivre du reste de l'armée. Les Russes élevèrent d'abord une batterie sur les hauteurs de Wilkersdorf, et canonnèrent la cavalerie; mais un brouillard épais qui survint protégea leur retraite sur Kamin.

Le 31, les Russes se remirent en route, et campèrent à Landsberg; le roi prit position à Blumenberg, d'où il détacha le général Manteufel avec 10 bataillons et 20 escadrons à la suite de l'ennemi. Le 2 septembre, ayant appris que le maréchal Daun venait d'envahir la Saxe, et faisait mine de se diriger sur Dresde, il partit dans l'après-midi pour cet électorat, avec 15 bataillons et 38 escadrons.

Il fut précédé en Lusace par 10 escadrons de hussards et 6 bataillons, destinés à arrêter les incursions du corps de Laudon sur les frontières de la Marche. Le reste de l'armée, composé de 21 bataillons et 35 escadrons, resta sous le commandement de Dohna, pour observer celle de Fermor. Avant de suivre les mouvemens du roi et de re-

prendre le récit de ce qui s'était passé sur les différentes lignes d'opérations, je crois devoir faire quelques observations sur la bataille de Zorndorf.

Observations.

Cette action mémorable, est, sans contredit, aussi intéressante pour l'art, que pour l'histoire. Frédéric, par la position de ses états, son habileté, la combinaison intérieure de ses lignes et les mauvais plans de ses ennemis, leur présenta successivement une masse de forces imposantes. Forcé de laisser quelques succès aux Autrichiens, afin de se débarrasser des Russes, de chercher à les rejeter en Pologne, et de les paralyser pour le reste de la campagne, il marche contre ces derniers avec la rapidité de l'éclair, et passe l'Oder avant même qu'ils soient instruits de son arrivée. Ses dispositions pour la bataille reposent sur des principes également grands. L'idée de prendre une position qui lui conservait une communication avec Custrin, et qui tournait en même temps l'armée ennemie, en la séparant de sa principale ligne d'opérations, est une de ses plus belles combinaisons; elle menaçait les Russes d'une ruine complète s'il remportait une victoire décisive, et ne l'exposait lui-même à aucun danger; mais il semble que les dispositions secondaires n'ont pas tout-à fait répondu à ce grand but.

En examinant le carré des Russes, on conviendra qu'il était plus avantageux de l'attaquer par l'angle aigu vis-à-vis de Zicher. Cette extrémité était, à mon avis, le point où les troupes pouvaient être le moins promptement soutenues; mais les deux longs côtés du carré se seraient trouvés pris dans leur prolongement, comme la ligne des Autrichiens l'avait été à Leuthen. Le roi aurait donc atteint le but qu'il se proposait, et même avec plus d'espoir de succès, s'il eût attaqué par sa droite renforcée de l'avant-garde et de toute la cavalerie, tenu la gauche en arrière de Zorndorf, et dirigé ses efforts sur l'extrémité mentionnée. Sa meilleure infanterie était sur cette aile, où il plaça les braves régimens qui avaient combattu à Prague, à Rosbach, à Leuthen. Au milieu de l'action le roi fut forcé d'en revenir à une attaque par la droite; les seuls régimens qui s'y trouvaient, culbutèrent la ligne ennemie et l'extrémité du carré dont nous venons de parler; on peut juger ce qu'ils auraient fait si l'avant-garde et la cavalerie eussent été là, et si l'aile gauche, au lieu d'être rompue, eût été à même de soutenir successivement l'attaque. L'armée russe eût été fortement compromise si l'action avait commencé par où elle finit. Ces deux lignes prises dans leur prolongement, attaquées en flanc et à revers, battues successivement, et hors d'état

de se rallier, auraient eu bien de la peine à se faire jour.

Le roi, dans cette position, ne risquait pas davantage de perdre ses communications avec Custrin; la gauche appuyant obliquement à Zorndorf, aurait reçu la droite repoussée, et pris la route de cette place aussi facilement que si l'ennemi eût débordé la gauche dans l'emplacement qui lui fut assigné pour son premier mouvement. On voit par-là qu'il ne suffit pas toujours de suivre un système reconnu pour bon, mais qu'il faut encore le coup-d'œil, le tact, le jugement rapide, pour l'appliquer au point convenable. Si Frédéric eut le bonheur de pouvoir sans inconvénient changer ses dispositions au fort de l'action, il en fut redevable à sa cavalerie et au général Seidlitz; d'ailleurs, quelle différence n'y eut-il pas dans les résultats de la victoire?

Ces observations n'ôtent rien au mérite d'une attaque oblique sur la gauche renforcée; si l'on avait suivi exactement les ordres du roi, il est très-vraisemblable qu'elle eût réussi; mais elle était dans tous les cas moins avantageuse que l'autre.

Quant à la conduite de Frédéric après l'action, il n'est pas difficile d'en pénétrer les motifs; la relation qu'on vient de lire prouve, que l'élite de son armée rétablit le combat, par des efforts

inouis et au prix de 11 mille braves : il ne lui restait donc qu'environ 20 mille hommes, dont la moitié de troupes sur lesquelles il ne pouvait guères compter; l'ennemi en avait le double en comprenant les Cosaques; outre cela la position du roi sur les derrières des Russes, en assurant leur ruine, s'ils essuyaient une défaite, les eût fait battre en désespérés. Il est donc incontestable que le parti le plus sage était de leur faire un pont d'or, et de les laisser retourner en Pologne. Le roi avait atteint son but, et la situation de ses affaires en Saxe et en Silésie lui conseillait de ne pas risquer une bataille dont la perte aurait pu lui être funeste, et dont le gain ne lui promettait que de faibles avantages.

Cette circonstance fit que les deux partis s'attribuèrent la victoire, et si elle fut réellement indécise sur le champ de bataille, le roi y eut plus de droits par les suites qu'il sut en tirer.

CHAPITRE XII.

Opérations en Saxe, Frédéric y revient; bataille de Hochkirch.

Nous avons vu dans le chapitre X, que l'armée de l'Empire, réunie à un corps autrichien au camp de Saatz en Bohême, avait résolu d'y attendre le résultat des opérations de Moravie avant de former aucune entreprise. Lorsqu'elles eurent pris une tournure favorable pour la maison d'Autriche, l'armée du duc de Deux-Ponts se mit en marche pour se rapprocher de l'Elbe; le but de ce mouvement était sans doute de seconder les opérations du maréchal Daun, qui devait prendre la même direction avec la grande armée afin de porter le théâtre de la guerre en Saxe.

Le duc de Deux-Ponts vint donc camper le 21 à Brix et le 28 à Tœplitz, poussant des corps détachés à Reichembach et à Plauen.

Le prince Henri s'apercevant que les Autrichiens voulaient pénétrer en Saxe par la grande route de Gottleuben, et prévoyant que Daun seconderait leurs entreprises, résolut de se rapprocher de l'Elbe pour couvrir Dresde et Pirna. Afin

de cacher son mouvement et de faire craindre à l'ennemi une invasion de la Bohême, il fit attaquer les retranchemens de Pasberg; les Autrichiens se maintinrent dans ce poste parce qu'une des colonnes d'attaque n'arriva pas. L'armée prussienne occupa, le 12 août, les positions suivantes : un régiment en garnison à Pirna et au fort de Sonenstein; 2 bataillons aux retranchemens de Kohlberg : la division Knobloch sur les hauteurs de Maxen. Le prince Henri avec 12 bataillons, 10 escadrons au camp de Dippodiswalde: Hulsen avec une division à Hilbersdorf: celle du général Assebourg à Waldenbourg : enfin 2 bataillons à Freiberg. Ces positions disséminées qui semblaient couvrir la Saxe, n'eussent rien couvert si l'ennemi se fût présenté; mais il serait difficile de dire ce qui était plus singulier, des dispositions partielles et défensives du prince, ou des mouvemens incertains et pusillanimes de ses adversaires; ils se bornèrent à s'étendre par leur droite et à porter leurs grenadiers par Aussig à Schandau, tandis qu'ils couraient en même temps par leur gauche jusqu'au-delà de Chemnitz, et que leur corps de bataille venait camper entre Peterswalde et Schonewalde. Le prince Henri changea sa position; il s'établit le 20 à Grossedlitz avec 8 bataillons et 12 escadrons : le général Hulsen remplaça, à Maxen, le corps de Knobloch qui campa entre Maxen et Gamich.

Après quelques petites chicanes de postes, les généraux autrichiens rassemblèrent leurs détachemens et se préparèrent aux opérations plus sérieuses qui devaient avoir lieu à l'arrivée de Daun, dont l'armée était entrée en Lusace et trouvait le 20 à Gorlitz. Le corps de Dombasle marcha à Frauenstein et Freiberg, celui de Kleefeld à Liebstadt, pour se réunir au général Haddick; la division de Trautmansdorf, les grenadiers et la réserve, sous le général Maquire, se portèrent sur Pirna. L'armée vint camper, le 27, à Stroupen, et jeta un pont sur l'Elbe à Ober-Raden pour communiquer avec Daun qui était arrivé à Bautzen.

Nous allons reprendre les opérations du maréchal, depuis le départ du roi de la Bohême pour marcher contre les Russes. Cette retraite et les progrès du général Fermor, avaient donné à la guerre une tournure différente. Frédéric se trouvant réduit, au moins pour quelque temps, à des opérations défensives; le général autrichien aurait eu un beau champ pour se distinguer, s'il se fût formé la moindre idée des avantages d'un système offensif. La supériorité de ses forces devait lui assurer un brillant succès; il ne s'agissait que de choisir les moyens d'exécution les plus prompts. La Silésie était bien l'objet des désirs de

l'impératrice; mais les défenses que l'art et la nature ont prodiguées à cette province, soutenues par l'armée du margrave Charles, auraient contenu les Autrichiens assez long-temps pour donner au roi le temps de revenir à son secours : la prise d'une place ou deux ne pouvait d'ailleurs remplir les vues qu'on se proposait, parce que les préparatifs nécessaires pour un siége eussent conduit jusqu'à la fin de la campagne. La Saxe au contraire était le point faible des frontières prussiennes et une des principales sources où le roi puisait ses moyens de guerre : sa conquête paraissait moins difficile, puisqu'elle dépendait de la prise de Dresde, qui n'est pas une place du premier ordre. Daun résolut d'y marcher; ce plan n'eût pas été mauvais, si au lieu d'avoir pour objet des mouvemens méthodiques et le siége de Dresde, il avait été combiné de manière à porter vivement la masse des deux armées de Daun et du duc de Deux-Ponts sur le faible corps du prince Henri, afin de l'accabler, et de se porter ensuite contre le roi dans le cœur de ses états. Nous allons voir quel fut le résultat des calculs compassés et de la lenteur du maréchal.

Dès que Frédéric eut quitté la Bohême, Laudon marcha, le 7 août, avec une forte division, par Arnau, sur la Haute-Lusace. La grande armée quitta Horzinowes le 10, campa le 17, à Zittau,

pendant que Laudon poussait jusque sur Seidenberg. Le général Harsch resta sur les frontières de Silésie avec un corps de 10 à 12 mille hommes; et le général Deville avec une forte division de cavalerie et de troupes légères, bloquait Neiss depuis le 4 août. Cette place pouvait être en effet plus facilement assiégée qu'aucune autre, parce que les Autrichiens tiraient d'Olmutz tout ce qui était nécessaire à une telle entreprise.

Le margrave Charles instruit, le 10, des mouvemens de l'armée de Daun, détacha le général Putkamer, pour observer l'ennemi. Craignant ensuite que les Autrichiens ne portassent un corps considérable sur la Marche, il fit aussi partir le général Ziethen, pour Lowenberg, où il s'établit derrière le Bober, près de Plachwitz: ce dernier porta alors le détachement de Putkamer à Greifenberg. Il paraît que le margrave considéra d'abord les mouvemens de l'ennemi comme une ruse; il pensa que Daun voulait lui faire abandonner sa position afin de pénétrer alors en Silésie par Landshut et de le couper de Schweidnitz, où il se fortifiait avec soin; mais dès qu'il apprit l'arrivée du général autrichien à Zittau, il résolut de prendre un nouveau camp intermédiaire, sur les frontières de Saxe et de Silésie, pour couvrir ces deux provinces. Afin de faciliter sa marche il envoya d'avance à Lowenberg, sous escorte,

les gros bagages, l'artillerie et le train. Le général Fouquet quitta le camp de Halbstadt, et vint occuper celui de Grussow.

Le 20, l'armée prussienne partit de Landshut, sur deux colonnes, et campa à Fischbach; les chemins étaient si difficiles que la deuxième colonne n'arriva que le lendemain. Le margrave marcha, le 22, à Oberlangenau, et le 23, à Lowenberg; où il occupa les hauteurs en arrière du Bober.

Le général Fouquet, après le départ de l'armée, prit la bonne position de Landshut, où il resta fort tranquille jusqu'au 4 novembre; son corps était composé de 11 bataillons et 10 escadrons.

Sur ses entrefaites, Daun avait marché de Zittau à Gorlitz, où il s'établit le 20 août, afin de couvrir la diversion que Laudon devait faire en faveur des Russes, en pénétrant dans la Marche. Ce dernier partit en effet de Seidenberg, et se trouvait à Peitz, le 25. Dès que le général Ziethen eut avis de ce mouvement, il se porta, le 23, de Lowenberg à Buntzlau, où il fut forcé de séjourner pour attendre ses vivres, ce qui permit à Laudon de pousser des partis jusque sur Francfort; mais le général Ziethen se remit en route, le 28, par Sagan et Naumbourg, et arriva, le 31, à Liberose, position qui couvrait entièrement la Marche.

Pendant ce temps, Daun songeait à exécuter son plan principal; il voulait passer l'Elbe à Meissen, afin de couper les communications de Dresde, Leipsig et autres places occupées par les Prussiens, et d'attaquer ensuite le prince Henri à revers, tandis que l'armée des Cercles l'attaquerait de front. A cet effet, il laissa le prince de Dourlach à Schonberg avec 27 bataillons et 9 régimens de cavalerie pour couvrir la Lusace, la Bohême et les magasins de Zittau; la grande armée partit, le 26, de Gorlitz, et arriva, le 1er septembre, à Nieder-Rodern, où elle fit séjour. Daun reçut ici plusieurs nouvelles qui dérangèrent son plan; Laudon lui annonçait que son coup sur la Marche était déjoué par la position de Ziethen, et que les Russes devaient avoir été battus; le prince de Dourlach le prévenait que l'armée du margrave Charles se dirigeait le long du Bober sur Sagan; et le duc de Deux-Ponts, qui commandait l'armée des Cercles, lui apprenait que le prince Henri s'était posté à Gamich, de manière qu'en passant l'Elbe à Meissen, on ne pourrait plus l'attaquer de concert avec cette armée.

En effet, le prince, dont la situation était extrêmement délicate, jugea qu'il courrait des dangers en restant à portée de canon du camp de Stroupen, et si Daun, se portant sur ses derrières, l'obligeait à une retraite précipitée pour gagner Dresde; il savait combien ces sortes d'opérations

sont désastreuses, lorsqu'on a une armée nombreuse sur les talons, et une plus nombreuse encore devant soi. En conséquence, le prince avait quitté le camp de Grossedlitz dans la nuit du 31 août, et pris position sur les hauteurs de Gamich, derrière la Muglitz. Pour mieux cacher son mouvement, il s'était entretenu jusqu'après la retraite avec le général Mitrousky, qu'il renvoyait sur parole, et l'avait laissé passer librement à travers tous les postes, pour lui persuader que les Prussiens ne songeaient point à quitter leur position; mais dès qu'il eut atteint les vedettes ennemies, l'armée se mit en marche sur deux colonnes dans le plus grand silence; les grand'gardes et vedettes restèrent à leurs postes jusqu'à ce que les colonnes eussent fait une partie de la route; alors elles commencèrent à se retirer; il était deux heures du matin; les hussards conservèrent une petite chaîne de postes qui furent sur le qui vive jusqu'à quatre heures.

Aussitôt que le prince Henri eut fait ce mouvement, le duc de Deux-Ponts fit investir le fort de Sonnenstein : le colonel Grappe le rendit sans résistance, avec 1,442 hommes qui furent prisonniers; après cette opération, l'armée des Cercles occupa le fameux camp des Saxons à Pirna.

Le maréchal Daun, convaincu que son premier projet n'était plus exécutable, envoya le général

Lascy, le 3 septembre, auprès de l'armée des Cercles, afin de reconnaître la position des Prussiens, et de combiner de nouvelles opérations avec le duc de Deux-Ponts; le général Laudon fut porté à Hoyerswerda pour couvrir la communication avec le corps de Dourlach qui s'établit à Lœbau; le général Wehlau fut détaché à Gorlitz pour couvrir la Lusace. Le 9, Daun se transporta à Lohmen, en vue de donner au duc de Deux-Ponts les instructions nécessaires pour l'attaque qu'il méditait sur le camp du prince Henri; l'armée des Cercles devait former cette attaque de front le 10, tandis que celle des Autrichiens passerait l'Elbe entre Pirna et Dresde, prendrait à revers la position des Prussiens, et les couperait de Dresde. Le duc de Deux-Ponts, pénétré de la grandeur de ce projet, et voulant y concourir de tout son pouvoir, demanda le temps de s'y préparer, et de différer l'attaque jusqu'à la nuit du 10 au 11. Tout était prêt, lorsque le bruit de l'arrivée de Frédéric déjoua ces combinaisons : *le roi vient*, faisait sur Daun l'effet de la tête de Méduse; il se hâta de mander au duc, dans la même nuit, que l'attaque n'aurait pas lieu. Tempelhof pense, au reste, que ce projet, qui a été attribué à Daun par les écrivains de son parti, n'a jamais existé que dans leur imagination. Quoi qu'il en soit, le génie, l'activité et la vigueur du roi y avaient pourvu, et il ne resta à ce géné-

ral, pour dédommagement, que de voir les entreprises de ses lieutenans sur la Silésie, favorisées par la réunion des troupes prussiennes en Saxe.

Frédéric partit de Custrin le 3 septembre, et après avoir fait quarante-quatre lieues en six jours, il était arrivé à Gros-Dobritz. Le général Ziethen le suivit sur son flanc droit, et se réunit, le 9, à l'armée, ainsi que le margrave Charles, qui, ayant quitté, le 28 août, le camp de Lowenberg, par ordre du roi, avait poussé devant lui le corps de Laudon: celui-ci se posta sur les hauteurs de Radeberg, derrière la Rœder, où il fut observé, le 10, par la brigade du général Putkamer. L'armée se trouva réunie, le 11, au camp de Reichenberg; le roi se rendit à Dresde, pour conférer avec le prince Henri, qui conservait sa position de Gamich.

Tant de forces en présence, annonçait des événemens importans et des actions sanglantes; cependant il semble que l'intérêt de Daun lui commandât de ne rien entreprendre, et de se borner à conserver sa position de Stolpen, pour forcer le roi à rester en Saxe, et favoriser les entreprises que le général Harsch faisait sur la Silésie. Cette position le rendait effectivement maître de toutes les routes qui conduisent de Dresde en Silésie; et, quel que fût le chemin que le roi eût pris pour s'y rendre, Daun pouvait toujours arriver avant

lui à Bautzen, à Lœbau, à Reichenberg, à Gorlitz et à Lauban, et partout, prendre un poste où il eût été presque impossible de l'attaquer avec espoir de succès. D'un autre côté, il importait à Frédéric d'avoir ses communications libres avec la Silésie, afin de s'y porter, si les opérations y prenaient une tournure sérieuse, et d'occuper une position qui empêchât le maréchal de remporter un succès majeur sur le prince Henri en Saxe. Le résultat de cette campagne déjà avancée, dépendait donc de la première faute qui serait commise, et le roi avait besoin de toutes les ressources de son génie pour s'en tirer glorieusement, et faire abandonner à Daun un système réellement favorable à ses opérations actuelles.

Le camp des Autrichiens à Stolpen, à l'abri de toute insulte était un des plus forts de la Saxe; le front et le flanc droit étaient couverts par les rives marécageuses de la Wesnitz, dont l'encaissement est très-escarpé; le fort de Stolpen couvrait la gauche, devant laquelle coulait également un ruisseau fort encaissé. Tous les chemins qui conduisaient à ce camp, traversaient des défilés profonds, flanqués par les hauteurs opposées, ou par les forêts touffues qui parsemaient le front; l'armée elle-même occupait des hauteurs presque inaccessibles. Le corps de Laudon, campé à Radeberg, augmentait la difficulté

d'en approcher de front. Le corps du prince de Dourlach, qui s'était porté de Willen à Lœbau, couvrait Zittau, et une chaîne de troupes légères communiquait, avec l'armée des Cercles, par un pont jeté sur l'Elbe près de Pirna. Le roi se décida donc à manoeuvrer sur le flanc de Daun, et à inquiéter ses communications avec les grands magasins de Zittau; mais comme il ne pouvait menacer l'extrême droite par Grossenhayn, sans s'exposer à être coupé lui-même de Dresde, d'où il tirait ses munitions, il résolut d'opérer sur la gauche de l'ennemi, par la route directe de Bautzen; par ce moyen, il conservait toujours la facilité de soutenir le prince Henri, au besoin. A cet effet, il importait de déloger Laudon de Radeberg, parce qu'il aurait pu se porter sur le flanc, et même sur les derrières de l'armée. Le général Retzow fut chargé de ce soin, avec 14 bataillons et 15 escadrons, renforcés par la brigade du général Putkamer. Ces troupes passèrent la nuit du 12, sous les armes, près de Langenbruck. Le 13, l'armée partit de Reichenberg, et fut camper à Schœnfeld sur quatre lignes. Deux ponts furent jetés sur l'Elbe, à Pilsnitz, pour communiquer directement avec l'armée du prince Henri.

Le général Retzow, qui avait bivouaqué avec sa division, fit dresser son camp dans la matinée, et reconnut l'ennemi. Mais Daun ayant ordonné aux généraux Laudon et prince de Dourlach, de se

rapprocher de l'armée; le premier campa à Arensdorf, et le second à Putzka, pour couvrir la droite; les grenadiers et carabiniers se rapprochèrent de Lohmen sur la gauche; la réserve se plaça, pour les soutenir, près de Starza, et 5 régimens de hussards campèrent sur les hauteurs de Dure-Rohrsdorf, sous les ordres du général Esterhazy, à dessein de couvrir le flanc gauche et les communications avec l'armée des Cercles. Le général Wehla était à Bautzen, d'où il poussait des patrouilles sur Camenz et Elster. Le pont de Pirna fut transféré à Ober-Raden.

Le 14, le général Retzow se porta à Radeberg, où il fut encore renforcé par 10 escadrons. La nouvelle position de Laudon, quoique plus reculée, fermait néanmoins la route de Bautzen; le roi résolut de l'ouvrir l'épée à la main, et de livrer, à cet effet, une bataille générale, si Daun voulait le soutenir. En conséquence, le général Retzow se rapprocha, le 15, de l'ennemi; le 16, tout se mit en mouvement pour l'attaque; Laudon avait été renforcé de 5 régimens; mais malgré cela, ce général, aussi prudent que brave, se retira promptement sur l'armée, avec perte de 369 Croates, faits prisonniers. Le maréchal ne parut point disposé à risquer la bataille, et resta spectateur de cet événement. Le général Retzow, auquel s'étaient joints quelques renforts, prit poste à Arensdorf, avec 23 bataillons et 40 escadrons.

Pendant ce temps, l'armée des Cercles restait également tranquille dans son camp de Pirna. Le roi détacha le général Wedel avec 8 bataillons contre les Suédois.

Frédéric, jugeant impossible d'engager Daun à une bataille, crut devoir faire reposer ses troupes qui, depuis le mois de juillet, avaient marché de Moravie en Bohême, de Bohême en Silésie, de là au fond de la Marche contre les Russes, enfin en Saxe, et qui vraisemblablement allaient encore retourner en Silésie.

Deux mois s'étaient écoulés, sans que les Autrichiens eussent rien entrepris contre cette province; et, malgré leur grande supériorité, ils avaient laissé le général Fouquet dans sa position de Landshut; Neiss était toujours bloqué, mais les préparatifs du siége peu avancés. Le roi, calculant combien de marches il lui fallait pour arriver à son secours, ne se pressait point, et laissait Daun dans la persuasion que rien ne s'opposerait à la réussite de son plan; en attendant, il manœuvrait contre Zittau, dans le but de faire évacuer la Saxe par les Autrichiens, et de gagner la route de Bautzen.

Le 26 septembre, le roi vint camper à Ramenau, près de Bischoffswerda. Laudon avait été posté, le jour précédent, non loin de cette dernière ville, et le prince de Dourlach, à Witten, pour garder la route de Lœbau. Frédéric recon-

nut le camp de Laudon, le 27, et donna ses ordres pour l'attaquer le lendemain; mais cet habile général pénétrant les desseins du roi s'était retiré dès quatre heures du matin. Le même jour 28, le prince de Dourlach se porta à Lœbau, le général Retzow marcha avec 14 bataillons et 30 escadrons sur Bautzen, où il arriva le lendemain: le roi aurait pu le suivre, avec toute l'armée, couper Daun de Zittau, et le forcer à combattre ou à se retirer en Bohême; mais le défaut de vivres l'obligea d'attendre plusieurs jours pour en recevoir de Dresde. Le maréchal crut alors qu'il était temps de quitter Stolpen.

Le 1er octobre, le général Wehla se retira de Weissenberg à Hohenkirch; le général Retzow marcha aussitôt à Weissenberg, avec 6 bataillons et 15 escadrons; le reste de son corps campa à Bautzen, sous le prince de Wurtemberg.

Daun attira encore à lui 5 bataillons et les cuirassiers de Portugal, qui faisaient partie du corps autrichien réuni à l'armée des Cercles. Le 4, il assembla un conseil de guerre, auquel le duc de Deux-Ponts assista, et où il fut résolu de quitter le camp de Stolpen, pour en prendre un autre près de Lœbau. A cette fin, le duc d'Ursel partit, le 5, avec l'aile gauche de la seconde ligne, pour occuper les hauteurs de Tautewalde; le reste de l'armée se mit en mouvement après-midi, et campa à Krusta; le duc d'Ahremberg forma l'ar-

rière-garde avec le corps de Laudon, la réserve, et les hussards aux ordres du général Esterhazy. Le roi, instruit par les déserteurs du départ de Daun, fit poursuivre l'arrière-garde, qui repoussa les Prussiens avec perte de 400 hommes.

Dans la nuit du 6 au 7, le général autrichien Wehla occupa le Stromberg, hauteur très-élevée, qui domine tous les environs; le général Retzow, au lieu de la garder en forces, n'y avait placé qu'un poste de cavalerie qui se retirait pendant la nuit. L'armée ennemie se mit en marche le 7, et campa à Kittlitz, la droite en arrière de Stromberg, la gauche derrière les hauteurs boisées de Hohenkirch. Les grenadiers et carabiniers campèrent à la gauche; le général Laudon, qui couvrait le mouvement, se posta entre Klein-Postewitz et Schirgiswalde, pour observer le roi; le prince de Dourlach passa la rivière de Lœbau, et prit poste à Rosenhayn.

Le roi se porta à Bautzen, d'où le prince de Wurtemberg partit pour rejoindre le général Retzow; celui-ci s'établit alors entre Weissenberg et Krischau. Lorsque le convoi de vivres fut arrivé de Dresde à Bautzen, le 10, le roi en partit avec l'armée et marcha sur quatre colonnes à Hohenkirch. Ce mouvement avait été décidé sur la nouvelle que les ennemis se retiraient en arrière de Lœbau; mais lorsque l'avant-garde arriva à Hohenkirch, et que le brouillard fut un peu dis-

sipé, on les trouva en bataille devant le front de leur camp de Kittlitz; cela n'empêcha pas le roi de s'établir en leur présence, quoique leur artillerie battît les campemens. Les troupes y furent disposées dans l'ordre de bataille indiqué au plan.

Les bataillons francs étaient détachés dans les taillis au pied de la montagne, à une certaine distance de l'aile droite *(plan* 18, *n*os 1, 2, 3). Les hussards de Ziethen et dragons de Normann se trouvaient disposés pour les soutenir; 3 bataillons de grenadiers formaient le flanc droit en potence, en avant de Hohenkirch; ce village était gardé par les régimens margrave Charles et Geist. La ligne coupée par 4 régimens de cuirassiers, placés au centre, suivait de là par Rodewitz où elle formait un angle rentrant jusqu'auprès de Lauske; la seconde ligne était vers Pomeritz; le corps de Retzow, à Weissemberg, toujours fort de 14 bataillons et 30 escadrons, outre le camp qu'il occupait, gardait cette petite ville par un bataillon de grenadiers, et le village de Krischau par 3 bataillons. Le prince de Hesse-Cassel était resté avec une division à Bautzen pour couvrir la boulangerie.

Le camp des Autrichiens en avant de Kittlitz, naturellement très-fort, avait encore l'avantage de dominer entièrement celui du roi; la droite était derrière Nostitz, la gauche en arrière de Lehna et des montagnes boisées vis-à-vis de Ho-

henkirch; le revers de ces hauteurs, du côté du camp prussien, était gardé par les Croates et les hussards du corps de Laudon, ainsi que les villages de Wuischka, Rachlau et Meschwitz; le Stromberg se trouvait occupé par 5 bataillons de grenadiers avec une nombreuse artillerie; le général Esterhazy posté à Nostitz avec ses hussards, faisait front vers le corps de Retzow; tous les villages et les bois devant le front étaient garnis de troupes légères, et le comte de Brown se jeta dans le village de Glaussen avec 4 bataillons de grenadiers.

Frédéric fut très-mécontent que le général Retzow eût négligé d'occuper le Stromberg: et en effet ce petit incident devint cause des événemens importans dont nous allons rendre compte, car Daun n'aurait pas campé dans la position où il se trouvait, si le Stromberg, qui dominait toute sa ligne, depuis le flanc droit jusqu'à l'extrême gauche, eût été fortement gardé par les Prussiens. Le roi ordonna d'attaquer cette hauteur dans la nuit du 10 au 11; mais comme elle pouvait alors être soutenue par toute l'armée autrichienne, cet ordre fut révoqué, et le général Retzow mis aux arrêts.

Bataille de Hohenkirch.

Jamais deux armées ne campèrent plus près

qu'à Hohenkirch, avec autant d'avantage d'un côté et de circonstances défavorables de l'autre. Daun qui avait vu déjouer tous ses projets, et qui se voyait sur le point d'être rejeté en Bohême, malgré la supériorité de ses forces, sentant enfin qu'il fallait agir avec plus de vigueur, résolut d'attaquer le roi, puisque d'ailleurs les succès récemment obtenus par Laudon et Lascy, lui faisaient penser qu'il était facile de surprendre les Prussiens.

Tempelhof, toujours persuadé que l'infanterie légère est une troupe d'une nature toute différente que les autres, pense que le grand nombre qu'en avaient les Autrichiens leur donnait beaucoup d'avantage pour une telle entreprise (1). Ils en eurent encore un plus grand dans cette occasion, parce que l'aile droite de l'armée prussienne fut inquiétée pendant plusieurs jours par le tiraillement des Croates, qui sortaient régulièrement du taillis vers les quatre à cinq heures du matin : le soldat, habitué à ces événemens, finit par n'y faire aucune attention (2). Il était donc

(1) J'ai déjà observé, dans le chapitre X, que cette idée me parait peu fondée ; si Frédéric avait eu un plus grand nombre de bataillons, il aurait bien su en employer quelques-uns pour former des chaînes de postes en opposition aux postes ennemis; un fantassin est toujours propre à ce service; le nom de corps franc ne constitue pas l'infanterie légère.

(2) Cette assertion paraîtra juste, sans doute, si on observe que,

très-possible de changer un jour une de ces pandourades en bataille décisive.

Inaccessibles à la crainte, les grands hommes sont ordinairement calmes au milieu du danger : Alexandre et Condé, la veille des batailles d'Arbelles et de Rocroi, dormaient si profondément, qu'il fallut les éveiller pour combattre. Un sentiment intérieur de leur force, de leur supériorité, et la confiance qu'ils ont dans la fortune et leur génie, sont souvent cause qu'ils se mettent peu en garde contre de petits incidens qui dérouteraient une tête plus faiblement organisée ; ils cherchent moins à éviter les écueils, qu'à les braver et à les surmonter ; ils veulent commander aux événemens et non les éviter ; ils commettent des fautes, les réparent, en font de nouvelles et les effacent alors par de grandes actions. Le roi connaissait le côté faible de sa position, mais le danger ne lui parut pas assez grand pour se retirer devant l'ennemi ; il avait l'intention néanmoins d'en prendre une autre, aussitôt qu'il aurait reçu des vivres, et détacha, le 13, la brigade Lattorf à Bautzen avec tous les caissons. Ce général avait ordre de revenir par Burschwitz à Weissenberg ; le général Kannaker marcha à Dresde avec 3 batail-

---

depuis le commencement de la guerre, le roi n'avait jamais été attaqué par les Autrichiens ; il en devait résulter une confiance poussée jusqu'à l'aveuglement.

lons et 200 hussards, pour y charger de la farine. Le roi se proposait de quitter sa position par un mouvement de nuit, de passer la Lœbau à Graditz, de repousser le prince de Dourlach, et de camper à Schœps sur le flanc droit des Autrichiens. Dans ce dessein, il se transporta à Weissenberg, sous escorte de 2 bataillons, pour reconnaître le terrain et la position du prince; enfin il fixa la nuit du 14 au 15 pour exécuter cette entreprise. Ainsi le résultat de toute la campagne et le sort de 10 mille braves, dépendit de la différence d'un jour.

Daun, en effet, continuait ses préparatifs de défense, et fit construire encore, le 13, une nouvelle batterie devant son centre. Tous ces mouvemens étaient connus; on les considérait comme préparatifs d'une marche rétrograde. Mais aussitôt, après le coucher du soleil, l'armée autrichienne se mit en mouvement sur plusieurs colonnes, qui, à la faveur de la nuit, arrivèrent aux postes qui leur étaient assignés : on détacha quelques hommes de chaque bataillon pour entretenir les feux du camp; les tentes restèrent dressées jusqu'au point du jour, et furent conduites alors avec les bagages, sur les hauteurs de Herrenhout. La principale attaque fut dirigée sur le flanc droit de l'armée prussienne. Comme les troupes légères de Laudon se trouvaient établies sur ce flanc et même sur les derrières, on pou-

vait s'en promettre un heureux résultat. Le maréchal Daun fit les dispositions suivantes : Le corps du général Laudon fut d'abord renforcé par 4 bataillons, 15 escadrons et toute la cavalerie de l'aile gauche, excepté les 16 escadrons de grenadiers à cheval détachés de l'avant-garde. Ce renfort marcha derrière les hauteurs par Halben et Dahle, et se réunit à Laudon qui prit position à Soritz derrière le ravin de Steindorfel. L'aile gauche de l'armée impériale marcha sur trois colonnes pour suivre le corps de Laudon.

La première, avant-garde, sous le général Odonell, était de 4 bataillons et 36 escadrons de grosse cavalerie.

La deuxième, sous le général Sincère, de 12 bataillons de fusiliers, 4 de grenadiers.

La troisième, sous le général Forgatsch, de la même force.

Ces colonnes passèrent la montagne par les routes qu'on avait pratiquées dans le bois, et se formèrent auprès de cette montagne, entre Wuischka et Sornzig, vis-à-vis du flanc droit des Prussiens. Ce mouvement, exécuté dans le plus grand silence, malgré l'obscurité, fait honneur aux généraux et aux officiers qui le dirigeaient : pour le favoriser, on avait employé pendant la nuit un grand nombre d'ouvriers, à construire des abattis dans la forêt, et il leur fut enjoint de

faire un grand bruit entre eux, outre celui que produisait naturellement la chute des arbres qu'ils coupaient.

L'aile droite de l'armée autrichienne, sous les ordres du duc d'Ahremberg, marcha sur deux colonnes. La quatrième, aux ordres du duc d'Ahremberg était de 14 bataillons dont deux de grenadiers. La cinquième, commandée par le général Buccow, comptait 10 bataillons et 32 escadrons.

La quatrième colonne et la cavalerie de la cinquième, se formèrent derrière Koditz, la gauche au Stromberg et la droite à Weiche, l'infanterie de la dernière colonne se plaça entre Serka et Tschorna. Ce corps était destiné à attaquer l'aile gauche du roi, lorsque sa droite serait battue, et à l'empêcher, dans tous les cas, de porter du secours à celle-ci. Le général Colloredo s'avança derrière Kolwesa avec 8 bataillons et 5 escadrons, pour inquiéter le centre des Prussiens. Le général Okelly gardait le Stromberg et Glosen, avec 6 bataillons; le général Wiese avec 600 fusiliers détachés et 10 escadrons, était au défilé de Ploetzen pour couvrir le flanc droit des attaques de la gauche. Enfin le prince de Dourlach devait attaquer le corps de Retzow à Weissenberg.

Tous ces corps arrivèrent à leurs postes pendant la nuit, sans qu'on s'en aperçût. Le 15 octo-

bre, à cinq heures du matin, on entendit quelques coups de fusil du côté des bataillons francs dans les buissons en avant du flanc, et l'on n'y fit pas plus attention qu'à l'ordinaire; mais le feu s'étant prolongé, les 3 bataillons de grenadiers Diringshofen, Benkendorf et Platow s'élancèrent de leurs tentes à moitié habillés, et marchèrent du côté de l'ennemi, malgré un brouillard épais qui couvrait l'horison et empêchait de rien distinguer. A peine étaient-ils formés qu'ils se trouvèrent enveloppés et forcés de se faire jour l'épée à la main, ce qu'ils exécutèrent avec intrépidité quoique le plus grand nombre y fût tué ou blessé; le bataillon de Benkendorf fut surtout maltraité par les escadrons du corps de Laudon, qui le chargèrent dans sa retraite.

Alors toutes les troupes se rangèrent en bataille. Le régiment de Forcade, placé en deuxième ligne en arrière de Hohenkirch, avança le premier au soutien des grenadiers, culbuta tout ce qui se trouvait devant lui, et rejeta quelques bataillons jusque dans les taillis où les bataillons francs étaient postés au commencement; mais il se vit bientôt entouré comme les grenadiers, et il aperçut, sur ses derrières, les dragons de Lowenstein prêts à le charger, ce qui le força à revenir promptement en arrière d'Hohenkirch. Les hussards de Ziethen et les dragons de Zetteritz, furent surpris, malgré toutes les précautions qu'ils

avaient prises, et néanmoins ils parvinrent à se retirer en bon ordre pour attendre le jour.

L'aile gauche de l'ennemi, conduite par le maréchal Daun, avait ainsi gagné les hauteurs de Hohenkirch, et le corps de Laudon celles de Steindorfel sur les derrières du roi. Le maréchal fit arrêter ses troupes pour les remettre un peu en ordre et se réunir à Laudon, afin de poursuivre plus vigoureusement ce premier avantage. Les Autrichiens se portèrent alors sur la batterie de dix pièces de 12, défendue par le premier bataillon de margrave Charles; ce bataillon fut entouré, et forcé, après une résistance opiniâtre, d'abandonner son poste et la batterie. Le jour commençait à paraître, mais le brouillard ne permettait pas de reconnaître la force de l'ennemi, ni ses dispositions. Le roi était monté à cheval à la première alerte, et se trouvait avec le régiment de Wedel, lorsqu'on lui annonça la défaite des grenadiers et l'enlèvement de la batterie; il ordonna de suite au prince François de Brunswick, de marcher par sa droite avec sa brigade, et de chasser l'ennemi des hauteurs.

Sur ces entrefaites, le deuxième bataillon de margrave Charles s'était jeté dans le cimetière de Hohenkirch, le premier de Geist dans les jardins, et le second, en longeant le village à gauche, attaquait la batterie avec la plus grande impétuosité; cependant l'ennemi considérablement ren-

forcé, rendit ces efforts inutiles. Le maréchal Keith qui arriva au même instant, se mit à la tête du régiment de Kannaker et de tout ce qu'on put réunir des bataillons qui avaient déjà donné, et marcha à l'ennemi à gauche du village. Ce mouvement eut d'abord un résultat heureux; il fut culbuté et poursuivi jusque sur la hauteur où les 3 bataillons de grenadiers avaient été postés; mais le régiment fut bientôt entouré et forcé de se faire jour avec la baïonnette, au travers des grenadiers autrichiens. Le maréchal Keith criblé de balles resta près du village. Les hussards de Ziethen et dragons de Zetteritz, qui se trouvaient à droite de Hohenkirch, soutenus des cuirassiers de Schoeneich, et dragons de Normann, chargèrent alors sur les grenadiers autrichiens, et en firent un grand carnage; les cuirassiers de Schoeneich se distinguèrent particulièrement, et culbutèrent, malgré un feu meurtrier, une ligne d'infanterie que l'ennemi avait formée: la cavalerie fit 500 prisonniers, et plus de 1,000 hommes désertèrent. Cependant tous ces efforts partiels ne pouvaient produire de résultat, car l'ennemi ayant entièrement gagné les derrières, il arrivait sans cesse de Steindorfel de nouveaux régimens de cavalerie, qui, au moment où les Prussiens étaient engagés, les chargeaient en flanc et à revers, et les forçaient d'abandonner leurs avantages.

Le combat devenait de plus en plus meurtrier; les forces des Autrichiens s'étant beaucoup augmentées sur les hauteurs, ils dirigèrent tous leurs efforts sur Hohenkirch, dont la prise devait décider du succès de cette journée : le feu prit au village, et les troupes postées dans les jardins, furent forcées de se retirer. Malgré cela, le second bataillon de margrave Charles, qui occupait le cimetière, s'y défendait en désespéré. Daun, voulant à tout prix, emporter ce poste, y fit marcher successivement 7 régimens pour soutenir ses grenadiers presque détruits. Lorsque le second bataillon de margrave Charles eut épuisé toutes ses cartouches, le major Lange, qui le commandait, conçut encore le projet hardi de se faire jour pour rejoindre l'armée; la mêlée fut terrible, enfin une partie de la garnison du cimetière parvint à percer, mais le plus grand nombre fut tué avec ce brave officier. L'ennemi resta ainsi maître de Hohenkirch.

Onze bataillons et 25 escadrons de l'armée du roi se trouvaient seulement engagés, quand la brigade du prince François arriva enfin, ayant à sa tête le margrave Charles, le prince Maurice et le prince François de Brunswick. Le régiment prince de Prusse avança à droite de Hohenkirch; celui de Itzenplitz se porta sur le village, le margrave Charles le soutint avec le régiment de Kannaker, qui s'était reformé; le prince Maurice se mit à la

tête de Forcade, et le mena à l'ennemi. Cet effort vigoureux eut d'abord un très-bon résultat; le village fut emporté, et l'ennemi chassé jusque sur les hauteurs. Les gendarmes, les hussards de Ziethen et les dragons de Normann, chargèrent de nouveau l'infanterie, tandis que les cuirassiers Gardes-du-corps, carabiniers et Bredow, repoussaient la cavalerie autrichienne. Mais Daun avait déjà obtenu trop d'avantages; lorsque quelques-uns de ses régimens étaient enfoncés, il s'en trouvait d'autres sur les flancs et les derrières des Prussiens; la cavalerie du roi fut donc de nouveau repoussée, et ne put empêcher celle des Autrichiens de charger sur les régimens prince de Prusse et Itzenplitz; Hohenkirch fut évacué, le prince François tué, et le prince Maurice blessé mortellement de deux coups de feu, qu'il reçut en galopant dans l'obscurité devant la ligne ennemie. Dans cet instant, le roi se mettait lui-même à la tête des régimens Wedel, Retzow, Bornstedt, et du second bataillon des Gardes. Ces braves corps firent des efforts incroyables pour arracher la victoire aux Autrichiens; ils pénétrèrent ensuite à droite de Hohenkirch, contre les hauteurs où le flanc droit avait été campé, et repoussèrent l'ennemi. Peut-être l'attaque serait-elle devenue décisive, si à l'instant où ils chargeaient, ils n'eussent été de nouveau pris en flanc et à revers par une nombreuse cavalerie.

Enfin le brouillard se dissipa, et l'on put reconnaître la position des Autrichiens en deçà de Hohenkirch. Leurs généraux reformaient sur plusieurs lignes, entre le village et Steindorfel, l'infanterie qui rôdait en groupes. Le roi était partout, rassemblait les bataillons repoussés, et les rangeait en bataille (*bb*). Le troisième bataillon des Gardes, conduit par le major Moëllendorf reçut ordre d'occuper les hauteurs de Dresa, qui dominent tous les environs entre Belgern et Klein-Bautzen; il y arriva une demi-heure avant que les Autrichiens eussent repris Hohenkirch, et il était temps; car une colonne d'infanterie, venant de Steindorfel par Waditz, gagnait au même instant le pied de ces hauteurs, pour couper à l'armée, par le défilé de Dresa, la seule retraite qui lui restât, depuis que le défilé de Steindorfel était au pouvoir de Daun. Le major Moëllendorf fit de si sages dispositions, et sut tirer un si bon parti de son artillerie, que les Autrichiens renoncèrent à cette entreprise, et le poste fut conservé.

Pendant que ceci se passait, le général Saldern se postait avec sa brigade sur les hauteurs, entre Rodewitz et Pommeritz. Les grenadiers de Piwer se placèrent sur celle de Kupritz, et ceux de Manteufel sur les hauteurs de Niethen; ils empêchèrent la colonne du général Colloredo, de déboucher du ravin situé entre Kupritz et Plotzen. Les

troupes battues eurent ainsi le temps de se rallier, et le roi forma, avec son infanterie, une nouvelle ligne, qui s'étendit depuis Dresa, en arrière de Pommeritz, jusque sur les hauteurs de Kupritz : une partie de la cavalerie était en seconde ligne; le reste sous les ordres du général Seidlitz, se posta dans la plaine de Belgern pour repousser celle des Autrichiens, qui faisait mine de vouloir hasarder une nouvelle attaque. Le roi fit faire un feu violent d'artillerie dans cette position, où il attendit l'arrivée du corps de Retzow.

Les avantages que le maréchal Daun avait remportés jusqu'alors, devaient être attribués à la surprise, et au brouillard épais qui la favorisa; mais actuellement il voyait devant lui une armée en bon ordre, qui l'attendait de sang froid, et paraissait résolue à lui arracher la victoire : il jugea prudent de ne pas pousser ses succès plus loin, et arrêta son armée, la droite à Hohenkirch, et la gauche en arrière de Steindorfel; la cavalerie se forma à gauche, dans la plaine, entre ce dernier village et Jenkwitz, pour inquiéter la retraite du roi. Ce fut dans cette position que le maréchal attendit le résultat des attaques du duc d'Ahremberg sur l'aile gauche des Prussiens, et du prince de Dourlach sur le corps de Retzow, dont il convient de reprendre les mouvemens.

L'extrême gauche de Frédéric se composait de

5 bataillons de grenadiers et de la moitié du bataillon Unrouhe; le reste de ce dernier et celui de Kleist étaient au-delà du défilé, et si éloignés, qu'ils pouvaient être facilement enlevés. Lorsque Saldern eut tiré de cette aile le régiment de Vieux-Brunswick pour le porter sur les hauteurs de Pommeritz, les grenadiers de Rathenow traversèrent Rodewitz, et se placèrent sur les hauteurs près de ce village; le bataillon de Heyden couvrit le défilé; Wangenheim occupa la batterie de 22 pièces en avant de son front; le reste des troupes resta dans la ligne déjà indiquée.

Telle était la position de l'aile gauche, lorsque le duc d'Ahremberg l'attaqua; le maréchal Daun, en lui communiquant ses dispositions, lui avait ordonné de ne rien entreprendre avant que l'aile droite des Prussiens ne fût battue; alors il devait porter le dernier coup à l'armée du roi; et, pour assurer le succès de cette entreprise, sa division, composée de 23 bataillons, fut encore renforcée par 7 bataillons de la division du prince de Dourlach. Lorsque le duc d'Ahremberg eut jugé, d'après la durée du feu et sa violence, que l'attaque de Daun avait réussi, il forma son corps en deux colonnes, la première conduite par lui-même, devait s'emparer du défilé de Koditz, la seconde sous le duc d'Ursel, attaquer Lauschke. Deux bataillons prussiens s'étant retirés un peu à la hâte sur Rodewitz, et les hussards ayant été forcés d'a-

bandonner la partie, le bataillon de Kleist se vit accablé vers Koditz et forcé à mettre bas les armes. La seule compagnie de châsseurs parvint à se faire jour.

Alors les Autrichiens tombèrent, avec toutes leurs forces, sur les grenadiers de Wangenheim et de Heyden qui se retirèrent sous un feu continuel, et se placèrent sur les hauteurs, en arrière de Rodewitz, à côté des autres bataillons qui s'y étaient de nouveau formés; la grande batterie de 22 pièces fut ainsi abandonnée aux Autrichiens, sans qu'il y eût moyen de la sauver. Ce fut le dernier succès du duc d'Ahremberg, comme la prise de Hohenkirch fut le *nec plus ultrà* du maréchal Daun. Le premier se forma sur le terrain où la gauche des Prussiens avait été établie, et, au lieu de chercher à pousser ses avantages, il resta paisible spectateur de la savante retraite du roi.

Le prince de Dourlach devait attaquer le corps du général Retzow. Celui-ci, d'un autre côté, reçut l'ordre de venir joindre le roi. Au moment où il allait l'exécuter, le prince de Lowenstein parut avec 4 bataillons et 3 régimens de cavalerie sur son flanc gauche, qui appuyait à Krischau; le prince de Wurtemberg traversa ce village à la tête des dragons de Bareith et des hussards de Werner, chargea la cavalerie autrichienne, et la culbuta en partie dans un marais. Quoique cet

événement déjouât les projets de l'ennemi, celui-ci réussit néanmoins à empêcher le général Retzow de se porter promptement au secours du roi. Ce général accéléra sa marche autant qu'il le put, et se retira d'abord derrière la rivière de Lœbau. Le prince de Wurtemberg prit les devants avec 4 bataillons et 15 escadrons : il fut attaqué au passage, près de Nehern, par le général Buccow et 2 régimens de cuirassiers, qu'il repoussa; il fut également inquiété par les 7 bataillons détachés du corps de Dourlach; mais il ne s'arrêta point. Trop faible cependant pour percer la ligne ennemie et arriver à l'aile gauche du roi, il fit un détour et se dirigea sur la plaine de Burschwitz. Lorsque le prince y parvint, il aperçut la cavalerie de l'armée de Daun qui se mettait en devoir de gagner le flanc droit du roi, et de se porter sur Belgern, où se trouvaient tous les bagages de l'armée; en conséquence, il prit sur le flanc gauche de cette cavalerie, une position qui la força de se retirer sur Steindorfel. Le prince posta alors ses 4 bataillons sur les hauteurs de Dresa, et se réunit ainsi avec l'aile droite de l'armée, qui était en mesure de faire tête à l'ennemi.

Sur ces entrefaites, le général Retzow avait continué sa marche et passé la Lœbau à Graditz; les troupes légères du prince de Dourlach et le corps du prince de Lowenstein le poursuivirent sans succès. Ce général plaça un bataillon et 2

pièces de 12 au défilé de Regemuhl; 4 bataillons occupèrent les hauteurs entre Kannewitz et Wurschen. Le prince de Dourlach voulut alors renouveler ses attaques; mais il fut forcé de se retirer sur Weiche.

Dès que Retzow eut passé la rivière de Lœbau, et que les parties de l'armée se trouvèrent de nouveau liées, le roi ordonna la retraite. Elle fut effectuée avec un ordre si imposant, que Daun ne se hasarda pas à l'inquiéter; il est vrai que ses régimens étaient tous pêle-mêle et dans la plus grande confusion, et que d'un autre côté, calculant sur la vigueur des attaques isolées des régimens prussiens, les suites que pourrait avoir une nouvelle tentative de l'armée réunie, il désirait ardemment de la voir en retraite. Pour couvrir ce mouvement rétrograde, Frédéric plaça la cavalerie avec de grands intervalles dans la plaine, entre Krechewitz et Belgern les bagages défilèrent derrière sa ligne, par le débouché de Dresa; l'infanterie suivit, traversa Burschwitz et Petit-Bautzen, et prit une nouvelle position sur les mamelons nommés Spitzbergen (1). Huit ba-

---

(1) Par une circonstance remarquable, ce fut sur le même terrain et par une manœuvre semblable que l'armée alliée exécuta sa belle retraite de Bautzen, en 1813. Il est vrai qu'elle fut bien facilitée par un faux mouvement de la gauche des Français; néanmoins, il

taillons de l'aile gauche furent détachés pour renforcer l'infanterie du général Retzow, dans le cas où il eût été serré de près par l'ennemi.

Dès que le roi eut pris cette position, le général Retzow se retira par Kannewitz, et en prit une en arrière de Belgern, où il posta les bataillons francs. Il marcha de là par Klein-Bautzen et Burschwitz, laissant 3 bataillons en arrière-garde, dans le retranchement des Suédois. La cavalerie, qui avait couvert tous ces mouvemens, restait encore et devait traverser ces villages que le roi fit prudemment occuper par 2 bataillons. Lorsqu'elle les eut passés dans le plus grand ordre, l'arrière-garde du général Retzow évacua aussi le retranchement des Suédois, et forma celle de toute l'armée. Cette manœuvre, exécutée avec sang-froid et fermeté, en imposa tellement à l'ennemi, que l'armée arriva dans son nouveau camp, sans être inquiétée.

Le roi s'établit sur les mamelons de Spitzbergen, le front couvert par un ruisseau qui traverse les villages de Burschwitz, Klein-Bautzen et Preititz; l'aile gauche et son flanc garantis par une chaîne d'étangs qui sont entre Preititz et Malchewitz. L'aile droite, couverte par la Sprée,

---

faut rendre justice aux généraux Barclai et Kleist, dont la bonne contenance contre des forces doubles, sauva les alliés d'une grande défaite.

était postée en avant de Doberchutz, où se trouvait le quartier-général, le centre sur les hauteurs, entre Krekwitz et Burschwitz, de manière que la ligne formait un angle saillant. La cavalerie campait en seconde ligne; les hussards de Ziethen en avant de l'aile droite, ceux de Putkamer et Werner en avant du flanc gauche. Les villages devant le front furent garnis d'infanterie.

L'armée avait perdu la majeure partie de son artillerie et de ses bagages, épuisé ses munitions : malgré cela, Daun ne se hasarda pas même à rester sur le champ de bataille; il n'y laissa que le corps des carabiniers, et se retira dans son camp de Kittlitz; le prince de Dourlach campa entre Graditz et Weisemberg.

Cette bataille coûta beaucoup de monde aux deux partis. Tempelhof estime que l'armée du roi, forte de 29 mille hommes, en perdit 8 mille environ; les Autrichiens avouèrent 5,314 tués et blessés, sans parler des prisonniers ni des déserteurs, et il en infère que leur perte dut être au moins égale à celle des Prussiens.

Observations.

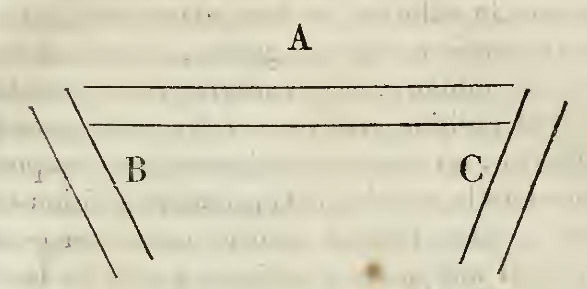
On ne sait ce qui doit étonner le plus, de la vigueur que le roi déploya pour marcher aux Russes et revenir en Saxe, ou de la lenteur et de l'irrésolution de Daun pendant l'absence de Fré-

déric. Il eût suffi de trois ou quatre marches rapides pour faire engager et battre avec une masse formidable, la faible armée du margrave Charles; en la poursuivant ensuite vigoureusement le long du Bober, on l'eût anéantie, et Frédéric aurait peut-être été isolé pour jamais de l'armée qui gardait Dresde, tandis que la totalité des forces ennemies se serait établie au centre de ses états, qui en était la partie la plus faible.

La bataille de Hohenkirch fait époque dans les fastes militaires de l'Autriche. Si le lecteur a partagé mon opinion sur la pusillanimité du système de Daun, blâmé la lenteur de ses opérations, et reconnu les inconvéniens du système défensif; plus juste que Tempelhof, il accordera au maréchal la portion de gloire qui lui revient pour les combinaisons de cette victoire, qui justifient plusieurs maximes importantes.

On a sans doute remarqué que toutes mes observations précédentes reposaient sur le principe d'une attaque générale sur une seule extrémité de la ligne ennemie; il s'applique surtout à une armée inférieure en nombre, et j'en ai indiqué les raisons dans le 1er volume. Si 50 mille hommes, pour en attaquer 60 mille, se divisent en deux corps à peu près d'égale force, et que, pour embrasser les deux extrémités de la ligne ennemie, ils étendent et isolent leurs attaques, il est certain que ces 60 mille hommes pourront se

mouvoir plus rapidement dans l'intérieur de leur ligne, que ne le feraient deux corps isolés ayant cette masse entre eux. La figure suivante démontre cette proposition.



Il est possible que les deux corps B et C gagnent quelque terrain momentanément; mais l'armée A laissant une division d'observation devant C, sur le terrain le plus avantageux à la défensive, elle portera sa masse sur le front, les flancs et les derrières de B, qui sera infailliblement perdu. Si B et C faisaient un troisième détachement sur le centre, le résultat serait encore plus funeste; car partout où ces divisions se présenteraient, elles donneraient sans vigueur ni ensemble contre une masse imposante qui ne manquerait pas de les accabler; c'est ce qui arriva à l'armée prussienne à Kollin, pour n'avoir pas suivi les ordres du roi, et à l'armée du Danube à Stockach, en 1799, pour avoir voulu trop entreprendre avec

des forces insuffisantes. Cette vérité est si frappante, que l'on pourrait même en faire l'application à une armée supérieure en nombre. Je suppose, par exemple, que 50 mille hommes en attaquent 40 mille sur les deux extrémités : si l'armée attaquée est sur ses gardes, qu'elle ait une position militaire, elle trouvera, dans l'étendue de cette position, un terrain favorable pour la défensive, où quelques régimens, suffiront pour suspendre la marche de la première division ennemie; alors l'armée pourra porter au point principal une masse supérieure à celle de la seconde division. Cette masse opérant offensivement, et ayant l'initiative des mouvemens, peut gagner les flancs, prendre à revers la seconde division et la battre complètement : si les deux colonnes ennemies avaient entre elles un obstacle de terrain insurmontable, il serait même possible de les anéantir successivement : Napoléon en a donné un grand exemple dans les batailles de Lonato, Castiglione, Abensberg, Eckmuhl et Ratisbonne.

Je crois que l'application de ces principes n'est pas strictement nécessaire, lorsque l'armée qui attaque est deux fois plus nombreuse, comme celle de Daun à Hohenkirch, parce que, dans ce cas, elle peut mettre partout une plus forte masse en action. Je pense même qu'il serait contraire à

ses intérêts de ne prendre qu'un seul point d'attaque, car toutes ses troupes ne pouvant y être employées au même instant, l'ennemi se trouverait à même de lui opposer sur ce point une résistance égale, et de se maintenir. On peut conclure de là qu'il sera plus avantageux dans une circonstance pareille, de manœuvrer en même temps sur les deux extrémités et sur le centre de son adversaire, parce qu'il sera accablé sur tous ces points par une masse deux fois plus forte que la sienne. Mais pour atténuer les inconvéniens de la division des forces, il importe d'avoir l'initiative du mouvement, et de le dérober, de manière que l'attaque commence à peu près au même instant sur les deux extrémités, et que l'ennemi soit engagé sans pouvoir porter des troupes d'un point sur l'autre; à cet effet, il faut éviter de mettre un obstacle insurmontable entre les attaques, ou de les éloigner trop, ce qui donnerait à l'ennemi les moyens de manœuvrer sur l'une d'elles, avant que l'autre pût donner simultanément.

Ainsi, deux maximes, contradictoires en apparence, dérivent néanmoins du même principe, dont l'application est adaptée aux circonstances.

1°. *Une armée qui en attaque une supérieure en nombre, ou d'égale force, ne le peut avec certitude de succès, que par un effort concentré sur un seul point d'une ligne affaiblie, ou sur une ex-*

trémité de ligne qui se trouverait hors d'état d'être promptement soutenue, puisque ses bataillons seraient engagés l'un après l'autre;

2° Une armée qui en attaque une autre très-inférieure, doit, au contraire, former deux ou trois divisions, afin de mettre toutes ses masses en action contre des masses moins fortes; tandis que si elle se bornait à un seul point principal, la totalité de ses forces ne pourrait y être employée, et que l'ennemi, en y portant toutes les siennes, rétablirait la balance et se maintiendrait; mais il est indispensable que les mouvemens et l'emploi de ces divisions soient combinés sur le même terrain, et au même instant, pour produire l'unité d'action sans laquelle on risquerait de se faire battre partiellement et successivement;

3° Il est entendu que ces maximes sont surtout applicables aux batailles et non aux opérations stratégiques; car dans celles-ci, il n'est pas nécessaire que des corps agissant à la distance de plusieurs marches s'engagent à la même heure, et il serait impossible qu'ils le fissent sur le même terrain; mais si le principe doit être appliqué différemment, il n'en existe pas moins dans toute sa force.

4° Comme dans chaque front d'opérations ou dans chaque ligne de bataille, il existe néanmoins un point decisif; il importe que les forces soient réparties de manière qu'indépendamment de la supériorité générale qu'on aurait sur l'ennemi,

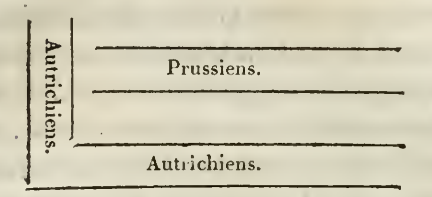
le corps destiné à agir sur ce point soit appuyé par une bonne réserve.

Si l'on pensait que, dans la base de ces raisonnemens, tout est accordé à la supériorité locale des forces physiques; en approfondissant la combinaison de leur emploi, on se convaincra, au contraire, que j'attribue tout à cette combinaison. Les discussions précédentes et le récit des événemens ont assez prouvé, qu'il ne suffit pas d'avoir 30 mille hommes pour en battre 15 mille, que les premiers peuvent être battus, si, dans leur emploi et dans le choix du terrain, il y a un vice de disposition qui leur arrache l'avantage du nombre, et le change en désavantage réel, comme les Autrichiens l'éprouvèrent dans les défilés de Hohenlinden.

Après la bataille de Leuthen, il n'en est point qui démontre d'une manière plus frappante que celle de Hohenkirch, les terribles effets d'une armée qui se trouve établie sur l'extrémité d'une ligne, sans que l'ennemi s'en soit aperçu. Cette dernière action présente en même temps les funestes résultats des efforts opérés successivement par de braves régimens, qui viennent se faire écraser les uns après les autres.

En suivant la relation de Tempelhof, on voit en effet comment les Prussiens furent surpris sur leur extrême droite, par une armée établie presque perpendiculairement sur ce flanc, avec une

forte division sur leurs derrières, dans la disposition suivante :



On voit par cette relation que les Prussiens ont dû soutenir les premiers corps du flanc culbuté, et que les régimens les plus près s'y étant portés successivement, furent battus les uns après les autres. C'est pour parer à cet inconvénient, que j'ai démontré dans le chapitre V, la nécessité de ne pas engager toutes ses troupes à la fois, mais de faire soutenir l'attaque, par une brigade en échelon, et de manœuvrer avec le reste de l'armée de manière à l'établir à son tour sur l'extrémité de la ligne ennemie. La conduite du roi fut contraire à cette règle, car il n'aurait pas dû diriger toutes ses troupes vers Hohenkirch, où les masses autrichiennes pouvaient les attaquer en tout sens, et les accabler. Il eût manœuvré avec beaucoup plus d'avantage, en se rapprochant de l'attaque du duc d'Ahremberg, et en y faisant marcher le corps de Retzow; par ce moyen il eût arrêté les succès momentanés de Daun, et se serait mis à même d'opérer sur la droite des Autrichiens pour communiquer avec la Silésie, comme il en avait eu d'abord le projet. A la rigueur on ne

peut lui reprocher sa conduite comme une faute, vu que le brouillard et l'obscurité ne lui permirent pas de juger de la force, des projets et de la position de l'ennemi. Il n'est pas blâmable non plus d'avoir pris une mauvaise position, car il en connaissait les inconvéniens. On cite à ce sujet une anecdote qui fait honneur à son discernement. Le maréchal Keith lui dit, deux jours avant la bataille : *Si Daun nous laisse dans ce camp, il mérite d'être pendu.* Le roi ajouta en riant : *Il faut espérer qu'il aura plus peur de nous que de la corde.* On doit d'ailleurs se rappeler que l'armée prussienne, en marche par un brouillard épais, supposait l'ennemi campé à Lœbau. Frédéric le trouvant devant lui, ne crut pas de sa dignité de rétrograder; dans toute cette guerre, il n'avait jamais été attaqué par les Autrichiens, et ce souvenir justifie en quelque sorte une résolution qui prouve combien il comptait sur les ressources de son génie au cas que Daun l'attaquât en rase campagne. Mais si Frédéric n'avait rien à craindre d'une attaque de vive force, il semble qu'il devait d'autant plus se tenir en garde contre une surprise, que sa position n'en était pas à l'abri. On concevra difficilement que ce grand capitaine n'ait pas fait observer les hauteurs boisées en avant de Hohenkirch ; s'il y avait placé un bataillon et cent chevaux, il n'aurait pas perdu cette bataille. Loin de là, il souffrit que les Croates

occupassent non-seulement les revers de la montagne, mais encore tous les villages qui aboutissaient à son camp, et que son flanc droit fût ainsi enveloppé avant de combattre; ce fut par une faute semblable que les Autrichiens perdirent la fameuse bataille de Leuthen; en jetant un instant les yeux sur la relation et le plan que nous en avons donnés, on verra que Daun et le prince Charles n'avaient point fait éclairer les hauteurs *en avant de leur ligne*, et que le roi leur déroba la manœuvre qu'il méditait pour accabler l'aile gauche. Les Autrichiens avaient à la vérité poussé des corps nombreux en avant sur Neumarck; mais ils furent battus et rejetés sur l'aile droite: la force même de ceux-ci était contraire à leur but; car l'on observe mal avec de petites armées. Ces deux actions mémorables justifient les maximes suivantes:

1° *Lorsqu'une armée occupe un camp sur des hauteurs, ou tout autre terrain propre à lui servir de champ de bataille, elle doit faire éclairer le terrain en avant de son front et de ses flancs, afin d'empêcher l'ennemi de gagner une extrémité de la ligne par un mouvement dérobé;*

2° *Attendu que des corps nombreux, disséminent inutilement les forces, éveillent l'attention de l'ennemi et ne garantissent pas mieux contre une surprise; on fera bien de placer dans ces accidens de terrain, de petits postes d'observation indépendans, qui puissent aussi bien communiquer entre*

eux qu'avec l'armée ou les corps intermédiaires.

Je terminerai en observant, qu'on confond trop souvent le mot de surveiller avec celui d'occuper militairement; des armées ont été battues pour avoir détaché des divisions où il ne fallait que des partis.

La conduite de Daun dans cette bataille mérite des éloges : il paraît néanmoins qu'il commit une imprudence en ne faisant donner sa droite qu'à huit heures, tandis que la gauche était vivement engagée depuis cinq. L'attaque de la première ayant pour but d'empêcher la gauche du roi de se porter au secours du point principal, devait être simultanée : bien que le maréchal eût des raisons puissantes pour n'engager sérieusement cette aile qu'après le succès de l'attaque de Hohenkirch, cela n'empêchait pas de faire les démonstrations nécessaires pour tenir de ce côté les ennemis en échec. Enfin, le dernier reproche fondé qu'on est en droit de lui faire, c'est de n'avoir pas poussé l'armée prussienne plus vivement, lorsque déjà engagée et battue, il n'avait rien à risquer en marchant sur elle. Le fruit d'une victoire dépend de savoir en profiter, c'est le talent le plus désirable dans un général; c'est aussi en cela que l'art a fait les plus grands progrès de nos jours, et que plusieurs capitaines ont donné les plus belles leçons à la postérité. Je me propose, au reste, de revenir sur ce chapitre, en traitant des dernières guerres.

CHAPITRE XIII.

Suites de la bataille de Hohenkirch; belle marche du roi; fin de la campagne sur cette ligne. Observations.

A PEINE Frédéric eut gagné le camp de Doberschutz, qu'il dit à ses généraux : *Daun nous a laissé sortir de l'échiquier; la partie n'est pas perdue; nous nous reposerons ici quelques jours, et nous irons ensuite en Silésie délivrer Neiss.* Ce prince, en effet, ne parut jamais plus grand qu'après sa défaite; songeant alors à la réparer, il ordonna au prince Henri de lui amener sur-le-champ des renforts de Gamich.

Daun, toujours fidèle à son système, fit un pont d'or au roi; au lieu de le poursuivre sans relâche, il perfectionna les retranchemens du camp de Kittlitz, où il n'aurait jamais dû rentrer; et ne le quitta que le 17, pour en prendre un plus rapproché *(Voyez planche 19)* : l'aile droite était sur les hauteurs de Belgern, couverte par la rivière de Lobau et des étangs; les grenadiers et les carabiniers à cheval furent postés sur ce plateau. La ligne se prolongeait de là sur une chaîne de

hauteurs, jusqu'au défilé de Jenkowitz, auquel l'aile gauche était appuyée. Le corps de Laudon se plaça sur les hauteurs de Weissitz, en avant de cette aile. La majeure partie du corps de Dourlach se réunit à l'armée; le reste, sous les ordres de Wehla, occupa le Schaafberg, couvrant le flanc droit et la route de Gœrlitz. Ce camp, pour ainsi dire inaccessible, fut encore fortifié par toutes les ressources de l'art; mais, pendant qu'on perdait ainsi un temps précieux, le prince Henri rejoignit le roi avec 8 bataillons, 5 escadrons, et un train considérable d'artillerie.

Immédiatement après la bataille, Daun avait envoyé un officier au général Harsch, pour lui en porter la nouvelle, et lui donner l'ordre de pousser le siége de Neiss avec activité; ce général avait reçu de nombreux renforts, et fait tous les préparatifs nécessaires pour ouvrir la tranchée.

La position de Frédéric était difficile; la prise de Neiss aurait rendu les Autrichiens maîtres de toute la haute Silésie, et même de Kosel; événement inévitable s'il restait en Saxe. D'un autre côté, en marchant au secours de cette place, l'armée stationnée dans cette dernière province, affaiblie par le détachement du prince Henri, eût été accablée par Daun, réuni à l'armée des Cercles; la prise de Dresde paraissait alors certaine, et, de toute manière, l'ennemi pouvait s'établir dans le cœur des états prussiens, à l'issue de la

campagne. Cette alternative qui eût mis un homme ordinaire dans le plus grand embarras, ne fut, pour ce monarque, qu'un motif pour prendre promptement son parti : convaincu qu'en voulant tout conserver on s'exposait à tout perdre, il saisit d'un coup-d'œil le plan d'opérations le plus favorable à l'ennemi, et les moyens de le faire échouer. Ce double calcul reposait à la fois sur la connaissance du caractère et des principes du maréchal Daun, sur la rapidité ordinaire des mouvemens de l'armée prussienne, et enfin sur l'espoir assez fondé que Dresde tiendrait au moins trois semaines, et que le petit corps chargé de couvrir la Saxe, pourrait, à la dernière extrémité, se jeter dans la place. Ce temps était suffisant pour débloquer Neiss, et revenir. Les mouvemens des Russes et des Suédois faisaient aussi présumer qu'ils se préparaient à évacuer les états prussiens pour prendre leurs quartiers d'hiver; du moins le grand éloignement de ses frontières et le défaut de subsistances devaient forcer l'armée russe à cette résolution. Déjà même le général Fermor était parti le 16, de Stargard, pour Reetz. Les Suédois, de leur côté, avaient quitté le camp de Ruppin, et s'étaient retirés jusqu'à Boitzenbourg. Le général Palmbach assiégeait, il est vrai, encore Colberg; mais tout donnait lieu de croire que ce siége ne tarderait pas à être levé. Frédéric résolut, en conséquence, de ne laisser sur cette

partie de ses frontières, qu'un petit corps de 8 bataillons, sous le général Manteufel, et de diriger en Saxe, les corps de Dohna et de Wedel.

La plus grande difficulté consistait à se rendre maître de la route de Silésie, et d'atteindre Gœrlitz avant l'ennemi. Or, le chemin qui conduit directement à cette ville, passant par Weissenberg et Reichenbach, se trouvait entièrement fermé par l'armée autrichienne. Frédéric ne pouvant y arriver que par un grand détour, sa première marche devait être forcée et cachée, de manière que dans la seconde, il eût moins de terrain à parcourir que l'ennemi, qui était à même d'atteindre Gœrlitz dans une seule journée. Le maréchal ayant une division sur le flanc gauche du roi, et beaucoup de troupes légères sur ses derrières, il paraissait impossible de lui cacher le moindre mouvement, à moins de lui donner le change sur le véritable plan d'opérations; c'est ce que Frédéric fit en maître.

Il fallait d'abord se débarrasser de tous les attirails, et des malades et blessés dont le camp se trouvait rempli. On rassembla, en conséquence, un grand nombre de chariots du pays, sur lesquels tous les blessés qui pouvaient supporter le transport furent chargés. Ce convoi partit de Bautzen, le 22 octobre au soir, sous l'escorte de 2 bataillons et 5 escadrons, et prit la route de Dresde par Camenz, Konigsbruck et Radeberg.

Arrivé à Camenz, le commandant du convoi apprit que le général autrichien Nauendorf s'était avancé avec quatre régimens d'infanterie jusqu'à Konigsbruck, où Daun l'avait porté pour intercepter la route de Dresde. Le roi en ayant été informé, ordonna au convoi de repartir dans la nuit même, et de marcher par Hoyerswerda, directement sur Glogau, ce qui fut heureusement exécuté. Il restait encore le train des vivres et munitions de toute espèce; leur évacuation était de la plus haute importance dans la position actuelle, puisqu'il n'y avait rien à attendre de longtemps des magasins de Silésie, ni de ceux de Dresde. Le général Bornstedt partit, le 23, à dix heures du soir, avec ces trains et le reste des blessés, sous l'escorte de 4 bataillons et 5 escadrons; côtoya la rive gauche de la Sprée jusqu'à Kumerau, où il passa sur la droite.

L'ennemi informé de la marche de ces deux colonnes, conclut que l'armée ne tarderait pas à se mettre en mouvement; mais la direction qu'elle prendrait était encore un problème. La seconde colonne semblait vouloir gagner par Sagan la route de Glogau qu'avait prise la première; et les Autrichiens occupant en forces celle de Gœrlitz, Daun crut avoir forcé Frédéric d'abandonner la Saxe, pour se retirer sur cette place de seconde ligne; l'on croit aisément ce qu'on désire, et il faut convenir que ce jugement du

maréchal était justifié par les apparences. Mais quel dut être son étonnement, lorsque, le 25 à midi, il découvrit, sur ses derrières, toute l'armée prussienne en possession de la route directe de Goerlitz, et lui donnant de vives inquiétudes pour ses magasins de Zittau ?

Le 24, à six heures du soir, le général Braun partit avec 6 bataillons et 5 escadrons, conduisant les bagages par Salza et Leichnam à Neudorf, où il passa la petite Sprée, et parqua son convoi. L'infanterie qui occupait les villages en avant du front et sur les flancs, se retira au camp à dix heures, dans le plus grand silence, laissant les gardes avancées de cavalerie jusqu'au lendemain. A dix heures du soir, les tentes furent abattues, et l'armée se mit en marche *par lignes et par la gauche.* Les hussards de Werner, le bataillon franc de Salenmon, et les 8 bataillons que le prince Henri avait amenés, formèrent l'avant-garde, qui marcha par Drehsa, passa la Sprée à Geilitz, changea de direction à droite, et se porta par Gros-Raditz et Diesa ; au camp d'Ullersdorf. La première colonne, composée de toute l'infanterie, suivit la même route : la seconde colonne, formée de la cavalerie, passa la petite Sprée à Neudorf, fut suivie par le convoi de Braun, et se dirigea par Tauban et Kolm, au camp d'Ullersdorf. Le général Bornstedt partit le même soir de Kumerau, avec le parc des vivres, et se porta

par Tauen et Sproitz, à Jenkendorf, où il arriva le 25 à midi. Le prince Henri commanda l'arrière-garde, formée de 11 bataillons, 20 escadrons et des gardes de cavalerie. Dès que l'armée eut levé son camp, il occupa les mamelons nommés Spitzbergen, et suivit au jour la route des colonnes. Le roi campa la droite à Diesa, la gauche à Baarsdorf, et transféra son quartier-général à Ullersdorf *(pl. 19)*.

L'apparition subite des Prussiens dans ces contrées, donna lieu à l'enlèvement de plusieurs détachemens du corps de Wehla, et à la retraite de ce général sur la grande armée. Les Autrichiens occupèrent Bautzen après le départ du roi, et y trouvèrent les blessés intransportables, au nombre desquels étaient le prince Maurice et le général Geist, qu'ils traitèrent avec les plus grands égards.

En jetant un coup-d'œil sur la position respective des armées, il paraîtra étonnant que le roi ait pu gagner une marche sur ses adversaires. La vigilance de leurs nombreuses troupes légères fut mise en défaut, et ils n'apprirent le départ des Prussiens, qu'au moment où les têtes de leurs colonnes avaient déjà gagné Gros-Raditz. Si Daun se fût aussitôt mis en marche avec son armée sur la route directe de Gœrlitz, il est probable qu'il eût encore prévenu le roi dans cette ville; mais il se contenta d'envoyer le général Caramelly à la

poursuite de l'arrière-garde, et ne détacha que le 25 après-midi, les grenadiers, la réserve, et deux régimens de hussards, à Reichembach, pour observer la marche de l'armée prussienne. Lascy qui commandait ce détachement voyant Frédéric au camp d'Ullersdorf, ne douta plus de son projet, et résolut en conséquence de repartir dans la nuit pour occuper Gœrlitz et les hauteurs de Landskrone.

Si le général autrichien avait atteint ce point, le roi courait risque de perdre le fruit de sa belle marche; il repartit donc à deux heures du matin avec l'avant-garde renforcée de tous les dragons et hussards de l'armée, et afin de mieux cacher sa marche, il quitta la grande route, et se dirigea par un chemin de traverse sur Ober-Rengersdorf, d'où longeant le fossé neuf, il arriva dans la plaine de Gœrlitz. L'armée le suivit à trois heures; la première et la seconde colonne marchèrent dans la même direction; la troisième, composée du train, passa par Sarichen, Groskrauschke et Ludwigsdorf: comme elle pouvait être inquiétée, elle fut renforcée par les bataillons francs et les chasseurs à pied.

Sur ces entrefaites, les Autrichiens avaient pris possession du Landskrone. Les hussards étaient en avant dans la plaine, soutenus par les carabiniers; l'infanterie et les grenadiers à pied en troisième ligne sur les hauteurs. Lorsque le

roi arriva avec l'avant-garde, dans les environs d'Ebersbach, il donna sur la cavalerie légère. Après avoir reconnu la position, il ordonna au général Werner, qui avait marché un peu en avant avec ses hussards et ceux de Putkamer, d'occuper les hauteurs opposées, pour masquer l'arrivée du reste de la cavalerie, d'engager ensuite le combat, et de tomber sur les Autrichiens avec la masse de ses forces. Lorsque les dragons furent formés derrière la hauteur, les hussards s'engagèrent et culbutèrent ceux du général Esterhazy sur les carabiniers, qui accouraient au galop. Ce corps, l'élite de la cavalerie autrichienne, accoutumé à mépriser les hussards, se jeta sur eux avec impétuosité, et franchit un fossé marécageux pour les poursuivre. Au même instant, les dragons de Zetteritz et 3 escadrons de Normann, masqués par les hauteurs, tombèrent sur lui en même temps que les hussards firent volte-face. Les carabiniers autrichiens forcés de repasser le fossé marécageux, y furent culbutés et sabrés. Leur perte en tués et blessés fut énorme: on leur fit 426 prisonniers. Ce qui échappa se replia sur l'infanterie; les Croates évacuèrent Gœrlitz à la hâte.

Frédéric voulait d'abord attaquer le Landskrone, mais comme l'ennemi y était trop avantageusement posté, il abandonna ce dessein; l'armée campa dans la plaine, la droite à Ebersbach,

la gauche à Gœrlitz; le village de Gierbigsdorf, en avant de l'aile droite, et celui d'Ebersbach, furent occupés par 10 bataillons. La partie basse du premier village, qui s'étend jusqu'au Landskrone, resta au pouvoir des Croates. La ville où le quartier-général vint s'établir, fut gardée par 17 bataillons. Ceux de Lenoble et Duverger cantonnèrent, avec les chasseurs, dans les métairies situées sur la rive opposée de la Neiss, sur laquelle on jeta plusieurs ponts.

Par cette marche savante, Frédéric ravit à Daun tous les avantages qu'il se promettait de sa victoire, et de la position qu'il avait prise après la bataille. Le général autrichien trompé dans son espoir, vint prendre le 26 un nouveau camp près de Gœrlitz, la droite sur le Burgberg, près de Jauernick, le centre sur le Landskrone, la gauche à Markersdorf. Le corps de Laudon, qui avait suivi l'arrière-garde et la colonne du train, vint camper, le 27, sur les hauteurs de Konigshain, sur le flanc droit des Prussiens.

Daun désespérant de couper le roi, de la Silésie, à moins de livrer une nouvelle bataille, résolut de se borner à retarder sa marche, en la faisant inquiéter par de forts détachemens; il espérait par-là donner au général Harsch le temps de prendre Neiss, et lui envoya à cet effet, le 28, un renfort de 11 bataillons et 4 régimens de cavalerie. Cette division, aux ordres du général Wied,

marcha par Zittau et Frankenstein. L'armée de siége fut ainsi portée à 40 bataillons, sans compter la cavalerie, les Croates et autres troupes légères. Le général Wehla fut détaché pour occuper les montagnes de Schœnberg, et Laudon se prépara à poursuivre vigoureusement l'arrière-garde. Daun, alors, forma le projet de tenter un coup de main sur Dresde, aussitôt que le roi continuerait sa marche.

L'armée prussienne ayant été suffisamment pourvue de pain, Bornstedt partit, le 29 après-midi, avec le parc des vivres pour Gruna. Le général Braun, avec le train d'artillerie et les bagages, escortés par 4 bataillons, se rendit à Leopoldshain; le pont fut levé, et son équipage suivit cette colonne. L'avant-garde se mit en mouvement à l'entrée de la nuit; passa la Neiss, et se forma sur la rive opposée, afin de couvrir la marche de l'armée. Les bataillons qui cantonnaient dans les villages s'en retirèrent à minuit; les tentes furent abattues; l'infanterie passa la Neiss sur les ponts de chevalets, et la cavalerie la traversa à gué. Au point du jour toute l'armée avait passé, et continua sa marche; le roi se porta avec l'avant-garde à Schœnberg, afin d'expulser le général Wehla; mais celui-ci s'était déjà retiré, et l'avant-garde poussa jusqu'à Lichtenau. La première colonne, composée de toute l'infanterie de l'armée, suivit la même route par Pfaffendorf

et Nieder-Geilsdorf. La deuxième, formée de la cavalerie, se porta au camp par Hermsdorf et Lauterbach. La troisième consistant dans le parc et les bagages, suivit la route directe de Leopoldshain par Lichtenberg à Lauban; l'ambulance sous le général Bornstedt forma la quatrième colonne, et marcha de Gruna à Windschdorf.

Aussitôt que Laudon fut informé du départ de l'armée, il traversa Gœrlitz avec 2 régimens de cavalerie, et prit les devants. Le reste de son corps le suivit de près, afin de harceler l'arrière-garde; celle-ci commandée par le prince Henri, était composée de 6 bataillons et de 10 escadrons de hussards. Le retard, occasionné par le défilé d'Ober-Schœnborn, donna le temps à Laudon de réunir son corps, et d'engager une canonnade, qui demeura sans effet. Le prince Henri continua sa marche sans s'arrêter; après avoir mis le feu au village pour chasser les Croates, qui suivaient trop vivement les bataillons francs. Wehla se réunit à Laudon dans les environs de Pfaffendorf, où l'engagement devint plus sérieux, et se prolongea jusqu'au soir; le roi revint sur ses pas avec quelques régimens de cavalerie pour faire jour à son arrière-garde; Pfaffendorf fut également incendié.

L'armée prussienne campa sur les hauteurs en arrière de Geilsdorf; l'aile droite appuyait à un

bois occupé par les troupes légères; le quartier-général fut établi à Lauban.

Laudon se posta à peu de distance dans les bois, entre Pfaffendorf et Heidersdorf. Le maréchal Daun fit passer la Neiss, le 31, au duc d'Ahremberg avec la réserve, qui campa entre Moys et Leopoldshain, afin de soutenir Laudon. La grande armée ne fit aucun mouvement.

Frédéric séjourna dans sa position, et résolut de diviser ses forces, de marcher au secours de Neiss, avec 29 bataillons et 68 escadrons, et de détacher le prince Henri avec 25 bataillons et 45 escadrons, par Hirschberg, dans les montagnes, afin d'empêcher Daun d'envoyer des renforts à Harsch. Le 1er novembre, les bataillons cantonnés à Lauban, partirent avant le jour, et se formèrent sur la rive gauche de la Queiss, pour couvrir le passage de l'armée. L'infanterie se mit en mouvement à sept heures, et passa la rivière sur quatre ponts de chevalets; la cavalerie le traversa sur plusieurs gués. Laudon se mit en marche, mais n'entreprit rien avant que l'armée ne fût entièrement passée; alors seulement il fit amener 16 bouches à feu sur les hauteurs entre Geilsdorf et Lauban, d'où il canonna l'arrière-garde; celle-ci dirigée par le roi en personne, se retira dans le meilleur ordre, et manœuvra comme à l'exercice. Dès qu'elle eut passé la rivière, Laudon di-

rigea promptement son artillerie sur le Streitberg, et accompagna d'une canonnade très-vive les derniers bataillons du corps que le prince Henri conduisait à Greifenberg. Il y a des circonstances à la guerre où il faut faire beaucoup de bruit, quand bien même on a la certitude de brûler de la poudre inutilement : le roi fit répondre à cette canonnade; mais comme elle ne tua pas un seul homme, il y mit bientôt fin, et continua sa route par Lœwenberg. Le parc des vivres du prince Henri se rendit de Greifenberg à Hirschberg. Laudon passa la Queiss, et campa à une petite distance du roi.

Le 2 novembre, Frédéric se mit en route au point du jour, et vint auprès de Jauer. Le corps cantonna à Conradswalde, Pomsen et environs. Laudon réussit à prendre 11 pontons et une centaine d'hommes à la colonne du train. Le prince Henri se porta sur deux colonnes à Hirschberg.

Le 3 novembre, l'armée du roi arriva dans les environs de Schweidnitz, où elle cantonna.

Le 4, le prince Henri se porta à Landshut, et laissa Ziethen à Hirschberg avec 7 bataillons. Fouquet, qui était depuis trois mois à Landshut, en partit à l'arrivée du prince pour se réunir au roi à Waldenbourg et Freibourg. Laudon suivit l'armée à Jauer, et campa à Peterswitz; son corps poussa des partis jusqu'aux environs de Breslau et de Hirschberg.

Sur ces entrefaites, Harsch ouvrit la tranchée contre le fort de Prusse, et un feu violent contre ce fort et la place de Neiss; mais, informé que le roi s'approchait de la Silésie, il fit évacuer toute son artillerie de siége, dans la nuit du 1er novembre, par la route de Zuckmantel, tout en gardant fortement la tranchée. Le renfort envoyé par Daun, arriva le 4 novembre, et porta son armée à 30 mille hommes; malgré cela, il ne crut pas devoir risquer une bataille, et se prépara sérieusement à lever le siége; une forte division passa la Neiss, le 5, et le reste se disposait à la suivre, lorsque le général Treskow, commandant de la place, fit une sortie dans laquelle il prit 458 hommes. Frédéric s'était réuni, le même jour à Fouquet, entre Nimptsch et Reichembach. Ziethen se porta au camp de Thomasdorf, pour couvrir les communications de Schweidnitz avec l'armée du prince Henri. Laudon se retira à Lahn.

Le roi marcha le 6, à Munsterberg, où l'on apprit la levée du siége de Neiss, la retraite de Harsch en Moravie par Zuckmantel, et l'arrivée du général Deville à Troppau, avec 18 bataillons et 8 régimens de cavalerie. Frédéric se rendit en personne à Neiss, le 7, y examina les travaux, et détacha 13 bataillons et 20 escadrons, sous Fouquet, à Glumpigau pour observer les deux divisions ennemies. L'armée repartit le lendemain pour la Saxe.

Telles furent les suites de la marche hardie, rapide et savante de Frédéric. La cour de Vienne, se flattait déjà de reconquérir la Silésie, et, par cette seule combinaison, elle fut plus éloignée que jamais de réussir dans ce projet. Il est vrai qu'elle eût pu s'en dédommager largement, si Daun avait su profiter de l'absence de l'armée prussienne pour opérer vivement sur Dresde, Torgau et Wirtemberg. Le maréchal voyant enfin que tous ses efforts pour arrêter le roi seraient infructueux, porta bien ses vues sur Dresde, mais il le fit avec tant de lenteur et de mollesse qu'il n'en obtint aucun succès. Il envoya, le 27 octobre, le général Tillier au duc de Deux-Ponts, pour combiner la part que l'armée des Cercles prendrait à l'exécution de son projet. Afin de donner le change aux Prussiens, il fit jeter un pont sur la Neiss, et ordonna à l'armée de se préparer à marcher le 3 novembre, comme s'il eût voulu poursuivre le roi; mais, le 4 au matin, il prit la direction de Bautzen, laissant le général Okelli à Lauban, pour soutenir Laudon au besoin. L'armée des Cercles, qui avait quitté, le 14 octobre, son fameux camp de Pirna, pour occuper celui de Gieshubel, se porta, le 3 novembre, à Lauenstein, et le 4, à Hermsdorf; il ne resta qu'une brigade, pour la garde du pont de bateaux de Pirna.

Frédéric ordonna au général major Finck de

prendre, après le départ du prince Henri, une part active aux délibérations du conseil, quoique ce petit corps d'armée eût les lieutenans généraux, Hulsen et Itzenplitz. Ces derniers avaient une manière de penser si noble, qu'ils vécurent avec lui dans la meilleure intelligence, et le secondèrent de tous leurs moyens (1).

Les mouvemens de l'armée des Cercles et de la grande armée autrichienne, engagèrent les Prussiens à quitter le camp de Gamich, le 5 novembre, et à se retirer derrière le Val de Plauen, afin de ne pas être attaqués de front par la dernière, et pris à revers par la première. Cette nouvelle position appuyait sa droite vers Zolmen, sa gauche à Postewitz.

Le roi avait donné avis à Finck, de l'ordre expédié aux corps de Dohna et de Wedel, de se porter en Saxe à marches forcées. Il savait, en outre, que Frédéric reviendrait dans ce pays, aussitôt que la Silésie serait délivrée; il n'avait,

---

(1) Cette bizarrerie ne pouvait manquer d'arriver dans un état où l'avancement était exclusivement réservé à l'ancienneté, où le mérite le plus transcendant était condamné à la nullité, à moins qu'il ne fût mis en scène par un événement de cette nature. Il faut convenir qu'il aurait mieux valu créer un lieutenant-général avant son tour, que d'exposer ces deux généraux à un affront semblable; leur dévouement est sans contredit louable; mais osait-on espérer de leur part un désintéressement dont l'histoire offre si peu d'exemples?

en conséquence, qu'à se maintenir, jusqu'à cette époque, en évitant de se laisser entourer. Si cela ne pouvait s'opérer que par une retraite, il fallait la diriger de manière à conserver ses communications avec les corps qui devaient le renforcer, à soutenir Dresde, et empêcher les Autrichiens de s'établir solidement en Saxe.

Le choix des mesures tendantes à un tel résultat, devait être déterminé sur les mouvemens ultérieurs du maréchal Daun; or, celui-ci était parti, le 6, de Ditersbach, avait passé l'Elbe à Pirna, le 7, et campé à Lockwitz, pendant que l'armée des Cercles prenait position à Freiberg.

Dès que les généraux prussiens en furent informés, ils se réunirent, dans la nuit du 7 au 8, et résolurent de se mettre en mouvement au point du jour, pour se porter à Meissen, avant d'être entièrement cernés. On expédia deux officiers au général Schmettau, commandant de Dresde, pour l'en prévenir, et l'engager à se défendre vigoureusement jusqu'à l'arrivée des secours. Ces officiers étaient chargés de ramener les équipages du prince Henri, les conseillers du cabinet du roi, et les chiffres. On peut se faire une idée de la sensation que cette évacuation causa dans la capitale. La majeure partie des habitans n'était pas portée pour les Prussiens; aussi Daun fut-il bientôt instruit du projet de leurs généraux. C'est justement ce que désirait Finck, dont le dessein

n'était pas d'aller à Meissen; mais de gagner quelques jours, en donnant à Daun, un avis qui l'engageât à ralentir les préparatifs d'une conquête qui lui paraissait dès-lors facile.

Finck se rendit à Dresde au point du jour, et fit part de son projet au commandant; il mit à l'ordre de l'armée, de cuire les vivres et de se tenir prêt à marcher. Le capitaine de pontonniers fut chargé de jeter, dans le plus grand silence, un pont au-dessous de la ville, vers lequel on ouvrit de la porte de Wildsruf et du camp trois débouchés. Daun fit après-midi une légère reconnaissance.

Le 9 novembre, à six heures du matin, le parc d'artillerie et les équipages filèrent sous l'escorte d'un détachement de trente hommes par bataillon (1). A deux heures, on apprit que l'armée ennemie était en mouvement, Finck fit prendre les armes, replia les avant-postes, et se mit en marche sur deux colonnes qui traversèrent Dresde et allèrent camper sur la rive droite de l'Elbe. Leur mouvement fut couvert par 6 bataillons que

(1) Cette méthode de tirer les détachemens de tous les corps, est très-avantageuse, surtout pour une armée inférieure; un bataillon de 600 hommes rend pour un instant les mêmes services qu'un de 700 hommes. En détachant l'excédant, on ne s'affaiblit point; car on ne diminue point le nombre des corps organisés, qui constitue la force réelle d'une armée.

Finck conduisit à Plauen. Le colonel Meyer posté dans le grand parc, y fut attaqué, et disputa le terrain jusqu'au soir qu'il se retira dans le faubourg, où il fut faiblement poursuivi. Cependant Schmettau avait fait garnir les faubourgs de matières combustibles. Informé que Daun faisait élever des batteries, et voulait s'y loger, il y fit mettre le feu le 10 novembre, et ses troupes l'évacuèrent au milieu des flammes. Daun connaissait trop bien les lois de la guerre pour désapprouver cette mesure; mais comme il prévit le résultat qu'aurait son entreprise, il envoya un parlementaire au commandant, pour lui demander s'il avait l'ordre d'agir d'une manière aussi contraire aux usages des nations policées, et le rendre responsable des événemens ultérieurs. Schmettau lui répondit: qu'ayant ordré de défendre la ville jusqu'à l'extrémité; si l'ennemi s'en approchait davantage, il ne ferait pas seulement brûler le reste des faubourgs, mais encore qu'il défendrait toutes les rues, se retrancherait, s'il le fallait, dans le château électoral (1). Daun à couvert par cette réponse martiale, déclara qu'il préférait les

(1) Autant on a loué Schmettau de cette conduite énergique, autant on a blâmé Davoust d'en avoir tenu une pareille à Hambourg : l'esprit de parti dénature tout. Je suis loin d'avoir aucun motif d'être l'apologiste du dernier, mais je me suis fait un devoir d'être toujours juste.

devoirs de l'humanité, aux lauriers achetés à un tel prix; il forma le blocus de la place, et se borna à détacher le général Odonel à Gersdorf, de l'autre côté de l'Elbe, afin d'observer les Prussiens.

Tandis que ces événemens se passaient, les généraux Wedel et Dohna s'étant réunis à Berlin, conformément aux ordres du roi, se dirigèrent sur Torgau avec 23 bataillons et 32 escadrons.

L'armée des Cercles, avait détaché du camp de Freiberg le général Haddick pour s'emparer de cette place, qui renfermait un des grands magasins du roi; on savait qu'elle n'était ceinte que d'un simple retranchement, et gardée par 2 bataillons. Le général Wedel s'était fait précéder sur la rive droite de l'Elbe par un détachement sous le major Lossow. Cet officier, instruit par quelques prisonniers du projet de Haddick, en rendit compte à Wedel, qui arriva, le 10 décembre, à Hertzberg. A l'approche des Impériaux, devant Torgau, le colonel Grolmann, commandant de la place, prit la résolution de sortir à leur rencontre, persuadé qu'il leur en imposerait assez pour gagner quelques heures, et donner le temps à l'armée d'arriver. Cette ruse réussit, Haddick n'imagina pas qu'une simple garnison osât venir au-devant de lui; il crut que Wedel était à Torgau, et suspendit l'attaque. Sur ces entrefaites, 5 esca-

drons entrèrent dans la place, où le reste du corps ne tarda pas à les suivre. Dohna y arriva, le 14. Le lendemain, Haddick fut attaqué à Eulenbourg, battu et repoussé avec perte sur Grimma; il attira à lui les généraux Kleefeld, Lichtenstein, Ried et Luzinsky, qui se trouvaient à Meissen. La petite armée prussienne campa alors près d'Eulenbourg.

L'armée des Cercles, qui devait concourir au grand projet de Daun, et débuter par la prise de Leipzig, s'était dirigée, le 12, sur cette ville, que bloquaient les généraux Kleefeld et Lichtenstein; elle se porta, le 15, à Kolditz, où elle apprit la défaite de Haddick. Cet événement et l'approche des renforts déterminèrent le duc de Deux-Ponts à renoncer à ses projets de conquêtes, et à prendre ses quartiers d'hiver aux environs de Chemnitz.

Nous avons vu que Frédéric, après avoir visité Neiss, le 7 septembre, en était réparti, le 8, pour la Saxe; ses troupes marchèrent avec une telle rapidité, que le 15 il fut de retour à Lauban. Le prince Henri chargé de couvrir la Silésie fit observer les corps de Kalnocky et et de Laudon par des divisions laissées à Landshut et Greifenberg. Laudon convaincu qu'il ne lui restait rien de bon à entreprendre, évacua la Silésie, et se retira sur Zittau.

Daun jugeant par le retour du roi que son entreprise était manquée, leva le blocus de Dresde, le 16, et se retira à Pirna. Frédéric en fut informé

à Weissemberg, où il passa la Lœbau le 17; il prit alors les 8 bataillons tirés de l'armée de Saxe après l'affaire de Hohenkirch, y joignit 20 escadrons, et marcha à Dresde avec le prince Henri. Le reste de l'armée retourna en Silésie, sous les ordres du margrave Charles, et cantonna, le 23, près de Naumbourg. Le corps de Finck leva son camp, le 20, et prit ses quartiers dans les environs de Dresde.

Le 21, le roi apprit que Daun, après avoir rasé le fort de Sonenstein, se retirait en Bohême; l'armée reçut ordre de prendre ses quartiers d'hiver, et d'expulser les détachemens autrichiens restés en Saxe. Le général Widersheim se porta à Pirna avec 2 bataillons et 5 escadrons; Hulsen, à Freiberg, avec 5 bataillons et 5 escadrons; la cavalerie quitta ses cantonnemens autour de Dresde, pour s'étendre dans les belles contrées de Leipzig et de Halle; les généraux Itzenplitz et Knoblock se dirigèrent avec 13 bataillons, dans le Voigtland, pour le faire évacuer, et prendre leurs quartiers à Zwickau et Géra. Wedel et Dohna quittèrent les environs d'Eulenbourg; le premier alla renforcer la division du Voigtland, et le dernier retourna par Leipzig, en Poméranie, afin d'en chasser les Suédois. Le corps de margrave Charles quitta aussi ses cantonnemens de Naumbourg, et prit ses quartiers d'hiver le 1er décembre, ainsi que celui de Ziethen. Frédéric partit de Dresde, le 10,

pour retourner en Silésie, il arriva, le 14, à Breslau.

En partant de Neiss, le roi avait laissé Fouquet avec 13 bataillons et 20 escadrons, pour tenir tête à Deville. Après quelques petites opérations, Fouquet ayant reçu, le 9 décembre, des renforts du margrave Charles, força son adversaire à retourner en Moravie. Les armées prussiennes occupèrent alors leurs quartiers d'hiver dans l'ordre suivant, à partir de la gauche.

1° Le corps de Fouquet de 25 bataillons et 30 escadrons, aux environs de Ratibor, Zulz, Ottmachau et Oberglogau;

2° Celui de Ziethen, consistant en 36 bataillons et 35 escadrons, dans les montagnes de Greifenberg, Hirschberg, Lœwenberg jusqu'à Silberberg;

3° Seize bataillons et 30 escadrons dans l'intérieur de la Silésie, vers Breslau, Sagan, etc.;

4° L'armée de Saxe avait 41 bataillons, cantonnés dans les environs de Meissen et Dresde et en Voigtland; sa cavalerie forte de 30 escadrons dans le voisinage de Leipzig;

5° Enfin, 3 bataillons et 30 escadrons, se trouvaient répartis dans les différens postes de l'intérieur et des montagnes.

On sait que Dohna était retourné en Poméranie avec ses 21 bataillons et 35 escadrons.

L'armée autrichienne prit ses quartiers dans

les cercles de Saatz, Leutmeritz et Bunzlau : le quartier-général était à Prague, le cörps de Harsch dans le cercle de Kœnigsgratz, celui de Deville en Moravie, l'armée des Cercles en Franconie.

Avant de passer à la relation des opérations contre les Russes et les Suédois, je ne puis me dispenser de faire quelques observations sur les précédentes.

On ne peut trop admirer la conduite de Frédéric après la bataille de Hohenkirch. La rapidité avec laquelle il conçut, pour ainsi dire, un nouveau plan de campagne, et la profondeur de ses combinaisons, sont un monument éternel de son génie. La campagne était à peu près terminée, lorsque Frédéric fut surpris et battu; toute balance entre ses forces et celles des Autrichiens se trouvait rompue; Daun, en profitant de sa supériorité, pouvait expulser les Prussiens de la Saxe, y prendre ses quartiers d'hiver et bloquer Dresde. Le roi ainsi privé d'une province, si nécessaire à l'entretien et au recrutement de ses armées, eût commencé la campagne suivante en Brandebourg. D'un autre côté, pendant qu'il aurait vainement lutté contre la supériorité de Daun, le général Harsch eut pris Neiss et se fût établi en Silésie.

Frédéric jugea en maître que Daun n'étant point pourvu d'équipage de siége, le petit corps de Finck rendrait en Saxe, les mêmes services qu'une armée; qu'il tiendrait la campagne jus-

qu'au dernier moment et se jetterait enfin dans Dresde, plus aisément qu'un corps nombreux. Il pénétra, avec la promptitude de l'éclair, ce qui lui restait à faire; et résolut de porter le théâtre de la guerre en Silésie. Si Daun le suivait dans cette province, la Saxe était sauvée; s'il se contentait de l'y faire suivre par de forts détachemens, il ne conservait plus assez de nerf pour ses opérations principales, et Dresde était également sauvé, parce que la direction intérieure de ses lignes, y ramènerait promptement la grande armée prussienne et les corps opposés aux Suédois et aux Russes, et qu'avec ses trois armées réunies, le roi accablait celle des Autrichiens affaiblie par ses détachemens. Ainsi, avant que les Russes eussent pu rassembler leurs quartiers dispersés en Pologne, pour profiter de l'absence de Dohna, le siége de Neiss était levé, la Saxe délivrée, et l'armée de son lieutenant de retour sur les frontières de la Poméranie.

Tels furent en effet les brillans résultats des lignes intérieures du roi, et de l'heureux choix d'une ligne d'opérations accidentelle. La postérité admirera toujours l'armée battue, qui change deux fois en six semaines au cœur de l'hiver la direction de la guerre, délivre deux places du premier rang, arrache, à une armée supérieure, tous les fruits de sa victoire, et la rejette au-delà de ses frontières. Un semblable résultat prouve

mieux que tous les raisonnemens systématiques, l'avantage des lignes manœuvres-intérieures contre les extérieures.

La conduite de Daun offre un grand contraste avec celle de Frédéric. Il est deux maximes reconnues à la guerre : *la première est de ne livrer bataille que lorsqu'il en peut résulter un grand avantage, ou que la position des armées la rend indispensable; la seconde est, qu'après la victoire, on ne doit pas laisser aux vaincus le temps de se remettre; mais qu'il faut les poursuivre sans relâche.* Le maréchal avait su profiter de sa supériorité et de la mauvaise position de l'armée ennemie pour l'attaquer, la surprendre et la battre. Son plan étant de chasser les Prussiens de la Saxe et de prendre Dresde, ce n'était certainement pas en rentrant au camp de Kittlitz qu'il eût forcé le roi d'évacuer ce pays. S'il osa se décider à attaquer 30 mille hommes avec 60 mille, pourquoi craignait-il d'en attaquer les débris après les avoir battus? Ses troupes avaient acquis une force morale précieuse à la guerre; celle des ennemis était au contraire détruite, et leur nombre se trouvait réduit à 22 mille. Qui l'empêchait donc de renouveler l'attaque le lendemain, de marcher sur Dresde, ou partout où l'ennemi eût porté ses pas? N'était-il pas ridicule de se retrancher devant une armée vaincue, inférieure de moitié à la sienne? En comparant cette conduite à celle du roi, la

situation du maréchal à celle du héros prussien, on aura la mesure des avantages que la guerre de vigueur a sur celle de position (1).

Le système de la plupart des généraux autrichiens, offre les mêmes défauts, la même pesanteur. Le prince de Lorraine, dans la campagne de 1757, se conduisit avec autant d'irrésolution. Dans la campagne de 1793, on a vu le prince de Cobourg, s'arrêter aux frontières de France devant une poignée d'hommes désorganisés qu'il venait de chasser de la Belgique. Ce prince, renforcé par trois corps, anglais, hollandais et hanovrien, n'en fut pas plus entreprenant, le reste de la campagne. Clairfayt, en 1795, s'arrêta devant l'armée du Rhin, qu'il avait battue deux fois. L'archiduc Charles, ce prince qui a donné des preuves de génie, resta pendant trois mois, devant l'armée de Massena, qu'il avait repoussée d'une partie de la Suisse, et qui était trop faible pour garder la ligne du Gothard au confluent de l'Aar et du Rhin. Quand on réfléchit à l'importance de la conquête de la Suisse, et qu'on compare cette conduite avec la vigueur et les talens que l'archiduc a déployés en d'autres occasions,

(1) Si la faiblesse de Daun, après la bataille de Hohenkirch est inconcevable, on peut encore moins se rendre compte de l'emploi qu'il fit de ses forces en Saxe, tandis que Frédéric courait à Neiss.

n'est-on pas autorisé à croire que le cabinet de Vienne y eut une grande part? L'attachement à ce système, justifie cette opinion, car il ne peut être commandé que par l'autorité qui décide des opérations politiques et militaires.

Fin de la campagne contre les Russes.

Les entreprises des Russes, après la bataille de Zorndorf, ne présentent que lenteur et faiblesse. Sans doute, cette lenteur était un peu excusable par le grand éloignement où l'armée se trouvait de sa base et de ses moyens de guerre; mais elle aurait pu opérer un peu plus vigoureusement après le départ du roi. La seule entreprise, digne de remarque, qu'elle forma, fut le siége de Colberg : cette place était alors très-mauvaise; mais la garnison, composée de 2 bataillons d'invalides, formant 700 hommes, était commandée par un brave. Le major Heyden organisa la bourgeoisie en compagnies pour la garde de l'intérieur, tandis que sa petite garnison se réserva la défense du chemin couvert et des ouvrages extérieurs. Il n'y avait, dans la ville, que 14 canonniers, mais on instruisit bientôt assez 130 hommes, pour leur confier le service de l'artillerie. Le général Palmbach bombarda vivement, depuis le 3 octobre jusqu'au 9, qu'il reçut l'ordre de lever le siége;

mais renforcé presqu'aussitôt, il reprit le bombardement le 11; quatre jours après, les Russes, maîtres du chemin couvert, sommèrent le commandant, qui loin de se rendre, redoubla d'activité. Sur ces entrefaites, Dohna s'étant avancé le 22 octobre, jusqu'à Stargard, poussa l'armée russe jusqu'à Drambourg, et résolut de dégager Colberg, ou du moins d'y jeter du secours : il détacha, à cet effet, le général Wopersnow, avec 5 bataillons et 9 escadrons. A l'approche de ces troupes, qui surprirent un poste de 300 grenadiers à cheval, Palmbach crut avoir l'armée entière sur les bras : il chercha, mais inutilement à surprendre la place, et ses tentatives ayant échoué, il leva le siége dans la nuit du 1er novembre.

Telle fut l'issue de la campagne des Russes, dont l'armée se retira en Pologne, par Tempelbourg, le 3 novembre. Dohna avait reçu, le 27 octobre, l'ordre de retourner en Saxe, en laissant seulement 8 bataillons sous les ordres du général Manteufel, pour contenir les Suédois, ce qu'il exécuta heureusement, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, grace au départ de ses adversaires.

Opérations des Suédois.

Je ne parlerai de ces opérations que comme objet de rapprochement, car elles sont d'ailleurs

dénuées de tout intérêt. Le marquis de Montalembert en a donné, dans sa correspondance, tout ce qu'il faut pour les dépeindre.

L'armée du général Hamilton, n'ayant pas d'ennemi devant elle, pénétra dans le Brandebourg, afin de se rapprocher de l'Oder, et d'agir de concert avec l'armée russe; quoique aucun obstacle ne s'opposât à sa marche, elle n'arriva, à Prenzlow, que le 6 septembre : c'est alors que le roi détacha Wedel avec un petit corps de 8 bataillons et 5 escadrons pour la contenir, ou du moins suspendre ses opérations. Le seul événement qui peut être cité, est l'attaque d'un carré d'infanterie suédoise, par les hussards de Moring et les dragons de Plettenberg, qui furent repoussés avec perte, malgré plusieurs charges renouvelées avec acharnement. La défense, vraiment héroïque de cette infanterie, est d'autant plus louable, qu'elle avait une plaine à traverser, et que les Prussiens venaient de détruire, sous ses yeux, la cavalerie qui devait la protéger. Hamilton campa à Rupin jusqu'au 11 octobre, Wedel prit position à Dechtow, en face de l'ennemi.

L'armée suédoise, qui manquait de tout et se trouvait dans un état vraiment pitoyable, se retira le 18, sur Prenzlow : elle fut poursuivie par les Prussiens qui surprirent un de ses détachemens à Boitzenbourg. Le corps de Wedel ayant été appelé en Saxe, fut remplacé par une partie de

l'armée de Dohna, aux ordres du général Manteufel. Les opérations n'offrent plus d'intérêt pendant cette période; elles se ressentent de la position de l'armée suédoise (1); mais lorsque Dohna, après avoir atteint son but en Saxe, revint avec son corps, le général Lattingshausen, qui avait succédé à Hamilton, se retira jusqu'à Stralsund, en laissant 1,300 hommes dans Demmin et 1,400 dans Ancklam, qui tombèrent peu de jours après au pouvoir des Prussiens. Dohna répartit alors ses quartiers d'hiver dans la Poméranie et le duché de Mecklenbourg.

L'expulsion des Suédois mit fin à la campagne de 1758, qui eut d'ailleurs moins de changemens de fortune que la précédente, mais fut bien plus savante, car les marches y furent mieux combi-

(1) Je crois devoir citer la délibération d'un conseil de guerre qui peut faire connaître la situation de cette armée. Ce conseil avait été assemblé pour délibérer sur les quartiers d'hiver à prendre, lorsque le pays serait épuisé. Tous les membres déclarèrent qu'on n'avait point eu d'instruction, et qu'on s'en référait à celles données précédemment au maréchal Unger. Or, ces instructions portaient de rester dans le pays. Le général Hamilton observa que l'intention du roi ne pouvait être de tenir l'armée dans une contrée où elle mourût de faim. *Les membres répliquèrent que le roi n'avait pas ordonné d'empêcher l'armée de mourir de faim, mais bien de la tenir dans le pays ennemi, et qu'il fallait obéir à la lettre.* Cette décision fait croire qu'ils n'étaient pas à jeûn, et qu'ils eussent mieux raisonné en se décidant à attaquer l'ennemi, lorsqu'ils en eurent de si belles occasions.

nées et plus rapides; les positions mieux choisies. Le roi forcé d'évacuer la Moravie, se jette en Bohême et donne à sa retraite tous les avantages et la vivacité d'une invasion; il l'effectue, sans être entamé, devant des forces supérieures et dans un pays extrêmement difficile. Arrivé sur la ligne de ses frontières, il vole à l'armée russe, la repousse et la met hors d'état de rien entreprendre. Pendant cette marche, Daun, plus sage que l'année précédente, sent tous les avantages de la conquête de la Saxe et l'envahit; Frédéric y revient comme l'éclair, et déjoue les projets des Autrichiens. Mais ici la scène change de nouveau; il est surpris et battu à Hohenkirch; son camp tombe au pouvoir de l'ennemi; il est coupé de la Silésie. Le héros embrasse, d'un coup-d'œil rapide, l'ensemble de ses différentes lignes d'opérations; il trompe Daun, gagne plusieurs marches sur son flanc droit, vole en Silésie, rejette en Moravie l'armée qui menaçait cette province, dirige les corps opposés aux Russes et aux Suédois sur la Saxe, au moment même où il y retournait; et force aussi son adversaire à se retirer en Bohême. Mettant ainsi en action l'élite de ses troupes sur tous les points de ses frontières, il les sauva successivement. Les mêmes braves qui combattirent sous les murs d'Olmutz en Moravie, se retrouvèrent en Bohême et au fond de la Marche; réunis en Saxe, ils retournèrent en Silésie, pour revenir

dans cette première province d'où ils vont en Silésie pour la troisième fois! Quel contraste entre la fin de cette campagne et les débuts de celle de 1756. En payant le tribut d'éloges que mérite l'activité du roi, il faut convenir néanmoins qu'il fut puissamment secondé par la singulière inaction et le manque d'énergie de ses adversaires; les généraux les plus médiocres du 19e siècle, auraient mis par une invasion hardie et rapide, le roi hors d'état de soutenir la guerre plus longtemps, pourvu que leurs cabinets eussent agi de bonne foi et de concert.

La conduite du duc Ferdinand mérita aussi les plus grands éloges. Placé à la tête d'une armée qui venait de poser les armes et qui était composée de dix nations différentes, il parvint, par la supériorité et la vigueur de ses manœuvres, à chasser une armée nombreuse de provinces immenses, et à s'emparer de toutes les places fortes qui s'y trouvaient. Obligé de céder à son tour, à la trop grande disproportion de forces, il repassa le Rhin, défendit savamment les rives de la Lippe, et arracha, par ses combinaisons, tous les avantages que les ennemis avaient remportés sur des divisions de son armée. Il donna, en un mot, le véritable modèle d'une guerre défensive. Nous allons passer maintenant à l'examen du choix des lignes d'opérations du roi, et comparer celles de 1756

et 1757, à celles de 1758; et nous terminerons par une revue générale de toutes les lignes d'opérations suivies dans les guerres de la révolution jusqu'à la campagne de 1800 (1).

---

(1) Je rappelle à mes lecteurs que ce chapitre fut rédigé en 1804, ainsi que le suivant, et que la dernière campagne, dont on pût faire alors mention, était celle de 1800.

CHAPITRE XIV.

Observations générales sur les lignes d'opérations. Maximes sur cette branche importante de l'art de la guerre (1).

En donnant la relation des campagnes de 1756 et 1757, j'ai émis quelques maximes qui dérivaient immédiatement des événemens. Mais il m'a paru nécessaire de réunir en un chapitre toutes les combinaisons qui se rattachent à l'établissement des lignes d'opérations.

Cette tâche devrait sans doute être réservée à un homme plus exercé que moi, à un de ces militaires qui joignent à une instruction profonde, le talent de faire disparaître la sécheresse du sujet par le charme du coloris. Pénétré de toute mon

(1) J'ai long-temps balancé sur la place et les bornes que je donnerais à ce chapitre. Si je l'avais placé au commencement, on n'aurait pas saisi aussi bien les événemens auxquels il se rapporte, puisqu'on n'en n'avait pas encore la relation; si je l'avais mis à la fin de l'ouvrage, il eût pu être conçu sur un plan plus étendu, mais on aurait lu la relation de vingt campagnes sans connaître le principe auquel les observations et les jugemens se rattachaient. Je me suis enfin décidé à le placer à la suite de l'invasion de la Moravie.

insuffisance, j'ai prévenu que ma seule ambition était de donner des points de comparaison, des rapprochemens intéressans pour l'art, puisés dans ces deux périodes les plus importantes et les plus célèbres. Sous ce rapport, j'ose espérer d'atteindre mon but. Avant de passer à une discussion sur les combinaisons des lignes d'opérations, définissons ce que l'on doit comprendre sous cette dénomination.

Les lignes d'opérations doivent être considérées sous deux points de vue. 1° *Celui des lignes territoriales ; 2° celui des lignes-manœuvres.* Cette distinction sera peut-être mal accueillie, parce qu'elle est nouvelle; je m'efforcerai de la justifier.

J'entends par lignes d'opérations territoriales, celles que la nature ou l'art ont tracées pour la défense ou l'invasion des états. Les frontières couvertes de forteresses, celles qui sont défendues par la nature, des chaînes de montagnes, des grands fleuves, la mer, ou autres obstacles insurmontables, forment à mon avis la première combinaison des lignes d'opérations; les dispositions du général pour les embrasser dans leur développement, les parcourir offensivement et les couvrir défensivement, exigent une seconde combinaison plus importante encore, et presque toujours décisive; elle est sans contredit liée avec la précédente, mais comme elle présente un point de vue tout différent, j'ai cru pouvoir la désigner exac-

tement par le titre de *lignes-manœuvres*, parce qu'elle est réellement la base de la stratégie. Quelques exemples ne seront pas inutiles pour rendre mon idée plus intelligible.

Les trois grandes lignes d'opérations de la France contre l'Autriche, sont : l'Italie à droite; la Suisse et le Tyrol au centre; l'Allemagne à gauche : celles qui sont les plus naturelles pour entrer en Allemagne, sont celles du Mein et du Danube : voilà le matériel des lignes, qu'on ne peut soumettre qu'à un petit nombre de règles, dictées pour ainsi dire par la nature.

Frédéric est entré en Bohême, par sa ligne du centre, sur quatre points. Les armées françaises ont envahi l'Allemagne, en 1796 et 1799, sur deux lignes subdivisées. Napoléon n'a jamais opéré que sur une ligne principale : voilà des combinaisons de lignes-manœuvres. Cette dernière partie de l'art militaire, n'a jamais été réduite en principes; ses rapports avec les autres branches n'ont point été établies, et je vais essayer de le faire aussi bien qu'il me sera possible.

Définition des lignes d'opérations considérées comme manœuvres.

Les rapports de ces lignes avec celles que la nature a tracées, les positions de l'ennemi, et

les vues d'un général en chef, forment autant de classes différentes qui reçoivent un nom du caractère de ces mêmes rapports; il est important d'établir cette classification avant de passer plus loin.

Nous appellerons *lignes d'opérations simples*, celles d'une armée agissant sur la même direction d'une frontière, sans former de grands corps isolés.

Les lignes doubles et multipliées sont celles d'une armée qui opère sur la même frontière, en formant deux ou trois corps agissant isolément vers un seul ou vers plusieurs buts.

Les lignes d'opérations intérieures sont celles qu'une armée forme pour s'opposer à plusieurs lignes de l'ennemi, et auxquelles on donne une direction telle qu'on puisse rapprocher les différens corps et lier leurs mouvemens, sans que l'ennemi ait la possibilité de leur opposer une plus grande masse.

Les lignes extérieures présentent le résultat opposé; ce sont celles qu'une armée formera en même temps sur les deux extrémités d'une ou de plusieurs lignes ennemies.

J'appellerai *lignes d'opérations sur un front étendu*, celles qui seront entreprises sur un grand développement contigu, par des divisions isolées, mais appartenant à la même masse et marchant au même but. On comprendra aussi sous cette dénomination les lignes formées, par deux corps

séparés, sur une seule étendue donnée; elles formeront alors lignes doubles sur un grand front.

Les lignes profondes sont celles qui, partant de leur base, parcourent une grande étendue de terrain pour arriver à leur but.

Les lignes d'opérations concentriques, sont plusieurs lignes ou une seule divisée, qui partent de deux points éloignés, pour arriver sur un même point, en avant ou en arrière de leur base.

On entend par *lignes excentriques*, celles que parcourt une seule masse qui part d'un point, et se divise pour se porter sur plusieurs points divergens.

Enfin, les dernières combinaisons que nous présentent les opérations générales des armées sont, *les lignes secondaires* et *les lignes accidentelles*. Les premières servent à désigner les rapports de deux armées entre elles, lorsqu'elles agissent sur un même développement de frontières; ainsi l'armée de Sambre-et-Meuse était, en 1796, *ligne secondaire* de l'armée du Rhin. Les *lignes accidentelles* sont celles qu'amènent des événemens qui font changer le plan primitif de campagne, donnent une nouvelle direction aux opérations : ces dernières sont rares et de la plus haute importance; elles ne sont ordinairement découvertes que par un génie vaste et actif.

En jetant un coup-d'œil sur ces diverses combinaisons, on se convaincra combien mes idées

diffèrent de celles des auteurs qui ont écrit sur ce sujet jusqu'à ce jour. En effet, on a considéré ces lignes sous les rapports matériels seulement. Lloyd et Bulow, ne leur ont donné qu'une valeur relative aux magasins et aux dépôts des armées. Le dernier a même avancé *qu'il n'y avait plus de lignes d'opérations lorsque l'armée campait près de ses magasins.* L'exemple suivant suffira pour détruire ce paradoxe. Je suppose deux armées campées, la première sur le Haut-Rhin, en avant de Brisach, et l'autre sur le Bas-Rhin, en avant de Dusseldorf, ou tout autre point de cette frontière; j'admets que leurs grands dépôts sont immédiatement au-delà du fleuve, ce qui est sans contredit, la position la plus sûre et la plus avantageuse. Ces armées auront un but offensif ou défensif; dès-lors elles auront *lignes territoriales* et *lignes-manœuvres.* 1° Leur ligne territoriale défensive partira du point où elles se trouvent jusqu'à celui de seconde ligne qu'elles doivent couvrir; or elles en seraient coupées l'une et l'autre si l'ennemi venait à s'y établir. L'armée de Mélas aurait eu pour dix ans de munitions dans Alexandrie, qu'elle n'était pas moins coupée de sa ligne, dès que l'ennemi victorieux occupait celle du Pô. 2° Leur ligne-manœuvre serait double contre une simple, si l'ennemi concentrait ses forces pour accabler une de ces armées : elle sera double extérieure contre double intérieure, si

l'ennemi fait aussi deux corps, mais qu'il leur donne une direction telle qu'il pût les réunir plus promptement.

On voit donc que Bulow est parti d'un principe absolument faux; son ouvrage a dû nécessairement s'en ressentir, et renfermer des maximes dangereuses.

Nous allons passer maintenant à l'examen des lignes d'opérations les plus importantes, qui ont eu lieu depuis la guerre de sept ans, en 1756, jusqu'en 1800. Nous les appliquerons aux différentes classes que l'on vient de lire; et après en avoir comparé les résultats avec les causes, nous justifierons par cette masse de preuves, les maximes posées dans le chapitre VII.

Observations sur les trois lignes d'opérations de Frédéric en 1756, 1757, 1758, *et les lignes défensives qu'il adopta les campagnes suivantes.*

Un plan de campagne repose sur six combinaisons essentielles : 1° La situation politique des deux partis; 2° la situation du moment; 3° la force relative et les moyens de guerre; 4° la répartition et l'emplacement des armées; 5° la ligne d'opérations naturelle; 6° la ligne la plus avantageuse.

Je ne prétends pas qu'il faille arrêter un plan de campagne uniquement d'après une balance

exacte des moyens de guerre; on m'accordera seulement, qu'ils y entrent pour beaucoup. Ces plans, qui ne sont autre chose que le choix des lignes-manœuvres, sont soumis à beaucoup de considérations accessoires; mais je pense qu'elles doivent être subordonnées aux règles de l'art, aux principes invariables, reconnus pour en faire la base. La hardiesse, l'audace même, ces qualités, souvent nécessaires et décisives, sont toujours compatibles avec leur application. Les plus grandes preuves que l'histoire puisse nous en fournir, sont les opérations de l'armée de réserve, en 1800. Aucune entreprise ne fut plus hardie, aucune ne fut plus riche en grandes combinaisons, aucune n'était plus prudente et plus sage, puisqu'elle menaçait l'ennemi d'une ruine totale, sans courir d'autre risque que le sacrifice de l'extrême arrière-garde.

En appliquant ces maximes aux différentes lignes d'opérations de Frédéric, on sera forcé de convenir que les plans accidentels qui lui furent inspirés, dans le cours d'une campagne, par la tournure des événemens, l'emportèrent de beaucoup sur ses plans primitifs.

On a vu, par la description du théâtre de la guerre, que la Prusse avait trois lignes d'opérations contre l'Autriche, celle de gauche contre la Moravie, celle du centre sur la Bohême, celle de droite sur la Saxe. La première était la plus

favorable aux opérations, sous le rapport militaire, parce que les communications y étaient moins pénibles : si Frédéric poussait ses vues jusqu'à Vienne, centre de puissance de ses ennemis, elle l'y conduisait plus rapidement et avec moins de difficultés; mais bornait-il au contraire ses projets aux provinces limitrophes de ses états, elle se trouvait alors la plus longue des trois, parce qu'elle était plus éloignée du Brandebourg, centre de sa propre puissance.

Le roi savait bien qu'il existait une coalition contre lui; et s'il n'en connaissait peut-être pas tous les membres, il ne doutait pas qu'elle fût formidable. Les préparatifs de l'Autriche avaient donné lieu à quelques communications diplomatiques, et Frédéric, persuadé qu'on le jouait, résolut de prévenir ses ennemis, et d'attaquer le plus redoutable de tous. Mais le choix de sa ligne ne répondit pas à son intention : il espérait porter à l'Autriche un coup terrible et effrayer assez les autres pour les empêcher d'entrer en action simultanément. Cependant il ne fit rien pour obtenir ce résultat. Il était plus probable que Frédéric pousserait jusqu'à Vienne, avec 105 bataillons et 160 escadrons, dans la stupeur de ses autres ennemis; qu'il ne résisterait dans ses états, avec 80 mille hommes, comme il le fit ensuite, lorsque les Russes furent maîtres de la Prusse, les Suédois de la Poméranie, les Français de la Saxe, et les

Autrichiens de la moitié de la Silésie. Devait-il redouter 20 mille Saxons qu'il laissait au loin sur son flanc droit, et qui n'étaient pas en guerre avec lui? S'il avait poussé aux rives du Danube, comme on ne peut en douter, l'électeur de Saxe, intimidé, n'aurait-il pas brisé les liens forcés qui l'attachaient à l'Autriche? il se serait bien gardé de rien entreprendre contre un prince qui eût fait trembler la première puissance de l'Europe jusques dans sa capitale.

Lorsque Frédéric médita l'invasion de la Saxe, il est certain qu'il n'y avait pas 30 mille Autrichiens en Bohême, et 20 mille en Moravie. S'il eût exécuté, à cette époque, la marche rapportée dans le chapitre X, c'est-à-dire qu'il eût rassemblé son armée à Neiss, pour menacer les deux provinces à la fois, et maintenir la division des forces impériales, et qu'il eût opéré vivement à gauche, il eût incontestablement détruit l'armée de Moravie, avant qu'elle pût être soutenue. Dans quinze jours, 80 bataillons et 120 escadrons prussiens se seraient facilement avancés aux portes de Vienne, couverts par le reste de l'armée qui eût masqué Olmutz. Les troupes qui gardaient la Bohême eussent été embarrassées de trouver une issue pour se réunir aux forces qui devaient secourir la capitale. Qu'eût risqué Frédéric à cette entreprise? Rien, que de dicter des lois à l'Autriche, ou de battre en retraite avec perte de quelques

milliers d'hommes; cette différence de chance était le plus puissant motif pour la tenter.

On objectera peut-être que les 30 mille Autrichiens, stationnés en Bohême, auraient pu compromettre le salut de l'armée; mais croit-on, qu'ils seraient restés tranquillement dans ce royaume, pour couper la retraite aux Prussiens, tandis que Vienne était près de succomber? Cependant en admettant cette supposition invraisemblable, les 25 bataillons et 40 escadrons que le roi eût laissés en Moravie, n'étaient-ils pas plus que suffisans pour couvrir sa ligne d'opérations? Ne fallait-il pas, pour lui couper la retraite, garder les lignes de la Saxe, de la Bohême et de la Moravie, sur un front de 150 lieues? On ne coupe pas aisément 100 mille hommes d'une frontière aussi étendue, lorsqu'ils sont conduits par un Frédéric Si les 30 mille Autrichiens s'étaient retirés sur le Danube, le roi eût pu attirer le corps de Moravie, et livrer, avec la masse de ses forces, sous les murs de Vienne, une bataille qui décidait du sort de l'Autriche, et dont la perte n'eût entraîné que l'évacuation des provinces conquises.

Au commencement de la campagne de 1757, le roi pouvait encore tenter cette entreprise avec succès. Les Autrichiens étaient divisés. Les Français n'étaient pas en action contre lui; les Russes se tenaient toujours sur leurs frontières; l'armée des Cercles n'existait pas. Celle des

Prussiens était forte d'environ 100 mille hommes, dont 30 mille de la meilleure cavalerie du monde; Frédéric, en laissant quelques-uns de ses bataillons de garnison en Saxe, n'avait rien à craindre; il aurait pu se porter en masse sur l'extrême droite de la ligne autrichienne, dont le front partait des frontières de Saxe, longeait celles de la Bohême, de la Silésie et de la Moravie, et ne présentait, nulle part, d'obstacles insurmontables.

Le grand homme sentit enfin, en 1758, que sa ligne naturelle, et la plus avantageuse, était la Moravie; qu'en envahissant cette province, il obligerait les Autrichiens à découvrir la Bohême pour voler au secours de leur capitale. Il entreprit cette invasion avec une armée bien moins forte que celle campée à Konigsgratz, et qui se trouvait plus à portée de soutenir cette ligne, que dans les campagnes précédentes. Outre cela, la présence des Russes, sur l'Oder, et de l'armée des Cercles en Saxe, l'avait obligé à diviser ses forces, et devait l'empêcher de trop s'éloigner de son centre. Malgré cette énorme différence de circonstances, si le roi n'avait pas mis autant de lenteur dans le siége d'Olmutz; qu'il eût réuni ses forces pour attaquer Daun, lorsqu'il prit position à Predlitz; enfin, qu'il n'eût pas aussi imprudemment exposé toutes ses ressources dans un seul convoi, il aurait vraisemblablement rejeté les

Autrichiens sur le Danube; mais il fallait, pour cela, combattre Daun, ou le harceler, sans le laisser respirer une minute. Cette guerre de vigueur n'était pas alors très-bien connue; on s'exagérait la consommation d'hommes qu'elle entraînait, et le roi n'avait pas, à cette époque, de moyens suffisans pour renforcer son armée, à mesure qu'elle embrasserait une ligne plus profonde, et qu'elle s'affaiblirait. Tels furent vraisemblablement les motifs qui tinrent Frédéric dans l'inaction dans les plus beaux momens de cette campagne.

Quoi qu'il en soit, le choix de la ligne de Moravie était commandé en 1756 et 1757, 1° par la situation politique des deux partis; 2° par la force relative des moyens de guerre, puisqu'au lieu de quatre armées, on n'en avait qu'une à combattre; 3° par la répartition et le placement des forces ennemies, car elles étaient disséminées, et ne couvraient pas cette province; 4° par la ligne d'opérations naturelle; 5° parce qu'elle offrait, dans le moment, les chances les plus avantageuses au roi.

Lorsque Frédéric y porta le théâtre de la guerre, en 1758, ce choix n'était motivé, au contraire, que sur la considération des lignes naturelles, car les autres chances avaient tourné en faveur des ennemis. S'il avait fait, en 1756, ce qu'il projeta en 1758, il est indubitable que l'Autriche

aurait été envahie, et à deux doigts de sa perte; qu'une partie de ses provinces aurait payé les frais de la guerre, et que la Prusse eût acquis la supériorité sur sa rivale. On verra, par la suite, quelques exemples aussi frappans de l'importance du choix des lignes d'opérations, et de son influence sur le sort des armées et des empires.

Après avoir examiné ce que Frédéric aurait pu et dû faire dans ces trois campagnes, jetons un peu les yeux sur ce qu'il fit. L'invasion de la Moravie n'ayant point été tentée en 1756, celle de la Saxe était, sans contredit, la plus belle opération à entreprendre, non pas tant sous le rapport militaire et topographique, que pour les résultats politiques. En effet, si la Saxe eût été province autrichienne, il eût beaucoup mieux valu envahir la Bohême, parce que la disposition des frontières est telle, que la Saxe est nécessairement au pouvoir des Prussiens, dès qu'ils sont maîtres de la Bohême. Mais il n'était pas uniquement question de faire évacuer la Saxe par une armée autrichienne; le projet de conquête de ce pays se présentait sous un aspect tout différent: Frédéric, en le méditant, voulut s'emparer du pays qui couvrait la plus faible de ses frontières; mettre ses états héréditaires à l'abri d'invasion; renforcer ses armées des troupes saxonnes, les recruter de la population de cet électorat, l'administrer, en former en un mot une colonie prussienne. Sous ce rapport, on ne saurait disconve-

nir, qu'une invasion *momentanée* de la Bohême n'entrait pas en balance avec les avantages de la conquête de ce pays.

Mais lorsque le roi s'en fut rendu maître, en 1756, rien ne l'empêchait d'entrer en Moravie l'année suivante, comme il le fit lorsqu'il n'était plus temps. Il livra inutilement les sanglantes batailles de Prague et de Kollin, tandis qu'en se portant alors de Neiss sur Olmutz, il eût battu Daun avant que le prince Charles arrivât à son secours ; et si ce prince était accouru pour couvrir Vienne et le Danube, Prague et toute la Bohême auraient été à la disposition des Prussiens, comme les opérations que nous avons rapportées dans le chapitre X l'ont prouvé.

Il résulte de tout cela, que le roi choisit dans cette seconde campagne, une mauvaise ligne territoriale : les manœuvres par lesquelles il en embrassa le développement, et que je nommerai *lignes-manœuvres*, étaient également hasardées ; car elles étaient *doubles*, à une grande distance, comme la figure suivante le démontre :

A A
Corps du roi.
Corps de Schwerin.
B
C D

Un grand fleuve (l'Elbe) se trouvait entre les deux corps d'armée, séparés au moins de quinze marches; si les Autrichiens avaient occupé une des deux positions A ou B, qu'ils eussent porté la masse de leurs forces sur l'une des deux rives de l'Elbe, en C ou en D, en détruisant les ponts, et éclairant le cours de ce fleuve, on peut assurer qu'ils auraient accablé un de ces deux corps. Que serait alors devenu l'autre? n'aurait-il pas été forcé à la retraite, comme l'armée du Rhin le fut dans une situation absolument pareille en 1796?

La seule hypothèse, qui eût mis en défaut les dispositions de Frédéric, était le rassemblement des Autrichiens; mais ils suivirent un système absolument inverse; leur armée, voulant tout couvrir, forma quatre grandes divisions, dont les extrémités étaient beaucoup plus éloignées que les deux lignes des Prussiens entr'elles. Ces quatre divisions formant ainsi ligne extérieure, leur réunion ne put avoir lieu que sur un point concentrique, fort en arrière des frontières. Aussi Frédéric sût-il mettre à profit les fautes du maréchal Brown. Une preuve que ce grand homme regardait, en tout autre cas, une ligne double comme vicieuse, c'est qu'il a toujours blâmé les grands détachemens, et qu'il mit toute sa science à forcer les Autrichiens et leurs alliés à suivre ce système.

Les lignes territoriales que le roi prit, dans les

campagnes, de 1759 à 1762, furent constamment les mêmes, parce qu'elles ne furent que défensives. Les Russes agissant de concert avec les Autrichiens, il n'aurait pas continué sans danger une guerre d'invasion qui, l'éloignant de son centre de puissance et de moyens, eût permis à l'une des trois armées ennemies, de lui porter des coups irréparables. D'ailleurs, il opéra toujours sur trois lignes intérieures, portant successivement sa masse sur chacune d'elles, tandis que les deux autres se maintenaient par une défensive bien combinée.

La figure I[re] de la planche 20, démontre l'avantage de ces dispositions. Les trois lignes intérieures A indiquent les trois corps d'armée prussiens; les quatre lignes extérieures B ceux des ennemis. Le roi se portait rapidement avec la masse de ses forces sur celui des trois points A, où le danger était le plus pressant. Il y rétablissait ses affaires, et volait sur un autre. Après la bataille de Hohenkirch, il sût, par un vrai coup de maître, réunir ses trois corps en Saxe, et arracher à Daun les fruits de sa victoire. Ainsi, depuis 1758, le roi opéra successivement en Saxe, en Silésie, et dans le Brandebourg. Il avait laissé échapper, en 1757, le moment de faire la guerre d'invasion; il le sentit, et c'est peut-être pour avoir changé de système qu'il s'est maintenu avec tant de gloire contre des forces aussi disproportionnées.

En se reportant aux différentes époques de la guerre de sept ans, on demeurera convaincu que, si le roi manqua ses premières lignes d'opérations et ses plans primitifs, le choix de ses lignes accidentelles fut toujours habile. En effet les marches contre l'armée combinée, et son retour en Silésie, en 1757; l'invasion de la Bohême après la levée du siége d'Olmutz; les mouvemens qui suivirent la bataille de Hohenkirch; enfin, sa marche en Silésie, en 1760, sont des chefs-d'œuvre de l'art.

Il y a sans doute du mérite à bien combiner un plan de campagne; mais il est rare qu'on puisse l'exécuter entièrement; un événement imprévu, tel que la perte d'une bataille, change quelquefois complètement la direction de la guerre: c'est dans ces occasions importantes, dans ces momens de crise, que le génie se développe avec plus d'éclat. Un général ordinaire est presque toujours embarrassé; Frédéric ne le fut jamais, et ses opérations inopinées sont autant de leçons pour les gens de l'art. Nous avons déjà observé, dans le chapitre précédent, qu'il a justifié par sa marche en Bohême, une maxime importante, celle *de diriger les retraites parallèlement à la ligne de ses frontières*; par son application, l'armée prussienne, au lieu d'attirer le théâtre de la guerre en Silésie, le porta dans les provinces ennemies. Si les Autrichiens avaient profité de cette leçon

dans les guerres de la révolution, ils n'auraient probablement pas abandonné tant de pays, et le théâtre des opérations n'eût pas été transféré en deux campagnes, des rives de l'Oise sur les bords du Danube, au cœur de l'Allemagne. C'est assez de preuves pour démontrer l'importance des lignes accidentelles; il serait inutile d'en fournir un plus grand nombre. Je vais maintenant analyser les lignes d'opérations des Autrichiens et des Français sur le Rhin.

Observations sur les lignes d'opérations choisies par les Autrichiens et les Français dans la guerre de sept ans.

Nous avons déjà donné la description des lignes d'opérations territoriales des Autrichiens; il reste à examiner les manœuvres au moyen desquelles leurs généraux en embrassèrent le développement, soit dans la défensive, soit pour l'invasion des provinces ennemies.

Un coup-d'œil sur la carte générale, fera voir que la Bohême était le point central d'où les Autrichiens pouvaient diriger la masse de leurs forces avec le plus d'avantage.

Les frontières des trois lignes forment presque un angle saillant. (*Voyez pl.* 20, *fig.* 2). J'aurai occasion de démontrer plus tard combien cette configuration est avantageuse à la Bohême, quoi-

que Lloyd ait prétendu le contraire; mais il faut observer ici que, par cette position, les Prussiens étaient forcés d'agir sur deux lignes extérieures, tandis que leurs ennemis pouvaient les faire intérieures, ou même n'en avoir qu'une simple : en effet, si les premiers avaient laissé la Saxe ou la Silésie à découvert, rien n'eût empêché la grande armée autrichienne de s'emparer, en manœuvrant avec vigueur, de celle qui aurait été abandonnée. Cette position *centrale* de la masse de ses forces devenait d'autant plus avantageuse, qu'un grand fleuve partageait l'angle saillant et coulait diagonalement vers la Saxe et le centre des états prussiens; ses opérations sur l'une ou l'autre de ces provinces étaient donc favorisées par la ligne de l'Elbe, au moyen de laquelle une division aurait contenu un des corps ennemis, au moins assez long-temps pour que l'armée pût accabler l'autre. Le roi dut son salut à la manière vicieuse dont les généraux ennemis opérèrent.

En 1756, l'armée autrichienne n'étant pas en mesure, ne chercha qu'à délivrer les Saxons. En 1757, les dispositions du maréchal Brown, sous les rapports offensifs et défensifs, furent également vicieuses; au lieu de profiter de sa position centrale pour tenir ses forces réunies, il forma quatre grandes divisions sur un développement de quatre-vingts lieues; un système pareil n'est bon ni pour l'attaque ni pour la défense. Après

la bataille de Kollin, au lieu d'opérer en masse sur l'Elbe et sur la Saxe, où l'armée française marchait, le prince Charles fit des efforts loin du but principal, et perdit un temps précieux devant les places de la Silésie.

En 1758, Daun fut plus sage; après la levée du siége d'Olmutz, et la marche du roi contre les Russes, il se dirigea sur Dresde; mais alors l'armée française n'était plus en Saxe, et le maréchal perdit son temps dans des positions inabordables; il détacha même 20 mille hommes sur Neiss, quoique cette expédition n'offrit qu'un faible intérêt, lorsqu'on pouvait accabler le prince Henri, et porter rapidement le théâtre de la guerre dans le Brandebourg. La formation de cette double ligne et la lenteur firent perdre au maréchal les fruits d'un bon plan; elles permirent au roi de réparer les pertes de la bataille de Hohenkirch, par la manœuvre savante, rapportée dans le chapitre XIII.

En 1759, Daun prend Dresde et manœuvre en Lusace; les Russes gagnent la bataille de Kunesdorf, et marchent vers la même province. Cette combinaison concentrique des opérations, la seule qui eut lieu dans cette guerre, met Frédéric à deux doigts de sa perte; la lenteur compassée du maréchal autrichien gâte tout, et l'expérience prouve que : *deux armées, qui manœuvrent*

sur une même frontière, sous des chefs différens, ne valent pas mieux que deux lignes d'opérations extérieures. Les Russes retournent en Pologne, sans avoir pu convenir d'un plan d'opérations.

En 1760, les premières dispositions des coalisés ne sont pas mieux combinées. Le roi, en marchant trop tard en Silésie, attire toutes les forces ennemies sur cette province; mais il conserve une position centrale, et bat Laudon à Liegnitz. Les armées russe et autrichienne, distantes seulement de quelques marches, ne peuvent s'entendre, ni combiner un mouvement. Les Russes marchent excentriquement, en s'éloignant de leurs alliés, pour descendre l'Oder, et faire une diversion sur Berlin. Daun isolé, est repoussé dans les montagnes de la haute Silésie. Lorsque les Russes retournent en Pologne, les opérations deviennent plus actives; les armées des deux partis marchent en Saxe, où le roi gagne la bataille de Torgau sur une partie des forces autrichiennes.

En 1761, les efforts principaux se font en Silésie, quoique la possession de Dresde permît de les diriger, avec beaucoup plus de succès, en Saxe et même sur le Brandebourg. Le roi, par ses dispositions et le camp de Buntzelwitz, arrête Laudon et les Russes qui, malgré leur énorme supériorité, se bornent à des parades, à des dé-

monstrations qui n'aboutissent à rien. Daun reste toute la campagne à Dresde, sans tirer parti de sa situation.

En 1762, Frédéric débarrassé des Russes, reprend Schweidnitz, et repousse Daun dans les montagnes. Le prince Henri bat la double ligne d'opérations en Saxe, et l'Autriche fait la paix après sept campagnes, où ses généraux gagnèrent plusieurs batailles sans en obtenir le moindre résultat.

Les généraux français ne furent ni plus habiles ni plus heureux.

Dès la campagne de 1758, ils formèrent deux lignes d'opérations, en Hesse et sur le Weser, dans un développement de 100 lieues. Ferdinand, en manœuvrant sur l'extrémité gauche de cette ligne, n'eut à combattre que des corps isolés, qu'il força à se retirer derrière le Rhin.

Contades qui prit le commandement après la bataille de Creveldt, saisit les avantages de la ligne du Rhin dont il tenait toutes les places, et que son adversaire avait eu la témérité de franchir par sa droite, en venant se placer entre la mer du Nord, une armée supérieure, et les frontières de France. Nous avons vu, dans le chap. IX, combien le maréchal aurait pu tirer parti de toutes ces chances, s'il avait opéré, par sa droite, avec un peu plus de rapidité et de vigueur. Il tenait une position semblable à celle de Napoléon

sur la Saale, en 1806, avec encore plus d'avantage, puisque Wesel, qui était à la ligne du Rhin ce que Magdebourg était à celle de l'Elbe, se trouvait en son pouvoir; tandis que Bonaparte n'avait pas Magdebourg.

A la fin de la campagne, les deux armées françaises perdirent tous les fruits de leurs succès partiels, parce que le duc, en prenant une position centrale, rompit le concert de leurs opérations; elles perdirent ainsi leur temps à des mouvemens décousus, à une correspondance sans fin, à des mémoires et des plans sans résultat.

A l'ouverture de la campagne de 1759, Ferdinand voulant profiter des avantages de sa ligne intérieure, résolut d'accabler le corps qui se trouvait dans le pays de Hesse, pendant que la grande armée restait tranquille dans ses quartiers d'hiver; la réussite de ce plan aurait amené la ruine totale de l'armée de Broglie; la bataille de Bergen en décida autrement, parce que le duc n'était pas assez fort pour remplacer ses pertes et renouveler une attaque le lendemain d'un échec. Enfin les Français comprirent qu'il était plus avantageux d'opérer réunis, et leurs armées se concentrèrent en Hesse; la conquête de ce pays et celle d'une grande partie de la Westphalie furent le résultat de cette combinaison; la perte de la trop fameuse bataille de Minden, qui aurait eu des suites incalculables si les armées eussent été

isolées, n'en eut de fâcheux que par la retraite précipitée de Contades, qui repassa le Weser, tandis qu'il pouvait facilement se maintenir sur la rive droite; sans cet incident, l'armée battue aurait conservé ses conquêtes, et en eût peut-être fait de nouvelles par le seul effet de sa concentration.

En 1760, Broglie réunit toutes ses forces dans l'électorat de Hesse. Ce système valut une campagne honorable et avantageuse aux armées françaises : quoique le maréchal ne sût pas profiter de sa supériorité, et ne formât aucune entreprise importante, son armée fit des conquêtes, et s'y maintint.

En 1761, la scène changea de face; on eût dit que le cabinet de Versailles se lassait de bien combiner ses plans. Les armées furent renforcées et portées à 199 bataillons et 197 escadrons; jamais la France n'en eut de plus formidable sur une seule frontière; *mais on forma deux corps à une grande distance*, l'un commandé par Broglie, et l'autre par le prince de Soubise. On fit la guerre à coup de plume; un des généraux formait des plans qui ne convenaient pas à son collègue; les mémoires remplaçaient les combats; car lorsqu'ils étaient d'accord sur une opération, l'ennemi avait eu le temps de les prévenir et en changeant ses dispositions, il les mettait dans la nécessité d'avoir recours à de nouveaux mémoi-

res. Enfin, il fallut bien se réunir; mais le commandement resta partagé. Les deux armées attaquèrent Ferdinand; celle de Broglie commença ses opérations trop tôt, et au jour fixé pour l'effort combiné, le prince de Soubise s'engagea trop tard : on fut battu; pouvait-on ne pas l'être ? Les mêmes causes produisent les mêmes effets.

En comparant les lignes-manœuvres des Autrichiens, des Russes et des Français avec celles de Frédéric, on voit qu'elles étaient combinées contre tout principe, et l'on expliquera facilement la différence de leurs résultats. Si le roi de Prusse, dans ses premières campagnes, avait possédé l'art de profiter de ses victoires, au même degré que cela s'est vu de nos jours, ces effets auraient été plus décisifs.

Observations sur les lignes-manœuvres de la dernière guerre.

Au commencement de cette lutte terrible, qui eut des chances si variées, la Prusse et l'Autriche étaient les seuls ennemis connus de la France, et le théâtre de la guerre ne s'étendait en Italie, que pour s'observer réciproquement, attendu que ce pays était trop éloigné du but. Le développement des lignes d'opérations comprenant l'espace qui s'étend depuis Huningue jusqu'à Dunkerque, présentait trois divisions principales:

celle de droite renfermait la ligne du Rhin, depuis Huningue jusqu'à Landau, et de là à la Moselle; celle du centre était formée de l'intervalle entre la Moselle et la Meuse; celle de gauche de l'étendue des frontières, de Givet à Dunkerque.

Lorsque la France déclara la guerre à l'empereur, son intention était de prévenir la réunion de ses ennemis. Elle avait alors 100 mille hommes sur l'étendue des trois lignes dont nous venons de parler, et les Autrichiens pas au-delà de 35 mille dans la Belgique. Il est donc impossible de pénétrer le motif qui empêcha les Français de conquérir cette province, où rien ne leur aurait résisté. Il se passa quatre mois entre la déclaration de guerre, et le rassemblement des forces alliées. N'était-il pas probable néanmoins, que l'invasion de la Belgique eût empêché celle de la Champagne, en donnant au roi de Prusse la mesure des forces de la France, et l'engageant à ne pas sacrifier ses armées pour un intérêt secondaire, tel que celui d'une forme de gouvernement? et si cette invasion de la Champagne n'a pas eu les su tes que tout le monde s'en promettait, à quoi a-t-il tenu qu'elle ne changeât la face de l'Europe? Cette question facile à résoudre, mais qu'il n'entre pas dans notre plan de raisonner, est une grande preuve de l'importance du choix des lignes d'opérations.

Lorsque les Prussiens arrivèrent, à la fin de

juillet, à Coblentz, il est certain que les Français ne pouvaient plus faire la guerre d'invasion, et que ce rôle était destiné aux armées coalisées. Voyons de quelle manière elles s'en acquittèrent.

Les forces des Français, sur le développement des frontières dont nous avons parlé, s'élevaient alors à 115 mille hommes environ. Répandues sur un front de 140 lieues, divisées en cinq corps d'armée, il était impossible que ces forces pussent présenter une résistance bien efficace; car pour les empêcher d'agir, il suffisait d'opérer sur le centre et de s'opposer à leur jonction. A cette raison militaire venaient se réunir toutes les raisons d'état; le but qu'on se proposait était entièrement politique; on ne pouvait l'atteindre que par des opérations rapides et vigoureuses. La ligne territoriale située entre la Moselle et la Meuse, qui formait celle du centre, moins fortifiée que le reste de cette frontière, présentait en outre aux alliés l'excellente place de Luxembourg, pour base. Elle fut donc choisie avec discernement; nous allons voir que l'exécution ne répondit pas au plan.

La cour de Vienne avait le plus grand intérêt à cette guerre, à cause de ses relations de famille, et des dangers auxquels ses provinces eussent été exposées en cas de revers. Par une spéculation politique, dont il serait difficile de rendre raison, le rôle principal fut néanmoins aban-

donné aux Prussiens; la maison d'Autriche ne coopéra à l'invasion qu'avec une trentaine de bataillons : 45 mille hommes restèrent en observation dans le Brisgau, sur le Rhin et en Flandre. Où se tenaient donc cachées les forces imposantes que cette puissance déploya dans la suite? Quelle destination plus utile à leur assigner que celle d'assurer les flancs de l'armée d'invasion? Ce système étonnant, que l'Autriche a payé d'ailleurs très-cher, n'expliquerait-il pas la résolution des Prussiens, de sortir, dès la première campagne, d'une scène où ils n'auraient jamais dû figurer?

Si je me suis laissé entraîner à cette discussion étrangère à l'art, c'est qu'elle est étroitement liée avec l'existence d'un corps qui aurait dû, non pas couvrir le Brisgau, mais le flanc des Prussiens, en faisant face à la Moselle, et contenant Luckner au camp de Metz. Il faut néanmoins convenir, que l'armée prussienne ne mit pas dans ses opérations toute l'activité nécessaire pour en assurer la réussite; elle resta huit jours dans son camp de Kons assez inutilement; si elle avait prévenu Dumouriez aux Islettes, ou qu'elle eût tenté plus sérieusement de l'en chasser, elle aurait eu encore tout l'avantage d'une masse concentrée contre plusieurs divisions isolées, pour les accabler successivement, et rendre leur réunion impossible. Je crois que Frédéric, en pareil cas, eût justifié le

propos de Dumouriez. Celui-ci disait à Grandpré, que s'il avait eu affaire au grand roi, il se trouverait déjà repoussé bien loin derrière Châlons.

Les Autrichiens prouvèrent, dans cette campagne, qu'ils n'étaient pas revenus de la manie de tout couvrir pour tout garder. L'idée d'avoir 20 mille hommes dans le Brisgau, tandis que la Moselle et la Sarre, restaient dégarnies, démontre qu'ils ont toujours eu peur de perdre un village, et que ce système les a engagés à former ces grands détachemens qui plaisaient tant à la plupart de leurs généraux. Ils n'ont jamais pensé que les gros bataillons eurent toujours raison; ils ont cru qu'il fallait occuper tout le développement des frontières, pour qu'elles ne fussent pas envahies, tandis que c'est un moyen de les rendre accessibles sur tous les points.

Je ne m'étendrai pas davantage ici sur cette campagne. J'observerai seulement que Dumouriez abandonna sans motif la poursuite de l'armée alliée pour transférer le théâtre de la guerre, du centre à l'extrême gauche de la ligne générale d'opérations : d'ailleurs il ne sut pas donner un grand but à ce mouvement, et alla attaquer de front l'armée du duc de Saxe-Teschen, tandis qu'en descendant la Meuse sur Namur, avec sa masse, il aurait pu la refouler sur la mer du Nord, vers Nieuport ou Ostende; et l'anéantir entièrement, par une bataille plus heureuse que celle de Jemmapes.

La campagne de 1793 offre un nouvel exemple de l'influence du mauvais choix des lignes. Les Autrichiens remportèrent des victoires, et reprirent la Belgique, parce que Dumouriez étendit maladroitement le champ de ses opérations. Jusque-là, on ne saurait leur faire aucun reproche; le désir de reconquérir ces riches contrées, justifie cette entreprise, sagement dirigée contre l'extrême droite du grand front de Dumouriez. Mais, lorsqu'ils eurent repoussé l'armée française sous le canon de Valenciennes; que, désorganisée, livrée à tous les ravages de l'anarchie qui désolait l'intérieur, elle se trouvait hors d'état de résister, pourquoi rester onze mois devant quelques places, et laisser aux républicains le temps de former de nouvelles armées? Lorsqu'on se rappelle la situation déplorable de la France et l'état de dénuement des débris de l'armée de Dampierre, peut-on concevoir quelque chose aux parades des alliés devant les places de Flandre?

La guerre d'invasion est surtout avantageuse, lorsque l'empire qu'on attaque est tout entier dans la capitale. Sous le gouvernement d'un grand prince et dans les guerres ordinaires, le chef-lieu de l'empire est au quartier-général; mais sous un prince faible, dans un état démocratique, et plus encore dans une guerre d'opinion, la capi-

tale est ordinairement le centre de la puissance nationale (1).

Si cette vérité avait pu être mise en doute, elle eût été justifiée dans cette occasion. La France était tellement dans Paris, que les deux tiers de la nation avait levé l'étendard contre le gouvernement qui l'opprimait.

Si après avoir battu l'armée française à Famars, on eût laissé les Hollandais et les Hanovriens en observation devant ses débris, que les Anglais et la grande armée autrichienne eussent dirigé leurs opérations sur la Meuse, la Sarre et la Moselle, de concert avec l'armée prussienne, et une partie de l'armée inutile du Haut-Rhin, il est certain qu'une masse de 120 mille hommes, aurait pu agir avec deux corps de flancs pour couvrir la ligne d'invasion. Je pense même que, sans changer la direction de la guerre, ni courir de grands risques, on aurait pu laisser aux Hollandais et Hanovriens, le soin de masquer Maubeuge et Valenciennes, et poursuivre avec le gros de l'armée

(1) La prise de Paris par les alliés décida du sort de Napoléon, mais cette circonstance ne détruit pas mon assertion. Napoléon, sans armée, avait toute l'Europe sur les bras, et la nation française, elle-même, avait séparé sa cause de la sienne. Avec 50 mille hommes de plus, on eût bien vu que sa capitale était vraiment au quartier-général.

les débris de celle de Dampierre. *Mais après plusieurs victoires, 200 mille hommes furent occupés pendant six mois à faire des siéges, sans gagner un pouce de terrain.* Au moment où ils menaçaient d'envahir la France, ils établirent 15 ou 16 corps dans des positions défensives pour couvrir leurs propres frontières! Ne semble-t-il pas voir le prince Charles de Lorraine, en 1757, décider dans un conseil de guerre qu'il n'attaquera pas Breslau avec 90 mille hommes, de peur que la garnison de Schweidnitz, forte de 6 mille hommes, ne lui coupe la retraite!

Il n'est pas moins étonnant, qu'après avoir fait, au commencement de la campagne, les plus grands efforts sur la droite de la ligne générale, on les ait portés ensuite sur l'extrême gauche; ainsi, tandis que les alliés agissaient en Flandre, les forces imposantes qui étaient sur le Rhin, ne les secondaient point; lorsque ces forces opérèrent offensivement à leur tour, les alliés restèrent dans l'inaction. Ces fausses combinaisons ne ressemblent-elles pas à celles de Soubise et de Broglie, en 1761, et à toutes les doubles lignes de la guerre de sept ans?

En 1794, la scène change totalement de face. Les Français passent d'une défensive pénible, à une offensive brillante. Les combinaisons de cette campagne ont été sans doute bien établies; mais

on les a exagérées, en les présentant comme un nouveau système de guerre.

Pour s'assurer de la justesse de mon assertion, jetons les yeux sur la position respective des armées dans cette campagne et en 1757, on voit qu'elle était à peu près la même, et que la direction des opérations se ressemble absolument. Les Français avaient quatre corps qui se réunirent en deux grandes armées, comme le roi de Prusse avait quatre divisions qui formèrent deux armées, au débouché des montagnes. Les deux grands corps prirent à leur tour une direction concentrique, en 1794, sur Bruxelles, comme Frédéric et Schwerin l'avaient prise, en 1757, sur Prague. La seule différence qui existe entre ces deux plans, c'est que les troupes autrichiennes moins disséminées, avaient en Flandre une position moins étendue que celle de Brown en Bohême; mais cette différence n'est certainement pas en faveur du plan de 1794. Ce dernier avait de plus contre lui la position de la mer du Nord; on fut forcé, pour déborder la droite des Autrichiens, de faire filer le général Pichegru entre les rives de cette mer, et la masse des forces ennemies : direction la plus dangereuse et la plus fautive, que l'on puisse donner aux grandes opérations. Ce mouvement est absolument le même que celui de Beningsen sur la Basse-Vistule, qui faillit compromettre l'armée russe en 1807.

Le sort de l'armée prussienne, rejetée sur la Baltique après avoir été coupée de ses communications, est une autre preuve de cette vérité.

Si Cobourg avait opéré comme on l'a fait de nos jours; il eût aisément fait repentir Pichegru, qui exécuta cette manoeuvre audacieuse un mois avant que Jourdan ne fût en mesure de le seconder.

La grande armée autrichienne, destinée à l'offensive, était au centre, devant Landrecies; elle se composait de 106 bataillons et 150 escadrons; elle avait sur son flanc droit le corps de Clairfayt, pour couvrir la Flandre, et à sa gauche, le corps du prince de Kaunitz. Le gain d'une bataille sous les murs de cette place lui en fit ouvrir les portes. On trouva sur le général Chapuis le plan de la diversion en Flandre, et l'on envoya à Clairfayt *douze bataillons !* Long-temps après, et lorsqu'on eut connaissance des succès des Français, le corps d'York marcha à son secours. Mais que faisait alors le reste de l'armée devant Landrecies, puisque le départ de ces forces l'obligeait à retarder son invasion? Le prince de Cobourg ne perdit-il pas tous les avantages de sa position centrale, en laissant battre successivement tous ses gros détachemens et consolider les Français en Belgique? Enfin, l'armée se mit en mouvement, après avoir envoyé une partie de ses forces au prince de Kaunitz, et laissé une division à Cateau. Si, au lieu de morceler cette grande armée, on l'eût dirigée de

suite sur Turcoing, on pouvait y réunir 100 bataillons et 140 escadrons. Quel résultat eût alors obtenu la fameuse diversion de Pichegru, coupé de ses frontières, et resserré entre la mer du Nord et deux forteresses ennemies? Le plan d'invasion des Français n'eût pas seulement le défaut radical de toutes les lignes extérieures, il pécha encore dans l'exécution : la diversion sur Courtray eut lieu le 26 avril, et Jourdan n'arriva à Charleroi que le 3 juin, plus d'un mois après. Quelle belle occasion pour les Autrichiens, de profiter de leur position centrale!

Je pense que si l'armée prussienne avait manœuvré par sa droite, et l'armée autrichienne par sa gauche, c'est-à-dire toutes deux sur la Meuse, les affaires auraient pris une tournure bien différente; en effet, s'établissant sur le centre d'une ligne disséminée, leur masse aurait certainement empêché la réunion de ses différentes parties. Il peut être dangereux d'attaquer en bataille rangée, le centre d'une armée en ligne contiguë, qui a la facilité d'être soutenue simultanément par ses ailes; mais il en est bien autrement d'une ligne de cent trente lieues.

En 1795, la Prusse et l'Espagne se retirèrent de la coalition; le théâtre de la guerre sur le Rhin se rétrécit, et l'Italie ouvrit aux armées françaises un nouveau champ de gloire. Les lignes d'opérations de cette campagne, furent encore doubles.

On voulut opérer par Dusseldorf et Manheim; Clairfayt, plus sage que Cobourg, porta alternativement sa masse sur ces deux points, et remporta des victoires si décisives à Manheim, et dans les lignes de Mayence, qu'elles forcèrent l'armée de Sambre-et-Meuse à repasser le Rhin, pour couvrir la Moselle, et ramenèrent Pichegru sous Landau.

En 1796, les lignes d'opérations sur le Rhin sont calquées sur celles de 1757, et celles de Flandre en 1794; mais obtiennent, comme l'année précédente, un résultat bien différent. Les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse partent des deux extrémités de la base, pour prendre une direction concentrique sur le Danube. Elles forment, comme en 1794, deux lignes extérieures. L'archiduc Charles, plus habile que Cobourg, profite de la direction intérieure des siennes, pour leur donner un point de concentration plus rapproché; et saisit l'instant où le Danube couvre le corps de Latour, pour dérober quelques marches à Moreau, et jeter toutes ses forces sur la droite de Jourdan, qu'il accable; la bataille de Wurtzbourg décide du sort de l'Allemagne, et force l'armée de Moreau, étendue sur une ligne immense, à faire sa retraite.

Bonaparte, en Italie, commence sa carrière extraordinaire. Son système est d'isoler les armées piémontaise et autrichienne; il réussit, par

la bataille de Millésimo, à leur faire prendre deux lignes extérieures, et les bat ensuite successivement à Mondovi et à Lodi. Une armée formidable se rassemble dans le Tyrol, pour sauver Mantoue, qu'il assiége; elle commet l'imprudence d'y marcher sur deux lignes *séparées par un lac*. L'éclair est moins prompt que le général français; il lève le siége, en abandonnant tout; se porte, avec la majeure partie de ses forces, sur la première colonne, qui débouche par Brescia, la bat et la rejette dans les montagnes. La seconde colonne arrivée sur le même terrain, y est battue à son tour, et forcée de se retirer dans le Tyrol pour communiquer avec sa droite. Wurmser, pour qui ces leçons sont perdues, veut couvrir les deux lignes de Roveredo et de Vicence; Bonaparte après avoir accablé et repoussé la première sur le Lawis, change alors de direction à droite, débouche par les gorges de la Brenta, sur la ligne de gauche, et force les débris de cette belle armée à se sauver dans Mantoue, où ils sont enfin contraints à capituler.

En 1799, les hostilités recommencent; les Français, punis pour avoir formé deux lignes extérieures en 1796, en ont néanmoins trois, sur le Rhin et le Danube. Une armée de gauche observe le Bas-Rhin, celle du centre marche sur le Danube; la Suisse, qui flanque l'Italie et la Souabe, est occupée par une troisième armée aussi forte

que les deux autres. *Les trois corps ne pouvaient être réunis que dans la vallée de l'Inn, à quatre-vingts lieues de la base de leurs opérations !* L'archiduc a des forces égales; mais il les réunit sur le centre, qu'il accable à Stockach, et l'armée d'Helvétie est forcée d'évacuer les Grisons et la Suisse orientale. Les coalisés commettent à leur tour la même faute, et au lieu de poursuivre la conquête de ce boulevard central, qui leur coûta si cher ensuite, ils font une double ligne en Suisse et sur le Bas-Rhin. Leur armée de Suisse est accablée à Zurich, tandis que celle du Rhin s'amuse, vers Manheim. En Italie, on forme la double ligne de Naples, où 32,000 hommes sont occupés inutilement, tandis que sur l'Adige, où doivent se porter les plus grands coups, l'armée, trop faible, essuie des revers accablans. Lorsque cette armée de Naples revient au Nord, elle commet encore la faute de prendre une direction opposée à celle de Moreau; Suwarof profite habilement de la position centrale qu'on lui laisse, marche à la première de ces armées, et la bat à quelques lieues de l'autre.

En 1800, tout change de face, Bonaparte est revenu d'Egypte, et cette campagne présente une nouvelle combinaison des lignes d'opérations (1);

(1) Ce chapitre a été écrit en 1803 : depuis nous avons été témoins d'événemens aussi brillans, mais qui ne furent pas plus savamment

150 mille hommes filent sur les flancs de la Suisse, débouchent d'un côté sur le Danube, et de l'autre sur le Pô; cette marche savante, assura la conquête de contrées immenses. L'histoire moderne n'avait offert jusqu'alors aucune opération semblable. Les armées françaises forment deux lignes intérieures qui se soutiennent réciproquement; les Autrichiens sont forcés, au contraire, à prendre une direction extérieure, qui les met hors d'état de communiquer. Par cette manœuvre, l'armée de réserve coupe l'ennemi de sa ligne d'opérations, et conserve elle-même toutes ses relations avec ses frontières et l'armée du Rhin, qui forme sa ligne secondaire. La *fig.* 3, *pl.* 20, démontre cette vérité, et présente la situation respective des deux partis. AA indiquent les armées de réserve et du Rhin; BB celles de Mélas et de Kray; CCCC les passages du Saint-Bernard, du Simplon, du Saint-Gothard et du Splugen. On voit par cette figure, que Mélas est coupé de sa base, et que le général français, au contraire, ne court aucun risque, puisqu'il conserve toutes ses communications avec les frontières et sa ligne secondaire.

L'analyse des événemens mémorables dont

---

combinés. Les manœuvres des Français devant Ulm et Jena; la marche des Russes sur Kaluga et la Beresina: celle des alliés sur Leipzig en offrirent une nouvelle application avec de plus grands résultats encore.

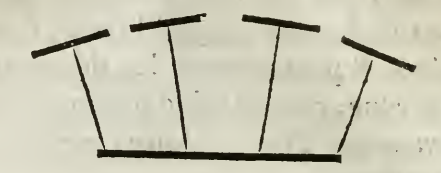
nous venons d'esquisser l'ensemble, suffira pour convaincre de l'importance du choix des lignes-manœuvres dans les opérations militaires. En effet, c'est de lui que dépend le salut et la perte des empires. Il peut réparer les désastres d'une bataille perdue, rendre vaine une invasion, étendre les avantages d'une victoire, assurer la conquête d'un pays.

En comparant les combinaisons et les résultats des plus célèbres campagnes, on verra aussi que toutes les lignes d'opérations qui ont réussi se rattachaient aux principes généraux présentés dans le chapitre VII, *car les lignes simples et les lignes intérieures ont pour but de mettre en action, au point le plus important, et par le moyen des mouvemens stratégiques, un plus grand nombre de divisions, et par conséquent une plus forte masse que l'ennemi.* On se convaincra également que toutes celles qui échouèrent, renfermaient les vices opposés à ces principes; puisque les lignes doubles extérieures et toutes les lignes multipliées tendent à présenter des parties faibles et isolées, à la masse qui doit les accabler.

Il me reste maintenant à démontrer l'influence de la configuration des frontières sur la direction des grandes opérations, et à soumettre quelques réflexions sur les lignes excentriques.

Lloyd et Bulow les ont appliquées aux retraites; le dernier surtout a prétendu qu'une retraite,

pour être bonne, devait être excentrique, comme la figure suivante :



c'est-à-dire, que l'armée, commençant cette opération d'un point donné, doit suivre plusieurs lignes divergentes, pour couvrir une plus grande étendue de frontières, et *menacer les flancs de son adversaire par ses deux extrémités.*

Avec ces grands mots de flancs, on donne un air d'importance aux systèmes les plus contraires aux principes de l'art. Une armée en retraite est toujours inférieure physiquement et moralement, parce qu'elle ne se retire que par suite de revers, ou de son infériorité numérique. Faut-il donc l'affaiblir encore plus en la disséminant? Je ne combats pas les retraites exécutées sur plusieurs colonnes pour les rendre plus faciles, lorsque ces colonnes pourront se soutenir; je parle de celles qu'on effectuerait sur des lignes d'opérations divergentes, que la figure définit. Je suppose une armée de 40 mille hommes en retraite, devant une autre de 60 mille. Si la première forme quatre divisions isolées, d'environ 10 mille hommes, l'ennemi, en manœuvrant sur deux lignes

d'opérations de 30 mille hommes chacune, ne pourra-t-il pas tourner, envelopper, disperser, et ruiner successivement toutes ces divisions? Quel moyen auront-elles d'échapper à ce sort? *celui de se concentrer.* Or, ce moyen étant opposé à la proposition de l'auteur, son système tombe de lui-même.

J'invoquerai, à l'appui de mon raisonnement, les grandes leçons de l'expérience. Lorsque les premières divisions de l'armée d'Italie furent repoussées par Wurmser, Bonaparte les rassembla toutes à Roverbella, et quoiqu'il n'eût que 40 mille hommes, il en battit 60 mille, parce qu'il n'eut à combattre que des colonnes isolées. S'il avait fait une retraite excentrique, que seraient devenues son armée et ses conquêtes? Wurmser, après ce premier échec, fit une retraite excentrique, en dirigeant ses deux ailes vers les extrémités de sa ligne de défense. Qu'arriva-t-il? la droite, quoique favorisée par les montagnes du Tyrol, fut battue à Trente; Bonaparte se dirigea ensuite sur les derrières de la gauche, et la détruisit à Bassano et à Mantoue.

Lorsque l'archiduc Charles céda aux premiers efforts de deux armées françaises, en 1796, aurait-il sauvé l'Allemagne par une manœuvre excentrique? N'est-ce pas, au contraire, à la direction concentrique de sa retraite que l'Allemagne dut son salut? Enfin, Moreau, qui avait marché

sur un développement immense, par divisions isolées, s'aperçut que ce système inconcevable était bon pour se faire détruire, lorsqu'il était question de combattre et surtout de se retirer; il concentra ses forces disséminées, et tous les efforts de l'ennemi se brisèrent devant une masse, qu'il devait observer sur tous les points d'une ligne de quatre-vingts lieues. Après de tels exemples, il n'y a, ce me semble, rien à répliquer.

Bulow a encore commis une grande erreur, en appelant retraites parallèles, celles qui ont lieu directement, d'un point donné, à la ligne des frontières; ce sont, au contraire, des retraites directes ou perpendiculaires. Les lignes de retraite sont parallèles, lorsqu'elles parcourent une étendue de pays située le long des frontières, comme fit le roi de Prusse, en marchant de Moravie en Bohême; alors la ligne de bataille de l'armée est perpendiculaire à celle des frontières, ainsi que la figure suivante le démontre :

Frontières.

A

D. C

B

AB représente la ligne de bataille de l'armée.

CD indiquent celle qu'elle va parcourir en retraite. Mais, lorsque l'armée et les frontières sont parallèles, la ligne de retraite est nécessairement perpendiculaire; la figure donnée par Bulow en est une preuve.

Frontières.

Armée.

Résumant les différentes idées renfermées dans ce chapitre, on voit que :

1° *Pour manœuvrer convenablement, il ne faut jamais former deux armées sur la même frontière.*

2° *Les lignes doubles, contre une simple, échoueront toujours à chances égales, par les raisons indiquées au chapitre VII.*

3° *Les lignes intérieures résisteront avec avantage aux lignes extérieures, soit sur la même frontière, soit sur deux frontières différentes.*

La réussite de tous les grands mouvemens stratégiques de Frédéric, principalement celui qui suivit la bataille de Hohenkirch; les revers des Autrichiens dans la guerre de sept ans; ceux des Français dans la guerre de Hanovre; sur le Rhin et le Danube, en 1796 et 1799; enfin, l'immor-

telle campagne de 1800, prouvent concurremment la vérité de cette maxime. L'invasion de la Belgique, en 1794, qui réussit contre ces principes, ne peut être présentée comme exception, puisque les Autrichiens ne profitèrent pas de leur position centrale pour fondre en masse sur la gauche des Français, hors d'état pendant quinze jours d'être soutenue.

4° *La direction la plus avantageuse d'une ligne-manœuvre, est le centre quand les forces ennemies sont divisées sur une ligne trop étendue; mais dans toute autre hypothèse, c'est sur une des extrémités, et de là sur les derrières de la ligne de défense de l'ennemi. Les combinaisons de la campagne de* 1800 *ont prouvé cette vérité* (1).

L'avantage de cette direction ne provient pas

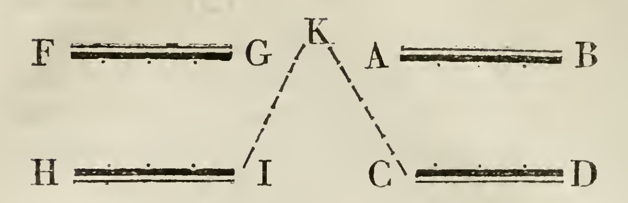
(1) J'ai cru devoir donner cet article tel que je l'ai écrit au camp de Boulogne avant les campagnes de 1805, 1806 et 1809. C'est une grande satisfaction pour moi d'avoir découvert, dans les premières opérations de Napoléon, les causes du système qu'il a suivi dès-lors.

La marche de la grande armée française sur Donauwerth, où elle s'établit sur l'extrême droite de Mack, dont elle coupa ensuite les communications avec sa base et sa ligne secondaire, le mouvement exécuté en 1806 par les sources du Mein et de la Saale, contre l'extrême gauche de l'armée prussienne, tiennent aux mêmes principes, et procurèrent les mêmes résultats. Enfin, les victoires mémorables d'Abensberg et d'Eckmühl nous offrent les preuves les plus incontestables de la supériorité des masses centrales ou des lignes intérieures habilement mises en action contre des corps divisés, lorsque toutes chances sont d'ailleurs égales.

seulement de ce qu'en attaquant une extrémité, l'on n'a à combattre qu'une partie des forces ennemies; il en dérive un plus grand encore, de ce que leur ligne de défense est ainsi menacée d'être prise à revers. L'armée du Rhin, après avoir fait des démonstrations contre l'aile gauche de Kray, marcha rapidement le long de la Suisse, et se trouvant ainsi sur l'extrémité droite de sa ligne de défense, conquit, sans combat, la majeure partie de la Souabe. Les résultats de la combinaison, qui porta l'armée de réserve sur les derrières de Mélas en lui coupant sa ligne, ne furent pas moins brillans.

5° *La configuration des frontières peut être d'une grande importance dans la direction de ces lignes. Les positions centrales, qui forment angle saillant vers l'ennemi, comme la Bohême, la Suisse* (Voy. la fig. 3, pl. 20), *sont les plus avantageuses*, *parce qu'elles sont naturellement intérieures, et qu'elles conduisent sur les derrières, ou sur une des extrémités de sa ligne de défense. Les côtés de cet angle saillant sont donc si importans, qu'il faut joindre toutes les ressources de l'art à celles de la nature pour les rendre inattaquables.*

6° *Au défaut de ces positions centrales, on pourra y suppléer par la direction relative des lignes-manœuvres, comme la figure suivante le démontre.*



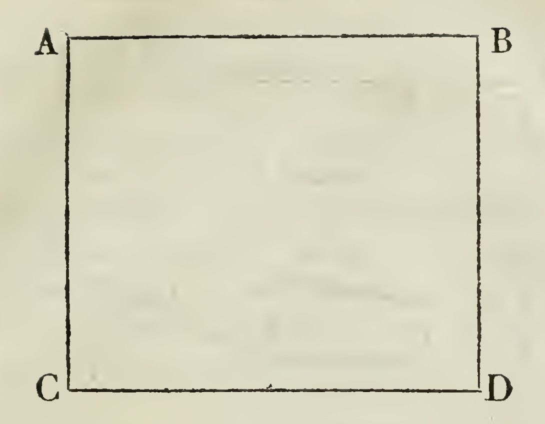
CD manœuvrant sur le flanc droit de l'armée AB, et HI se portant sur le flanc gauche de FG, formeront les deux lignes intérieures CK, IK sur une extrémité de chacune des lignes extérieures AB et FG, qu'ils pourront accabler l'une après l'autre, en y portant alternativement la masse de leurs forces. Cette combinaison présente les résultats des lignes d'opérations de 1800 et de 1809.

7° *La configuration du théâtre de la guerre peut avoir la même importance que celle des frontières* (1).

En effet, tout théâtre de guerre forme une figure à quatre faces

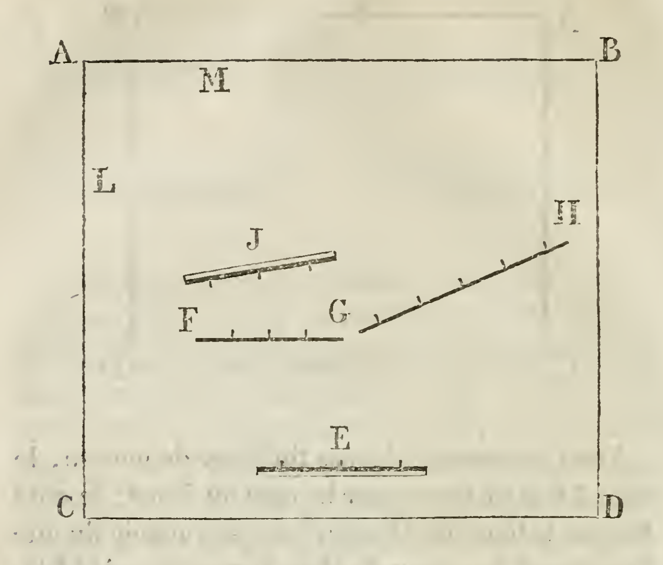
Pour faire mieux saisir cette idée, je citerai le théâtre de la guerre des armées françaises, en Westphalie, depuis 1757 jusqu'à 1762, et celui de Napoléon en 1806.

(1) Cet article 7 est le seul du chapitre qui ait été ajouté depuis la première édition ; tous les autres ont été écrits en 1804.



Dans le premier de ces théâtres de guerre, le côté AB était fermé par la mer du Nord; le côté BD par la ligne du Weser, base de l'armée du duc Ferdinand. La ligne du Mein formait le côté CD, base de l'armée française; et la face AC était formée par la ligne du Rhin, également gardée par les armées de Louis XV.

On voit donc que les armées françaises opérant offensivement, sur deux faces, avaient en leur faveur la mer du Nord formant le troisième côté; et que par conséquent, elles n'avaient qu'à gagner le côté BD par des manœuvres, pour être maîtresses des quatre faces, c'est-à-dire de la base et de toutes les communications de l'ennemi, comme le démontre la figure suivante :



L'armée française E, partant de la base CD, pour gagner la position F G H, coupait l'armée alliée J du côté BD qui formait sa seule communication et sa seule base : cette dernière aurait donc été rejetée sur l'angle L A M qui était formé, vers Embden, par la ligne du Rhin, de l'Ems et par la mer du Nord, tandis que l'armée française E, pouvait toujours communiquer avec le Mein.

La manœuvre de Napoléon sur la Saale, en 1806, fut combinée absolument de même : il vint occuper à Jéna et Naumbourg, la ligne F G H, et marcha ensuite par Halle et Dessau pour rejeter

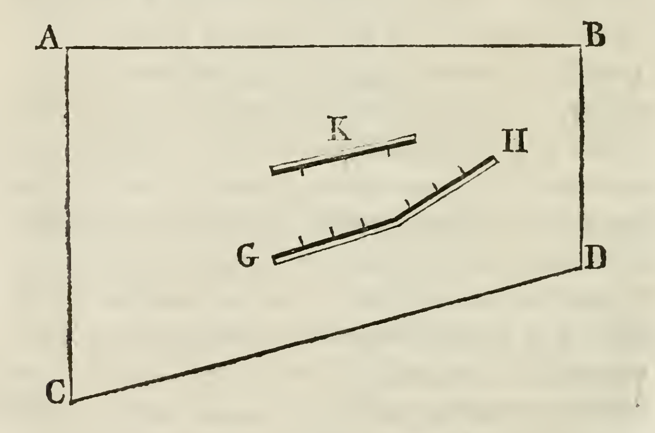
l'armée prussienne J sur le côté AB formé par la mer. Le sort que les débris de cette armée éprouvèrent à Erfurt, Magdebourg, Lubeck et Prenzlow, est assez connu. Le grand art consiste donc à combiner ses marches, de manière à s'emparer des communications de l'ennemi, sans perdre les siennes; on voit aisément que la ligne F G H, par sa position prolongée, et le crochet laissé sur l'extrémité de l'ennemi, conserve toujours ses communications avec la base CD; c'est l'application exacte des manœuvres de Marengo et de Jéna.

Lorsque le théâtre des opérations ne sera pas voisin d'une mer, il sera toujours borné par une grande puissance neutre, qui gardera ses frontières, et fermera un des côtés du carré. Sans doute ce n'est jamais une barrière équivalente à une mer; mais, en thèse générale, on doit toujours la considérer comme un obstacle sur lequel il est dangereux de se retirer après avoir été battu, et avantageux de pousser son adversaire. On ne viole pas impunément le territoire d'une puissance qui a 200 mille hommes, et si une armée battue prenait ce parti, elle n'en serait pas moins coupée de sa base. Si c'est une petite puissance, qui limite le théâtre de la guerre, alors elle y serait englobée, et la face du carré reculerait jusqu'aux frontières d'une grande puissance ou d'une mer.

Pour s'assurer de la justesse des idées que je

viens de présenter, il suffit de jeter les yeux sur le théâtre de la campagne de Pologne en 1806 et 1807. La mer Baltique et les frontières de la Gallicie autrichienne formaient les deux faces AB et CD du carré ci-dessus. Je crois qu'il importait beaucoup aux deux armées de ne pas se laisser rejeter sur l'un ni sur l'autre de ces obstacles.

La configuration des frontières modifiera quelquefois celle des faces du carré. Il pourra avoir la forme d'un parallélogramme, ou d'un trapèze, comme dans la figure suivante :



Dans ce dernier cas, l'armée GH, qui serait maîtresse des faces AC et CD, aurait encore bien plus d'avantages, puisque la base de son adversaire se rétrécissant vers BD, il aurait bien moins de facilité à regagner ses communications : le front de cette base offrant moins de développe-

ment, présenterait aussi moins de ressources pour manœuvrer; il donnerait au contraire à l'armée GH, le moyen d'opérer avec plus de succès, puisque la direction de sa ligne CD, la menerait naturellement sur les communications de l'ennemi, et que l'espace dont elle aurait à s'emparer pour les couper, serait moins étendu, par conséquent plus facile à garder par des forces concentrées.

Le théâtre de la guerre de Prusse et de Pologne dont nous venons de parler, était absolument semblable à cette figure; les frontières de Gallicie s'étendant jusqu'à la Narew, formaient par la ligne de la Vistule, le côté rétréci BD. La manière dont Napoléon embrassa cette ligne à Pultusk et à Eylau, fut absolument la même que celle qui se trouve tracée.

Cependant cette opération offrait aussi ses chances défavorables; la première fondée sur le peu de confiance qu'on pouvait accorder à la neutralité autrichienne, la seconde sur le grand éloignement de la base des armées, livrant ses communications avec l'Oder à la merci du cabinet de Vienne : il n'eût tenu qu'à celui-ci de mettre, dès cette époque, un terme à ces invasions démesurées. La manœuvre du général français était bonne ; l'opération de l'homme d'état n'était qu'audacieuse.

Voilà assez d'exemples, j'espère, pour démontrer que la manière d'embrasser un théâtre de

guerre, se réduit à un très-petit nombre de combinaisons découlant du même principe et qui sont,

1° *De diriger ses masses vers les points décisifs de la ligne d'opérations, c'est-à-dire sur le centre, si l'ennemi a commis la faute de se morceler, ou sur une de ses extrémités s'il reste en ligne contiguë;*

2° *De faire effort, dans ce dernier cas, sur celle des extrémités opposée à un obstacle insurmontable ou qui conduirait sur la communication de l'ennemi, sans nous faire perdre les nôtres.*

CAMPAGNE DE 1759.

CHAPITRE XV.

Préparatifs d'entrée en campagne; opérations des armées françaises et alliées; combat de Bergen; bataille de Minden.

LES armées passèrent tranquillement l'hiver dans les cantonnemens indiqués aux chapitres IX et XIII. Il y eut seulement en Saxe et sur le Rhin quelques mouvemens sans but, dont les principaux furent l'occupation de Francfort, par le prince de Soubise, et celle d'Erfurt par le général Knobloch, de l'armée du prince Henri.

Les puissances belligérantes profitèrent de ce repos précaire pour s'apprêter à des combats plus sanglans : elles firent de nouveaux efforts pour compléter leurs armées, établir leurs dépôts, et mettre plus d'ensemble dans leurs plans qu'il n'y en avait eu jusqu'alors.

La tournure de la guerre maritime entre l'Angleterre et la France, attachait de plus en plus le cabinet de Versailles au système d'alliance qui

semblait lui promettre un meilleur avenir, ne voyant de compensation pour ses colonies, que dans la ruine du roi de Prusse, et dans la conquête du Hanovre : il ne s'apercevait pas qu'en remédiant à un petit mal, il sapait dans leurs fondemens les intérêts nationaux, et donnait à la politique des gouvernemens européens, la direction la plus opposée à leur conservation. Nous l'avons déjà dit plus haut, l'alliance de la France et de l'Autriche présentait des avantages; mais ce ne devait être qu'un traité de défense réciproque, tel qu'il le fallait pour diriger tous les moyens de la première vers une guerre maritime; et non une alliance d'invasion qui employât les armemens considérables de Louis XV, à rompre l'équilibre de l'Allemagne en faveur de la maison d'Autriche.

Le spectacle de la lutte victorieuse de Frédéric, avait dévoilé aux alliés tous les défauts de leurs plans : mais d'accord sur ce point, ils ne l'étaient guère sur les moyens d'y remédier. Le gouvernement français crut y parvenir et centraliser en quelque sorte les opérations des armées, en envoyant des hommes d'un mérite reconnu dans les camps des confédérés. M. de Montalembert fut envoyé auprès des Russes, le comte de Montazet à l'armée autrichienne, et le marquis de Caulaincourt au quartier-général. Ces généraux-ministres eussent atteint le but de leur mission,

s'ils avaient eu des pouvoirs illimités de tous les Souverains? Réduits au rôle d'observateurs et de conseillers, ils contribuèrent seulement à mettre plus d'ensemble dans les opérations.

L'Autriche, témoin impassible des efforts que les alliés faisaient pour soutenir une lutte qui la regardait bien plus qu'eux, trompée par les calculs d'une politique tortueuse, perdit les avantages qui lui assuraient la suprématie en Europe.

L'Angleterre désirait la prolongation de la guerre, et se trouvait en état de la soutenir; ses flottes victorieuses lui procuraient des ressources incalculables; ses armées et celles de ses alliés avaient à leur tête deux hommes d'une grande réputation, et dont les succès donnaient chaque jour plus de poids à ses prétentions. Le cabinet de Saint-James avait renouvelé les traités de subsides avec le roi de Prusse et les Hessois, et l'on vit bientôt l'armée du duc Ferdinand portée à 70 mille hommes.

A l'ouverture de la campagne, la position des armées françaises ne différait guères de l'année précédente; c'était une ligne d'opérations double, embrassée par des forces supérieures. Le marquis de Contades commandait l'armée du Bas-Rhin, vers Wesel. Le duc de Broglie commandait celle du Mein, et se liait avec l'armée des Cercles, qui occupait avec une forte division, depuis l'évacuation d'Erfurt par les Prussiens,

l'évêché de Fulde et plusieurs postes importans sur la Werra.

Le duc Ferdinand ayant l'avantage d'une position centrale, tenta de faire face aux deux armées. Sa tâche était difficile; en se portant en masse sur l'une d'elles, il s'exposait à une invasion dangereuse de la part de l'autre : le duc prit le bon parti, de former une ligne d'opérations double et intérieure, renforcée au point décisif. L'absence du maréchal de Contades faisant présumer que son armée ne se trouvait pas en mesure, l'embarras du choix n'existait pas, et il était naturel de profiter de ce moment pour chercher à rejeter l'armée de Broglie au-delà du Mein, ou même du Rhin. Les alliés firent, à cet effet, les préparatifs nécessaires.

Le duc communiqua d'abord son plan au prince Henri, afin qu'il fît une petite diversion du côté de la Saxe, pour empêcher les troupes de l'Empire d'inquiéter l'expédition : il laissa aux généraux Sakwille et Sporken le commandement du corps d'observation du Bas-Rhin, et se dirigea, le 21 mars, avec les divisions du prince de Holstein et du prince héréditaire, sur Cassel, où le corps du prince d'Isenbourg se réunit, le 24. L'armée arriva, le 30, à Fulde, l'avant-garde à Gersfeld.

Sur ces entrefaites, le prince Henri détacha les généraux Knobloch et Lindstet sur la Franconie, pour attirer l'attention des troupes de l'Empire,

tandis que le prince héréditaire les attaquait du côté de la Hesse. Ce dernier, dans son mouvement, s'empara de Meinungen et de Wasungen, fit 2 mille prisonniers, et détermina la retraite des Autrichiens sur Bamberg.

Le duc séjourna à Fulde, jusqu'au 10 avril, tant pour assurer ses communications par Cassel, que pour établir les dépôts nécessaires à son opération. La perte de ces momens précieux démontre les vices de ce système de guerre : elle donna au duc de Broglie le temps de prendre ses mesures. Les troupes françaises furent cantonnées de manière à pouvoir être réunies, dans deux marches, à Bergen ; une chaîne de troupes légères s'étendait assez loin pour que le rassemblement pût s'effectuer à temps, et n'être pas troublé.

Pendant que ces choses se passaient, le marquis d'Armentières, qui commandait sur le Bas-Rhin, se mettait en devoir de tirer d'embarras le duc de Broglie : il forma, sous les ordres du comte de Saint-Germain, un corps d'élite d'environ 10 mille hommes, qui se porta sur la Lahn, mais qui arriva trop tard pour prendre part à l'action.

L'armée alliée partit enfin, le 10, de Fulde, et campa, le 12, à Windeken. Le duc de Broglie instruit, dès la veille, de ce mouvement, prit ses mesures pour recevoir le combat à Bergen (*pl. XXI, n° 2*). Cette position était excellente; le bourg, qui couvrait la droite, est situé sur le revers d'une

chaîne de hauteurs, qui se prolonge à droite de la chaussée de Francfort à Bischofsheim, et qui est très-escarpée aux environs de Bergen. Une belle plaine, en avant du bourg et à gauche descend jusqu'au bois de Wilbel; mais elle est coupée transversalement par un chemin creux qui conduit à ce village. Bergen est entouré d'un mur et de jardins garnis de haies vives; il fut occupé par 8 bataillons. On plaça, plus en arrière, les régimens de Piémont, Royal-Roussillon et Alsace; et, derrière ceux-ci, 4 bataillons suisses, avec les régimens de Rohan et de Beauvoisis, disposés en colonnes par bataillons, pour soutenir les troupes qui occupaient Bergen, ou filer à gauche et déborder l'ennemi. La gauche, formée par le corps saxon, se trouvait dans une position inabordable. Entre cette aile et la droite, on avait aussi placé 11 bataillons en colonnes. Une réserve intermédiaire de 32 escadrons fut établie, sur trois lignes, en arrière de la tour de Berg-Warthe. L'artillerie enfilait toutes les avenues par des feux croisés.

Le 13 avril, au point du jour, l'armée alliée s'avança sur 5 colonnes, directement sur Bergen, et se forma, entre huit et neuf heures, au revers des collines qui s'étendent entre Bischofsheim jusqu'à Wilbel. Pendant ce temps, le duc de Broglie, avait réuni ses généraux à la tour de Berg-Warthe, et leur donna ses ordres, en in-

sistant particulièrement sur une défense opiniâtre du poste de Bergen.

De son côté, le duc Ferdinand jugea que le seul point attaquable était susceptible d'une résistance vigoureuse, et ne voulant pas remettre le sort de la campagne au résultat d'une action qui lui offrait si peu de chances favorables, il se décida à n'engager d'abord que ses brigades de gauche, sous le prince d'Isenbourg, et à les faire soutenir ensuite par le prince héréditaire qui avait passé par Bischofsheim pour tourner l'ennemi. La droite, sous le général Grandby, fut refusée.

Ce mouvement commença à dix heures. Dès que le duc de Broglie s'en aperçut, il fit porter, en avant de Bergen, les 6 bataillons français et les 4 bataillons suisses, qui s'y formèrent à l'instant où les grenadiers hessois attaquaient avec vigueur : ce combat d'infanterie fut meurtrier, et continua, sur le même terrain, jusqu'à l'entier épuisement des munitions.

Sur ces entrefaites, la division du prince héréditaire longeant le bourg à droite, allait déborder le flanc gauche du corps français qui le défendait, à l'instant où le prince d'Isenbourg, le faisait plier. Le moment était décisif : le duc de Broglie fit soutenir les troupes, en avant de Bergen, par le régiment de Beauvoisis, et conduisit, en même temps, celui de Rohan sur la droite du prince héréditaire, tandis que deux régimens du

centre bordaient la gauche des Hessois. Cet effort simultané, exécuté à l'instant où le prince d'Isenbourg venait d'être tué, força les alliés à un mouvement rétrograde. Les régimens de Rohan et de Beauvoisis, qui s'abandonnèrent trop vivement à leur poursuite, furent chargés et entamés par la cavalerie, que le terrain avait, jusqu'alors, empêchée d'entrer en action.

Le duc n'avait été que repoussé, et rien n'était perdu s'il eût attiré les Français hors de leur position; il se retira dans ce but, d'abord dans le vallon où l'armée s'était formée le matin, puis reparut bientôt après sur la hauteur, faisant quelques démonstrations contre Wilbel et le corps saxon, tandis qu'à la gauche il engageait une vive canonnade. Mais le duc de Broglie, inébranlable, se borna à poster sa réserve de manière à soutenir les deux ailes au besoin, en sorte que son adversaire fut obligé de regagner dans la nuit, sa position de Windeken.

Les suites de ce combat n'offrent rien d'important. Le comte de Saint-Germain joignit l'armée le lendemain, sans que ce renfort pût déterminer le duc de Broglie à changer de rôle et à poursuivre ses succès. Bien que le duc semblât l'y provoquer en faisant mine d'assiéger le château de Marbourg avec le corps du général Hardenberg. Broglie, fidèle à son système, inquiéta seulement les arrière-gardes, et, après quelques escarmou-

ches voyant que le duc cantonnait son armée, aux environs de Fritzlar, établit la sienne, derrière la Lahn.

Le marquis de Contades, était encore à Paris, lorsqu'on apprit la nouvelle du combat de Bergen; il en partit, dès qu'il eût reçu ses dernières instructions, et arriva à Creveldt le 4 mai. Son premier soin fut de jeter un pont sur le Rhin, entre Wesel et Rhées, pour donner le change à l'ennemi, tandis que l'armée se rassemblait, près de Cologne et de Dusseldorf. Ce mouvement attira l'attention du duc Ferdinand sur la Westphalie; car ce prince ne laissa au général Imhof que 12 mille hommes, pour couvrir la Hesse, et se porta en toute diligence à Lipstadt.

Le marquis de Contades savait maintenant, par expérience, que l'établissement d'une double ligne d'opérations sur la Lippe et sur le Mein, n'était pas propre à donner de grands avantages; il paraissait évident que Ferdinand, maître des places de Munster, Lipstadt et Hameln, pouvait envisager sans crainte les progrès momentanés de l'armée française de Westphalie, et profiter de la position centrale de Fritzlar et Cassel, pour opérer successivement contre celle des deux qui lui offrirait les chances les plus favorables. Il résolut donc d'agir en masse par la Hesse, en descendant le Weser, afin de forcer les alliés à repasser ce fleuve, et à évacuer ainsi la Westphalie,

dont le duc d'Armentières aurait pris possession en assiégeant Munster avec 25 mille hommes.

L'armée française partit, le 20 mai, de ses quartiers, pour se rassembler à Giesen; elle occupait, le 3 juin, les positions suivantes :

82 bat.	54 escad.	à Marbourg.
18 —	31 —	réserve sous le duc de Broglie, sur l'Hom, vers Hombourg.
19 —	20 —	sur le Bas-Rhin, aux ordres du duc d'Armentières.
7 —	» —	à Francfort et Hanau.
» —	20 —	carabiniers et gendarmes, sous le général Poyanne, à Cologne, devant se réunir à l'armée.
126	125	non compris quelques corps francs ou légions.

Ferdinand voyant les projets de son adversaire aussi prononcés, chercha à gagner du temps pour réunir ses troupes; et, dans cet espoir, il poussa le prince héréditaire, avec 3 mille hommes, en partisans sur Dusseldorf, afin de donner aux Français des inquiétudes sur leurs communications et leurs magasins. Mais ce faible moyen eut le résultat que l'on devait en attendre : tandis que le duc rassemblait ses forces au camp de Werle, le mar-

quis de Contades profita de son éloignement pour envahir la Hesse, avec toute l'activité que l'on mettait alors dans les opérations.

L'avant-garde, de 14 bataillons, dont 10 de grenadiers, partit, le 5, de Marbourg, et se porta, le 9, vers Corbach. La réserve partit, en même temps, de sa position de Jantershausen, et arriva, le 9, à Niederurf. La grande armée campa, le 8, à Sachsenberg. Ce mouvement paraissait avoir aussi pour but d'isoler le corps d'Imhof; mais l'exécution n'en fut pas assez prompte; car ce général, instruit de la marche des Français, se porta, le 9, à Warbourg, et se réunit, le 11, à Buren au corps du général Wutgenau. Le duc de Broglie entra ainsi, sans opposition, à Cassel, le 11, et n'y rencontrant point l'ennemi, il poussa de suite son avant-garde sur Minden.

Pendant que ces choses se passaient, le maréchal de Contades avait porté l'armée, le 10, à Corbach, avec le projet de s'emparer des défilés de Stadtbergen, ou de soutenir au besoin l'expédition de son lieutenant. Ces défilés, si importans et si faciles à défendre, furent abandonnés par Wutgenau, et le marquis de Contades, instruit de l'occupation de Minden, les fit passer à son armée, le 13 au matin. Elle campa en arrière de la Dimel, et le marquis d'Auvet la couvrit, en prenant poste à Essen, sur la rive gauche, avec 4 bataillons soutenus de 2 brigades. Le duc de

Broglie reçut ordre de se diriger sur Paderborn. Ferdinand, de son côté, se réunit, le 11, avec les corps des généraux Sackville et Sporken, à Soest où il séjourna le 12, campa, le 14, à Buren, et s'y réunit aux corps d'Imhof et Wutgenau. Il paraît que le duc se proposait de prévenir les Français au passage de la Dimel; mais Contades, ne voulant pas exposer le corps du marquis d'Auvet à combattre seul, avait passé cette rivière, avec toute son armée, sur 6 colonnes, le 14 au matin.

Ferdinand voyait bien que le but des Français était de le couper de Minden et du Weser; toutefois ne pouvant diriger ses marches vers le fleuve, sans perdre ses communications avec Munster, Lipstadt, et surtout avec le corps de Wangenheim, resté au camp de Dulmen, sur le Bas-Rhin, il persista à se retirer parallèlement au Weser.

Abrégeons, par un tableau, les marches qui résultèrent de ces combinaisons.

	Le 18.... *Le duc de Broglie* à Etteln et Paderborn, *le corps de Fischer* vers Ruden, *l'armée* à Meerhof.
Le 19..... *Le duc* se retira entre Lipstadt et Ervitte. *Le général Wangenheim* à Dulmen.	*D'Armentières* au camp de Schembeck. Séjour pour attendre les convois de vivres qui venaient encore de la Hesse.

Le 20..... *Le duc* à Rittberg. Séjour.	
	Le 23.... *Le duc de Broglie* à Neuhaus.
	Le 24.... *L'armée* à Paderborn. *Le corps de Chevreuse* à Buren; *la légion de Fischer* à Dettmold.
Le 29..... *Wangenheim* à Wolback.	Le 29.... *Le duc de Broglie* à Osterhold. *L'armée* à Ostschlagen *Le corps de Chevreuse* à Neuhaus, pour couvrir Paderborn et les dépôts.
Le 29 au soir, *Le duc* fait partir son avant-garde.	
Le 30 au matin, *l'armée* la suit et campe à Marienfeld.	
	Le 2 juill. *Le duc de Broglie* a Orlinghausen. *L'armée* à Struckenbruck, près de Bielefeld.
Le 3 juill. *Le duc* à Dissum, près de Ravensberg. *Wangenheim* à Ladberg, se réunit ensuite à l'armée.	Le 3.... *Le duc de Broglie* à Heppen et Hervorden.
	Le 4.... *L'armée* à Bielefeld.
	Le 6.... *D'Armentières* investit Munster.
Le 7..... *Le duc* à Osnabruck.	Le 7.... *Le duc de Broglie* à Engern. 3 brigades d'infanterie à Hervorden. 1 de cavalerie, *idem*.
	Le 8.... *L'armée* à Hervorden.

On voit par ce tableau avec quelle lenteur les armées opéraient de part et d'autre, et que les Français se trouvaient depuis le 24 juin, en mesure de s'emparer de toutes les communications des alliés. Enfin, lorsque le duc fut décidément en retraite, Broglie résolut de tenter un coup de main sur la place de Minden, dont le mauvais état et la faiblesse de la garnison devaient faire présumer le succès. Il avança, le 9 à midi, à deux portées de canon de cette ville, et la fit sommer. Le général Zastrow, qui y commandait, méprisa la sommation et se disposa à se défendre. Déjà même il avait fait détruire toutes les embarcations qui se trouvaient sur le Weser : heureusement pour les Français qu'un paysan leur indiqua la seule petite barque qui existait à quelques lieues de là. Le duc de Broglie s'en servit pour jeter sur la rive droite, pendant la nuit, les volontaires de Lanoue et le corps de Fischer. Ces troupes assaillirent l'ouvrage à cornes qui couvrait le pont du Weser, tandis qu'une batterie établie sur la rive opposée, battait à revers et enfilait le pont. L'attaque, d'abord repoussée, fut renouvelée avec succès. La légion de Fischer, après avoir emporté l'ouvrage, poursuivit la garnison sur le pont, en força l'entrée, se répandit dans la ville, et en ouvrit les portes aux grenadiers qui y entrèrent sans coup férir.

Cette opération, exécutée avec vigueur, valut

aux Français une place importante, et 1,200 prisonniers.

Là se termine la première période de la campagne en Westphalie. Avant d'aller plus loin, je crois devoir faire quelques observations.

Rien ne prouve d'une manière plus frappante les avantages d'un choix heureux des lignes d'opérations, que les progrès des armées françaises pendant cette période. La combinaison qui porta l'armée de Contades sur la Lahn, perpendiculairement au Rhin, et la poussa ensuite par sa droite vers le Weser, aurait produit des événemens de la plus haute importance, si ce général au lieu de menacer les communications des alliés, s'en fût emparé.

Le secret le plus important de la guerre consiste à se rendre maître des communications (1). Si Contades avait connu cette vérité, il est vraisemblable que l'armée alliée eût été anéantie. Il est difficile de concevoir pourquoi ce général combinant si bien, agit si mal. Dès qu'il fut maître de Minden et des défilés de Stadt-Bergen, il était sûr de gagner les communications de Ferdinand; pour tourner

---

(1) Napoléon s'exprima ainsi dans une audience qu'il me donna à l'ouverture de la campagne de 1806 : cette vérité fut démontrée, peu de jours après, d'une manière bien éclatante, par la marche sur Géra, et la Saale; qui produisit tous les résultats de la bataille de Jéna.

les chances de son côté, il suffisait de changer de direction à gauche, et de marcher vivement sur Buren et Geisecke, afin de couvrir sa propre ligne d'opérations, et de serrer le duc de si près, qu'il ne lui fût plus possible de gagner une marche à droite ou à gauche. Le maréchal de Contades aurait ainsi tourné, et tenu le duc entre le Rhin, la mer du Nord et l'armée française. Il convenait alors d'attaquer vivement les alliés, puisqu'il pouvait les accabler d'un seul coup. Telle était la position où Napoléon sut mettre Brunswick à Jéna, Mack à Ulm, Mélas à Marengo, Wurmser à Bassano, et où il se laissa jeter lui-même par les Russes, à la fin de la campagne de 1812.

Si la première combinaison de Contades eut quelque apparence d'habileté, son exécution ne répondit pas à l'attente qu'on s'en était formé. Après que le duc de Broglie eut enlevé Minden, le 9, c'est-à-dire dans l'instant le plus favorable pour marcher au duc et l'attaquer, le général français resta cinq jours dans son camp d'Herforden, et souffrit que le duc rétablit ses communications, en prenant position, le 14, à Stolzenau sur le Weser.

Des hommes qui nient l'influence de l'art pour se dispenser de l'étudier, m'ont objecté qu'il n'existait pas de principes, puisque le plan de Contades, si bien combiné, ne produisit que des revers : argument pitoyable auquel il faut pourtant répondre.

Sans doute il importe que les bases d'un plan de campagne soient assises sur les principes, puisque c'est de là que dépendent les grands résultats: ainsi la marche concentrique de Napoléon sur Géra, en 1806, était par elle-même une victoire, car elle en assurait tous les avantages. Mais à quoi sert un bon plan, lorsqu'on s'écarte des principes dans l'exécution, et qu'aurait produit cette belle marche, si l'armée française, après avoir gagné les communications des Prussiens, fut restée à Salfeld et Schleitz, jusqu'à ce qu'ils les eussent recouvrées en se portant à Géra, entre l'Elster et la Mulde? Un plan fondé sur les grands principes, et dont l'exécution s'y rattache sans cesse, produit les victoires remarquables, les résultats décisifs : telles fut les guerres de Napoléon avant qu'il fût enivré par dix ans de succès; telles furent aussi celles de ses ennemis, lorsqu'éclairés par l'expérience, ils surent faire l'application des principes qu'il avait consacrés.

Une nouvelle preuve en faveur de l'application des principes, c'est la bataille de Waterloo. Napoléon ayant habilement concentré ses forces à l'insçu des généraux anglais et prussiens, eût accablé Blücher à Ligny, si les ordres qu'il avait donnés aux corps d'armée de sa gauche, eussent été exécutés, et si le comte d'Erlon eût débouché par Bry, comme il le devait. Malgré l'inexécution de ces ordres, il remporta, le 16, une grande

victoire; mais deux jours après il fut battu pour avoir méprisé son ennemi, et ordonné à Grouchy un mouvement contraire aux principes, tandis que les alliés laissant courir le maréchal, débouchaient sur les derrières de Napoléon par une marche hardie et des mieux combinées. S'il donna le 17 au soir, l'ordre à Grouchy de se rabattre sur lui, comme on l'affirme, il répara sa faute, et sa défaite fut alors le résultat des accidens fortuits qui empêchèrent l'exécution de ce mouvement. Ce fut un arrêt du destin qui fait si souvent la part de la victoire.

Quant au duc Ferdinand, Tempelhof a beaucoup admiré sa persévérance à rester aux environs de Lipstadt; cependant c'était une faute tout comme la marche des Prussiens sur Gotha et Eisenach en 1806. L'auteur allemand la justifie, en disant qu'il voulait sauver le corps de Wangenheim, campé à Dulmen; mais, pour sauver un détachement qui ne court aucun danger, doit-on perdre ses communications et peut-être toute l'armée? Il paraissait bien plus simple d'envoyer à ce détachement l'ordre de se porter à marches forcées sur Munster, Osnabruck ou Minden, pour lui donner ainsi une direction concentrique assurée vers les points où l'armée devait se porter.

Ferdinand ne réussit que par un hasard sur lequel il ne pouvait compter, puisque le plan primitif des généraux français annonçait de plus

grandes vues, et plus de résolution que dans les campagnes précédentes. Si le duc avait eu affaire à un général actif et entreprenant, ses manœuvres, tant vantées par Tempelhof, eussent causé sa ruine.

Bataille de Minden.

La prise inattendue de Minden, en procurant aux Français une place d'armes sur le Weser, assurait l'arrivage des subsistances tirées de Paderborn, et les mettait à même d'agir vigoureusement contre l'électorat de Hanovre dont la conquête paraissait immanquable.

Le maréchal de Belle-Isle, ministre de la guerre, vivement pénétré de cette idée, ne s'entretenait absolument dans sa correspondance avec Contades, que des moyens de conserver cet électorat et d'empêcher une nouvelle évacuation. Mais les choses en étaient au point qu'une bataille seule pouvait décider du succès de cette campagne.

Songeant à prévenir les suites funestes que pourrait avoir la prise de Minden, Ferdinand quitta le camp d'Osnabruck dans la nuit du 10 au 11 juillet, et se porta en trois marches à Stolzenau.

L'armée alliée n'ayant aucune place sur le Weser où elle pût établir ses dépôts en sûreté, le duc jeta les yeux sur Bremen, et se crut autorisé à s'en emparer, par l'exemple que l'ennemi lui en

avait donné dans la campagne de 1758. A cet effet il détacha le général Drewes avec quatre régimens d'infanterie par Vechte. Ce détachement y arriva dans la nuit du 14 au 15, s'assura, au point du jour, de toutes les issues, surprit la garde des ouvrages avancés sans donner la moindre alarme, et pénétra dans la ville par stratagème.

De son côté, Contades ne perdait pas de temps. La réserve du duc de Broglie se porta, le 12 juillet, à Minden, et fut remplacée au camp d'Engern par deux brigades d'infanterie, les grenadiers de France, les grenadiers royaux, et la brigade de cavalerie, Duménil. Une autre division d'infanterie et une de cavalerie, se portèrent à Goofeld, le 13, et passèrent le Weser près de Minden le 14; elles remplacèrent la réserve du duc de Broglie dans le camp qu'elle venait de quitter pour se porter à Bukebourg, à deux lieues de là.

La grande armée partit de Hervorden le 14, et campa le lendemain près de Minden, l'aile droite à cette ville, la gauche à Hartenhausen ; le flanc droit couvert par le Weser, le front par le ruisseau de Barte, et la gauche par le marais qui s'étend jusqu'au-delà de Lubeke, ayant à dos la chaîne de montagnes qui longe la Verra (*pl. XXII*). Le comte de Rougrave fut placé en avant dans la plaine entre Minden et Kuttenhausen, avec une forte division pour observer les alliés. Le comte de Saint-Germain, qui se trouvait à Bielefeld avec

la brigade d'Auvergne et un régiment de cavalerie, marcha contre Hameln, pour en contenir la garnison, et couvrir les convois qui venaient de Cassel à l'armée par Paderborn et Hervorden. Lubeke, à l'extrémité du marais, fut occupé par les hussards de Berchini et Turpin; Hille par les volontaires de Hainaut et de Haller. Vis-à-vis de ce dernier village et au-delà du marais, on avait posté à Eichorst le petit corps du général Andlau, soutenu par la division Brissac campée à Kofeld, dont l'objet était de couvrir la route de Hervorden. Le corps du duc de Broglie était de l'autre côté du Weser à Bukebourg; les partisans de Fischer battaient le pays et répandaient l'épouvante jusqu'aux portes de Hanovre, tandis que les volontaires du Dauphiné faisaient des courses sur la rive droite jusqu'à Nienbourg. On avait jeté plusieurs ponts pour faciliter les communications de la grande armée avec le duc de Broglie. Le duc de Chevreuse bloquait Lipstadt, et d'Armentières assiégeait Munster.

La position du duc de Broglie rendait les communications, avec Hanovre, très-difficiles, et permettait aux Français de s'emparer de cette capitale. Leurs généraux jugèrent que Ferdinand passerait le Weser, ou qu'il détacherait, au moins, un corps considérable pour prévenir ce malheur, et la construction de plusieurs ponts près de Stolzenau, les confirma dans cette opinion. Mais

ce prince trop habile pour adopter un système, aima mieux laisser à son adversaire quelques succès éphémères sur la rive droite du fleuve, que d'exposer son armée à une défaite en l'affaiblissant par des détachemens qui n'ont jamais une influence décisive sur les opérations. Il concentra, au contraire, ses forces, se proposant même d'attirer à lui les corps isolés pour frapper un coup décisif à la première occasion; et dans la nuit du 15 au 16, il se porta contre Minden sur trois colonnes, et campa en arrière de Petershagen, la droite à Brunikostige, et la gauche au Weser : 13 bataillons et 18 escadrons de dragons hessois et hanovriens, composaient l'avant-garde, commandée par le prince héréditaire de Brunswick, qui vint camper sur deux lignes devant Petershagen.

Le duc, qui désirait en venir aux mains dans une situation défavorable aux Français, resserra leur position, persuadé qu'ils en sortiraient pour l'attaquer. Le prince de Brunswick campa, le 17, en avant de Tonhausen et Hammern; l'armée fut divisée, en neuf colonnes, et se plaça, la droite au village de Sudfeld, la gauche au bois en arrière de Tonhausen près du Weser.

Ce mouvement fit une grande impression sur les Français. Le corps de Rougrave, qui se trouvait dans la plaine en avant de Minden, se retira sous le canon de la place, et toutes les troupes

prirent les armes. Le maréchal de Contades, ne s'estimant pas assez fort, ordonna au corps du duc de Broglie de se réunir à l'armée.

La position des ennemis était néanmoins trop formidable pour que le duc de Brunswick pût les attaquer avec succès; aussi tous ses efforts tendaient à les en arracher; s'apercevant qu'il ne réussirait pas facilement, il revint, à quatre heures du soir, dans son camp de Petershagen, le duc de Broglie en fit autant de son côté.

Ferdinand voyant que sa première tentative avait échoué, fit occuper les villages de Kuttenhausen, Hemmern et Friedwald par de forts détachemens d'infanterie, et pratiquer de grandes ouvertures dans la digue de Tonhausen, afin que l'armée pût avancer dans la plaine de Minden, par divisions et par escadrons, et porta son avant-garde à Tonhausen.

Munster s'étant rendu le 23, Ferdinand résolut de prendre l'offensive sans délai : il porta le général Drewes sur Osnabruck, pour s'emparer du magasin qui s'y trouvait. Le prince héréditaire marcha, le 27, sur Lubéke avec 6 bataillons; le 29, sur Hervorden, et campa en face de cette ville à Rissel, où le général Drewes arriva, après avoir repris le magasin d'Osnabruck. Le même jour, le duc Ferdinand, instruit de ce succès, fit marcher l'armée par lignes et par la droite, sur trois colonnes : la première était composée de la

première ligne, la seconde de l'artillerie et des bagages, la troisième de la deuxième ligne : elles campèrent, la droite à Hille, la gauche à Friedwald. Le quartier-général fut dans le premier village, gardé par 2 régimens anglais. Le général Gilse occupa Lubeke avec 3 bataillons.

Le 30, le duc rassembla ses généraux, leur recommanda d'étudier particulièrement les chemins et tous les accidens du terrain, afin de pouvoir conduire leurs colonnes respectives de manière à former, avec ordre et promptitude, une ligne contiguë. Il leur renouvela cette invitation, le 31, et leur prescrivit en outre d'examiner scrupuleusement les environs du moulin à vent de Hemmern, pour employer toutes les armes avec le plus de succès. En considérant la sagesse de ces mesures, et leur à propos avec l'heure, l'instant même auxquels les généraux français se mirent en mouvement pour se former dans la plaine de Minden, on serait tenté de croire que le duc présidait à leur conseil de guerre.

Les détachemens que les alliés avaient fait, décidèrent enfin le maréchal de Contades à l'attaque, qui fut fixée au 1er août, et pour laquelle il donna l'ordre suivant (1).

---

(1) Cet ordre, traduit de l'allemand, doit sans doute différer un peu de l'original : On verra, par la lecture de cette longue pièce (dont j'ai cependant supprimé quelques passages), qu'elle renfermait très-peu

« La réserve, sous les ordres du duc de Bro-
» glie, formant l'aile droite de l'armée, marchera
» de front sur le village de Tonhausen, et atta-
» quera, en même temps, le camp du prince de
» Bévern sur la route de Petershagen. Son atta-
» que sera brusque et vigoureuse, afin de le cul-
» buter, de lui couper sa retraite sur l'armée, et
» d'y jeter l'épouvante et la confusion.

» Afin d'assurer le succès de cette opération;
» la réserve sera renforcée des Grenadiers de
» France et Royaux; 6 pièces de canon et 4 obu-
» siers augmenteront son artillerie ordinaire. Le
» duc de Broglie fixera le rassemblement de l'ar-
» tillerie, et transmettra les ordres nécessaires
» aux grenadiers. On emploiera tous les moyens
» pour faire réussir cette attaque, qui doit nous
» rendre maîtres du flanc gauche de l'ennemi, et
» de laquelle dépend le succès de la journée.

» La retraite remplacera la générale. Aussitôt

---

d'instructions pour l'attaque, et qu'elle était presque entièrement destinée à faire sortir l'armée de sa position, à la mettre en colonnes, et à la déployer devant l'ennemi. Je prie mes lecteurs de jeter un coup-d'œil sur le chapitre V du tome I, où je discute les ordres de marches de Frédéric; ils saisiront au premier coup-d'œil la différence qui existe entre la combinaison et l'exécution de ses manœuvres, et celle du général français. Je les renvoie d'ailleurs à la fin du présent chapitre pour les observations que j'ai faites.

» qu'elle aura été battue, la réserve lèvera son
» camp, passera le pont et traversera la ville, et
» en sortira par la porte qui conduit au camp des
» grenadiers; ses gros bagages seront transférés
» à Rehmen, où se trouvent ceux de l'armée; ils
» y passeront le Weser sur le dernier pont de
» bateaux, afin de ne pas gêner la marche des
» troupes.

» Le terrain où l'armée doit se former étant
» fourré et coupé, son ordre de bataille ne pourra
» être conforme aux usages reçus. On placera
» donc au centre de la première ligne les brigades
» de cavalerie Colonel-général, Cravates et Mes-
» tre-de-camp, sous les ordres du duc de Fitz-
» James, des lieutenans-généraux Vogué et Cas-
» tries, et des maréchaux-de-camp Lutzelbourg,
» St.-Chamand, Vilbonne et Courmainville. Les
» quatre brigades d'infanterie, Picardie, Bel-
» sunce, Touraine et Rouergue, sous les lieute-
» nans-généraux Nicolaï, Beaupréau, et les ma-
» réchaux-de-camp Planta et Monty, formeront
» l'aile droite de la première ligne, et auront
» trente-quatre pièces de gros calibre. L'aile
» gauche de cette ligne sera composée des quatre
» brigades d'infanterie, Condé, Aquitaine, le
» Roi et Champagne, sous le lieutenant-général
» de Guerchy, et les maréchaux-de-champ duc
» de Laval et Maugiron; elle sera pourvue de

» trente pièces d'artillerie de position que le
» chevalier Pelletier placera sur le front des deux
» ailes, de manière à couvrir celui de la cavalerie
» par un feu croisé au centre.

» Le 1er bataillon de chaque brigade sera formé
» en colonne, les autres marcheront suivant l'u-
» sage (*en bataille*). La brigade d'Auvergne, placée
» à la gauche de l'infanterie de l'aile droite, se
» formera en ordre inverse, afin que son 1er ba-
» taillon soit formé en colonne, appuyant à la
» brigade de cavalerie Colonel-général; la brigade
» de Condé infanterie, postée à la droite de l'aile
» gauche, sera formée comme les autres, c'est-
» à-dire que son 1er bataillon, en colonne, ap-
» puiera à Mestre-de-camp cavalerie.

» La deuxième ligne marchera dans le même
» ordre que la première : les brigades d'infanterie
» Auvergne et Anhalt, sous le lieutenant-général
» de Saint-Germain, et les maréchaux-de-camp
» Leyden et Glaubitz auront la droite. Les bri-
» gades de cavalerie du Roi, Bourgogne et Royal-
» Etranger, sous les lieutenans-généraux Dumés-
» nil, Andlau, et les maréchaux-de-camp Orlick
» et Galfeld, occuperont le centre; la gauche
» sera composée des brigades saxonnes, aux
» ordres du marquis de Lusace.

» Cette seconde ligne étant beaucoup moins
» forte que la première, et devant néanmoins
» occuper le même front, les bataillons dont

» elle est composée s'étendront beaucoup plus » qu'à l'ordinaire (1). La réserve, formée de la » gendarmerie et des carabiniers, sous le lieutenant-général Poyanne et les maréchaux-de-camp Bellefond et Bissy, se placera en troisième ligne derrière le centre de la cavalerie.

» Les brigades Navarre et Lowendahl recevront une destination particulière.

» L'armée ainsi formée prendra sa première » position ; la gauche en arrière du village de » Hahlen, appuiera au marais ; la droite prolongera en arrière des maisons rouges dans la » plaine de Minden jusqu'au bois ; les lignes marcheront à 400 pas de distance ; le corps du duc » de Broglie appuiera sa droite aux rives escarpées du Weser, faisant front à Tonhausen ; » liant sa gauche avec la droite de l'armée ; l'infanterie en première ligne, et la cavalerie en » seconde. Cette division recevra les ordres du » duc de Broglie, ainsi que les Grenadiers Royaux » et de France.

» Tandis que ces troupes attaqueront Ton-

(1) C'était une étrange disposition que celle d'étendre une seconde ligne qui, destinée à servir de réserve, devait perdre toute sa force en s'allongeant. Si la seconde ligne fût restée en colonnes d'attaque, la bataille n'eût pas été perdue : on ne doit la déployer que dans le cas où il s'agit de la laisser en poste défensif pour en imposer à l'ennemi par l'appareil du nombre.

» hausen et le camp de Petershagen, l'armée dé-
» ploiera et marchera en bataille à l'ennemi. Si
» cette marche ne pouvait s'effectuer de suite,
» les brigades d'infanterie et de cavalerie conti-
» nueront leur mouvement en colonne sur front
» de bataillon et d'escadron, en conservant les
» distances nécessaires pour se former.

» Le premier bataillon de chaque brigade, qui
» doit rester en colonne, se maintiendra dans cet
» ordre pendant la marche et durant la bataille;
» les brigades d'infanterie seront précédées de
» cent travailleurs, avec les chariots d'outils né-
» cessaires.

» Comme la droite de l'ennemi se trouve à
» Hille, et la gauche derrière Holzausen, la
» marche sera dirigée sur son flanc gauche. Si
» l'attaque du duc de Broglie réussit, il cher-
» chera à gagner ce flanc, afin de l'envelopper.
» Les autres manœuvres de l'armée dépendent
» de celles que fera l'ennemi. Le maréchal de
» Contades lui donnera, dans tous les cas, des
» ordres adaptés aux circonstances.

» La brigade de Navarre, les volontaires de
» Hainaut, Dauphiné et Muret, sous les ordres
» du lieutenant-général duc d'Havré, feront une
» fausse attaque sur la digue qui conduit à Hille
» à travers le marais.

» Le parc d'artillerie leur fournira à cet effet
» un supplément de quatre pièces de huit. Le duc

» d'Avré dirigera un feu très-vif sur la redoute
» ennemie qui bat la digue; mais il ne franchira
» le marais que dans le cas où l'armée aurait pé-
» nétré aux environs de Hille, et où il pourrait
» se réunir avec elle. Jusque-là, il se bornera à
» inquiéter l'ennemi, et à l'empêcher d'appuyer
» sa droite au marais. Ce corps devra, au besoin,
» couvrir la retraite de l'armée en tenant la di-
» gue, et défendant le passage. Il devra aussi avoir
» soin de couronner les hauteurs en arrière avec
» de l'infanterie et des troupes légères, pour
» tenir tête aux partis que l'ennemi pourrait dé-
» tacher de Lubeke; cette précaution est impor-
» tante.

» Le duc d'Avré est prévenu que le duc de
» Brissac occupe Goofeld, afin d'observer le
» prince héréditaire. Il communiquera avec lui
» par le vallon de Bergkirchen, et emploiera à
» ce service la cavalerie des volontaires de Dau-
» phiné qui connaît le terrain et les routes. Les
» postes de Kolhof et Hartenhausen seront main-
» tenus, parce qu'ils éclairent les environs du
» marais.

» La brigade Lowendahl, sous le maréchal-de-
» camp de Bisson, entrera à Minden aussitôt que
» la retraite sera battue; elle occupera les rem-
» parts et les trois têtes de pont. La majeure par-
» tie de la grosse artillerie sera placée sur les ca-
» valiers, afin de couvrir au besoin la retraite de

» l'armée. On placera aussi quelques pièces dans » l'ouvrage qui couvre le pont de pierre, afin de » défendre les approches des têtes de pont con» tre les tentatives des troupes légères qui infes» tent la rive gauche du Weser.

» La retraite qui tiendra lieu de générale, » comme nous l'avons dit, sera battue à l'heure » ordinaire.

» L'armée prendra aussitôt les armes en avant » du camp, et marchera sur 8 colonnes. La pre» mière, aux ordres du comte de Guerchy, sera » composée des brigades d'infanterie de Cham» pagne et du Roi; elle laissera le bois situé près » d'Amelbeck à gauche, passera la Barthe sur le » dernier pont, près du marais, et marchera » jusqu'aux dernières haies en avant de Hallen, » où elle restera en colonne jusqu'au point du » jour. Alors l'armée se formera; la gauche ap» puyée aux haies sus-mentionnées, et la droite » dans la direction des maisons rouges qui se » trouvent dans la plaine. Huit pièces de gros » calibre arriveront le soir à ces deux brigades, » et resteront devant leur front pendant la ba» taille. M. de Sainte-Ville, aide-major-général » des logis, dirigera cette division.

» La deuxième colonne qui consiste dans les » brigades d'Aquitaine et de Condé, sous les or» dres de M. de Maugiron, sera conduite par » l'aide-major des logis Baudouin, qui lui ensei-

» gnera le pont où elle doit passer la Barthe, le » lieu où elle restera en colonne derrière la hau- » teur, jusqu'au jour, et celui où elle devra en- » suite se former. Cette colonne aura six pièces » de grosse artillerie.

» La troisième composée des deux brigades » saxonnes, sous les ordres du comte de Lusace, » sera conduite par l'aide-major des logis Mon- » tant, qui leur désignera l'endroit où elles de- » vront rester en colonne derrière la hauteur, » en attendant le jour, pour se former alors en » deuxième ligne, à quatre cents pas de la pre- » mière.

» La quatrième colonne comprendra les bri- » gades de cavalerie Mestre-de-camp, Cravates » et Royal-Etranger, sous les ordres du duc de » Fitz-James. Elles seront dirigées par l'aide- » major des logis Angers, qui leur assignera le » lieu où elles attendront le jour. Lorsqu'elles se » formeront, la brigade Mestre-de-camp ap- » puiera sa gauche à la brigade Condé, infante- » rie; celle de Cravates donnera, à sa droite, la » direction des maisons rouges; et celle de Royal- » Etranger se placera en deuxième ligne de Mes- » tre-de-camp, à quatre cents pas de distance.

» La cinquième colonne consistant dans les » brigades de cavalerie, Colonel-général, le Roi » et Bourgogne, sous les ordres du lieutenant- » général Dumesnil sera conduite par l'aide-

» major des logis Dumay, qui lui indiquera le
» lieu où elle restera pour attendre le jour. Dès
» qu'il commencera à paraître, la brigade Colo-
» nel-général se formera en première ligne, ap-
» puyant à celle de Cravates, et prenant sa di-
» rection aux maisons rouges; les brigades du
» Roi et de Bourgogne se formeront en deuxième
» ligne derrière celle de Cravates et de Colonel-
» général.

» La sixième colonne, sous le lieutenant-gé-
» néral Beaupréau, sera composée des brigades
» de Touraine et de Rouergue, infanterie, qui
» passeront la Barthe sur le pont qui leur sera
» indiqué par l'aide-major des logis Germain,
» marcheront jusqu'à la redoute qui est en avant
» de Picardie, et y attendront le point du jour,
» pour se former à droite de la brigade de Colo-
» nel-général. Cette division prendra huit pièces
» de position qui resteront en avant de son front
» pendant la bataille.

» La septième colonne, sous les ordres du
» lieutenant-général de Saint-Germain, com-
» prendra les brigades d'Auvergne et d'Anhalt.
» La première passera le pont qui lui sera indi-
» qué par M. d'Ouné, officier d'état-major, et
» ira, jusqu'au camp de la seconde, dans les jar-
» dins en avant de la ville. La brigade d'Anhalt
» se placera en deuxième de celle de Picardie et
» de Belsunce.

» La huitième colonne, sous le chevalier Ni-
» colaï consistant dans les brigades de Picardie
» et de Belsunce, dirigera sa marche sur les mai-
» sons rouges, et y restera jusqu'au jour; alors
» elle se formera, étendant sa droite jusqu'au
» bois, et prenant sa direction sur la gauche de
» la réserve aux ordres du duc de Broglie. L'aide-
» major des logis Grandpré, conduira cette co-
» lonne; le parc enverra, vers le soir, 8 pièces
» de canon qui resteront à ces brigades pendant
» l'action.

» Le corps du duc de Broglie formera la neu-
» vième colonne. Les gendarmes et les grena-
» diers monteront à cheval et resteront en avant
» du front de leur camp, jusqu'à ce qu'ils reçoi-
» vent l'ordre de se placer, en troisième ligne,
» derrière le centre.

» On a jeté dix-neuf ponts sur le ruisseau qui
» coule depuis le marais au Weser, devant le
» front du camp, afin de faciliter la retraite de
» l'armée, dans le cas où elle devrait l'effectuer.
» Le centre et la gauche se retireraient, à tra-
» vers ces ponts, dans leur camp actuel. La
» droite et la réserve se retireraient sur la ville,
» occuperaient les haies et les jardins qui l'envi-
» ronnent, et placeraient l'artillerie, en avant
» de leur front, pour contenir l'ennemi, de con-
» cert avec le canon de la place. »

En conformité de ces dispositions, l'armée se mit en mouvement immédiatement après le coucher du soleil, et arriva à sa destination un peu après minuit. Ferdinand préparé à cet événement par la tournure des affaires, ordonna à son armée, le 31, à cinq heures du soir, de se tenir prête à marcher à une heure du matin : néanmoins le départ fut retardé jusqu'à cinq heures. Alors elle se mit en mouvement sur huit colonnes, et à six heures elle fut formée, la droite au marais, en arrière de Hahlen, la gauche liée avec le corps de Wangenheim, qui prit poste derrière les batteries en avant de Tonhausen. La cavalerie devait être distribuée sur les deux ailes, mais celle des Anglais, formant la droite, fut retenue par l'entêtement de lord Sackville, et n'arriva point à temps à son poste.

L'armée française avait devant elle une colline qui eût couvert sa marche. Les généraux occupés, depuis le point du jour, à déployer leurs colonnes n'eurent pas l'œil sur les manœuvres des alliés. *Leurs colonnes ne purent se débrouiller assez promptement ; les unes étaient trop rapprochées, les autres trop éloignées : la confusion régnait dans toutes.* L'armée ne fut, à peu près, rangée en bataille, qu'à huit heures, à l'exception de la division Broglie, qui commença son attaque vers cinq heures du matin, sur le corps de Wangenheim, par une vive canonnade.

Au lieu de fondre sur l'ennemi, avec impétuosité, le duc de Broglie perdit trois heures à faire un feu d'artillerie auquel les alliés ripostèrent; il imagina peut-être, que ce grand bruit suffirait pour déposter le corps de Wangenheim; mais celui-ci se maintint avec fermeté : le duc trouvant le village gardé par des forces plus considérables qu'il n'avait supposé, se rendit auprès du maréchal de Contades, pour solliciter des renforts.

Au même instant l'armée alliée s'ébranlait, et Ferdinand qui s'attendait à être prévenu, arriva sur la ligne ennemie lorsqu'il n'y avait encore que la cavalerie en bataille au centre. Le placement de cette arme, contraire à toutes les règles de la tactique, coupa la ligne d'infanterie, et en détruisit toute la force en permettant de la séparer par l'effet d'une simple canonnade.

Dès que le duc s'aperçut de cette faute, il ordonna à l'infanterie hanovrienne et anglaise, et au régiment de Hardenberg, d'attaquer, sur-le-champ, afin de se jeter sur les flancs des lignes de l'infanterie française, au moment où le reste de la sienne attaquerait sa droite, et où le prince d'Anhalt inquiéterait la gauche, avec tous les piquets de l'armée qu'il commandait en qualité de général de jour. Cette infanterie des alliés avança vivement, quoique exposée, durant quinze cents pas, au feu de toutes les batteries qui couvraient le front des escadrons français.

Cette cavalerie, la force et l'orgueil de l'armée, marcha à la rencontre de l'infanterie allemande, et la chargea avec courage; mais le feu de celle-ci fut si bien nourri et si bien dirigé, qu'après d'inutiles efforts, la première ligne se retira en désordre, suivie de près par l'infanterie alliée qui culbutait successivement ce qui voulait résister.

Contades étant arrivé au centre, sur ces entrefaites, ordonna au marquis de Beaupréau d'occuper, avec la brigade de Touraine et 8 pièces de canon, quelques maisons et jardins entourés de haies, en avant du front de la cavalerie; ce mouvement tendait à prendre de revers l'infanterie des alliés qui avançait avec tant d'audace. Tandis qu'il s'effectuait, quelques brigades de cavalerie chargèrent de nouveau avec la plus grande impétuosité, mais furent également repoussées.

Enfin arrivèrent les carabiniers et la gendarmerie; ces braves corps enfoncèrent d'abord la première ligne de l'infanterie alliée; mais reçus de la seconde avec un feu vif et nourri, ils prirent le parti de la retraite. Le lieutenant-général Poyanne, qui les commandait, reçut deux coups de feu au travers du corps, et plusieurs coups de sabre sur la tête.

La brigade de droite, sous le général Vogué, fit une quatrième attaque, qui eut aussi peu de succès; car au moment où il voulut converser,

le général Urf arriva de l'aile gauche avec quelques escadrons, la prit en flanc et la mit en déroute.

La cavalerie française du centre était donc totalement battue, et il ne manquait au duc que quelques escadrons pour rendre sa victoire décisive. Il envoya le lieutenant-colonel Ligonnier à lord Sakville, avec ordre de faire avancer la cavalerie de l'aile droite, par la gauche et par le bois, et de charger impétueusement l'ennemi. Cet ordre, réitéré par le capitaine Winzingerode, et par le colonel Fitz-Roi, fut inutile : l'infanterie anglaise en souffrit beaucoup. Le duc ne pouvant rien gagner sur Sakville, chargea lord Gramby, commandant la deuxième ligne, de faire ce mouvement : mais à l'instant où il allait commencer, Sakville accourut et l'en empêcha (1).

Cependant, l'infanterie alliée avançait toujours. Le comte de Lusace arriva avec les Saxons et la fit plier un instant; mais elle se reforma et reprit vivement sa marche offensive.

Dans ce moment le prince d'Anhalt attaquait Hahlen, et repoussait les Français jusqu'à Dutzen en longeant le marais.

---

(1) Lord Sakville, jugé par un conseil de guerre, fut déclaré incapable de servir dans les armées de S. M. Néanmoins, employé quelque temps après, il ne contribua pas peu aux mauvais résultats de la guerre contre les Etats-Unis.

Les brigades d'Aquitaine et de Condé qui voulurent soutenir les Saxons, furent repoussées, et le lieutenant-général Maugiron qui les conduisait fut blessé de deux coups de feu.

Pendant que l'aile droite des alliés obtenait ces succès, la gauche ne faisait pas moins de progrès. Les Prussiens, les Hanovriens et les Hessois fournissaient une belle charge sur les Grenadiers de France et Royaux. Quelques escadrons gagnèrent le flanc droit des brigades de Touraine et de Rouergue, les culbutèrent et prirent une grande partie de la dernière. Le lieutenant-général Beaupréau y fut blessé.

Les alliés s'emparèrent des maisons et du terrain que l'ennemi voulait occuper, et repoussèrent les brigades d'Auvergne et d'Anhalt, que le maréchal de Contades jeta dans la mêlée, pour protéger la retraite.

Malgré cette confusion, le duc de Broglie canonnait toujours le corps de Wangenheim; son infanterie avança, il est vrai, mais hors de portée de mousqueterie; la cavalerie qui se porta au soutien du flanc droit de l'armée, déjà maltraité par le régiment de Hammerstein, fut culbutée par les dragons de Holstein. Alors le régiment de la Marine pour lui faire jour, fournit son feu sur les dragons prussiens, qui conversèrent à gauche, le chargèrent, et le prirent avec 10 pièces de canon et 2 drapeaux.

A onze heures, l'armée française était en désordre, à l'exception du corps de Broglie qui n'avait point été engagé. Il couvrit la retraite de la droite sur Minden, et les Saxons celle de la gauche.

Cette bataille, où les Français perdirent 7 mille hommes, aurait été moins décisive, si le duc n'eût porté sur leurs derrières les corps de Drewes et du prince héréditaire. Ce dernier commandait l'expédition dont nous avons déjà fait mention; il arriva, le 31, à Quernhein, et battit le lendemain le duc de Brissac, posté avec 8 mille hommes à Kofeld pour couvrir les communications par Hervorden; ce succès rendit la situation du maréchal de Contades très-critique, car le prince occupa, aussitôt après le combat, la position de Behmen, et les défilés de Bergkirchen. La retraite devenant impraticable sur la rive gauche du Weser, il fallut passer ce fleuve à Minden, et se retirer sur Cassel en toute diligence. Les bagages de l'armée furent presque tous enlevés près de Detmold, par les chasseurs de Freytag; le maréchal y perdit les siens, ainsi que le prince de Conti.

Minden capitula le lendemain.

Tempelhof regarde cette bataille comme une des plus remarquables et des plus intéressantes sous les rapports de l'art. Les dispositions qui précédèrent l'affaire, celles qui eurent lieu pen-

dant l'action, méritent, suivant lui, l'attention de la postérité. Ferdinand s'y montre en général, qui connaît les ressources les plus étonnantes de l'art. Ses manœuvres, pour amener l'ennemi au point où il désirait, sont des chefs-d'œuvre; rien ne prouve mieux la solidité de ses maximes, que l'idée hardie qu'il conçut de *s'affaiblir pour être plus fort*. La division en plusieurs corps de son armée, déjà inférieure, avait en effet toutes les apparences d'une faute, et présentait trop d'avantages aux généraux français pour ne pas les engager à la mettre à profit.

A mon avis, cependant, il faut moins blâmer le maréchal de Contades d'avoir livré bataille, que de n'avoir pas connu son adversaire, et deviné le motif secret de ses dispositions fautives. On ne saurait trop le répéter, le premier mérite d'un général est de bien juger les talens et le caractère de son adversaire, de pénétrer ses vues les plus secrètes, et de saisir le but de ses opérations.

L'ordre de bataille de l'armée française était excessivement défectueux. C'est un usage consacré de placer la cavalerie dans la plaine, et l'infanterie sur un terrain coupé; néanmoins cet usage doit être subordonné au grand principe de ne jamais morceler une ligne d'infanterie, en la coupant par une arme, qui n'a pas de consistance par elle-même.

Le projet d'accabler vivement le corps de Wangenheim était fort bon; mais ce n'est point par une canonnade qu'on force un général d'abandonner son poste, surtout lorsqu'il en connaît les effets. Les canonnades sont des complimens auxquels on répond sans peine; elles sont presque toujours aussi insignifiantes que celle de Minden : et l'on est obligé de mettre en action l'infanterie, lorsqu'on veut frapper un coup décisif (1).

Il suit nécessairement de là, que celle-ci doit charger l'ennemi avec toute la promptitude possible, dès qu'elle est formée, sans s'amuser au feu de mousqueterie : pourquoi devrait-elle, en effet, servir de point de mire à l'artillerie ennemie?

Une longue expérience a prouvé d'ailleurs, que le feu de l'artillerie est beaucoup moins meurtrier dans une bataille qu'on ne le pense communément; cependant il faut distinguer l'effet physique de l'effet moral. Le prélude ordinaire d'une grande bataille est une vive canonnade; on croit démonter l'artillerie ennemie, et faire

---

(1) Les canonnades sont devenues plus sérieuses depuis que ceci a été écrit. Les armées ont eu jusqu'à mille pièces qui ont vomi la mort dans des colonnes souvent trop profondes; ainsi l'artillerie a eu plus de part au succès des batailles, mais toutefois sans cesser d'être un accessoire.

avancer l'infanterie avec moins de danger; mais on se trompe grossièrement. Tempelhof cite plusieurs exemples où des batteries de 20 à 30 pièces ont canonné la sienne pendant plusieurs heures, sans atteindre ni hommes, ni chevaux, et à plus forte raison la ligne d'infanterie. Si l'expérience ne justifiait pleinement son assertion, on pourrait l'appuyer encore par des argumens tirés de la construction même des pièces, et de leur tir différent. Il est certain que si la centième partie des boulets dirigés sur des batteries, dans les combats de la dernière guerre, avait atteint leur but, il ne serait pas resté une pièce d'artillerie aux deux partis.

Le sort de la bataille dépendait du succès de l'attaque sur le corps de Wangenheim; Contades, qui l'avait pressenti, aurait dû tracer à sa ligne une direction telle qu'il eût pu soutenir vigoureusement le duc de Broglie, refuser sa gauche, et engager ainsi son armée suivant la tournure qu'aurait prise l'attaque principale. (*Voyez chapitre VII, les réflexions sur l'ordre oblique de Leuthen.*) Cette disposition lui eût encore procuré plus de facilité pour s'avancer, car il n'aurait eu qu'à marcher par lignes et par la droite.

Les fautes les plus essentielles furent donc : 1° la lenteur du duc de Broglie, qui donna au corps de Wangenheim le temps de revenir de sa surprise et de se former en avant du village; 2° la lon-

gueur du déploiement des colonnes, qui dura quatre heures entières, au bout desquelles l'infanterie n'était pas même en ordre.

La conduite de Ferdinand, la sagesse de ses manœuvres, et la vivacité avec laquelle il se décida à faire attaquer la cavalerie française par son infanterie, méritent, au contraire, les plus grands éloges.

En traitant au chapitre V de la première partie, de l'influence des ordres de marche sur les succès de Frédéric, et de la différence qui existe entre ceux de ce prince et les déploiemens de Guibert, j'ai cité l'affaire de Minden à l'appui de mes idées, parce qu'elle démontre plus particulièrement l'absurdité du système du tacticien français; mais depuis lors les batailles de Prague, de Kollin, de Rosbach, de Leuthen, de Zorndorf, ont ajouté une nouvelle force à mon opinion.

Nous avons vu la longue instruction de Contades à ses généraux, pour leur expliquer le mécanisme de la composition, de la marche et de la formation des colonnes. Malgré qu'elles fussent au nombre de neuf, et composées de deux ou trois brigades au plus, elles employèrent quatre heures à se former imparfaitement; quoique les distances soient beaucoup plus faciles à observer, quand elles ne sont pas étendues. Comment Guibert se serait-il tiré de là, avec ses quatre colon-

nes de cinq à six brigades, ayant à observer des distances hors de portée du rayon visuel (1)?

Il paraît que cet auteur a pris son système dans la conduite de Ferdinand, qui, en effet, réussit à former huit colonnes. Mais probablement les annales militaires, n'offriront qu'une fois de tels prodiges. A quoi aurait servi l'ouverture de ces huit marches, si le maréchal avait fait ses attaques en colonnes, ou qu'il eût avancé, comme Frédéric, par lignes et par la droite, sur une extrémité de la position des alliés? De telles dispositions en face de l'ennemi ne sont propres qu'à lui faire connaître le point d'attaque; pour être de quelque utilité, il faudrait supposer que l'on sera toujours maître du terrain qui servira de champ de bataille, et que l'ennemi s'y placera sur le front qu'on lui assignera; car s'il se prolonge à droite ou à gauche, il est certain que l'ouverture de la marche deviendra inutile, ou que la ligne sera débordée.

Il fallait absolument un champ de bataille comme celui de Minden, resserré entre le marais et le Weser, pour que le duc pût combiner d'a-

---

(1) Je rappelle à mes lecteurs que si ces observations reposent sur le système des lignes déployées, je ne crois pas qu'il soit exclusivement indispensable; on a même déjà vu que je préfère un ordre en colonnes par bataillon, ou au moins un système modifié de ces deux ordres.

vance son déploiement, et se servir d'un pareil système.

Il y a une grande différence entre ces dispositions arrêtées de longue main, et que l'ennemi peut faire échouer par un seul mouvement, et les dispositions prises à la hâte sur le terrain le jour de la bataille même, et exécutées rapidement par l'ordre de marche de Frédéric.

Pour l'exécution de son plan, Contades devait donner à chacune des brigades de son armée, une expédition de ces dispositions dont la précision est admirable, mais la longueur inouie. Frédéric s'épargnant toutes ces écritures, aurait dit le matin même : l'*armée marchera par lignes, par pelotons à droite, prendra sa direction sur la droite, et se formera au signal de. . . . . L'avant-garde composée de 10 bataillons et 15 escadrons fera telle attaque. . . . . . . La gauche sera disposée de manière à soutenir l'aile engagée.* Il est certain que les colonnes prenant la direction même qu'on veut donner aux deux lignes, sur une extrémité de l'armée ennemie, ou sur un point de sa position, pourront, lorsqu'elles seront arrivées à la hauteur des attaques, se former, dans quelques minutes, à un signal convenu, par peloton à gauche en bataille.

Je terminerai ce chapitre par quelques observations sur le placement de la cavalerie au centre, en première ligne. Dans un ordre de bataille en

lignes déployées, ce placement doit entraîner une défaite, puisque la victoire dépend du maintien de la ligne; or tous les généraux savent aujourd'hui si l'on trouve, dans la cavalerie, la force et la stabilité nécessaires à la défense d'une position décisive en première ligne.

Les inconvéniens d'un ordre pareil seront donc d'autant plus grands que la ligne sera longue, et la cavalerie plus étendue. La raison en est, que l'intervalle laissé au centre par la cavalerie rompue étant plus considérable, l'ennemi pourra facilement accabler une des ailes d'infanterie avant que l'autre soit en mesure de la soutenir. Les positions, le terrain, les circonstances détermineront celle qu'il conviendrait d'attaquer.

On verrait se reproduire les mêmes inconvéniens si une armée était attaquée par une extrémité de sa ligne, en ordre oblique ouvert, ainsi que Frédéric le fit à Leuthen. (*Voyez chap. VII.*) L'extrémité attaquée composée d'infanterie seulement, ne pouvant être soutenue par sa cavalerie, ni par l'autre extrémité de l'infanterie, serait incontestablement culbutée, si l'ennemi employait contre elle les trois armes en forces supérieures. Et que deviendrait cette aile d'infanterie, si l'ennemi profitait des avantages naturels de l'ordre oblique ouvert, pour la faire déborder rapidement par une masse de cavalerie qu'on placerait en colonne à droite ou à gauche de l'in-

fanterie? Je crois donc que si les circonstances exigeaient la présence de quelques escadrons en première ligne, il vaudrait mieux les disposer en colonnes dans les intervalles du centre et des ailes, ce qui les rendrait disponibles pour charger, sans nuire à la solidité de la ligne.

Opérations après la bataille de Minden.

La retraite du marquis de Contades, au-delà du Weser, procura plus d'avantages aux alliés que la victoire même. Cette retraite fut prématurée, car l'armée française pouvait tenir dans le camp de Minden, qu'elle avait gagné en assez bon ordre, et la présence du prince héréditaire, à Goofeld, ne devait point l'inquiéter, puisqu'après la prise de Munster, le duc d'Armentières s'était porté entre Lipstadt et Paderborn, et que la division Chevreuse occupait Bielefeld. Mais le marquis craignit que Ferdinand ne renforçât le corps du prince héréditaire pour attaquer celui d'Armentières, et ne le prévînt à Cassel, qui renfermait ses dépôts et couvrait ses communications. En effet, le marquis d'Armentières dut partir, le 3 août, pour la Hesse, et prit position, le 10, à Warbourg, après avoir jeté des renforts dans Munster et Wesel; l'armée française marcha, le 4, à Hastenbeck; le duc de Broglie fut détaché, le lendemain, avec 26 bataillons et 36 escadrons,

le long du Weser, pour couvrir sa marche sur Eimbeck et Gottingen, et s'assurer des défilés de Munden et Witzenhausen. Le prince héréditaire passa le Weser à Rinteln, et suivit l'arrière-garde ennemie vers Eimbeck.

De son côté, Ferdinand partit, le 5, avec l'armée, de Goofeld, et vint, en six marches, camper le 12, à Stadtbergen. Sur ces entrefaites, le maréchal de Contades ayant continué son mouvement rétrograde, arriva, le 10, aux défilés de Munden; il établit le comte de Saint-Germain à Dransfeld, pour protéger le passage de l'armée: le prince héréditaire attaqua vivement ce corps, le 10, mais sans succès; Saint-Germain joignit heureusement l'armée à Cassel, le 12; la division d'Armentières se porta de Warbourg à Wolfshagen.

Tempelhof fait une longue dissertation pour prouver *qu'il ne faut point laisser une forteresse derrière soi*, et que Contades n'éprouva tant de revers, que pour avoir dépassé Lipstadt sans s'en être emparé. Je ne réfuterai pas une telle assertion, car l'expérience de dix campagnes et les événemens les plus importans de la dernière guerre, répondent mieux que je ne saurais le faire, à ces calculs compassés qui ne serviront plus que comme un monument historique des combinaisons de ce temps-là.

Nous avons dit que le marquis d'Armentières

avait marché à Wolfshagen, pour couvrir le flanc gauche de l'armée et les communications de Fritzlar et Marbourg. Ferdinand voulant le déloger afin d'obliger Contades à quitter les environs de Cassel, mit tous ses corps détachés en mouvement pour accabler cette division. Mais le défaut d'ensemble dans ces attaques multipliées donna le temps au marquis d'Armentières de se retirer. Cependant le but du duc se trouva rempli : Contades se replia derrière l'Eder, et même derrière l'Ohm, à Gros-Seelheim; Armentières, à Gosfeld.

Ferdinand non content de ces demi-succès, résolut de déloger de nouveau l'armée française, et continua à manœuvrer contre la gauche. Il fit attaquer ou sommer les différens postes ennemis en présence même de leur armée; Cassel et Ziegenhain se rendirent aux premiers coups de canon. Pendant ce temps, le duc se porta, le 19 août à Corbach, et ensuite à Munchhausen, où il prit position, le 25, en face de l'ennemi, dont la Lahn le séparait. Le maréchal d'Estrées arriva, le même jour, à l'armée française; la cour l'avait envoyé pour mettre d'accord Contades et de Broglie, qui s'accusaient réciproquement de la perte de la bataille de Minden, et dont la rivalité devenait funeste à l'armée.

En attendant, Ferdinand voulant profiter de l'état défensif des ennemis pour reprendre Muns-

ter, détacha le général Imhof avec 6 mille hommes en Westphalie. Aussitôt que le maréchal de Contades en fut informé, il envoya d'Armentières à Wesel pour y prendre le commandement de quelques régimens qui venaient de France, et en former, avec les garnisons, un corps assez nombreux pour secourir cette place. Ce moyen réussit. Imhof retardé par les pluies, n'ayant commencé le siége que le 3 septembre, fut obligé de le lever devant le marquis d'Armentières, et de se retirer, le 6, à Telligt.

Ferdinand, informé que le corps de Fischer était à Obervetter, séparé de l'armée française par la Lahn, chargea le prince héréditaire et Wangenheim de l'enlever le 27 août. Le poste d'Obervetter, situé dans une espèce de presqu'île, et entouré de rochers, avait paru si fort, que ce partisan, le jugeant inattaquable, se garda mal; Wangenheim ayant gravi les hauteurs escarpées et rocailleuses qui appuyaient le flanc gauche, tomba inopinément sur les ennemis. Fischer se fit jour avec quelques braves; une partie de son corps se sauva; 400 hommes furent pris ou tués. Cette surprise procura aux alliés les moyens de gagner l'extrême gauche de l'ennemi, et de le forcer à quitter son camp retranché; le prince héréditaire prit position à Wetter, vis-à-vis du duc de Broglie, l'armée campa entre Melnau et Amenau. Broglie resté seul sur la droite de la

Lahn, craignant d'être accablé, repassa cette rivière, et se retira le 29 par Marbourg.

Le 2 septembre le prince héréditaire et Wangenheim passèrent la Lahn près de Gosfeld; la légion de Luckner surprit un poste avancé près d'Oberwaimar, et lui fit perdre 500 hommes; le général Wangenheim s'y établit, et le prince héréditaire marcha à Alma, poussant des partis sur Hohensolms; Ferdinand rapprocha alors le prince de Bévern de Marbourg, et plaça le duc de Holstein à Schwarzenborn.

Ces mouvemens décidèrent enfin le maréchal de Contades à quitter, le 4, sa bonne position de Gros-Seelheim, pour se retirer sur Munzlar : dès qu'il fut parti, les alliés sommèrent le château de Marbourg; mais le colonel Duplessis força le duc à l'assiéger. L'armée française, loin de chercher à sauver ce poste, continua son mouvement rétrograde et campa vers Giessen. Broglie derrière la Lahn près de Dudenhofen, couvrant Wetzlar. Ferdinand, de son côté, vint successivement camper, le 10 septembre à Oberwaimar, le 18 à Salzboden, le 19 à Krofdorf; le corps de Wangenheim occupa les hauteurs vis-à-vis de Wetzlar.

Les deux armées restèrent quelque temps dans ces positions, parce que les alliés étaient éloignés de leurs magasins, et voulaient attendre la reddition de Munster; d'un autre côté, le maréchal de Contades ne pouvait se retirer plus loin sans

abandonner la rive droite du Mein, et peut-être même celle du Rhin.

Le duc d'Armentières, après avoir ravitaillé Munster, le 12, s'était retiré sur le Rhin, et le général Imhof avait repris le blocus où il reçut quelques renforts; l'artillerie de siége n'arriva qu'au commencement de novembre, et la tranchée fut ouverte dans la nuit du 8 au 9. Le commandant fit de fréquentes et heureuses sorties; en vain d'Armentières voulut revenir à son secours; il trouva Imhof si bien posté à Roxel, qu'il fut obligé de retourner sur ses pas: la place capitula enfin le 21 novembre: la garnison obtint sa libre sortie, juste récompense de la valeur qu'elle avait déployée.

Sur ces entrefaites, il ne se passa rien de bien important dans les armées, stationnées aux environs de Giessen. Le duc de Broglie remporta, il est vrai, une victoire; mais son champ de bataille fut la cour, et son adversaire le maréchal de Contades, qui rappelé, lui laissa le commandement de l'armée.

Les affaires n'en allèrent pas mieux; le nouveau général *manœuvra avec des détachemens pour donner des inquiétudes et couper les communications*. La division portée sur Marbourg échoua; le duc de Wurtemberg, qui devait occuper Fulde avec 10 mille hommes, afin de couper les alliés de Cassel, ayant pris une mauvaise position, avec

la ville et la rivière à dos, le prince héréditaire de Brunswick fut chargé de l'attaquer; le corps surpris en quelque sorte se retira avec précipitation par la ville, mais il fut si vivement poursuivi qu'il n'eut pas le temps de se reformer. Une partie de l'infanterie et de la cavalerie s'échappa; 3 bataillons de grenadiers Wurtembergeois, furent forcés de mettre bas les armes. Le duc de Broglie se voyant alors menacé sur son flanc droit, abandonna le camp de Klein-Linnes, et se retira entre Friedberg et Butzbach, laissant une garnison dans Giessen, qui fut investi. Les armées baraquèrent ne pouvant camper à cause de l'extrême rigueur du froid.

Ferdinand fut alors obligé d'envoyer un renfort de 13 bataillons et 20 escadrons au roi de Prusse, dont les affaires avaient pris une mauvaise tournure en Saxe, depuis les combats de Maxen et de Meissen; cet incident engagea le duc de Broglie à profiter de sa supériorité pour sauver Giessen. A cet effet, il résolut de porter le duc d'Armentières avec le corps du Bas-Rhin sur la droite, et celui du duc de Wurtemberg sur le flanc gauche des alliés, pendant qu'il les attaquerait lui-même de front sur Giessen, et que le marquis du Voyer se porterait à Limbourg pour se lier au duc d'Armentières. Après quelques mouvemens insignifians, les alliés levèrent effectivement le blocus de Giessen, et Ferdinand,

déterminé à cantonner son armée, leva, le 4 et le 5, son camp de Krofdorf pour se rapprocher de Marbourg.

La marche du marquis d'Armentières éprouva des retards, parce que le Rhin chariait beaucoup de glaces; il arriva enfin, le 3 janvier, sur les rives de la Dille. Du Voyer marcha alors à Dillenbourg, fit occuper la ville par le régiment suisse de Waldner, et plaça sa division en cantonnemens. Le duc Ferdinand ne jugeant point convenable de laisser un corps sur le flanc droit de ses quartiers, se rendit, le 7, à Gladebach, près du général Wangenheim, et dirigea le même jour ce corps en 3 colonnes sur Dillenbourg. Un avant-poste de dragons fut surpris à Wiselbach par la colonne de droite, pendant que celle du centre se porta directement sur Dillenbourg. Le régiment de Waldner, qui se croyait gardé, eut à peine le temps de courir aux armes; le colonel Paravicini fut tué, beaucoup de braves éprouvèrent le même sort, et près de 700 hommes furent pris : la campagne se termina par cet événement, qui décida le maréchal de Broglie à prendre des quartiers-d'hiver depuis Giessen jusques dans le Hundsruck. Les alliés en firent autant; le corps du général Imhof resta dans la Hesse, et couvrit ses cantonnemens de postes retranchés; l'armée se dispersa dans la province de Munster, et dans les évêchés d'Osnabruck, Paderborn, etc.

Les affaires maritimes de la France allaient encore bien plus mal que celles de ses armées de terre. La Guadeloupe était prise dès le mois de mai; le Canada où les Anglais avaient porté des forces supérieures, vivement disputé pendant trois ans, par Montcalm, fut définitivement perdu par la mort de ce brave, tué à Québec, dans un combat que sa mort changea bientôt en déroute. Dans l'Inde la défaite de l'escadre du comte d'Ache, changea en entreprise téméraire le projet de Lalli d'assiéger Madras : repoussé bientôt lui-même dans Pondichéri, il fut réduit à capituler.

Cependant le vieux et irascible maréchal de Belle-Isle avait imaginé de rendre, aux Anglais, les audacieuses visites qu'ils avaient osé faire à la Normandie dans l'année précédente : des préparatifs se faisaient à Toulon et à Brest pour la réunion des escadres; des troupes étaient assemblées sous Chevert, vers Dunkerque.

Mais l'amiral Laclue commandant les douze vaisseaux sortis de Toulon, ne sut pas rallier convenablement son escadre; séparé de 5 vaisseaux, à la hauteur de Lagos, il fut accablé par l'amiral Boscaven qui en avait le double. 4 vaisseaux furent pris ou brûlés; 3 se sauvèrent à Lisbonne. Laclue perdit les deux jambes sans pouvoir se justifier d'avoir laissé éparpiller son escadre.

Ce n'était qu'un prélude à des désastres plus sanglans : aussi opiniâtre à mal choisir ses ami-

raux que ses ministres, la marquise de Pompadour, dont on se rappellera long-temps la funeste influence, avait déterminé Louis XV à confier le sort de sa marine à l'inepte et pusillanime maréchal de Conflans, et persista à le faire sortir de Brest, malgré l'échec essuyé par la flotte de la Méditerranée.

Les forces ennemies qui l'observaient furent dispersées par une tempête, sans qu'on sût en profiter pour les poursuivre; Conflans sortit enfin le 14 novembre; mais à peine signala-t-on l'escadre anglaise de 23 vaisseaux aux ordres de l'amiral Hawke, qu'il se jeta à la côte, imaginant que l'ennemi n'oserait pas le poursuivre en bravant des écueils inconnus. Son arrière-garde se trouva engagée dans ce faux mouvement; et bientôt séparée du reste de la flotte, elle eut à soutenir un combat inégal.

Le lâche maréchal sans rien faire pour la dégager, échoua avec le vaisseau amiral; une de ses divisions alla chercher un refuge dans la Vilaine, que l'on ne croyait pas pouvoir abriter des frégates. Le résultat de la bataille la plus malheureuse n'aurait pas surpassé cette honteuse retraite, qui coûta 6 vaisseaux coulés, échoués ou brûlés. Si on eût tourné vers la marine les ressources qu'engloutit l'armée du Hanovre, la France n'eût pas essuyé ces revers, que de tardives alliances ne réparèrent jamais.

CHAPITRE XVI.

Position générale des armées ; premières opérations à la droite et à la gauche.

Nous avons vu, à la fin de la campagne précédente, comment Frédéric répara la défaite de Hohenkirch, en concentrant ses forces en Saxe, où elles prirent, après de glorieuses opérations, des cantonnemens.

A l'ouverture de la campagne, les armées des différentes puissances se trouvaient réparties comme il suit :

Le roi avait en Silésie	54 bat.	88 escadr.
Le corps de Fouquet, en Haute-Silésie, opposé à Deville, était de	18 —	20 —
Le prince Henri commandait en Saxe	43 —	60 —
Le comte de Dohna, en Poméranie.	26 —	35 —
TOTAL.	141 bat.	203 escadr.

Les Autrichiens avaient :

Le corps du général Deville, en Moravie.	26 bat.	32 escad.	3,500 Croat.
Celui de Laudon, en Bohême, entre l'Elbe et la Silésie	10 —	20 —	6,400 —
Celui de Beck, vers Politz	10 —	15 —	3,000 —
Celui de Harsch, vers Nachod . .	16 —	25 —	3,300 —
L'armée sous le maréchal Daun, à Gitschin . . .	47 —	60 —	
Le corps de Gemmingen, aux frontières de Saxe, sur l'Eger	9 —	39 —	3,000 —
(1) TOTAL .	118 bat.	191 esc.	19,200 Croat.

Sans compter les corps réunis à l'armée de l'Empire, et forts d'environ 15 mille hommes.

(1) Les bataillons Autrichiens étaient de 2 à 300 hommes plus forts que les Prussiens. On ne peut évaluer ces derniers qu'à 600 ou 650 hommes.

L'armée des Cercles cantonnait en Franconie, vers les frontières de Saxe, avec une division sur la Werra, aux confins de la Hesse. Cette armée, les corps autrichiens compris, comptait environ 45 mille combattans. L'armée russe était restée en Pologne; on l'estimait à 60 mille hommes, avec ses troupes légères. Les Suédois avaient 15 mille combattans en Poméranie. Enfin les armées françaises recrutées de nouveau et mises sur un pied formidable inquiétaient la Saxe et les états héréditaires du roi.

Frédéric ayant un ennemi redoutable sur ses derrières fut contraint dans cette position critique de faire face partout et de diviser ses forces. Il ne pouvait s'abandonner à aucune opération offensive, sans livrer à l'ennemi les états pauvres et faibles dont il tirait néanmoins toutes ses ressources pour la continuation de la guerre. Cette situation explique pourquoi il gagna de grandes batailles, et ne fut jamais en état de faire d'opérations brillantes. Depuis l'invasion tardive de la Moravie, ses plans ne visèrent qu'à gagner du temps et à se débarrasser, par une victoire, de celui de ses ennemis qui le serrait de trop près : tels furent ceux de la campagne de 1758 et des suivantes.

Les Autrichiens avaient, au commencement de cette campagne, une ligne d'opérations dont ils ne surent pas tirer parti. Daun résolut de se

tenir sur la défensive, jusqu'à ce que les Russes eussent attiré une partie des forces du roi : il paraît du moins que nul projet de réunion ne fut primitivement combiné entre les alliés, car les premiers événemens ne furent que des surprises de postes ou de petites expéditions contre les magasins, dont la plus importante fut l'enlèvement d'un bataillon de grenadiers, à Greifenberg.

Frédéric certain que pour opérer contre ses provinces, il fallait des subsistances, ne vit pas de meilleur moyen d'en retarder l'invasion qu'en détruisant les dépôts de ses ennemis. Il dirigea en conséquence dès la fin de février, quelques troupes sur la Wartha et Posen, qui y détruisirent ceux des Russes.

Au milieu d'avril, il forma deux entreprises plus sérieuses : le général Fouquet dut entrer en Moravie, pour y enlever les magasins autrichiens, tandis que le prince Henri pénétrerait en Bohême, et y détruirait les grands dépôts de l'armée des Cercles et des troupes destinées à opérer contre la Saxe. Fouquet marcha par Troppau, sur la Mora; mais il ne put empêcher l'évacuation du magasin de Hof, et se retira sans avoir réussi. Le prince Henri fut plus heureux; il entra dans la Bohême occidentale, le 15 avril, sur deux colonnes, par Leutmeritz et Saatz. Cette partie de la Bohême n'avait pour la couvrir que

le corps d Gemmingen, qui avait des cantonnemens fort étendus. Son expédition réussit; il ramena 1,800 prisonniers, et ruina le magasin de Saatz, renfermant 32 mille tonnes de farines et des fourrages en abondance.

Aussitôt que le maréchal Daun fut informé de cette invasion, il fit partir le corps du général Beck, pour couvrir Prague et le grand dépôt de son armée; mais le prince Henri satisfait, s'était retiré en Saxe.

Cependant les grandes opérations de la campagne devant se régler sur les mouvemens des Russes, il était probable que Frédéric serait bientôt obligé de porter la majeure partie de ses forces sur l'Oder pour s'opposer à leur marche. Il destina l'armée de Saxe à cette expédition; mais en attendant il en disposa pour attaquer l'armée des Cercles, afin de mettre celle-ci hors de cause un certain temps, et de pouvoir dégarnir cette province avec moins de danger. En effet, sa conservation dépendait de celle de Dresde, capable alors de soutenir un siége de plus d'un mois; intervalle de temps suffisant pour achever les opérations décisives contre les Russes. Le prince Henri reçut donc l'ordre d'entrer en Franconie.

L'armée combinée d'Empire et d'Autriche, commandée par le duc de Deux-Ponts, était divisée en plusieurs corps : le général Haddick occupait à la fin d'avril, l'excellent camp de Monch-

berg, qu'on avait commencé à retrancher; le général Maquire en avait pris un à Asch, près d'Egra; le margrave de Baden se posta à Stadtsteinach. Le gros de l'armée, conduit par le duc de Deux-Ponts, se porta, le 4 mai, à Culmbach: quelques détachemens de troupes légères éclairaient à Hof et Nordhalben, les routes accessibles à l'ennemi.

Le prince Henri résolut d'attaquer le camp de Monchberg, avant qu'il fût en état de défense: en conséquence, toutes les troupes se rassemblèrent à Zwickau, dans les premiers jours de mai. Son projet était de porter le général Finck avec une division par Asch sur le flanc droit, et le général Knobloch par Nordalben sur le flanc gauche de l'ennemi, tandis qu'il l'attaquerait lui-même de front par la grande route de Plauen. Mais il était difficile de dérober sa marche dans un pays où les communications sont si rares; et l'armée des Cercles, prévenue à temps, abandonna Monchberg sans vouloir courir les risques d'une bataille. Il paraît certain que, d'après le plan général d'opérations, cette armée devait rester sur une défensive absolue, et ne s'engager sous aucun prétexte dans une affaire décisive; au moins on ne saurait expliquer autrement la promptitude avec laquelle elle se retira.

Voici le tableau journalier des positions:

Prussiens.	Impériaux.
Le 4 mai, *Knobloch*, à Auma. *Finck*, à Waldkirch, près de Reichenbach. *L'armée*, à Zwickau.	Position déjà indiquée. *Haddick*, à Monchberg. *Maquire*, à Asch. *Margrave de Baden*, à Stadt Steinach. *Le duc de Deux-Ponts*, à Culmbach.
Le 5 .... *Knobloch*, à Schleitz.	
Le 6 .... *Knobloch*, à Lobenstein. *Finck*, à Bergen. *L'armée*, à Polh.	
Le 7 .... *Knobloch*, à Northalben. *Finck*, à Adorf. *L'armée*, à OElnitz.	
Le 8. ... *Knobloch*, Séjour. *Finck*, à Asch.	Le 8 mai, *Maquire* se retire de Asch, après une petite canonnade avec le corps de Finck.
Le 9. ... *Knobloch*, à Zeyern. *Finck*, Séjour. *L'armée*, à Hoff. *L'avant-garde*, à Birck.	Le 9 .... *Haddick* se retire de Monchberg à Culmbach.
Le 10. ... *Knobloch*, devant Cronach. *Finck*, par Sparneck et Monchberg, à Weissenstadt. *L'armée*, à Monchberg.	Le 10. ... *L'armée*, à Culmbach. *Maquire*, à Wunsiedel, devant se diriger sur Bareith.
Le 11. ... *Knobloch*, devant Cronach.	Le 11. ... *L'armée* marche sur Bamberg.

Prussiens.	Impériaux.
Finck, à Dobern. *L'armée*, à Penck, près de Bareith.	*Maquire*, à Kemnach, dirigeant sa retraite sur Nuremberg, d'après un nouvel ordre.
Le 12 mai, *Knobloch*, devant Cronach. *Finck*, à Bareith. *L'armée*, à Penck.	
Le 13.... *Knobloch*, à Zeulen. *Itzenplitz*, à Melkersdorf. *Finck*, se réunit à *l'armée* à Altstædt.	
Le 14.... *Knobloch*, à Lichtenfels. *Itzenplitz*, à Alzendorf, l'armée à Hollfeld, *l'avant-garde* à Heiligenstadt, se dirigeant sur Bamberg.	Le 14 mai, *L'armée* évacue Bamberg, et campe à Hochstadt. Le général *Kolb*, à Bamberg.
Le 15.... *Knobloch*, à Zapfendorf. *Itzenplitz*, à Scherlitz. *L'avant-garde*, à Nistendorff.	
Le 16.... Les trois corps réunis à Bamberg, sous le général Itzenplitz. *L'armée*, toujours à Hollfeld.	Le 16.... Le général *Kolb* à Sommerfeld. *L'armée*, à Herzog-Aurach.
Le 17.... *L'armée* campe à Sachsendorf.	Le 17.... *L'armée* campe en arrière de Nuremberg, où elle se réunit à Maquire et Kolb.

Prussiens.	Impériaux.
Le 25.... *L'armée* et *Itzenplitz* commencent le mouvement pour retourner en Saxe.	

Le reste des mouvemens fut entièrement relatif à de petites expéditions du corps d'Itzenplitz, contre les magasins de Schweinfurt, etc.

On voit, par ce tableau, que le prince Henri ne réussit point à engager une bataille; la seule circonstance de son expédition qui mérite d'être citée, est l'engagement qui eut lieu contre le corps de Maquire. Repoussée d'Asch, le 8, par Finck, cette division avait l'ordre du général Haddick de se retirer sur Bareith. Finck, en fut instruit, et s'arrêta aux environs de Nagel, pour la laisser engager dans les gorges du Fichtelberg, et manda ce qui se passait au prince Henri; celui-ci, détacha, sur-le-champ, 4 mille hommes à Saint-Johann, pour fermer à Maquire les seuls débouchés des montagnes que les Prussiens n'occupassent pas encore sur sa droite. Cette division courait donc le risque d'être investie, puisque Finck se trouvait sur ses derrières. Heureusement Haddick lui ordonna de gagner la route de Nuremberg; ce qu'elle effectua, avec peine, à l'aide de guides du pays qui la conduisirent par des chemins de traverse. Après avoir échappé ainsi, comme par miracle, elle se dirigea par Kennat sur Neustadt et Nuremberg, comme on l'a vu par le tableau.

Cette expédition donna lieu aussi à quelques petits combats : le plus important eut lieu, près de Himmelskron. La cavalerie prussienne chargea une arrière-garde qui couvrait la retraite des équipages sur Culmbach, et lui fit mille prisonniers. L'avant-garde de Finck eut également un succès vers Nagel.

Le prince Henri voyant l'impossibilité de frapper un coup important, jugea qu'une invasion lointaine serait contraire au système du roi, et compromettrait les affaires au point décisif; il prit le parti de ramener l'armée en Saxe. Les Prussiens cantonnèrent, le 3 juin, aux environs de Zwickau; le prince renforça l'armée de Dohna avec 10 bataillons et 20 escadrons, aux ordres du général Hulsen. Finck se porta, avec 4 bataillons et 5 escadrons, aux environs de Dresde pour observer les Autrichiens en Lusace.

L'armée des Cercles campa à Forcheim, son avant-garde à Wustenstein. Haddick s'en sépara avec les troupes autrichiennes, et se réunit, par ordre du maréchal Daun, à celles qui formaient le corps de Bohême.

Position des grandes armées.

Tandis que ces choses se passaient en Franconie, dans le courant du mois de mai, les Russes

commençaient à se mouvoir pour s'approcher de la Vistule.

Les armées, sous les ordres de Frédéric et de Daun, s'observaient. Le roi, avait pris, entre Landshut et Liebau, une position redoutable, dans laquelle il attendait avec calme que son adversaire développât ses projets. De son côté, le maréchal Daun, dont le plan était lié à la marche de ses auxiliaires, évitait soigneusement les occasions qui auraient pu entraîner l'armée autrichienne sur la scène, avant que les alliés fussent en lice.

Frédéric s'apercevant de la timidité du maréchal autrichien résolut de détruire le magasin que les Russes avaient établi de nouveau à Posen, afin de retarder leur entrée en action, et de déranger l'ensemble des mouvemens de ses ennemis. Le général Wopersnow fut chargé de cette entreprise avec 6 bataillons et 15 escadrons tirés de la Silésie, qui arrivèrent, le 18 mai, à Guhrau; mais la nouvelle de l'invasion de la Marche par une division autrichienne, fit changer la destination de ce corps qui se réunit à Naumbourg sur le Bober, avec les divisions des généraux Seidlitz et Czetteritz.

Daun voyant la Saxe découverte par l'éloignement du prince Henri, voulut en profiter pour jeter, entre les deux armées, le corps de Wehla, fort seulement de 4 mille hommes, tandis que le

général Gemmingen appuyerait cette faible diversion en marchant, comme nous l'avons dit, sur Chemnitz et Zwickau. Une telle entreprise devait avoir le résultat de toutes ces misérables opérations, qui passaient alors pour d'habiles conceptions. Wehla marcha jusqu'à Spremberg, mais fut assez prudent pour se retirer en Bohême par Hoyerswerda, et éviter par-là d'être coupé.

Sur ces entrefaites, le bruit circula que Daun avait reçu de sa cour l'ordre de pénétrer en Silésie. Ce bruit ayant été appuyé par la reconnaissance que Laudon fit, le 21 mai, de la position du roi, les corps prussiens, détachés à Naumbourg, furent rappelés. Celui de Fouquet vint cantonner entre Kamenz et Franckenstein, et le roi campa entre Johnsdorf et Grissau. Tous les mouvemens du maréchal se bornèrent néanmoins à menacer le comté de Glatz et les communications de son adversaire. Frédéric appréciant trop bien le caractère des généraux autrichiens pour être dupe de ces démonstrations, conserva son camp jusque dans les premiers jours de juillet, et fit seulement renforcer quelques postes importans.

Pendant que ces choses se passaient, la position des armées en Saxe et en Franconie était à peu près la même. Le prince Henri avait fait cantonner la sienne entre Dresde et Zwickau. L'armée des Cercles ayant quitté, le 2 juin, son

camp de Forcheim, occupa, le 23, celui de Hocheim, sur la route d'Asfurth à Konigshofen. Ses troupes légères battaient le pays sur la direction de la Werra, vers Meinungen, d'un côté, et vers Salfeld, Schleitz, et Hof, de l'autre.

La grande armée autrichienne, sous Daun, campait à Schurtz. Deville, Laudon, Beck et Harsch occupaient toujours les mêmes positions. Ce calme était causé par la résolution d'attendre les Russes; dès que la cour de Vienne, put enfin calculer avec certitude, leur arrivée à Posen, et l'époque à laquelle ils commenceraient leurs opérations en Silésie, elle ordonna au maréchal Daun de s'avancer sur la Queiss. La grande armée autrichienne partit de Schurtz, le 28, et se porta sur deux colonnes à Horzitz et Neudorf.

Laudon et Beck restèrent, ce jour-là, dans leurs positions avec les troupes légères, et marchèrent ensuite à Hohen-Elbe et Eipel pour couvrir ce mouvement. Un corps aux ordres du général Harsch fut laissé à Pless, afin de couvrir les frontières de Bohême. Les généraux Haddick et Gemmingen reçurent ordre de passer l'Elbe, et de se diriger vers la Haute-Lusace pour couvrir le flanc gauche de l'armée contre le prince Henri.

Le roi informé, le même jour, qu'on observait du mouvement dans les corps ennemis, fit lui-même une reconnaissance sur Schatzlar, et ne put obtenir de rapport exact sur la direction

qu'ils avaient prise. Il présumait bien, que Daun dirigerait ses premières opérations vers la Haute-Lusace, afin de seconder les Russes; mais ce mouvement lui sembla prématuré, car les colonnes de ces derniers ne s'étaient pas encore réunies à Posen, et il paraissait probable que le général Dohna trouverait l'occasion d'en attaquer une, et de l'accabler; ce qui suffisait pour déranger les plans de la cour de Vienne, et mettre Daun dans l'embarras. En effet, la première colonne, commandée par le général Frolof Bagrew, arriva seulement, le 22 juin, à Uscie sur la Netze: en supposant que Dohna ne fût pas en état d'entraver ses opérations, il n'était pas vraisemblable qu'elle pût arriver aux frontières de Silésie avant quelques semaines, vu la difficulté de faire suivre les vivres en Pologne. Or, dans cet intervalle, la Bohême restait ouverte du côté de Konigsgratz, car les généraux Harsch et Deville étaient trop faibles pour la couvrir : dans cette hypothèse, Frédéric voyait une belle occasion de prendre l'offensive; il pouvait aisément pénétrer dans le cercle de Konigsgratz, couper ces deux corps de la grande armée, pénétrer même dans le cercle de Buntzlau; le maréchal perdant par-là, ses communications, et ses principaux magasins établis à Jung-Buntzlau et sur l'Elbe, eût été forcé de rétrograder, peut-être même de livrer bataille avec des chances défavorables.

Ces considérations tinrent le roi en suspens, il était difficile d'accorder le mouvement audacieux des Autrichiens avec la prudence ordinaire de leur général. Comme il importait néanmoins de connaître la direction que l'ennemi avait prise, il ordonna au général Wedel de se porter avec 12 bataillons et 14 escadrons par Schatzlar sur Trautenau, et détacha Seidlitz, avec 8 bataillons et 15 escadrons, sur Hirschberg et Lahn, en vue d'y attaquer le corps autrichien qui avait longé les montagnes du Riesengebirge, pour se porter sur la Queiss, et gagner le flanc droit des Prussiens. Le corps de Bulow, inutile à Touhausen, dut rejoindre l'armée.

Tandis que ces mouvemens s'opéraient, l'armée autrichienne continuait le sien derrière la chaîne de Riesengebirge. Le 29, elle campa en trois divisions, à Gitschin, Lomnitz et Horzitz. Elle séjourna le lendemain et se porta, le 1er juillet, à Turnau, Bredl et Gitschin. Laudon prit poste, le 30, à Hohenstadt, et le 1er, à Bohmisch-Gablenz; le général Beck à Hennersdorf. Le 2 juillet, deux colonnes de l'armée se réunirent à Reichenberg; la troisième marcha à Turnau, Laudon à Busch-Ullersdorf, et le général Beck à Hochstadt. On séjourna, le 3, dans ces positions, afin d'attendre le train d'artillerie, dont la marche était très-pénible dans un pays montagneux, où les chemins naturellement difficiles étaient

Ordre de bataille de l'armée de Daun à Marclissa, 1759.

PREMIÈRE LIGNE.

Généraux . . . . ODONELL. SINCERE. D'AHREMBERG. BUCCOW.

Lieutenans-généraux . . . . WIED. GUASCO. D'ARBERO.

Généraux-majors . . . .

- Lichtenstein, 4 esc. Grenadiers.
- Martigny, 5 — Darmstadt.
- Saint-Ignon, 5 — Portugal.
- Stainville, 5 esc. Odonell.
- Unruhe, 3 — Wolfenbutel. 2 — Geiruck. 2 — Charles Lorraine. 1 — Grenadiers.
- Bibow, 2 — Lascy. 2 — Puebla.
- Migazzy, 2 — Vieux Colloredo. 2 — Sincère. 2 — Joseph Esterbazy.
- Buttler, 1 bat. Grenadiers. 2 — de l'Empereur. 2 — Wallis. 2 — Kollowrath.
- Zolern, 5 — Deville.
- Pellegrini, 5 — Archidue Joseph. 5 — Archiduc Ferdinand.
- Ayassasse, 4 esc. Grenadiers à cheval.

DEUXIÈME LIGNE.

Lieutenans-généraux . . . . ANGER. ESTERHAZY.

Généraux-majors . . . .

- Odonell, 5 — Stambach. 5 — Kollowrath.
- Kalnocky, 5 esc. Anspach.
- Los Rios, 2 — Durlach. 2 — Louis Daun. 2 — Neuperg. 1 — Grenadiers.
- Brinken, 2 — Tillier. 2 — N. Esterbazy.
- Weix, 2 — Haller. 2 — Vieux Wolfenbutel. 2 — Teutschmeister.
- Herberstheim, 1 bat. Grenadiers. 2 — Henri Daun. 2 — Molke. 2 — Merci.
- Thnen, 5 — Zerbst.
- Berlichingen, 5 esc. Palfy. 5 — Bathyani.

RÉSERVE.

Lieutenans-généraux . . . . ORELLY. DEYNSE.

Généraux-majors . . . .

- Wiese, 5 — Archidue Léopold.
- J. Saint-Ignon, 5 esc. B. Daun.
- Hartenegg, 2 — Anger. 1 — Clerici. 2 — Baaden. 3 — Pallavicini. 2 — Waldeck.
- Elrischshausen, 1 — Staremberg. 2 — Palfy. 2 — Bethlem.
- Bulow, 2 — Los Rios. 2 — Ligne. 2 — Luzani.
- Pellegreni, 3 — Grenadiers.
- Ziskowitz, 5 bat. Grenadiers.
- Rebach, 5 esc. Wurtemberg. 5 — Buccow.

TOTAL. . . . . . 77 bat. 88 escad. de grosse cavalerie, sans compter les hussards et l'infanterie légère, Croates, etc.
282 pièces de canon et 12 obusiers.

encore gâtés par les pluies. La troisième colonne se réunit aussi, ce jour-là, à l'armée.

Le roi enfin informé, le 1er juillet, du mouvement de Daun, ne douta plus que son but ne fût de favoriser les Russes et de les renforcer; en conséquence, l'armée se prépara à suivre le général Seidlitz par Hirschberg, dès qu'on saurait positivement si le corps de Harsch, resté à Jaromirs, n'était pas assez fort pour tenter, conjointement avec celui de Deville des entreprises dangereuses contre Glatz et le camp de Landshut. Seidlitz passa le Bober, le 3, campa à Husdorf, près de Lahn, et poussa des patrouilles le long de la Queiss. Un de ces détachemens s'engagea avec l'avant-garde de Laudon, qui reconnaissait Greifenberg et Lowenberg. Dès que le général autrichien fut informé de la position de Seidlitz, il se retira à Gebardsdorf, près de Friedeberg, où il réunit sa division.

Daun suivit son mouvement le 5, et marcha sur 4 colonnes à Friedland; il campa, le 6, dans l'ordre de bataille, ci-contre, à Gerlachsheim, où il attendit des nouvelles des Russes. Le 8, Gemmingen fut détaché à Ullersdorf, et le général Wehla à Ostritz, pour couvrir les derrières contre les entreprises du prince Henri. Laudon marcha, le 10, à Lichtenau, vers Lauban, pour couvrir le flanc gauche, et fut remplacé par Beck à Gebardsdorf.

Sur ces entrefaites, Frédéric ordonna à Fouquet de venir, le 7, relever l'armée à Landshut, et à Wedel de quitter Trautenau pour la rejoindre. Il fit en même temps partir le train d'artillerie et le gros canon pour Vogelsdorf, et se mit en marche, le 5, à la tête de l'avant-garde, pour Hirschberg. L'armée le suivit, le 6, sur 2 colonnes; le roi se porta à Waltersdorf, et le général Krokow resta à Landshut en attendant le corps de Fouquet, dont l'avant-garde arriva le même jour.

Toute l'armée fut réunie, le 10, au camp de Schmotseifen ou de Durings-Vorweck. Cette position était très-forte et commandait les environs. L'armée y séjourna jusqu'à la fin d'août.

Mouvemens des Autrichiens pour se réunir aux Russes ; dispositions générales du roi.

Nous avons déjà dit que la marche des Russes devait être le régulateur des entreprises des alliés, et que Frédéric se disposait à porter contre eux l'armée du prince Henri, tandis qu'il s'opposerait lui-même à Daun.

Dès qu'il s'aperçut que les Autrichiens voulaient envoyer un corps au soutien des Russes, il était naturel qu'il songeât à empêcher leur jonction : la position du prince Henri était propre à remplir ce but, puisqu'il pouvait gagner Sagan

et la ligne du Bober avant l'ennemi. Daun, de son côté, ayant reçu, le 12 juillet, la nouvelle que Soltikof attendait sur la Wartha des renforts pour opérer avec succès contre le comte de Dohna, assembla un conseil de guerre, dans lequel il fut résolu de réunir les divisions Haddick, Gemmingen et Laudon, et de porter ce corps, d'environ 35 mille hommes, le long de la Sprée et de la Neiss, sur la Marche électorale. Tempelhof prétend que ce mouvement pouvait avoir des suites importantes (1). Il devait attirer selon lui l'attention du prince Henri, l'engager à dégarnir la Saxe, favoriser ainsi les entreprises de l'armée des Cercles contre cette province, forcer le roi à faire un détachement considérable de son armée de Silésie, et procurer par-là une occasion de l'attaquer avec une supériorité décisive.

Tous ces beaux résultats sont hypothétiques; et dans le 18e siècle, comme dans le nôtre, les généraux ordinaires ont souvent pris les accessoires pour le principal. Quoi qu'il en soit, ce projet prévalut, et devait être secondé par la marche de l'armée des Cercles sur Erfurt et Leipsig,

---

(1) Il valait sans doute mieux réunir ces corps aux Russes, que de les laisser isolés sur une ligne étendue, et occupés d'accessoires insignifians; cependant le plan de Daun n'était pas encore conforme aux principes, car il aurait pu faire un meilleur emploi de ces divisions.

ainsi que par une expédition que les corps de Deville et de Harsch réunis, formeraient contre Fouquet à Landshut, ou contre les places de la Haute-Silésie. Comme il est impossible de donner la relation de mouvemens aussi multipliés que ceux de tous ces petits corps, et qu'elle surpasserait d'ailleurs les bornes de mon ouvrage, je vais les présenter dans un tableau, où l'on saisira, d'un coup-d'œil, les rapports des différentes opérations entre elles, et je me bornerai à esquisser les faits essentiels à connaître pour l'intelligence des plans des généraux.

Tableau des principaux mouvemens, jusqu'à la bataille de Kunersdorf.

PRUSSIENS.	ARMÉES COMBINÉES.
Le 3 juill. *L'armée du roi* campait depuis l'ouverture de la campagne vers Landshut.	Le 4 juill. *Daun*, à Reichembach avec l'armée.
Seidlitz se porte à Lahn.	*Laudon*, à Gerbardsdorf.
Wedel est à Trautenau.	*Gemmingen* marche d'Aussig à Gabel.
Fouquet, à Ullersdorf, opposé à Deville et Harsch.	*Wehla*, de Gabel à Zittau.
Le prince Henri en Saxe, vers Dresde.	*Haddick* était à Toplitz.
Le comte de Dohna, sur la Warthe, vers Posen.	*Beck*, depuis longtemps à Hochstadt.
Kleist observait les	*Harsch* et *Deville*, vers Konigshorf.
	L'armée des Cercles, à Romild en Franconie.

Prussiens.	Armées combinées.
Suédois avec 6 bataillons.	*Les Russes*, à Posen. *Les Suédois*, derrière la Peene.
Le 5 juill. *Le roi*, avec l'avant-garde, à Hirschberg.	Le 5 juill. *L'armée de Daun* à Friedland. *La réserve* reste à Reichembach.
Le 6 . . . . *Le roi*, à Waltersdorf.	Le 6. . . . *Carabiniers*, à Marclissa.
Le 6 . . . . *L'armée*, sur deux colonnes, à Hirschberg et Seifersdorf.	Le 6 . . . . *L'armée*, à Gerlachsheim. *La réserve*, à Friedland.
Le 7. . . . *Fouquet* remplace l'armée à Landshut. *Le roi* séjourne.	Le 7. . . . *La réserve* joint l'armée.
Le 9. . . . *L'armée* passe le Bober, et cantonne entre Spiller et Jonsdorf.	Le 8. . . . . *Gemmingen*, à Ullersdorf. *Wehla*, à Ostritz. *Beck*, à Neustadt.
Le 10. . . . *L'armée* campe à Schmotseifen, près de Liebental.	Le 10. . . . *Laudon*, à Lichtenau, couvre le flanc gauche. *Beck* le remplace à Gebarsdorf.
Le 11. . . . *Mosel* reste à Neudorf.	
Le 12. . . . *Le duc de Wurtemberg*, détaché à Goriseifen par le roi.	
Le 13. . . . *Fouquet*, toujours à Landshut.	Le 13. . . . *Deville* et *Harsch*, réunis à Trautenau.

En Lusace et en Basse-Silésie.

Le 13 juill. *Le prince Henri*, vers Dresde en Saxe.	Le 15 juill. *Laudon*, à Lauban. *Haddick*, à Leutmeritz.

Prussiens.	Armées combinées.
Finck, à Bischofswerda.	
Le 17 juill. *Finck*, à Marienstern. *Wurtemberg*, à Buntzlau.	Le 17 juill. *Harsch* et *Deville*, à Schonberg.
Le 18.... *Knobloch*, à Stolpe.	*La réserve* part pour remplacer Laudon à Lauban.
Le 20.... *Le prince Henri* apprend les mouvemens de Haddick, et marche à Camenz. *Le duc de Wurtemberg*, de Buntzlau à Sagan.	Le 20.... *Deville*, à Conradswalde, pour tourner Fouquet.
Le 21.... *Le duc de Wurtemberg* se retire à Buntzlau. *Le roi*, toujours à Schmotseifen. *Fouquet*, toujours à Landshut.	Le 21.... *Laudon* à Radmeritz sur la Neiss. *Daun*, toujours à Marclissa. *La réserve*, à Lauban. *Les autres corps*, mêmes positions. *L'armée des Cercles* en marche sur la Saxe par Gotha.
Le 22.... *Finck*, à Bautzen.	Le 22.... *Haddick* et *Gemmingen* réunis à Ullersdorf (1). *Maquire*, de Kamnitz à Krewitz. *Réserve* disloquée. *Carabiniers*, à Gebarsdorf.

(1) Il y a en Saxe et en Silésie vingt villages de ce nom qu'il faut prendre garde de confondre.

Prussiens.	Armées combinées.
Le 23 juill. *Le prince Henri*, à Bautzen. *Le duc de Wurtemberg*, par ordre du roi, à Freywalde. *Lentulus* le remplace à Goriseifen.	Le 23 juill. *L'armée russe*, enfin arrivée vers l'Oder, bat Wedel à Kay, près de Zullichau.
Le 24. . . . *L'armée prussienne* sur l'Oder est battue par les Russes à Kay.	Le 24. . . . *Laudon*, à Rothenbourg. *Maquire*, à Krewitz. *Haddick*, à Lauban. *Deville* échoue contre Fouquet. *Daun* est toujours à Marclissa.
Le 25. . . . *Le duc de Wurtemberg* se retire à Burau. *Le roi* est toujours à Schmotseifen. *Fouquet* se maintient contre Deville en Haute-Silésie. *Le prince Henri*, à Konigswartha. *Finck* reste à Bautzen. *Wedel* s'est retiré à Sawada.	Le 25. . . . *Les Russes* sont à Crossen.
Le 26. . . . *Le prince Henri* apprend la défaite de Kay, et marche à Weisswasser.	Le 26. . . . *Haddick*, le soir à Lehnau. *Maquire*, à Bichofswerda. *Laudon*, toujours à Rothenbourg.
Le 27. . . . *Le prince*, à Muska.	Le 27. . . . *Haddick* part, et marche consécutive-

Prussiens.	Armées combinées.
Le 28 juill. *Le prince*, à Sorau; le soir, à Sagan.	ment pour arriver le 29 à Pribus.
Le 29.... *Le duc de Wurtemberg* le joint.	*Laudon* le joint. *L'armée russe* est à Crossen depuis le 28.
Le 30.... *Le roi* est arrivé dans la nuit à Sagan.	Le 30 juill. *Haddick* est à Tribel. *Laudon*, encore plus près de Sommerfeld. *Daun*, à Lauban. *Buccow* reste à Marclissa.
Le 31.... *L'armée* marche d'abord sur Naumbourg, et revient ensuite sur Sommerfeld. *Le prince Henri* va commander en Silésie.	Le 31.... *Haddick*, à Pforten. *Laudon*, à Sommerfeld. *Beck*, à Naumbourg.
Le 1er août. *Le roi* ordonne à Wedel de venir le joindre à Mulrose, ainsi que Finck.	Le 1er août, *Laudon* et *Haddick*, à Guben; le premier part pour se réunir aux Russes à marches forcées; le second, voyant le roi s'approcher, se retire à Weissac.
Le 2.... *L'armée*, à Markersdorf. *L'avant-garde* passe la Neiss, et donne sur les équipages de Haddick.	Le 2.... *L'armée russe*, à Aurith.
Le 3.... *L'armée*, à Gros-Briesen. *La cavalerie*, à Beskoow.	Le 3.... *Laudon* joint les Russes à Francfort.

Prussiens.	Armées combinées.
Finck, vers Torgau. *Wedel*, vers Crossen.	
Le 4 août. *L'armée*, à Mulrose. *La cavalerie*, à Hohenwalde. *Finck* part de Sagan pour venir joindre le roi. *Wedel*, de Logau, *idem*.	Le 4 août. *Haddick* est retiré à Spremberg.
Le 6. . . . *Wedel* joint le roi à Mulrose.	Le 6. . . . *Daun* était depuis le 30 à Lauban. *Buccow*, à Marclissa. *Beck*, à Pribus.
Le 7. . . . *L'armée*, à Boosen. *Seidlitz*, à Leubus.	*Maquire*, à Hoyerswerda. *Wehla*, vers Sagan. *Ayassasse* remplace Beck à Naumbourg.
Les 8 et 9, *Finck* joint l'armée.	Le 9. . . . *L'armée russe* campe toujours près de Francfort.
Les 10 et 11, *Passage de l'Oder*, à Reittwen.	Le 10. . . . *Deville* se met en marche pour venir joindre Daun. *Haddick*, à Guben, et pousse sa cavalerie pour joindre les Russes. *Maquire* reçoit l'ordre de se porter à Gorlitz.
Le 12. . . . *L'armée*, vers Leissow et Bischofsée.	Les 11 et 12, *Daun* marche de Lauban à Gorlitz. *Le marquis d'Aynse* le remplace à Lich-

Prussiens.	Armées combinées.
	tenau, près de Lauban.
	Le 12. . . . *Daun*, à Rotembourg,
Le 13. . . . *Bataille de Kunersdorf.*	Le 13. . . . *Daun*, à Pribus. *Beck*, se porte vers Sorau et Christianstadt.

En Haute-Silésie.

Prussiens.	Armées combinées.
Le 17 juill. *Fouquet*, à Reichennersdorf.	
Le 18. . . . *Ramin* se porte à Lindenau, combat Janus, et revient au camp.	
	Le 20 juill. *Deville*, à Conradswalde, pour tourner Fouquet. *Wolfersdorf*, à Guldencelse.
	Le 22. . . . *Deville* près Schweidnitz. *Combat de Freybourg.*
Le 23 . . . . *Golz*, à Friedland. *Krokow* est remplacé à Hirschberg, et vient joindre Fouquet.	
Le 24. . . . *Fouquet* marche à Gottesberg pour occuper les défilés derrière l'ennemi.	
Le 25. . . . à Conradswalde.	
Le 27. . . . *Fouquet* occupe les positions de Tod-	Le 27. . . . *Deville*, s'étant décidé à la retraite, cher-

PRUSSIENS.	ARMÉES COMBINÉES.
tenhubels pour arrêter la retraite des ennemis.	che à forcer le passage; il est repoussé, et marche par détours.
	Les 28 et 29, sur Johannesberg et Braunau.
	Deville part le 10 août, pour joindre Daun, avec 12 bat. 25 esc.

Opérations contre les Russes.

PRUSSIENS.	RUSSES ET ALLIÉS.
Le 10 avril, *Dohna* enlève les retranchemens de Pennamunde.	*Les Suédois* derrière la Peene.
	Les Russes derrière la Vistule.
Le 1er mai, il campe à Greifswalde.	
Kleist reste contre les Suédois avec 6 bat. et 7 escad. à Schewerinsbourg.	
	Le 18 mai. *L'avant-garde* part de Thorn.
	Le 22. . . . *Frolof Bagrew* à Mowe.
Le 26. . . . *L'armée*, à Stargard.	
	Le 3 juin, *le prince Galitzin* à Posen.
	Willebois à Nakel.
Le 9 juin, *L'armée*, à Soldin.	
	Le 11. . . . *Frolof Bagrew* à Uscie, sur la Netze.

Prussiens.	Russes et Alliés.
Le 12 juin. *L'armée*, à Landsberg, 20 bat. 30 esc.	
Le 19.... *Hulsen* vient de Saxe avec un renfort de 10 bat. et 22 escad.	
Le 23.... *L'armée* bouge enfin, et marche à Schwerin.	
Le 26.... A Birnbaum, l'avant-garde à Kamiona.	
Le 27.... A Sirakow. Mouvement pour couper une division ennemie à Filehne.	Le 29 juin. *L'armée* réunie à Posen.
Le 1er juill. *L'armée* à Obernycky menace les communications de l'ennemi, échoue dans une entreprise sur Posen, et se retire, le 6, derrière la Wartha.	
Le 9.... *Dohna* prévient l'ennemi à Casimirs.	Le 9 juill. *Soltikof* marche a Tornowa pour couper les Prussiens.
Le 11.... *Dohna* prévient encore les Russes à Wilzina.	Le 11.... *L'armée* marche sur les hauteurs de Wilzina pour gagner le flanc gauche de l'ennemi.
Les 12 et 14 juill. *Dohna* marche de Senkowa à Polnisch-Neustadt.	Le 12.... *Soltikof* porte son avant-garde à Pynne, et cherche à couper l'ennemi de la Silésie.
	Le 14.... *L'armée* vers Pol-

Prussiens.	Russes et Alliés.
	nisch-Neustadt en présence des Prussiens.
Le 15 juill. *L'armée* à Brecz.	Le 15 juill. Séjour.
Le 16. . . . A Meseritz.	Le 16. . . . *L'armée* à Pobrouka.
	Le 17. . . . à Bentchen.
Le 18. . . . *Wopersnow* est détaché au couvent de Paradis pour empêcher l'ennemi de tourner l'armée.	
Le 19. . . . *L'armée* le suit.	Le 19. . . . à Bomst.
Le 20. . . . *Wopersnow* chasse Stofel à Zulichau. *L'armée* le suit.	*Stoffel* à Zulichau.
Le 21. . . . *L'armée* campe, la droite à Zulichau, la gauche vers Kalzig.	Le 21. . . . *L'armée* campe entr Langmeil et Schmollen.
Le 22. . . . *Wedel* remplace Dohna.	
Le 23. . . . *Les Russes* veulent tourner la gauche. *Bataille de Kay.*	Le 23. . . . *Soltikof* veut tourner la gauche et gagner Crossen : il bat les Prussiens à Kay.
Le 24. . . . *Wedel* se retire derrière l'Oder, et campe à Sawada. *Wedel* vient vers Logau.	
	Le 25. . . . *L'avant-garde* à Crossen.
	Le 28. . . . *L'armée* à Crossen.
	Le 31. . . . *L'avant - garde* à Francfort.
	Le 1er août, *L'armée* à Kurtsch.

Prussiens.	Russes et Alliés.
Le 2 août. *L'armée* vers Crossen.	Le 2 août. *L'armée* à Aurith.
Les 3 et 6, Elle marche à Mulrose, et se réunit au roi.	Le 3..... *Laudon* joint les Russes à Francfort.
Le 7.... *L'armée prussienne*, formée des débris de Wedel, du corps du prince Henri, et de celui de Finck, campe à Boosen.	
Les 10 et 11. Elle passe l'Oder à Reitwen.	
Le 12.... campe vers Leissow et Bichofsée.	
Le 13.... *Bataille de Kunersdorf.*	Le 13. *Bataille de Kunersdorf.*

L'on verra par ce tableau que Daun, en manœuvrant sur la droite du roi, et campant à Marclissa, annonçait de vastes projets. Sa ligne d'opérations était parfaite ; mais il n'en tira d'autre avantage que de couvrir le mouvement de Haddick contre le roi, tandis que l'armée des Cercles opérait en Saxe, et retenait le prince Henri. Malgré ces bonnes dispositions, l'entreprise fut sur le point d'échouer, parce que le prince, au lieu de rester en Saxe, prévint les Autrichiens entre le Bober et la Neiss. En effet, Haddick, après avoir laissé le petit corps de Brentano à Aussig en Bohême, était parti de Leutmeritz, le 15, et se réunit avec Gemmingen, le 22, à Ul-

lersdorf, d'où il se dirigea par Lœbau et Lehnau sur Pribus. Laudon, de son côté, avait quitté Lauban, et se trouvait, le 21, à Radmeritz sur la Neiss. Ces deux corps opérèrent leur jonction à Pribus, le 29, et marchèrent par Sommerfeld à Guben. Alors Laudon laissa tous ses gros équipages et ses trains au général Haddick, et se porta en toute hâte à Francfort, où il joignit l'armée russe, le 3, avec 15 mille hommes, dont la majeure partie de cavalerie. Le corps de Haddick paraissait aussi destiné à se réunir à elle; mais lorsque le général fut informé de l'approche du roi, il changea son plan, et quitta Guben, le 1er octobre, pour se rapprocher de la Neiss.

Nous allons reprendre maintenant les mouvemens des troupes prussiennes, avant de rapporter ce qui se passait dans la Haute-Silésie.

A l'époque du 22 juillet, le roi campait à Schmotseifen avec l'armée de Silésie; Fouquet était toujours vers Landshut; le prince Henri avait rassemblé ses forces à Dresde, le 10, et détaché le général Finck à Bischoswerda, et ensuite sur Bautzen. Lorsqu'il eut appris, le 19, le but du mouvement de Haddick, ce prince marcha lui-même à Bautzen, et ne laissa en Saxe qu'un détachement sous les ordres du général Knobloch à Bischofswerda.

Le roi porta le duc de Wurtemberg sur la direction de Pribus; mais ce général, instruit de

l'arrivée de Laudon à Rotenbourg, ne crut pas devoir s'exposer à être attaqué par des forces supérieures; il quitta Freivalde le 25, et se retira à Burau. Le prince Henri laissa le général Finck à Bautzen avec 12 bataillons et 10 escadrons, et se porta le 25 juillet avec 20 bataillons et 35 escadrons à Konigswartha, où il apprit la perte de la bataille de Kay. Ce prince marcha en trois jours par Muska à Sagan, et y fut joint le 29 par le duc de Wurtemberg. Le roi arrivé dans la nuit, résolut alors de réunir les corps du prince Henri, du duc de Wurtemberg et de Finck à l'armée de Wedel, afin de livrer une nouvelle bataille aux Russes. Le prince Henri se rendit au camp de Schmotseifen pour remplacer le roi dans le commandement de l'armée de Silésie.

L'armée resta à Sagan jusqu'au 31. Le roi informé de l'arrivée de Haddick à Tribel, et sachant que la réunion des ennemis devait avoir lieu à Crossen, suivant leur convention, prit le change, et se porta le 31 à Naumbourg. Cependant, lorsqu'il apprit là que l'ennemi avait marché par Sommerfeld, il se mit à sa poursuite le même soir avec toute la cavalerie, il atteignit encore à Altwasser un détachement de l'arrière-garde, et le poussa jusqu'à Sommerfeld. Frédéric campa, le 2, à Malkersdorf; son avant-garde passa la Neiss, et donna sur les équipages de Haddick, à qui elle enleva un bataillon d'escorte, 2 pièces de canon

et 300 voitures. Le lendemain, l'armée se porta à Gros-Briesen et toute la cavalerie à Beskow; le roi campa, le 4, à Mulrose.

Pendant que tous ces mouvemens s'opéraient, l'armée des Cercles concourait à favoriser la réunion en menaçant la Saxe, et retenant le général Finck qui, de Bautzen, s'était retiré à Kamentz, le 27, et reporté, le 30, à Hoyerswerda. Cette armée que nous avons laissée au camp de Hocheim, en partit le 5 juillet, et s'avança jusqu'à Auerstedt, où elle campa le 31. Le général Finck, instruit de ces mouvemens, au lieu de continuer le sien par Spremberg sur Pforten et Guben, revint, le 3 août, sur Torgau, ce qui contribua beaucoup à la réussite de l'entreprise des Autrichiens. Il reçut dans cette ville l'ordre du roi de venir le joindre, partit le 4, et arriva le 9 août par Lubben à Hohenzesar.

Wedel, après la bataille de Kay, s'était retiré par Sawada à Logau, où il campa le 2 août; et reçut l'ordre de venir à Mulrose rejoindre l'armée le 6.

Frédéric marcha, le 7, avec l'armée sur 2 colonnes, et campa entre Boosen et Wulkau; l'avant-garde, sous les ordres de Seidlitz, à Lebus.

Nous avons vu que Daun voulait faire attaquer Fouquet à Landshut. En conséquence, les généraux Harsch et Deville se réunirent, le 13 juillet, à Trautenau; leurs forces montaient à 33 batail-

lons et 51 escadrons, sans compter la division légère du général Janus. Fouquet n'avait à leur opposer que 23 bataillons et 20 escadrons.

Le général Harsch étant tombé malade, Deville prit le commandement au camp de Schomberg, et marcha, le 20, à Conradswalde. Il projetait de tourner Fouquet, et de lui couper ses communications avec Schweidnitz; mais celui-ci s'étant approvisionné n'en garda pas moins sa position. Les Autrichiens laissèrent 6 mille hommes sous le général Wolfersdorff à Goldenœlse, pour couvrir les dépôts de Trautenau, et marchèrent, le 22, par Gottesberg, dans la direction de Schweidnitz. Ils campèrent près de Kunzendorf; les troupes légères de Janus vers le mont Zisken. Ce mouvement donna lieu à un petit combat entre l'avant-garde autrichienne et 200 hommes de la garnison de Schweidnitz, qui occupaient la ville de Freibourg.

Le 23, Fouquet resta en position, et se borna à détacher le général Golz avec 7 bataillons et 8 escadrons à Friedland, pour y enlever les équipages des Autrichiens. Frédéric, avant de quitter le camp de Schmotseifen, apprit la tentative de l'ennemi sur la Haute-Silésie; mais il la jugea si peu dangereuse, qu'il envoya seulement 3 bataillons à Landshut pour y remplacer le général Fouquet, à qui il ordonna d'aller camper entre Conradswalde et Friedland pour couper l'armée au-

trichienne de la Bohême, en s'emparant des défilés par où elle était venue.

Dès que le général Deville fut informé de ce mouvement, il jugea qu'il n'avait pas un moment à perdre pour se retirer, résolut de s'ouvrir un passage, sur la route d'Alt-Lassig à Friedland, et chargea le général Janus de former son avant-garde.

Fouquet renforcé par 3 bataillons du général Golz, prit alors un poste avantageux sur les hauteurs de Vogelgesang et de Todtenhubels, où il fut vainement attaqué à deux reprises. Deville rebuté de tant d'obstacles se tourna alors contre la position de Goltz à Friedland. Janus y fut détaché, le 28, et devait être soutenu par le général Wolfersdorff; mais il y eut peu d'ensemble dans les attaques, en sorte que ce corps autrichien n'eut d'autre parti à prendre que de se retirer en Bohême, par la route de Wustengiersdorf et Johannesberg qui fait un long détour. Toutefois ses dispositions furent si bien prises, que ce mouvement s'exécuta sans perte dans la nuit du 28 au 29.

Fouquet voulut faire envelopper l'arrière-garde vers Waldenbourg, par le général Ramin, avec 8 bataillons et 4 escadrons, tandis qu'il se dirigeait lui-même par Conradswalde sur Gottesberg; mais elle se retira avec tant d'ordre, qu'il fut impossible de l'entamer, et que les Prussiens furent obli-

gés de reprendre, le 30, leur camp de Conradswalde.

L'armée autrichienne campa à Braunau, Janus revint à Friedland, et Wolfersdorf, avec 9 bataillons et 5 escadrons, à Konigsheim. Fouquet trouvant la position de ce dernier hasardée, crut pouvoir l'enlever, et fit ses dispositions pour ce coup de main; mais lorsque ses colonnes arrivèrent en face, elle avait déjà été abandonnée. Les Autrichiens, qui s'étaient reployés à temps derrière Bersdorf, continuèrent paisiblement leur retraite sur Trautenau, et en furent quittes pour leurs équipages et 200 dragons. Les troupes prussiennes, après avoir terminé ainsi cette expédition, rentrèrent au camp de Landshut.

Deville fut, peu de temps après, appelé à l'armée de Daun, avec 5 régimens de cavalerie, et remit le commandement au général Harsch.

Avant de donner la suite des opérations du roi, nous allons reprendre celles des Russes depuis l'ouverture de la campagne.

CHAPITRE XVII.

Premières opérations de Dohna contre les Suédois et les Russes. Bataille de Kay. Le roi arrive au secours de son lieutenant. Bataille de Kunersdorf.

On a vu dans le chapitre précédent, que l'armée russe était encore cantonnée derrière la Vistule, au commencement du mois de mai.

Le général Dohna avait profité de son éloignement pour rejeter les Suédois dans Stralsund, et leur ôter les moyens de rien entreprendre d'important le reste de la campagne; il avait attaqué et emporté les retranchemens de Penamunde, le 10 avril. Cette expédition terminée, il laissa en observation le général Kleist, avec 6 bataillons et 7 escadrons, à Schwerinsburg, et après plusieurs marches vint s'établir, le 12 juin, à Landsberg, sur la Wartha, dans l'intention d'enlever le corps russe de Galitzin, qui gardait Posen, à une très-grande distance de l'armée. Mais trop faible pour exécuter cette expédition, il attendit l'arrivée de Hulsen, qui lui amenait de Saxe un renfort de 10 bataillons et 20 escadrons de cuirassiers, en sorte que les ennemis eurent le temps de se réunir à

Posen. Soltikof vint en prendre le commandement.

Le comte de Dohna, obligé de renoncer à son entreprise, voulut au moins chercher à couper un corps de 10 mille hommes, qui devait être resté à Filehne : il passa la Wartha dans ce but, et s'avança jusqu'à Obernicky, le 1er juillet. Ce corps s'étant déjà retiré, les Prussiens firent des démonstrations contre les dépôts de Posen, trop bien gardés pour en être inquiétés. Le comte, craignant de périr de faim dans un pays où sa petite armée ne devait manquer de rien, se décida à repasser la Wartha, pour se rapprocher de sa boulangerie ; et campa à Obierzerze, le 6 juillet.

Soltikof poussa, le 9, un détachement de Cosaques à Samter, sur la droite de l'ennemi, pour cacher le mouvement de l'armée qui alla camper entre Tornova et Wiekowitz, afin de couper son adversaire des frontières de Silésie et de l'armée du roi. Celui-ci, instruit, un peu tard de ces dispositions, résolut alors de se porter à Casimirs, où il n'arriva que le 10 à midi, à cause des défilés.

Enfin les deux partis furent en présence; l'armée russe ayant sa droite mal appuyée, on proposa à Dohna de l'attaquer au point du jour, en échelon par la gauche. Il approuva ce projet, mais en différa l'exécution jusqu'au lendemain, sous prétexte que ses troupes étaient fatiguées. Soltikof ne jugea pas à propos de l'attendre, et gagna par Pytin les hauteurs de Wilzinna, qui bordent

le lac auquel s'appuyait le flanc droit des Prussiens. Ce mouvement, bien combiné, l'établissait sur leur extrême droite, et les coupait de la Silésie leur ligne secondaire. Heureusement que Dohna arriva, sur ces hauteurs, par un mouvement de flanc, à l'instant même où l'avant-garde russe allait s'en emparer. Les armées campèrent de nouveau en présence.

Le lendemain, 12 juillet, les Russes se remirent en marche. Le but de Soltikof avait changé; il laissa un corps considérable pour attirer l'attention de l'ennemi, ou le contenir au besoin, et déborda sa gauche avec le reste de l'armée, entre Casimirs et les lacs de Czerkowitze. Ce mouvement exécuté trop près de la ligne prussienne, fut aperçu de Dohna qui suivit les marais en se prolongeant toujours à gauche. S'il faut en croire plusieurs historiens, quelques généraux lui proposèrent d'imiter l'exemple de Frédéric à Rosbach, et d'attaquer l'ennemi dans sa marche; mais il n'en fit rien.

Le roi mécontent d'un général qui laissait échapper de si belles occasions, le remplaça par Wedel. En attendant, Dohna chercha à se rapprocher de l'Oder, et se porta, le 14, à Neustadt, le 15 à Brecz, le 16 à Meseritz. *Ce mouvement fut*, dit-on, *causé par le manque de fours?* L'armée devait rester quelques jours dans cette position, pour se remettre de ses fatigues et de ses

privations; son repos ne fut pas long : Soltikof, revenant à son système, chercha à la couper de Glogau et de l'Oder, vint s'établir, le 17, à Bentschen.

Dohna, de son côté, voulant déjouer les projets de l'ennemi, se porta, le 19, au couvent de Paradis, le 20 à Zullichau, où il prit position, le lendemain, la droite à la ville, la gauche formant un crochet en arrière, vers Kaltzig. (*Voyez pl. XXIII, n° 1.*)

Le général Wedel arriva, le 22, à l'armée. Le jour suivant, au lever du soleil, il reconnut le camp des Russes qui avaient pris position, le 21, entre Langmeil et Schmollen, sur la Faule-Obra. Ne pouvant rien découvrir de la droite, il conclut de la tranquillité qui régnait à la gauche, qu'il n'y avait point eu de changement, et rentra au camp à dix heures. Mais il prit pour le camp de la gauche, l'arrière-garde que Soltikof destinait à cacher le mouvement qu'il avait commencé, au point du jour, pour porter l'armée sur Heinersdorf, Niekern, Palzig et Crossen, afin de gagner l'Oder et de se réunir aux corps que les généraux Laudon et Haddick lui amenaient.

A midi, l'aile gauche des Prussiens découvrit les têtes des colonnes ennemies; on en rendit compte de suite au général, qui d'abord n'en voulut rien croire, et ne tarda pas à s'assurer, par ses propres yeux de l'imminence du danger.

Ses instructions étaient précises : il avait l'ordre d'empêcher la réunion des ennemis, fût-ce même par une bataille; son parti fut bientôt pris. L'occasion d'attaquer une armée en marche était belle; et il devait espérer que secondé par des troupes manœuvrières, il gagnerait bientôt les têtes de colonnes. Il ordonna donc de marcher sur-le-champ par lignes et par la gauche; la première dans la direction de Kay, la deuxième sur Mohsau.

Les armées étaient séparées par un ruisseau marécageux qui coule de Kay vers l'Oder; et qu'on ne peut passer que près du moulin de ce village; le chemin, qui y conduit, est fort étroit et bordé de marais. Les têtes des colonnes prussiennes arrivèrent près de Kay à trois heures après-midi; la cavalerie de l'aile gauche se hâta de s'emparer de ce passage que les Cosaques occupaient déjà; elle y fut suivie par les 6 bataillons de l'avant-garde aux ordres du général Manteufel. Les Cosaques furent repoussés : la cavalerie prussienne, en débouchant du pont, se forma par escadrons, chargea la cavalerie russe, qui se montra entre Palzig et Kay, et la rejeta sur l'infanterie. Dans cet intervalle, l'avant-garde ayant aussi passé le défilé, et s'étant formée dans la petite plaine à mesure qu'elle arrivait, la cavalerie se plaça derrière elle sur deux lignes. L'attaque se fit avec vivacité, et les têtes de colonnes ennemies furent refoulées.

Cependant ces 6 bataillons donnèrent enfin sur le gros de l'armée russe. Le feu redoubla alors avec fureur; le général Manteufel fut blessé, et ses troupes furent forcées de se retirer avec perte, pour faire place à l'aile gauche qui arrivait au soutien, la gauche en tête, sous les ordres du général Hulsen. Cette infanterie marcha à l'ennemi avec audace, tandis que 20 escadrons longeaient, par leur gauche, le bois situé entre Palzig et Glocksen, afin de déborder la droite de Soltikof, et de la prendre à revers.

Le mouvement d'infanterie fut précipité; les bataillons marchaient en avant à mesure qu'ils étaient formés, et les Russes, dont le flanc se trouvait déjà menacé, eurent assez bon marché de ces attaques isolées pour gagner le temps de se mettre en ligne, et de garnir de batteries formidables le cimetière et les issues de Palzig, qui couvrait leur centre. L'infanterie prussienne arriva, en effet, jusqu'auprès de ce village, malgré tous les efforts de l'ennemi; mais elle y fut accueillie par un feu de mitraille qui l'obligea à se retirer avec grande perte. Les bataillons rompus furent néanmoins remplacés par ceux qui passaient successivement le défilé, et la charge fut renouvelée de concert avec l'aile droite, qui réussit à se porter en avant, malgré les obstacles multipliés du terrain. Mais ce petit nombre de bataillons, toujours morcelé, fut débordé par les Rus-

ses, et l'infanterie ainsi battue fut forcée à se retirer près de Kay; sa retraite entraîna celle de la cavalerie, qui avait chargé avec succès l'infanterie ennemie de la droite.

Les Prussiens avouèrent 6 mille hommes hors de combat; ils regrettèrent surtout le général Wopersnow. La perte des Russes fut à peu près égale. La bataille dura depuis quatre heures du soir jusqu'à sept. Le général Wedel à la faveur de la nuit revint en arrière du défilé de Kay, et réunit ses colonnes à Mohsau; il passa l'Oder le jour suivant près de Ticherzig, et vint camper à Savada, d'où il se porta ensuite à Logau; c'est là qu'il reçut l'ordre de joindre le roi, comme nous l'avons dit au chapitre précédent.

Les Russes ne surent pas tirer parti de leur victoire : tous leurs avantages consistèrent à faire occuper Crossen, le 25, et à se réunir ensuite au corps autrichien qui devait les renforcer.

Par une circonstance assez bizarre, Wedel, qui avait voulu imiter Frédéric à Rosbach, fut battu par les causes qui firent perdre cette bataille à Soubise; en effet, c'est pour n'avoir engagé que des bataillons isolés ou des têtes de colonnes à distances, contre une masse de troupes formées, qu'il échoua; car d'ailleurs son plan était conforme aux principes, et ce fut un vice d'exécution qui le fit tourner à l'avantage des Russes. On ne saurait adresser de grands reproches au général

prussien; il n'était arrivé à l'armée que la veille: cependant on ne conçoit pas que campé si près des Russes, il leur ait laissé faire un mouvement aussi long que celui de Langmeil à Palzig, sans l'apercevoir ou s'y opposer; on s'étonne qu'il n'ait pas eu assez de temps pour reconnaître le terrain, et savoir qu'un défilé le séparait de l'ennemi. Dans ce cas, en persistant dans son projet, il était indispensable, pour mettre simultanément en action une assez grande quantité de troupes, de faire les attaques en colonnes par bataillon, et de former des colonnes serrées sur le centre pour le passage du défilé. Au lieu de cela, l'armée marchant à distances entières par la gauche, employa beaucoup de temps à franchir le défilé et à former une ligne; ce qui procura aux Russes, les moyens d'opposer à des corps isolés, des lignes formées et bien soutenues.

Il me paraît, d'ailleurs, que Wedel mit trop de précipitation dans son entreprise : la relation donne à croire qu'il ne connut le mouvement de l'ennemi par Palzig sur Crossen, que lorsqu'il n'était plus temps de l'empêcher, à moins de côtoyer l'Oder par Netkau, ce qui eût été le comble de la témérité. Il fallait donc ou se décider à repasser l'Oder de suite pour essayer de le prévenir à Crossen par la rive gauche, ou attendre le lendemain matin, pour l'attaquer, en faisant dans la nuit tous les mouvemens préparatoires. Les Prus-

siens, qui n'avaient pas marché dans la journée, auraient pu les faire sans inconvénient, et engager l'affaire au point du jour. Cette faute d'un général aussi habile que brave, fut vraisemblablement occasionnée par l'embarras que lui causa le mouvement des Russes sur sa gauche; il ne vit d'autre moyen de s'excuser auprès du roi, que de gagner une bataille. Aux yeux de Frédéric, c'eût été une double sottise que de laisser manœuvrer l'ennemi, et de ne pas le combattre.

Quant à la conduite de Soltikof, on ne peut disconvenir, qu'il avait assez bien manœuvré contre l'armée de Dohna, pour parvenir à son but, et que dans l'affaire même, il fit preuve de talens.

Bataille de Kunersdorf ou de Francfort.

On a laissé au chapitre XVI, Frédéric campé à Boosen devant les Russes; Daun à Marclissa; le prince Henri à Schmotseifen en Silésie; Fouquet et Harsch dans leurs anciennes positions. Depuis le départ du général Finck pour se réunir au roi, la Saxe était restée ouverte à l'armée de l'Empire, qui se porta à Naumbourg sur la Saale, poussa des partis dans le duché de Magdebourg, et s'empara de Leipzig.

Le maréchal Daun, sans avis certain des opérations des Russes, et qui voulait favoriser leur jonction avec les corps de Haddick et de Laudon, partit, le 30 juillet, du camp de Marclissa avec l'aile gauche de l'armée, et marcha sur les hauteurs de Lichtenau, près de Lauban, laissant l'aile droite à Marclissa, aux ordres du général Buccow et du duc d'Ahremberg. Beck, qui était resté si long-temps à Lichtenau, fut porté vers Naumbourg sur la Queiss, pour intercepter les communications entre le corps prussien de Schmotseifen et celui qui marchait alors sur Sagan.

Le 4 août, Daun apprit la victoire de Kay, et reçut la nouvelle que Haddick se retirait sur Spremberg, mais que Laudon était parvenu à faire sa jonction. L'éloignement des deux armées prussiennes donna l'espoir au maréchal autrichien d'isoler entièrement, et couper le prince Henri de la Marche et du roi. Rien, en effet, n'eût été plus facile avec de la rapidité et de la vigueur : malheureusement ce n'étaient pas là les qualités qui distinguaient Daun. Il n'osa pas se mettre en marche avant d'avoir attiré à lui le général Deville avec 12 bataillons et 25 escadrons, et ce ne fut que huit jours après, qu'il partit de son camp de Lauban, dans la nuit du 12, pour se rendre par Gorlitz à Pribus, où il arriva le 13 : Beck fut porté à Sorau pour observer la Silésie; Haddick détacha

de Spremberg sa cavalerie pour opérer cette jonction qu'il ne croyait plus pouvoir exécuter avec de l'infanterie.

Le roi reçut à Boosen la nouvelle de la victoire du duc Ferdinand à Minden; il avait déjà ordonné de faire venir de Custrin les pontons et les barques nécessaires pour jeter deux ponts sur l'Oder, près de Reitwen, ce qui fut exécuté dans la nuit du 10 au 11, sans que l'ennemi en eût la moindre connaissance; l'avant-garde couvrit cette opération. L'armée marcha dans la nuit sur trois lignes par la gauche, et arriva au point du jour aux ponts, que l'avant-garde passa aussitôt pour aller occuper les hauteurs de Oetscher; le gros de l'armée ne tarda pas à la suivre; la cavalerie traversa l'Oder à Oetscher. Tous les sacs et les équipages restèrent aux ponts, sous la garde de 9 bataillons et 7 escadrons aux ordres de Wunsch.

Le reste de l'armée composé de 53 bataillons et 95 escadrons, formant en tout environ 40 mille combattans, prit position, la droite à Leissow, la gauche en arrière de Bichofsée; l'avant-garde en échelon en avant de l'aile gauche et de ce village; le corps de Finck s'établit sur les hauteurs en arrière de Trettin, en échelon intermédiaire à droite, entre l'avant-garde et l'aile droite de l'armée (*pl. XXII*). Le roi se porta sur les hauteurs de Trettin, pour reconnaître les Russes, et donna à son retour les ordres suivans:

« Si l'ennemi reste dans sa position, l'armée
» marchera au point du jour, par lignes et par
» la gauche : le général Finck fera des démons-
» trations sur les hauteurs avec une tête de co-
» lonne pour faire croire aux Russes que le roi a
» l'intention de les attaquer sur ce point. Mais il
» attendra pour s'engager, que l'armée du roi
» commence le feu ; alors il couronnera les hau-
» teurs en avant de Bichofsée et de Trettin, avec
» de l'infanterie et beaucoup d'artillerie. La ca-
» valerie de ce corps prendra une position inter-
» médiaire dans la plaine, afin de soutenir au
» besoin l'infanterie, et de profiter des momens
» favorables pour charger l'ennemi. Pendant que
» ceci s'exécutera, l'armée continuera son mou-
» vement sur deux lignes par la gauche : Seidlitz,
» avec la cavalerie de l'aile gauche, précédera la
» première ligne d'infanterie, et le prince de
» Wurtemberg, avec celle de l'aile droite la sui-
» vra. Ces deux généraux se formeront en troi-
» sième ligne, lorsque l'infanterie se mettra en
» bataille, les hussards de Kleist débordant le
» flanc droit. En général on aura attention de
» refuser la gauche, pour faire effort par la
» droite ».

Un peu plus tard, le roi ajouta que : « si l'en-
» nemi marchait dans la nuit à Reppen, l'armée
» le suivrait à trois heures du matin, sur 3 co-
» lonnes par lignes » : on pensait qu'il prendrait

position, la droite à Reppen, la gauche à Neuendorf, le front couvert par un ruisseau. L'avant-garde se serait alors formée près de ce village, et la bataille aurait été de même engagée par l'aile droite. Les ordres ultérieurs devaient être donnés sur le terrain.

Avant de commencer la relation de cette bataille, il convient de jeter un coup-d'œil sur la position des Russes. Sur la rive droite de l'Oder, se trouve une vallée, ou plutôt un bas-fond formé par les débordemens du fleuve, d'environ trois mille pas de largeur près de Francfort et qui a plus bas jusqu'à trois lieues : cet espace de terre, qu'on a conquis insensiblement sur les eaux, est couvert de fermes et de villages. Il est limité par une chaîne de collines qui longent la route de Kunersdorf. Le Judenberg, qui se présente en sortant de Francfort, est un groupe de plusieurs hauteurs très-escarpées, qui domine la plaine jusqu'à Kunersdorf. Depuis ce point, le terrain est presqu'uni jusqu'au mamelon de Spitzberg qui s'élève à huit cents pas de ce village. A droite de Kunersdorf, en remontant vers Francfort, se trouve le Kuhgrund, espèce de ravin qui coupe la plaine transversalement, et en forme deux plateaux. Trois étangs considérables divisent le village, et s'étendent à gauche jusqu'à la forêt; enfin à un quart de lieue en arrière de Kunersdorf, est située la colline de Muhlberg, aussi élevée que le

Judenberg, et qui commande l'intervalle de ces deux monticules. Ce champ de bataille est borné par la forêt de Reppen.

Les Russes s'étaient établis sur les hauteurs, faisant d'abord face à l'Oder, leur gauche sur le Judenberg, la droite au Muhlberg, et s'y étaient retranchés. Mais lorsqu'ils virent que le roi voulait les tourner, ils firent un changement de front, de manière que leur droite se trouva sur le Judenberg, et la gauche au Muhlberg. Chaque aile était couverte par quelques retranchemens et des batteries formidables, il en était de même du Spitzberg qui protégeait le centre. Laudon formait réserve; son infanterie à la Ferme rouge, la cavalerie plus en arrière vers le faubourg de Francfort : la cavalerie russe était également dans la prairie, à gauche de celle des Autrichiens. Laudon, prévoyant l'attaque, vint se poster dans le fond, formé par le dernier mouvement de terrain du Judenberg.

Le 12 août, à trois heures du matin, le roi se mit en marche par la gauche. Il voulait d'abord prendre l'ordre de bataille de Leuthen, et aborder l'aile gauche ennemie avec sa droite, tandis que le général Finck l'attaquerait à revers : mais il paraît que, malgré toutes ses précautions pour connaître le terrain, il n'en acquit pas de donnée suffisante, car les colonnes, après avoir longtemps marché par la gauche, rencontrèrent les

étangs dont nous avons parlé, et furent forcées de revenir sur leurs pas chercher des débouchés. Cet incident fut très-fâcheux, parce que la chaleur était excessive; que les troupes se harassèrent et qu'on perdit un temps précieux. Enfin, à dix heures, l'armée fut formée en bataille dans la forêt; la droite sur les hauteurs, près du ruisseau de Hunerflies, la gauche au bois: on plaça sans que l'ennemi s'en aperçut, une forte batterie sur le Kleistberg, à la droite.

Les Russes, occupés par les démonstrations de Finck sur les hauteurs de Trettin, ne troublèrent point ce mouvement, et lorsque les Prussiens parvinrent à la lisière de la forêt, ils se contentèrent d'envoyer au-devant d'eux quelques Cosaques, croyant que ce n'était qu'un détachement chargé de faire diversion en sa faveur.

Frédéric fit alors avancer 8 bataillons, formés sur deux lignes en échelons devant l'aile droite, pour emporter les retranchemens et les batteries du Muhlberg. Toute la cavalerie fut rassemblée derrière l'aile gauche, à l'exception de quelques escadrons de dragons. L'armée se trouva en bataille vis-à-vis du flanc gauche de l'ennemi, vers onze heures et demie, que la canonnade commença; pendant ce prélude, on établit une batterie sur la montagne de Seidlitz. Tout ce tapage se réduisit à ébranler l'infanterie russe, parce que les batteries étaient trop éloignées; celle du

Kleistberg, qui enfilait la ligne ennemie, et tirait à ricochets jusqu'à Kunersdorf, causa seule du ravage dans ses bataillons.

Les Russes n'ont jamais manqué d'artillerie; ils avaient, sur leur gauche, près de 100 pièces de gros calibre, et un grand nombre d'obusiers; ils répondirent au feu prussien avec une immense supériorité, et s'efforcèrent de mettre le feu aux abatis; rien ne saurait donner l'idée d'une scène plus épouvantable. Le roi ordonna, dans cet instant, aux grenadiers de s'emparer des retranchemens et des batteries du Muhlberg. Le général Schenkendorf avec la brigade de première ligne, et le général Lindstedt avec celle de la deuxième, les franchirent et pénétrèrent dans le vallon, entre les bois et les retranchemens, avec un aplomb difficile à dépeindre. Jusqu'alors, il est vrai, les grenadiers souffrirent peu, parce que les batteries ennemies mal disposées n'y atteignaient pas; mais lorsqu'ils eurent gravi la hauteur et furent à cent cinquante pas des retranchemens, ils reçurent des salves de mitraille et de mousqueterie qui semèrent la mort dans leurs rangs. Cette réception ne les déconcerta point; après avoir fait une décharge, ils croisèrent la baïonnette. La réputation d'opiniâtreté si justement accordée aux Russes, faisait attendre une résistance désespérée, lorsqu'au grand étonnement de tous, le désordre se mit dans leurs bataillons. Les grena-

diers prussiens s'élancèrent alors dans les fossés, escaladèrent les parapets, et s'emparèrent, en moins de dix minutes, de 70 pièces de canon.

L'aile gauche des Russes se trouvant ainsi refoulée ; tout le terrain entre le Muhlberg et Kunersdorf fut bientôt couvert de petits pelotons, comme cela arrive souvent dans leur armée. Il ne manqua qu'une forte division de cavalerie pour charger, et la victoire eût été complète ; par malheur, cette arme se trouvait à l'aile gauche, comme nous l'avons dit plus haut, et l'artillerie était encore en arrière, en sorte qu'on ne put tirer tout le fruit de cette glorieuse attaque. Si l'on avait placé de suite 30 pièces légères sur le Mulhberg, et battu sur-le-champ les masses désorganisées de l'ennemi, les suites de cette canonnade eussent été incalculables ; car il est difficile d'imaginer une position plus propre à l'artillerie ; la pente du Mulhberg vers Kunersdorf, est si douce, que les ricochets auraient parcouru deux mille pas sans s'élever au-dessus d'un homme, et l'ennemi, ne pouvant déployer plus de 2 régimens, eût été écrasé dans toute sa profondeur. Mais l'artillerie prussienne, trop lourde, n'avait pu suivre son infanterie.

Cependant le roi tenant sa gauche refusée, fit soutenir ces deux brigades par l'aile droite qui couronna bientôt les hauteurs enlevées. Les grenadiers, que leur attaque avait mis un peu en dé-

sordre, se reformèrent aussitôt; les Russes profitèrent de ce moment pour faire avancer quelques bataillons, et rétablir l'ordre dans ceux qui avaient été dépostés. Les grenadiers à la vue du roi qui vint au milieu d'eux, et de la première ligne qui s'avançait, se jetèrent de nouveau sur l'ennemi et le culbutèrent.

Malgré cet avantage, la marche des quatre lignes d'infanterie de la droite, ne s'opéra pas sans confusion. Les Russes eurent le loisir de tirer de l'artillerie de la droite, et de diriger les batteries du Spitzberg vers leur gauche : quoique pelotonnés, c'était des masses de braves résolus de ne point céder le champ de bataille. Leurs généraux garnirent d'infanterie et d'artillerie la plaine qui s'étend depuis le petit moulin jusqu'à Kunersdorf, formant ainsi un crochet avec leur premier ordre de bataille, et présentant un front redoutable à la place du flanc qui tout à l'heure avait été surpris. Laudon, s'ébranlait pour seconder leurs efforts.

D'un autre côté, les Prussiens avaient mis leur gauche en mouvement : Finck avait passé le ruisseau, au gros moulin et à celui de Beckers. La canonnade recommença alors avec une plus grande fureur, et Frédéric conduisit sa première ligne à l'ennemi. Celui-ci tint mieux qu'aux premières attaques; la fusillade fut vive et opiniâtre; de part et d'autre on brûla ses cartouches sans céder :

enfin, Finck, menaçant de tourner les Russes, les força à se replier derrière Kunersdorf. Le désordre s'introduisit une seconde fois dans leurs rangs, et Laudon fut obligé de hâter le pas pour venir occuper le bord du Kuhgrund.

Dès cet instant, la fortune abandonna les drapeaux prussiens : ces bataillons, qui s'étaient si souvent couverts de gloire, lâchèrent pied, sans que la présence du roi et les dangers auxquels ils s'exposaient pussent les arrêter, et quoique la deuxième ligne, l'aile gauche entière, et le corps de Finck n'eussent pas encore été sérieusement engagés.

Nous avons dit que Frédéric ne présumait pas que des étangs arrêtassent sa gauche; car il est vraisemblable que son intention était de mettre cette aile en action, lorsqu'il serait temps de l'engager : cela ne devenant exécutable qu'en rompant par pelotons, et se reformant au-delà des obstacles sous le feu des batteries du Spitzberg, il n'en ordonna pas moins à la cavalerie, qui se trouvait à la gauche, de charger. Le général Seidlitz et le prince de Wurtemberg défilèrent par sections entre les étangs, à gauche de Kunersdorf. Après s'être formés sous le feu de l'ennemi, ils avancèrent sur lui avec audace; mais la mitraille sema bientôt la mort et l'épouvante dans leurs rangs. Seidlitz fut blessé; le désordre s'introduisit, et l'apparition de quelques esca-

drons russes et autrichiens, sur ses flancs, acheva la déroute de cette cavalerie qui vint se former derrière l'aile gauche : celle-ci se porta néanmoins en avant, et enleva Kunersdorf dont le cimetière resta aux Russes. Elle attaqua ensuite le Spitzberg avec une grande bravoure, sous les yeux du roi qui accourut et harangua ses troupes, puis se hâta de retourner à l'aile droite, arrêtée par les alliés devant le Kuhgrund (1).

Ici le combat recommença avec une nouvelle fureur; Frédéric conduisit lui-même les bataillons à la charge, tandis que Finck, se prolongeant à droite, cherchait à débusquer son adversaire de la hauteur d'Elsbuch.

L'ennemi, de son côté, avait massé toutes ses forces vers le Spitzberg, où l'infanterie se trouvait sur quatre et cinq lignes à cause du peu de largeur du terrain. Tout dépendait de la prise du Kuhgrund : ce chemin creux, peut avoir quatre cents pas de long, soixante de large, et quinze à vingt pieds de profondeur, d'une pente très-roide : l'infanterie prussienne s'y élança, et cher-

(1) Frédéric a donné dans ses œuvres une relation inexacte de cette bataille; il n'y est point question de ce ravin, qui eut tant d'influence; il dit aussi qu'on poussa l'ennemi jusqu'au cimetière des Juifs et au Judenberg, parce qu'il aura pris le Spitzberg pour le cimetière; enfin il a beaucoup blâmé la charge de cavalerie exécutée à la gauche, tandis que Tempelhof assure qu'il en donna lui-même l'ordre.

cha à gagner le rebord opposé que Laudon avait garni de toute son infanterie. Il faisait une chaleur excessive; les troupes prussiennes qui marchaient et combattaient depuis près de dix heures étaient déjà harassées; tous leurs efforts, pour gravir cette pente, furent vains; quelques braves y parvinrent et reçurent la mort dans les rangs ennemis. Le carnage fut effroyable, car on se fusilla et mitrailla à cinquante pas. Toutefois le roi ne perdit pas l'espérance, et renvoya à la charge les plus braves des bataillons repoussés, jusqu'à ce qu'enfin le plus grand nombre eût succombé. Le corps de Finck ne fut pas plus heureux à l'attaque des hauteurs de l'Elsbuch; il fut constamment culbuté, et l'aile gauche, qui voulait emporter le Spitzberg, éprouva le même sort.

Dans cette position critique, Frédéric envoie l'ordre à sa cavalerie de voler à la droite, et de chercher à entamer l'infanterie ennemie. Le duc de Wurtemberg part aussitôt à la tête de quelques régimens, forme près du grand moulin autant d'escadrons que le terrain le permet, et se dispose à charger à l'issue du Kuhgrund, lorsque blessé grièvement, il tourne les yeux derrière lui et voit fuir ses escadrons, épouvantés du feu terrible de l'ennemi. En vain, le général Putkamer s'avance avec ses hussards, il perd la vie et son attaque reste sans succès. En moins de six heures, les Prussiens eurent 16 mille hommes

hors de combat. Pourtant ils faisaient encore des prodiges pour se maintenir; mais quelques escadrons autrichiens ayant chargé le flanc droit de Finck, au pied de l'Elsbuch, le culbutèrent et décidèrent la retraite. Le désordre fut si grand pour repasser les ponts du ruisseau de Hunerflies, que la plus grande partie de l'artillerie du roi, au nombre de 165 pièces, fut abandonnée. Frédéric, couvrant la retraite avec le régiment de Lestwitz, reçut une contusion, et vit prendre 2 bataillons derrière lui. Il ne repassa le défilé qu'un des derniers, poursuivi de très-près par l'ennemi.

L'armée adverse était elle-même en si mauvais état, que Soltikof ne lança à la poursuite des Prussiens, que quelques escadrons autrichiens de Laudon. Les restes de l'armée victorieuse passèrent la nuit pêle-mêle sur les hauteurs de Oetscher; le roi ralliant les débris de la sienne au pont de l'Oder, passa la nuit à la réorganiser, et le lendemain à midi, cette opération fut terminée.

Afin de rendre la victoire décisive, Frédéric avait ordonné au général Wunsch, resté à la garde des ponts de bateaux, de se porter avec quelques bataillons sur Francfort, d'enlever la ville et de couper la dernière retraite de Soltikof en s'emparant du pont. Wunsch avait pris de si justes dispositions, qu'il fit la garnison prisonnière et garda les ponts; la perte de la bataille seule le força à revenir sur ses pas.

Dans cette mémorable et sanglante journée de Kunersdorf, les Prussiens perdirent 20 mille hommes, dont 18 mille hors de combat; c'était la moitié des forces présentes. La perte des ennemis fut d'environ 16 mille Russes et 3 mille Autrichiens tués ou blessés. Soltikof écrivit à l'impératrice *que, s'il remportait encore une victoire semblable, il irait en porter la nouvelle à pied, un bâton à la main.*

Le roi y montra un courage étonnant; on fut obligé de l'entraîner hors de la mêlée, et sans le dévouement du major Prittwitz, il y aurait perdu la liberté ou la vie. L'armée repassa l'Oder, le 13 au soir, et rompit aussitôt les ponts; elle se porta ensuite, le 16, à Malvitz; le 18, à Furstenwalde, où elle garda les passages de la Sprée et couvrit Berlin. Le roi se fit joindre par le général Kleist, qui avait jusqu'alors observé les Suédois sur la Péene avec 6 bataillons et 7 escadrons, recompléta ses parcs, et réorganisa ainsi une petite armée de 28 à 30 mille combattans.

De son côté, Soltikof après avoir passé l'Oder le 16, campa la droite à Tzetschenow, la gauche à Lossow, le corps de Laudon vers la droite, Haddick, avec 12 à 15 mille hommes, à Hohenwalde; les alliés restèrent jusqu'à la fin du mois dans ces positions, singulier résultat d'une victoire sans exemple dans l'histoire de cette guerre, et em-

ploi bien fautif d'une supériorité numérique qui leur garantissait la conquête de la Prusse.

On a reproché à Frédéric de ne pas s'être contenté de la prise du Muhlberg, et d'avoir continué les attaques. Tempelhof, pour le disculper, fait une longue dissertation inutile à rapporter; car il est en effet ridicule de reprocher après coup à un général, d'avoir poursuivi ses succès. Sans doute le roi aurait mieux fait de se contenter d'une demi victoire, que de perdre une bataille aussi terrible, s'il avait pu prévoir comment tournerait la seconde attaque. *Mais attendu que* 8 *bataillons seulement se trouvaient engagés, n'avait-il pas les plus belles chances pour donner le dernier coup à une armée pour ainsi dire cernée?* Toutefois, on ne saurait se dissimuler qu'après la prise du village de Kunersdorf, le roi n'ait eu une sorte d'intérêt à s'en tenir là; il occupait alors les deux routes aboutissant à la ligne d'opérations de l'ennemi, celles de Reppen et de Zielenzig. En laissant reposer ses troupes, et poussant 10 escadrons de hussards dans la plaine de Reipsig pour observer l'ennemi durant la nuit sur la route de Crossen, Frédéric mettait Soltikof dans l'alternative de capituler le lendemain, ou de se faire jour, ce qui eût été fort difficile, puisque les avantages du terrain et de la victoire de la veille, garantissaient aux Prussiens le succès d'une bataille défensive.

Mais comment blâmer un grand capitaine qui a enlevé la moitié d'un camp ennemi, de chercher à culbuter le reste? Ce ne sont pas là de ces observations admissibles. Je ferai au roi un reproche d'une autre espèce, *celui d'avoir mal soutenu la première attaque*, et je vais démontrer que c'était une faute indépendante de toutes les circonstances.

Les combinaisons primitives du roi étaient bonnes; il avait gagné la ligne d'opérations des Russes, et mis les chances en sa faveur : néanmoins, il eût été peut-être plus avantageux de passer l'Oder au-dessus de Francfort, et d'arriver à eux par la route de Crossen, point de communication avec leur ligne secondaire, l'armée autrichienne; et dans le fond il valait mieux les couper de celle-ci, que de leur base, parce qu'en leur laissant la route de Crossen, ils conservaient la faculté de se réunir à Daun, ce qui eût été funeste aux intérêts du roi. Au surplus, sans discuter ces points de vue généraux, attachons-nous à faire sentir les fautes commises sur le champ de bataille.

Le roi ayant gagné les derrières et l'extrême droite de l'ennemi, il arrêta sa première attaque sur cette droite (devenue la gauche après que les Russes eurent fait face en arrière). Cette combinaison faite d'après les grands principes, aurait eu les mêmes résultats que la bataille de Leuthen

(*chap. VII*); mais l'exécution fut trop lente; « *car si l'attaque n'est pas soutenue vivement,* » *l'extrémité n'est plus partie faible, vu que l'en-* » *nemi a le temps d'y porter tous ses moyens* ». C'est ce qui arriva dans cette occasion. Comme tout dépendait de la première attaque, il fallait la brusquer, et ne pas laisser à l'ennemi le temps d'organiser sa résistance. L'échelon de 8 bataillons, en avant de la droite, était bien ordonné; mais il convenait de tenir l'infanterie de cette aile en colonnes d'attaque, pour les suivre rapidement, attaquer et déborder tout ce qui leur résisterait ou voudrait se réformer; enfin il importait d'avoir, sur ce point, au moins une division de cavalerie, pour soutenir l'infanterie et charger à propos.

Cette marche de la droite, en colonnes d'attaque aurait rempli le double but *de mobilité et de force qu'il fallait opposer aux masses pelotonnées des Russes.* Les quatre lignes d'infanterie avaient tous les inconvéniens des colonnes, sans aucun de leurs précieux avantages.

Quant à la cavalerie, il est incontestable que Frédéric distribua mal la sienne. S'il est vrai qu'il faut rassembler souvent de fortes masses ou réserves de cette arme, il ne l'est pas moins en thèse générale, qu'il faut aussi des divisions de cavalerie à chaque aile, afin de profiter des occasions qui se présenteraient pour achever la vic-

toire, et rétablir le combat, si cela devenait nécessaire.

Frédéric dut se repentir de n'avoir pas suivi cette maxime à Kunersdorf.

Il paraît aussi que le roi engagea mal à propos son front aux secondes attaques, et s'opiniâtra inutilement à la prise du Kuhgrund. J'ai vu le champ de bataille, et me suis convaincu que tout aurait été gagné si l'on avait tourné le ravin et emporté le Spitzberg; c'était là vraiment la clef de la seconde position. Le roi, pouvant facilement découvrir cette hauteur retranchée, aurait dû sentir son importance. Après avoir occupé Kunersdorf, il fallait qu'il appuyât son mouvement à gauche; que Finck vînt remplacer son aile droite devant le Kuhgrund; que cette aile, se rabattant sur Kunersdorf, eût tourné le Spitzberg, tandis que la gauche l'aurait attaqué de front: dès-lors, le chemin creux n'eût plus été tenable. D'ailleurs, l'ennemi n'aurait pas eu le temps d'y prendre poste et d'organiser sa défense, si la droite, formée en colonnes d'attaque, comme je l'ai déjà dit, eût exécuté ses mouvemens avec rapidité, pour achever ce que les grenadiers avaient si bien commencé.

CHAPITRE XVIII.

Opérations en Saxe et en Silésie, à l'époque de la bataille de Kunersdorf, et à la suite de cette journée.

On se rappellera, que Finck n'avait laissé en Saxe que la garnison de Dresde, et quelques troupes à Leipzig, Wittenberg et Torgau. Qu'au moment où Frédéric combattait les Russes, et que Daun marchait à Pribus pour se lier de plus près à Soltikof, et protéger les opérations de l'armée des Cercles; celle-ci, maîtresse du champ de bataille, avait envoyé un détachement sommer Leipzig, qui ouvrit ses portes le 6 août.

L'armée vint y camper le 8, et le duc de Deux-Ponts porta ensuite sur Torgau le corps du prince de Stolberg, fort d'environ 15 à 18 mille hommes. Cette expédition n'offre d'autre intérêt que la conduite héroïque du colonel Wolfersdorf, qui y commandait.

La place de Torgau n'était alors défendue que par une muraille et un fossé, auxquels on avait ajouté quelques parapets en terre. Malgré son mauvais état et la faiblesse de la garnison, Wolfersdorf y soutint trois assauts : un quatrième

était entamé et la garnison manquant de munitions, il allait réussir, lorsque le brave commandant sortit à la tête de 400 hommes, prit la colonne d'attaque à revers et la mit en déroute avec une perte très-considérable.

Enfin, après une résistance aussi honorable, n'ayant plus de cartouches, il consentit à livrer une ville sans défense, à condition qu'il se retirerait librement avec sa garnison et tous ses bagages. Il sortit, le 8, avec les honneurs de la guerre, et reçut du roi l'ordre de se porter à Potsdam.

Le 20, Wittenberg fut sommé; le général Horn, qui l'occupait, avec 3 bataillons saxons capitulés à Pirna, ne voulant pas essayer de se défendre avec des troupes suspectes, livra la ville, et se retira également à Potsdam.

Pendant que ces choses se passaient, Daun avait porté les divisions de Wehla et Brentano devant Dresde, pour observer la place et agir de concert avec l'armée des Cercles; il y joignit ensuite la division Maquire, ce qui forma un corps d'environ 15 mille hommes. Le duc de Deux-Ponts laissant le général Saint-André aux environs de Leipzig avec 12 mille hommes pour couvrir ses conquêtes, se porta à Meissen, où il arriva le 27 août. Maquire était déjà, le 26, devant la ville neuve de Dresde, et en avait attaqué vainement le faubourg.

Le comte de Schmettau, qui avait si bien défendu cette place, l'année précédente, s'y trouvait encore, et faisait tous les préparatifs d'une défense vigoureuse : il répondit aux menaces et aux premières attaques des Autrichiens, en faisant brûler le superbe faubourg, et évacuant la ville neuve, pour concentrer ses moyens dans la vieille, sur la rive gauche de l'Elbe. Mais tous les malheurs semblaient devoir accabler Frédéric dans cette campagne. Immédiatement après la perte de la bataille de Kunersdorf, il écrivit au comte de Schmettau pour le prévenir qu'il ne devait compter sur aucun secours, et l'engager à se ménager une capitulation qui sauvât la garnison et 20 millions qui se trouvaient dans les caisses. La cour de Saxe, tremblant d'être bombardée, détermina par ses sollicitations Maquire à proposer à Schmettau une capitulation avantageuse. Le comte profita de la démarche de Maquire pour demander, le 3 septembre, non-seulement la libre sortie de la garnison, mais encore de toutes les propriétés prussiennes, ce qu'on lui refusa d'abord, mais qui fut ensuite accordé à l'approche du corps de Wunsch.

Ce général, parti de Furstenwald, le 21 août, avec son régiment, avait rassemblé un petit corps de 7 mille hommes, et repris Wittenberg et Torgau en laissant librement sortir leurs garnisons. Obligé malheureusement d'attendre dans cette

dernière ville son artillerie de Magdebourg, il n'en partit que le 3 septembre, et arriva le 4, à Grossenhain, où il apprit seulement, par le colonel Wolfersdorf, que l'on était en pourparlers; il accéléra alors sa marche pour délivrer Schmettau. Celui-ci, cependant, bien éloigné de croire qu'il pût être secouru de sitôt avait signé la capitulation le même soir, et avait rendu la place aux alliés.

Le lendemain, Wunsch croyant toujours les Prussiens dans Dresde, culbuta les corps de Brentano et de Wehla, des hauteurs de Boxdorf, et des bois deMoritzbourg, et s'avança jusqu'à Weissenhirsch, où il apprit la reddition de la place.

Cet officier qui, jusqu'alors, n'avait conduit que de petits détachemens de troupes légères, montra dans cette occasion toute l'audace d'un soldat et l'habileté d'un général; non content d'avoir battu et ramené sur Dresde deux corps plus forts du double que le sien, il résolut d'abord d'enlever de vive force la nouvelle ville gardée par Maquire, et ordonna de détruire les ponts de communication des alliés sur l'Elbe, afin de leur ôter la possibilité de déboucher sur ses derrières.

La nuit et la fatigue des troupes, qui, depuis vingt-quatre heures marchaient et combattaient, le forcèrent de remettre son attaque au lendemain. Mais le calme de la réflexion le détourna

de cette entreprise hasardeuse, et le décida à reprendre, dans la soirée, la route de Torgau, où se dirigeait de son côté le général de Saint-André.

Wunsch arriva devant la ville, le 7, après-midi; il y reçut, le lendemain, une sommation du général Saint-André, à laquelle il répondit en attaquant les Impériaux dans la position avantageuse qu'ils avaient prise près du village de Zinna; il porta son effort sur la gauche, séparée de la ligne par un petit ruisseau, l'accabla ainsi par une manoeuvre habile, mit l'ennemi en déroute, lui fit 700 prisonniers et prit 12 pièces de canon.

Ce combat, quoique peu important en apparence, eut toutes les suites d'une victoire : il releva le moral des armées prussiennes, et les mit à même de recouvrer la Saxe, tandis que tout aurait été perdu, jusqu'à Magdebourg, si le général Wunsch eût été battu.

Opérations des grandes armées après la bataille de Kunersdorf.

Nous avons laissé, au chapitre XVII, l'armée de Frédéric campée à Furstenwalde, le 18 août. Le prince Henri, se trouvait toujours à Schmotseifen, et Fouquet couvrait la position de Landshut contre le général Harsch. Ces deux derniers corps prussiens comptaient environ 50 mille hommes. Le roi n'en avait pas plus de 28 mille.

L'armée austro-russe campait vers Lossow, entre Francfort et Mulrose. Daun s'était porté, le même jour, à Tribel, pour se lier de plus près avec les Russes, et couvrir, en même temps, les entreprises de l'armée des Cercles contre la Saxe: Buccow était à Lauban avec 20 bataillons et 30 escadrons : le marquis d'Ainse, avec la réserve, à Rothenbourg: Deville à Marclissa, avec 12 bataillons et 25 escadrons, couvrant les communications de la Lusace avec la Bohême: Beck, avec ses troupes légères, vers Naumbourg: Harsch en Haute-Silésie; enfin Maquire et Wehla réunis avec l'armée des Cercles, comme nous l'avons déjà dit.

Après la catastrophe de Kunersdorf, lorsque les débris de l'armée du roi couvraient Berlin, séparés de la majeure partie de ses forces qui gardaient la Silésie; la chute de la monarchie prussienne semblait inévitable. Mais l'Europe étonnée, vit Frédéric se relever sur ses ruines; et ses ennemis, graces à l'apathie de leurs généraux, se trouvèrent, à la fin de la campagne, à peu de chose près au même point d'où ils étaient partis. Si l'on recherche les causes de cette inaction, on ne tardera pas à s'apercevoir qu'elles proviennent; soit de la pusillanimité des généraux en chef, gens d'honneur sur le champ de bataille et manquant d'énergie au conseil; soit du vice inhérent à toutes les coalitions quand elles ne reçoivent pas l'impulsion d'*un homme de génie.*

L'armée autrichienne, aussi belle que supérieure en nombre à celle qui lui était opposée, n'avait pas encore tiré l'épée, que les Russes, victorieux dans deux sanglantes batailles, avaient perdu la moitié de leurs troupes. Quoique Soltikof dût en partie le gain de la dernière à Laudon, il n'en découvrit pas moins l'arrière-pensée du cabinet autrichien; et, dès cet instant, il y eut, entre les généraux en chef, une froideur qui alla toujours croissant. Daun envoya d'abord au maréchal Soltikof, son chef d'état-major, Lascy afin de combiner un plan d'opérations; mais ce général revint sans avoir rien terminé. Le maréchal russe déclara *que ses troupes avaient assez fait, et que si l'intention des Autrichiens n'était pas de le sacrifier, ils devaient poursuivre le roi avec leur armée, et achever ce qu'il avait commencé. Que, jusqu'alors, il laisserait reposer la sienne, à Guben, et se rapprocherait de l'Oder et des dépôts de Posen.*

Daun, pour éviter cet éloignement fâcheux, s'aboucha avec Soltikof, et l'on convint dans cette entrevue *que l'armée russe resterait sur la rive gauche de l'Oder jusqu'après la prise de Dresde, à condition que les Autrichiens lui fourniraient des subsistances, que les deux armées marcheraient ensuite en Silésie, et y passeraient l'hiver, si les Autrichiens parvenaient à s'emparer de Neiss qu'ils comptaient assiéger.*

Tandis que les coalisés subordonnaient ainsi

leurs entreprises à la réussite d'un chétif accessoire, et que Daun, au lieu de frapper des coups décisifs, couvrait toutes ses communications et craignait autant le roi battu que victorieux, Frédéric se mettait en devoir de profiter des momens précieux qu'il n'avait osé espérer.

Ce grand homme avait reçu la veille de la bataille, par un aide-de-camp du duc Ferdinand, la nouvelle de la victoire de Minden. Il le réexpédia après sa défaite, avec cette réponse remarquable : *Je suis fâché de ne pas donner une meilleure réponse à un message aussi agréable; mais si vous trouvez les passages libres, et que vous puissiez arriver jusqu'au duc; que Daun ne soit pas à Berlin et Contades à Magdebourg, assurez-le de ma part que nous n'avons pas perdu grand'chose.*

D'un autre côté les communications du prince Henri avec le roi, ayant été interceptées, il ne fut instruit du résultat de la bataille que le 18. Sa position était embarrassante, et il s'en tira avec beaucoup d'habileté; jugeant que le seul moyen de sauver les affaires était de se lier de nouveau avec le roi, et de s'établir, en traversant la Haute-Lusace, sur les derrières de Daun, afin de lui enlever ses magasins, et de pouvoir couvrir les provinces les plus intéressantes.

Il se fit joindre, en conséquence, par une division, et se dirigea, le 27 août, avec 30 bataillons et 58 escadrons sur la Lusace. Le général Ziethen

avait suivi le 15, avec une avant-garde, le mouvement que Daun avait fait sur Pribus, et il se trouvait, le 28, à Sagan. Le prince s'y porta le 29, et Ziethen marcha à Sorau.

Daun informé de ce mouvement, craignit que l'ennemi ne gagnât quelques marches sur lui, et ne l'empêchât de communiquer avec les Russes; jugeant ne pas avoir assez de forces pour s'y opposer, il prescrivit au général Buccow de quitter Lauban et de venir le joindre à Tribel, et au marquis d'Ainse de se rendre à Pribus; bientôt l'apparition de Ziethen à Sorau donna au maréchal des inquiétudes si vives, que, sans attendre ces renforts, il se replia derrière la Neiss, à Muska, où il joignit Buccow.

Ce faux mouvement aurait pu avoir des suites fâcheuses, car le général autrichien, par la perte d'une marche, découvrit le magasin de Guben, dont Ziethen se trouva par le fait aussi rapproché que lui. Heureusement que les Prussiens restèrent dans leur position, et que Daun informé de la faiblesse de Ziethen, retourna le 1er septembre, à Tribel.

Tandis que ces choses se passaient, les Russes qui étaient restés à Lossow, chassés par la disette de fourrages, et comptant trouver en Saxe toute espèce de ressources, se mirent enfin en marche le 28 août, pour s'en rapprocher, et campèrent, le 30, à Lieberose, Haddick à Lambsfeld. Daun,

prévenu de ce mouvement, craignit que le prince Henri n'interceptât leurs communications avec l'Oder et la Pologne, et résolut d'enlever le corps de Ziethen, pour faire une diversion ou ôter au prince les moyens de rien entreprendre. Le général Beck devait partir de Wiesen pour s'emparer du défilé de Buschmuhle, sur la route de Sagan et sur les derrières des Prussiens; le prince Esterhazy devait se diriger de Sommerfeld sur leur flanc droit, tandis que le maréchal, avec le corps principal, les attaquerait de front. Des obstacles ayant retardé l'arrivée de Beck, l'expédition échoua. Ziethen eut le temps de se replier sur le prince Henri, qu'il joignit à Sagan. Daun vint camper à Sorau, Beck vers Wolsdorf, couvrant et éclairant l'armée.

De son côté, Frédéric informé du départ des Russes, avait quitté aussitôt le camp de Furstenwalde, et s'était porté, le 31, à Woldau, sur la route de Lieberose à Lubben. Par cette marche habile, il couvrit à la fois Lubben et Luckau, points centraux de ses communications avec Berlin, et avec la Saxe et la Lusace; un parti fut poussé sur Lubben et Vetschau dont les environs étaient infestés de troupes légères ennemies. Cette position du roi fit craindre à Haddick que son intention ne fût de couper ses communications avec l'armée autrichienne, et, pour l'en empê-

cher, il quitta Lambsfeld, marcha entre Peitz et Cottbus, et fila ensuite jusqu'à Kahren, le 5.

Daun reçut, le même jour, la nouvelle de la reddition de Dresde. Il ordonna alors au corps de Haddick de marcher en Saxe, pour se réunir avec l'armée des Cercles, afin d'assurer ses conquêtes, et d'opérer ensuite avec sûreté contre la Silésie.

La prise de Dresde fut annoncée, le 6 septembre, à l'armée russe. Frédéric, qui ne connaissait encore que les premiers succès de Wunsch, ne désespéra pas de sauver cette place, et détacha Finck, avec 9 bataillons et 27 escadrons, pour aller se réunir à ce corps et en prendre le commandement. Les instructions du premier lui prescrivaient de suivre Haddick sur le flanc, d'empêcher sa réunion avec l'armée des Cercles, et de l'attaquer à la première occasion. Il partit, le 7, et arriva, le 9, à Grossenhain; apprenant ici la reddition de Dresde et la jonction de Haddick, il ne lui resta plus d'autre parti que d'aller vers Torgau y rallier Wunsch, et suspendre les progrès rapides des alliés en Saxe.

Pendant tous ces événemens sur le grand théâtre des opérations, il ne se passait rien d'important dans la Haute-Silésie entre les corps de Fouquet et de Harsch. Après plusieurs mouvemens, ils reprirent poste, les Autrichiens à Trautenau;

les Prussiens sous Goltz à Landshut, et sous Stutterheim à Schmotseifen, pour observer Deville stationné à Marclissa.

La situation générale des affaires et la concentration des alliés dans la Basse-Lusace semblaient présager des événemens décisifs. Jamais Frédéric ne fut dans une situation aussi désespérée; mais Daun n'était pas homme à en profiter. Une opération hardie lui faisait perdre contenance; ses espérances les mieux fondées dégénéraient en inquiétudes ridicules. Tel fut l'effet que produisit sur son esprit le mouvement du prince Henri sur Sagan.

Lorsque ce prince reçut, dans cette ville, l'avis de la marche des Russes vers la Saxe, et de la position que le roi avait prise, il sentit qu'il n'avait pas un moment à perdre, et qu'il fallait gagner cette province. Il résolut en conséquence de tourner l'ennemi par Buntzlau et Gorlitz, et de tomber sur la Haute-Lusace que le général autrichien avait dégarnie. L'armée partit, le 4, de Sagan, et arriva, le 7, près de Lowenberg où elle joignit le corps de Stutterheim : Ziethen fut détaché sur Marclissa avec 11 bataillons et 25 escadrons pour chasser Deville de Lauban, et détruire les magasins que ce général couvrait; Stutterheim se porta, le 9, sur celui de Friedland

qu'il enleva. Le prince Henri marcha ce même jour à Lauban, et Deville se retira à son approche sur Gorlitz, où il fut joint par le corps de Beck, qui se retirait de Rothwasser. L'armée prussienne alla camper, le 12, à Gorlitz; Ziethen occupa le Landscrone; Stutterheim prit position entre Radmeritz et Seidenberg pour couvrir la gauche de l'armée, et les Autrichiens se retirèrent sur Bautzen.

A peine Daun eut-il connaissance des mouvemens du prince Henri, qu'il mit le comble aux fautes qu'il avait déjà commises dans cette campagne : il quitta le camp de Sorau et marcha d'abord à Spremberg, dans l'espoir de couvrir ses conquêtes en Saxe, et conserver l'ensemble de ses opérations avec les Russes; mais lorsqu'il apprit que le prince Henri avait formé une entreprise offensive, et qu'il menaçait ses corps détachés ainsi que ses magasins, il rabattit beaucoup de ses projets et ne songea qu'à son dépôt de Bautzen : sans s'embarrasser des suites que cela devait avoir, il se mit en marche, le 12, et vint camper le 13 septembre, à Teichnitz. Afin de ne pas perdre ses communications avec les Russes, et observer le roi, il ordonna néanmoins à Haddick de détacher Wehla près de Hoyerswerda, et le général Palfy vers Spremberg. Beck dut se porter sur Friedland, afin d'empêcher les incursions des Prussiens.

Dès que les Impériaux prenaient une direction divergente, Frédéric pouvait tout espérer, et cette dernière bévue de Daun rétablit en effet ses affaires. Lorsque Soltikof eut connaissance du mouvement rétrograde de l'armée autrichienne, il éclata en reproches, et voulut sur-le-champ se retirer sur Crossen. Le marquis de Montalembert, envoyé de France à l'armée russe, parvint, il est vrai, par ses prières et ses représentations, à calmer Soltikof, et le décida même à faire le siége de Glogau; mais les torts de Daun n'en étaient pas moins réels, et les effets irréparables. Le général russe exigea un nouveau renfort, Daun lui détacha, à regret, le 15, un corps de 10 mille hommes sous les ordres de Campitelli, qui partit du camp de Bautzen, et rejoignit par Muska, l'armée russe.

Presque tous les généraux jugeaient convenable de repasser l'Oder à Crossen, et d'opérer sur la rive droite de ce fleuve, afin de se rapprocher des dépôts; cependant les instances du marquis de Montalembert et la nouvelle du renfort autrichien, décidèrent Soltikof à se porter sur Christianstadt. Il partit, le 18 septembre, de son camp de Guben, et vint s'établir, le 21, à Christianstadt sur la rive droite du Bober où il fut joint par Campitelli. Laudon couvrit l'armée dans ce mouvement, et alla prendre poste à Freystadt.

Frédéric, qui n'avait pas observé la marche des

Russes de Liberose à Guben, partit, le 16, pour Wetschau, et campa, le 17, à Cottbus. Il paraît qu'il eut le dessein de se porter contre Daun, présumant que les Russes allaient repasser l'Oder; mais apprenant qu'ils restaient sur la rive gauche et avaient l'intention d'assiéger Glogau, il résolut de les attaquer. L'armée se porta, le 19, à Forste, et le 20 à Schœnwalde; d'ici le roi manda au prince Henri et à Fouquet, de lui envoyer toutes les troupes disponibles. Frédéric ayant poussé sur Sagan une reconnaissance qui replia le faible détachement qui s'y trouvait, s'établit le 21 au matin, la gauche sur le Galgenberg, vers la ville, la droite à Elkendorf.

Cette belle marche acheva de rétablir ses affaires; elle le mit en état de se lier avec le prince Henri afin de sauver Glogau, et rompit pour toujours l'ensemble des opérations de ses ennemis. *Les Russes à Christianstadt, et les Autrichiens à Bautzen, avaient entr'eux la masse des Prussiens qui occupaient les deux positions intérieures de Sagan et de Gorlitz.*

Informé, le 21, que Frédéric marchait sur la direction de Glogau, Daun, résolut d'agir avec toutes ses forces contre le prince Henri, pour le repousser de la Haute-Lusace, en Silésie, et s'assurer ainsi la possession de la Saxe. A cet effet, il porta le général Odonell à Reichenbach avec les grenadiers à cheval; l'armée suivit, le 23 au ma-

tin, et campa près de cette ville. Daun poussa une reconnaissance sur le Landscrone, près de Gorlitz, et résolut d'enlever le corps de Ziethen, quand cela n'était plus en son pouvoir.

L'intérêt que les Autrichiens attachaient à la conservation de Dresde et à la conquête de la Saxe, démontré par toutes leurs opérations, ne pouvait échapper au prince Henri, qui voulant éloigner l'armée de Daun de la Silésie, et donner au roi les moyens d'opérer en sûreté, jugea qu'en gagnant la gauche de l'ennemi et menaçant Dresde, il l'obligerait à se diriger sur l'Elbe.

Le 23 septembre, le prince se mit en mouvement, et, après une marche forcée, arriva le 25, au point du jour, près de Hoyerswerda. Le prince ayant appris que le général Wehla se trouvait encore en observation derrière l'Elster, chercha à le surprendre, fit faire halte, dans les bois, à son avant-garde, et porta sur les flancs de forts détachemens de cavalerie pour gagner et couper l'ennemi, tandis que l'avant-garde marcherait sur la ville.

L'opération fut parfaitement exécutée; dès que la cavalerie eut passé la rivière, elle se forma par escadrons et chargea vigoureusement les Autrichiens qu'elle dispersa. Une partie du corps réussit à gagner les bois, Wehla fut pris avec 1,800 hommes.

Cette marche rapide du prince Henri qui fit,

avec l'attirail des magasins, vingt lieues en deux jours au milieu des armées ennemies, est une des plus belles opérations de cette guerre. Lorsque Daun eut connaissance du départ des Prussiens, il se porta, le 25, sur Gorlitz, afin de reconnaître le but de leur mouvement; informé alors qu'ils s'étaient dirigés sur Hoyerswerda, il retourna le même jour à Bautzen pour couvrir Dresde au besoin.

Deux jours après son arrivée à Hoyerswerda, le prince Henri fut prévenu que l'armée des Cercles réunie à Haddick, devait avoir attaqué et repoussé le général Finck de Meissen; nous allons rendre maintenant compte de cette opération en reprenant les choses de plus haut.

Nous avons vu que Finck s'était réuni, le 11 septembre, au corps de Wunsch. Le lendemain, ces deux généraux se reportèrent en avant; après avoir occupé Eulenbourg et Leipzig, où ils prirent 3 bataillons ennemis, ils se dirigèrent sur Dobeln et Meissen. Dès que le duc de Deux-Ponts en fut informé, il résolut d'aller les y attaquer, mais il jeta assez inutilement 16 bataillons dans Dresde, qu'il aurait pu aisément confier à un corps moins nombreux. Le corps de Finck campait vers Korbitz, et y fut attaqué le 21 septembre, par les Autrichiens, aux ordres du général Haddick; Wunsch occupait les hauteurs de Siebeneichen, où l'armée des Cercles s'amusa toute

la journée à le canonner. Après un combat peu important, le général Finck repoussa l'ennemi avec perte d'un millier d'hommes, et l'armée impériale retourna à son camp de Wilsdruf.

Le prince Henri, mal informé d'abord de l'issue de cette affaire, se mit en marche, le 28, pour joindre Finck; arrivé le 29 à Elsterwerda, il y apprit alors le résultat d'un combat livré huit jours auparavant, et dont il aurait dû avoir connaissance dans les vingt-quatre heures. Il persista néanmoins dans son projet de jonction, et résolut de passer l'Elbe entre Meissen et Strehlen; l'armée campa donc, le 2 octobre, vis-à-vis de Torgau, l'avant-garde à Belgern.

Sur ces entrefaites, Daun comptant prévenir le prince Henri sur l'Elbe, avait quitté son camp de Bautzen pour marcher sur Dresde, où il arriva le 29. L'armée des Cercles s'était retirée derrière le val de Plauen; celle des Autrichiens campa près de Kesselsdorf, où elle séjourna le 30, pour attendre ou couvrir ses parcs et les corps détachés. En attendant, Daun reconnut journellement la position de Finck, qu'il voulait accabler avant l'arrivée du prince Henri : l'attaque fut fixée au 2 octobre; mais lorsque les Autrichiens se mirent en mouvement, ils ne rencontrèrent plus l'ennemi, Finck avait décampé en silence dans la nuit, et se trouva posté vers 7 heures à Strehlen.

Le 3, Daun se porta sur sept colonnes à Lommatsch : Brentano inquiéta le camp de Strehlen. De son côté, le prince Henri passa l'Elbe le même jour à Torgau, campa à Belgern et arriva le 4 octobre à Strehlen, où il se réunit enfin avec le corps de Finck : l'armée consista alors en 53 bataillons et 103 escadrons. Le général Bulow fut posté avec sa division à Eulenbourg pour communiquer avec Leipzig.

Daun vint le même jour à Heyda; son armée n'avait pas moins de 64 bataillons, de 75 escadrons de grosse cavalerie, sans compter les hussards, l'infanterie croate, le corps de Brentano, celui de Gemmingen ni l'armée des Cercles. Gemmingen, avec 8 bataillons et 10 escadrons, couvrait la gauche à Seerhausen; Esterhazy, avec les troupes légères, à Hof; le corps de Haddick fut amalgamé avec l'armée, et le général se retira.

Le maréchal autrichien avait enfin reçu de sa cour l'ordre d'attaquer le prince Henri; mais se souciant peu de courir les chances d'une bataille, il préféra obtenir l'évacuation de la Saxe, par des manœuvres, que de la gagner les armes à la main. Il crut qu'en menaçant les magasins de Torgau, il forcerait les Prussiens à quitter la position de Strehlen, et qu'il les couperait aisément de Wittenberg et de Magdebourg. Ces petits moyens lui parurent plus conformes à sa maxime favorite, qui était *d'aller lentement*, *mais à coup*

sûr, et il forma le dessein de se prolonger insensiblement par sa gauche, afin de gagner l'extrême droite du prince, et de l'attaquer ensuite à revers; ce fut dans cette vue qu'il exécuta les mouvemens suivans :

Le 5 octobre, Esterhazy se porte à Ratzen.

Le 6 ...... L'armée à Hof, en présence du prince ; les postes des deux armées séparés par le ruisseau qui coule à Schonewitz et Borna.

Daun convoqua un conseil de guerre pour délibérer s'il convenait d'attaquer les Prussiens dans leur position. Les avis y furent si partagés qu'on se sépara sans avoir rien arrêté.

Le 8....... Esterhazy campe à Lampertswalde.

Le 12...... Gemmingen et Brentano, renforcés par les grenadiers à cheval, sous les ordres de Buccow, marchent à Dahlen, et cherchent à enlever le corps de Rebentisch, qui avait remplacé Bulow, et se trouvait à Schilda le 13 au matin. Brentano se porte près de Sernewitz, et lui coupe la route de Strehlen et Torgau.

Le 15...... Buccow se dirige sur Schilda; Rebentisch trop faible se replie à temps à Wildschutz, d'où il se replie à l'entrée de la nuit sur Torgau.

Par ces opérations, lentes à la vérité, mais d'autant plus prudentes, le général autrichien approchait insensiblement de son but. Cependant ses combinaisons avaient le défaut de laisser toujours à son adversaire le temps de lui opposer des contre-mouvemens efficaces. Daun pouvait être rendu le 7, au même point où il n'arriva que le

15, en marchant par lignes et par la gauche, campant à Dahlen et poussant Buccow sur Schilda; car le prince Henri eût été forcé de l'attaquer ou de se retirer à Torgau; le maréchal craignit de hasarder un mouvement semblable qui n'avait pourtant rien de bien difficile.

Aussitôt que le prince Henri sut, le 16 au matin, que Rebentisch avait été forcé de se retirer sur Torgau, il partit de Strehlen pour prendre près de cette première ville la forte position de Siptitz. Le prince craignant une entreprise sur Leipzig, détacha Finck avec 14 bataillons et 25 escadrons à Eulenbourg, pour entretenir les communications; ce corps campa, le 19, à Groisch au-delà de la Mulde.

Daun séjourna le 17, les carabiniers occupèrent le camp des Prussiens, et le général Esterhazy les suivit avec les troupes légères. L'armée autrichienne campa, le 18, à Strehlen, et le 19 à Belgern.

Le prince Henri établit la brigade de Schenkendorf à cheval sur l'Elbe, près de Werda, afin de couvrir et d'éclairer l'armée. Apprenant que Daun se disposait à l'attaquer, il rappela Finck, et ne laissa dans Eulenbourg que 2 bataillons et 12 escadrons. On concevra difficilement que les Autrichiens ne se soient pas opposés à ces mouvemens, chose qui leur était très-facile, puisqu'il ne s'agissait que de porter la forte divi-

sion de Buccow, de Schilda, par la gauche, aux environs de Strehlen, et de la faire remplacer par l'armée.

La lenteur de Daun devait faire échouer ses plans les mieux conçus. Cependant songeant toujours à déloger les Prussiens de la redoutable position de Siptitz, il mit en mouvement l'armée des Cercles, stationnée depuis si long-temps à Dresde ; le 18, les troupes légères de Kleefeld et Ried s'approchèrent de Torgau ; le duc de Deux-Ponts arriva, le 21, à Grossenhain.

Le 22, Daun se rendit de Belgern à Schilda sur six colonnes (1). Il remplaça Buccow par le duc d'Ahremberg, à qui il ordonna de porter sa division sur Strehlen, afin de couper les communications des Prussiens avec Eulenbourg et Leipzig. Le 23, Gemmingen marcha avec 6 bataillons et 10 escadrons sur Eulenbourg.

Daun conçoit alors le projet d'envelopper le prince Henri : à cet effet le duc de Deux-Ponts se porte, le 25, à Peritz, le général Ried à Rosdorf, Palfy à Ubigau ; un pont est jeté sur l'Elbe à Leuwitz, pour entretenir la communication de ces corps avec la grande armée. D'un autre

---

(1) Cette méthode de marcher sur un grand nombre de colonnes pour déployer, est contraire aux ordres de marche indiqués dans le chapitre V. Elle exigeait un temps considérable, et c'est ce qui donnait tant de peur aux Autrichiens d'être attaqués dans un mouvement.

côté, le duc d'Ahremberg est dirigé sur Dommitsch, et Gemmingen à Duben sur les derrières des Prussiens : le général Guasco avec 5 bataillons et 5 escadrons s'établit à Schilda, afin d'entretenir les communications du duc avec l'armée.

Ce morcèlement eut le résultat qu'il fallait en attendre. Le duc d'Ahremberg se portant, le 25, à Malitsch, donna sur le corps de Finck, que le prince Henri avait détaché sur ce point.

Le 26 au matin, le prince après avoir reconnu la position du corps d'Ahremberg, se décide à le tourner. Le général Wunsch reçoit ordre de se porter avec 5 bataillons et 10 escadrons sur Wittenberg, en longeant la rive droite de l'Elbe, de repasser sur la gauche, d'attirer à Remberg le général Rebentisch, et d'attaquer à revers l'ennemi conjointement avec lui, au moment où le corps de Finck l'abordera de front.

Sur ces entrefaites, Odonell avec 5 bataillons et 15 escadrons avait renforcé le corps de Guasco, destiné à soutenir le duc d'Ahremberg, lequel devait partir pour Wittenberg, le 28 à huit heures du soir, et ne se mit en marche que le 29 au matin avec ses troupes, celles de Gemmingen et d'Odonell.

Ce jour avait été marqué par le prince Henri pour l'exécution de son dessein; lorsqu'il eut avis du départ de l'ennemi, il lança Finck et Wunsch à sa poursuite; le premier ne put l'atteindre.

Wunsch, plus heureux, rencontra les postes du général Gemmingen au défilé de Merckwitz : l'apparition subite des Prussiens sur les derrières, tourna la tête au duc d'Ahremberg, qui se retira avec précipitation sur Duben par la forêt de Torgau : Gemmingen ne cherchant plus qu'à le suivre et à gagner Duben, détacha 2 mille grenadiers, sur les hauteurs près du bois de Sackwitz, afin de protéger la retraite, qui s'opérait en désordre. Les grenadiers n'étaient encore qu'à mi-côte, lorsque la cavalerie prussienne parut sur le sommet, les chargea avec impétuosité, les culbuta, prit le général Gemmingen avec 1,400 hommes, sabra et dispersa le reste.

Les généraux Wunsch et Rebentisch campèrent à Mairo, et se réunirent, le 30, à Finck. D'Ahremberg fut joint à Duben par Odonell, qui accourut trop tard à son secours, et ils se retirèrent ensemble à Eulenbourg. Les Prussiens campèrent, le 31, à Duben.

Le maréchal Daun parut fort mécontent de la conduite de ses généraux, bien qu'il fût la première cause de cet événement, en s'occupant à fortifier un camp, au moment où il détachait de grosses divisions au milieu de l'armée prussienne. Comment accorder une telle pusillanimité avec l'audace de jeter 28 mille hommes au loin sur les derrières d'un général habile ? Ce corps se trouvait éloigné de 4 lieues de la grande armée et sé-

paré d'elle par la forêt de Torgau; ce qui est plus inexplicable, c'est qu'on l'y laissa trois jours, n'ignorant pas que l'armée prussienne était à portée de l'accabler.

Le maréchal Daun perdit une belle occasion d'attaquer le prince à l'arrivée du duc d'Ahremberg à Dommitsch; il devait alors se porter sur lui du côté des hauteurs de Siptitz vers Leswig, et combiner ses efforts avec ceux du duc qui aurait pris l'ennemi à revers; toutes les chances étaient en sa faveur, puisque rien ne l'empêchait de se retirer sous le canon de Dresde sans rien perdre, tandis que le prince Henri courait les plus grands risques, et n'avait de retraite que sur Magdebourg et Berlin; mais son inaction dénatura les résultats d'une combinaison qui devait être exécutée avec vigueur.

Avant de donner la suite des opérations en Saxe, reprenons celles du roi et de l'armée russe sur l'Oder.

CHAPITRE XIX.

Suite des opérations du roi contre les Russes ; Soltikof retourne en Pologne ; les Prussiens se concentrent en Saxe ; affaire de Maxen ; campagne d'hiver.

Fréderic, par sa marche sur Sagan, ayant formé une ligne intérieure qui le mettait en mesure de lier ses mouvemens avec ceux du prince Henri, rompit le peu d'ensemble qui jusqu'alors avait régné dans les opérations de ses adversaires, et n'eut pas de peine à leur faire prendre une direction diamétralement opposée : car chacun d'eux se voyant isolé ne se crut plus en sûreté qu'en se rapprochant au plus vîte de sa base.

Le premier n'ayant trouvé à Christianstadt aucun des approvisionnemens que Daun lui avait fait espérer, ne dissimula pas son mécontentement. A l'annonce de fonds qu'on lui fit pour se procurer des vivres, il répondit *que ses soldats ne mangeaient point d'argent*, et qu'il allait repasser l'Oder à Crossen. Le marquis de Montalembert lui ayant démontré qu'il se rapprocherait bien

plutôt de ses dépôts en prenant la route de Karolath, le maréchal se décida à s'y porter pour attendre les transports de la Pologne, auxquels il traça cette direction. L'armée se mit en marche le 22 septembre, et campa, le 23, à Freystadt. Laudon, à Windisch-Borau près de Neustadel.

Frédéric se porta le même jour à Suckau, pour être à même de défendre le défilé de Neustadel. Ce mouvement hardi faisant croire aux Russes que le roi avait reçu de nombreux renforts, ils jetèrent un pont sur l'Oder, aux environs de Wartenberg, et l'armée marcha, le 24, pour gagner Karolath par cette route. Laudon se dirigea sur Beuthen.

Aussitôt que le roi en fut instruit, il se mit en marche par lignes et par la droite, et alla occuper les hauteurs entre Zobelwitz, Baune et Milkau, dans la vue de fermer la route qui conduit, par Beuthen, à Glogau. Les Russes furent saisis d'étonnement de trouver les hauteurs de Kleinwirbitz garnies de Prussiens. Ils passèrent la nuit sous les armes, et campèrent le lendemain, 23, un peu en arrière. Tandis qu'on jetait un pont à Karolath, le roi, que son infériorité ne mettait pas en état de repousser une surprise, faisait prendre les armes tous les matins avant le jour. Fouquet lui envoya, le 27, un renfort de 3 bataillons et 3 escadrons, et le lendemain le général

Queiss lui amena 6 bataillons, de sorte que son armée se trouva forte d'environ 36 mille combattans.

La mésintelligence entre les généraux ennemis s'accroissait chaque jour par de petits incidens; entre l'emportement de Soltikof et la fierté autrichienne, il y avait peu de moyens de conciliation : Laudon ayant demandé, le 26, au maréchal russe, ce qu'il comptait entreprendre, celui-ci lui répondit les choses les plus désobligeantes, les plus dures, et serait parti sur-le-champ pour la Pologne, si les bonnes raisons du médiateur Montalembert ne l'eussent décidé à différer de repasser l'Oder jusqu'au 30 octobre.

Le roi fit poursuivre, sans succès, l'arrière-garde ennemie, et marcha, le 2 octobre, à Glogau, où il fit passer le fleuve à 12 bataillons, et à presque toute sa cavalerie qui prirent position à Klein-Zerbau, et devaient par leur excellente position, empêcher le bombardement de la place.

Les Russes se portèrent, le 2, à Kuttlau, et le 4, à Schwusen.

On a blâmé le roi de n'avoir pas passé l'Oder, le 2, avec la totalité de ses forces, pour s'emparer du défilé de Hundpass, qui couvre Herrenstadt et Gurau, ce qui eût, peut-être, forcé les Russes à reprendre immédiatement le chemin de la Pologne; ce reproche n'est pas fondé, car il ne lui convenait point de mettre les Russes dans la né-

cessité de combattre pour s'ouvrir un passage; puisqu'ils s'en retournaient volontairement, et que dans peu il en serait débarrassé. Cependant, lorsque Soltikof prit la direction de Schwusen, et parut vouloir prolonger son séjour, le roi résolut de faire passer l'Oder au reste de l'armée, et détacha seulement Schmettau, avec 7 bataillons et 10 escadrons, à Golgowitz, sur la rive gauche, afin de canonner le camp ennemi, et d'empêcher des incursions sur cette rive.

Ayant alors reçu l'avis que les Russes voulaient se porter sur Breslau, Frédéric en vue de les y prévenir, fit jeter un pont, le 7 octobre, à Koben, marcha à Klein-Gafron le 8 au matin, passa l'Oder et campa à Sophienthal.

Les Russes devaient partir le 20, et les campemens s'étaient déjà mis en route, depuis la veille, lorsqu'un courrier de Pétersbourg, ordonna à Soltikof de continuer ses opérations contre Breslau. En conséquence l'armée se porta, le 22, à Sandeborschke, vis-à-vis de Herrenstadt; Laudon à Babiele.

Les Prussiens arrivèrent ce jour-là à Kutschen-Borwitz, sous la conduite du général Hulsen, auquel le roi malade avait confié le commandement. L'ennemi fit sommer le bataillon, qui se trouvait à Herrenstadt, avec menace de brûler la ville. Le commandant répondit en brave; le bombardement commença et réduisit bientôt la

ville en cendres, sans pour cela forcer la garnison à quitter son poste.

Cette tentative inutile termina la campagne de Soltikof. Un conseil de guerre, convoqué le même jour, déclara l'ordre de la cour de Pétersbourg inexécutable. L'armée russe partit, le 24 octobre, pour Tribusch où Soltikof reçut l'avis que Daun, désespérant d'attaquer le prince Henri avec succès, s'était décidé à prendre des quartiers-d'hiver ; cette nouvelle mit le comble à son mécontentement, et sur-le-champ il se dirigea vers Posen. Laudon rabattit sur Kalisch.

Aussitôt après le départ des Russes, Frédéric détacha les généraux Gablentz et Schmettau, avec 9 bataillons et 20 escadrons, vers Trachenberg, pour observer les mouvemens de Laudon, sur les frontières de Silésie. Le général Meyer, avec 5 bataillons et 10 escadrons, alla relever, à Hirschberg et Landshut, les troupes de Fouquet. Hulsen se porta en Saxe avec 19 bataillons et 30 escadrons : le roi toujours malade, se fit transporter à Glogau.

Opérations en Saxe, après l'arrivée de Hulsen ; affaire de Maxen.

Nous avons laissé plus haut Daun campé à Schilda, le prince Henri à Torgau, Finck à Duben. Le départ des Russes et l'arrivée de Hulsen,

à Muska, engagèrent Daun à se replier sur Dresde; il se porta, le 4 novembre, à Naundorf, où le corps d'Ahremberg le rejoignit. Le 5, il prit position à Lommatsch, et le 6 à Heinitz. Les corps d'Esterhazy et de Brentano éclairèrent cette marche.

Le prince Henri, de son côté, vint camper le 5 à Belgern et le jour suivant à Strehlen; Finck, avec 13 bataillons et 35 escadrons, à Mutschen. Le 8, l'armée forte de 40 bataillons et 63 escadrons, s'établit à Altsattel; le général Aschersleben à Naundorf, sur l'Elbe, avec 4 bataillons et 17 escadrons; une forte division sous Wedel s'établit près de Hirschstein; Schenkendorf à Karschitz, en intermédiaire de Finck, avec 2 bataillons et 8 escadrons; le général Dierke, à Grossenhain, avec 4 bataillons et autant d'escadrons.

Ces renforts mettaient le prince Henri en état de prendre l'offensive; mais, la position des Autrichiens étant trop forte, il résolut de les en déloger, en débordant leur gauche, et les coupant des montagnes de l'Erzgebirge. Finck prit dans cette vue position le 9 à Etzdorf. Brentano, qui flanquait la gauche de l'ennemi, se retira à Nossen, à l'approche des Prussiens.

Le prince remarquant avec plaisir l'immobilité de Daun, renforça Finck de 6 bataillons et 20 escadrons, et lui ordonna de déloger le 13, Brentano de Nossen, d'occuper Freyberg, et de

pousser des partis sur Dippodiswalde et Dohna.

Aux premiers coups de canon, le maréchal se rendit au galop, auprès de son lieutenant, et devinant le projet de son adversaire, il retira ses troupes, et une partie de sa gauche en crochet vers Deutsch-Bohra, afin de couvrir son flanc et ses derrières. Finck s'établit alors sur les hauteurs qui s'étendent entre Zelle et Siebenlehn, de manière que sans aucun effort, il se trouva sur l'extrême gauche des Autrichiens, et coupa leurs communications avec Freyberg. Le roi arriva sur ces entrefaites à l'armée.

Le maréchal, ne pouvant se dissimuler les dangers de sa position, se retira dans la nuit, sur Wilsdruf, où il s'établit entre Sohra et Blanckenstein; la réserve et les carabiniers sur les hauteurs de Polentz; le marquis d'Ainse à Batzdorf sur l'Elbe, vis-à-vis de Meissen; Brentano à Herzogswalde.

Aussitôt que le roi apprit le départ des Impériaux, il ordonna au général Wedel de les poursuivre, et se mettant lui-même à la tête de 3 bataillons de grenadiers et du petit corps d'Aschersleben, il atteignit le général Sincère près de Korbitz, et lui fit éprouver une perte considérable : l'armée partit le 14 à midi pour aller camper à Krogis; le corps de Wedel à Korbitz, celui de Schenkendorf à Deutsch-Bohra.

Cependant, Finck avait détaché le général

Wunsch à la poursuite de l'ennemi, et envoyé Sydow, avec 4 bataillons à Freyberg. Frédéric jugeant que Daun allait se replier en Bohême, ne voulut pas lui laisser achever paisiblement sa retraite, et donna l'ordre à Finck de se porter en toute hâte à Maxen. Ce général arriva le 16 à Dippodiswalde, occupé depuis deux jours par une division de l'armée des Cercles, qui ne put se retirer sur Possendorf sans perte : l'avant-garde, sous le général Wunsch, coucha à Maxen, et poussa une reconnaissance sur Dohna.

Le 17, Finck se réunit à son avant-garde. Le général Lindstedt, qui était resté à l'escorte des parcs avec 4 bataillons et 6 escadrons, occupa Dippodiswalde, pour couvrir ses communications.

L'arrivée d'un corps aussi nombreux sur ses derrières, donna des inquiétudes au maréchal Daun, qui quitta Wilsdruf le 17, et vint asseoir son camp dans le val de Plauen. Ce vallon formé par la Weistritz n'a que quatre cents pas de largeur depuis Plauen jusqu'à Postchapel : dans l'espace d'une lieue il s'élargit sensiblement, mais se resserre de nouveau et continue jusqu'à Dippodiswalde, au milieu d'une chaîne de défilés, formée par des groupes variés de hauteurs escarpées ou de rochers (1). De Dresde à

(1) Voyez la carte spéciale des environs de Dresde, par Pétry, ou celle de Bakenberg.

Plauen, règne une plaine; la cavalerie autrichienne y fut réunie : l'infanterie occupa les hauteurs de Plauen au Windberg. Le corps de Sincère fut placé sur les hauteurs de Hainchen, pour couvrir les derrières, et garder les défilés de Possendorf où passe la route de Dresde à Dippodiswalde. Brentano s'établit à Strelen sur la route de Pirna, et ensuite à Niekern. Enfin l'armée des Cercles quitta le camp de Dresde, et prit position entre Cotta et Gishubel ; ses troupes légères, sous Ried, marchèrent à Glashutten et Lipstadt ; le comte de Palfy, avec les hussards, à Zéhist; le général Kleefeld, avec l'infanterie croate et hongroise, à Zaschendorf.

Finck aperçut, des hauteurs de Maxen, le mouvement de l'armée des Cercles, et porta Wunsch sur Dohna.

Tandis que ces choses se passaient, le roi était venu le 18, s'établir à Wilsdruf, l'avant-garde sous Ziethen, à Kesselsdorf. Frédéric informé des dispositions de Finck, engagea ce général à retirer le détachement de Lindstedt, attendu qu'il était insuffisant pour empêcher un corps nombreux d'arriver sur lui. Finck obéit, et ne laissa dans ce poste que 3 escadrons de hussards, afin d'épier les mouvemens du camp autrichien ; mais il écrivit au roi pour lui faire observer les dangers qu'il courait, et lui indiquer la position des corps

ennemis. Sa dépêche fut vraisemblablement interceptée, car elle resta sans réponse.

Finck reçut bien ensuite une lettre du roi qui le laissait maître d'agir suivant les circonstances; mais Frédéric avait ajouté de sa propre main : *vous aurez sans doute une affaire avec les Cercles ou avec Sincère*, et Finck inféra de ce post-scriptum, que le roi préférait qu'il défendit son poste. Il y resta donc, comptant d'ailleurs que le roi qui devait avoir reçu sa précédente, ferait un mouvement en sa faveur, dès qu'il apercevrait Daun se tourner contre lui.

Cependant, ce maréchal voyant que Finck s'obstinait à conserver son poste, malgré ses premiers mouvemens, résolut de l'enlever. Il s'aboucha le 18 avec le duc de Deux-Ponts, et convint que l'armée des Cercles prendrait l'ennemi à revers par Dohna, tandis que Brentano l'aborderait de front, et que la grande armée, réunie au corps de Sincère, l'attaquerait sur la gauche, pour lui couper sa retraite sur l'armée du roi. A cet effet, le corps de Sincère, dont le général Odonell prit le commandement, fut renforcé de 12 bataillons et 10 escadrons, qui le portèrent à 30 mille hommes. Cette armée partit de Rupchen, le 19, à 7 heures du matin, et marcha directement sur Dippodiswalde, sous la conduite du maréchal Daun. D'abord un brouillard épais empêcha Finck de s'apercevoir de ce mouvement;

mais, lorsque l'horizon s'éclaircit, il aurait encore eu le temps de le prévenir à Dippodiswalde, s'il n'avait cru de son honneur et de son devoir de l'attendre. Le général Platten occupa Reinhardsgrimma et les hauteurs de Hausdorf, avec 5 bataillons et 5 escadrons. Les Autrichiens campèrent, la droite sur les hauteurs de Maltern, la gauche à Oberhaselich; le prince de Stolberg, avec 7 bataillons et 5 escadrons, prit poste à Buckardswalde.

Finck, ne doutant plus des projets de l'ennemi, fit ses dispositions de défense. Le général Wunsch resta avec 5 bataillons et 3 escadrons sur les hauteurs de Plaschwitz, vers Dohna, pour contenir l'armée des Cercles et l'empêcher de franchir le ravin. Le reste des troupes fut rangé en bataille, en forme de croissant autour de Maxen. La ligne, prenant dans la direction de Muhlbach, se prolongeait sur les hauteurs en arrière de Witgendorf; le général Lindstedt couvrait la cavalerie et la droite, avec 3 bataillons sur les hauteurs en avant de Schmorsdorf.

Le 20, le corps autrichien se mit en marche sur quatre colonnes, la cavalerie sur les ailes; ne laissant à Maltern que la brigade Schenkendorf pour couvrir ses derrières. Daun fit former ses troupes sur deux lignes près de Reinhardsgrimma, et reconnut la position des Prussiens.

Finck, de son côté, était allé en reconnais-

sance, lorsqu'on vint lui annoncer que l'ennemi se formait en même temps vers Bohrsdorf, et derrière Reinhardsgrimma. Il ordonna au général Platten de se retirer en arrière de Hausdorf. Cette mesure paraît avoir été précipitée, car le défilé de Reinhardsgrimma présentait des obstacles difficiles à vaincre. Entre Hausdorf et le bois de ce village, est une hauteur très-élevée qui masquait le débouché des colonnes autrichiennes. Les grenadiers étant parvenus à la gravir, Daun y établit une batterie dont le feu protégea le déploiement des troupes qui se formèrent en bataille, la droite sur les hauteurs en avant de Mulbach, la gauche vers Hausdorf (*pl. XXIII, n° 2*).

Aussitôt après, le général Ziskowitz, à la tête de 5 bataillons de grenadiers, soutenus par les brigades d'Ainse, et de Dombasle, attaqua les Prussiens sur les hauteurs en avant de Witgendorf et de Maxen. Ces grenadiers furent un peu reployés à droite et à gauche; mais ils se jetèrent avec tant d'impétuosité par le centre, qu'ils enfoncèrent les bataillons de Grabow et de Zastrow, percèrent ainsi la ligne, et se précipitèrent dans le village de Maxen. Le général Finck envoya pour les contenir les dragons de Platten et le régiment de Rebentisch, qui furent entraînés par les fuyards. Les bataillons de Billerbeck, Kleist et Finck, furent ainsi enveloppés et pris entre deux feux : une charge de celui de Willemai, sauva, il est vrai,

les deux derniers; cependant, comme cette aile ne put opérer de concert avec la droite, puisque l'ennemi tenait le centre en masse, elle fut forcée à se faire jour pour se retirer sur Schmorsdorf.

D'un autre côté, Brentano s'étendait de plus en plus sur les derrières des Prussiens. Quelques instans avant l'enlèvement des hauteurs de Maxen, Finck voulut le faire charger par toute la cavalerie, afin de s'en débarrasser et d'opposer ensuite son infanterie au maréchal; mais le feu de l'artillerie tint ses escadrons en respect, et ce mouvement ne servit qu'à les paralyser en les isolant du reste de la division. Daun fit reformer sa ligne et en lia la gauche au corps de Brentano.

Finck, avec les débris de ses bataillons, se retira sur les hauteurs en arrière de Falkenhain et Blochwitz, où Wunsch tenait encore après avoir repoussé toutes les attaques dirigées contre lui; ils y furent bientôt cernés. Comme il ne restait d'autre parti que de se faire jour, Finck fit reconnaître tous les chemins vers Burckardswalde, et convoqua un conseil : celui-ci considérant que le corps se trouvait réduit à moins de 12 mille combattans, désespéra de forcer le défilé tenu par un ennemi cinq à six fois plus nombreux, et fut d'avis de capituler.

Wunsch, que rien n'intimidait, proposa de se faire jour, pendant la nuit, aux environs de Sillen, avec toute la cavalerie; et Finck y ayant

consenti, ce général partit, le 21 novembre, à trois heures du matin : mais il est probable qu'il aurait eu de la peine à réussir. On envoya après son départ le général Rebentisch à Daun, qui ne voulut entendre de proposition qu'autant qu'on fit revenir le général Wunsch. Les Prussiens n'étaient pas dans une position à dicter des conditions : après quelques débats, on fut forcé d'accepter celles de Daun, et environ 14 mille hommes se rendirent prisonniers : 3 mille avaient été mis hors de combat.

Le roi, mécontent du général Finck, le fit traduire à un conseil de guerre, qui le cassa et le condamna à deux ans de détention, ainsi que les généraux Rebentisch et Gersdorf.

Tandis que la fortune semblait épuiser tous ses coups sur Frédéric, il détachait par la forêt de Tharandt, au secours de Finck, le général Hulsen avec 9 bataillons et 20 escadrons. Mais ce dernier apprenant le 21, près de Dippodiswalde, le sort de son collègue, se retira à Freyberg. Le roi établit alors 4 bataillons à Mohorn pour communiquer avec lui.

Daun se reposant sur ses lauriers, cantonna son armée aux environs de Dresde; celle des Cercles alla prendre ses quartiers-d'hiver en Franconie.

Le roi prit aussi des cantonnemens resserrés en face des Autrichiens : l'avant-garde, de 9 ba-

taillons et 24 escadrons, fut établie aux environs de Kesselsdorf; la première ligne, de 23 bataillons auprès de Wilsdruf et Limbach; la deuxième, de 8 bataillons, non loin de Blankenstein et Meissen; la troisième, de 28 escadrons, près de Herzogswalde; la réserve, sous Hulsen, de 11 bataillons et 35 escadrons; dans le voisinage de Freyberg; 6 bataillons et mille chevaux furent postés à Koln, vis-à-vis de Meissen, sur la rive droite de l'Elbe, pour empêcher les Impériaux de fourrager le pays. Attendu la proximité de l'ennemi, les bataillons de piquet baraquèrent, malgré l'extrême rigueur du froid : ce service pénible coûta un grand nombre d'hommes.

Daun, encouragé par la réussite de son opération de Maxen, résolut d'enlever le corps de Koln; il attira à lui, dans cette vue, la division de Beck, qui avait été si long-temps à Zittau, la renforça de 5 bataillons, et la poussa, le 3 décembre, devant ce poste; le général Dierke qui le commandait ne pouvant rétablir le pont à cause des glaçons énormes que l'Elbe charriait, ramena avec des peines énormes, durant la nuit, la plus grande partie de son corps sur des nacelles : le lendemain, ce qui restait fut attaqué avec impétuosité, et fait prisonnier, au nombre de 1,500 hommes.

Après des revers aussi accablans et aussi mul-

tipliés, il ne paraissait pas possible que le roi se maintînt long-temps contre les forces du maréchal Daun; cependant ils n'apportèrent aucun changement notable dans les affaires : la présence d'esprit et le génie du grand homme égalaient la faiblesse de son vainqueur, qui se retrancha sous le canon de Dresde, comme après une défaite, et laissa l'armée battue maîtresse de la campagne.

Mouvemens en Silésie.

Tandis que les événemens se pressaient sur les bords de l'Elbe et de l'Oder, la plus grande tranquillité régnait en Haute-Silésie, où les Autrichiens avaient laissé 33 bataillons et 50 escadrons devant un faible cordon prussien. Le général Beck couvrait les environs de Zittau avec 13 bataillons et 30 escadrons, et n'était observé que par 4 bataillons et 4 escadrons, sous le général Goltz. Harsch et Janus, avec 20 bataillons et 30 escadrons, couvraient la Bohême vers Trautenau et Schatzlar. Fouquet leur opposait, à Landshut, 13 bataillons et 6 escadrons.

Lorsque les Russes furent partis pour la Pologne, et que le roi eut renforcé Fouquet de 5 bataillons et 10 escadrons, celui-ci rejoignit avec une division le corps de Schmettau, resté à Militsch pour observer les mouvemens de

Laudon. De là ils se dirigèrent vers les frontières de Pologne; mais en apprenant que le général autrichien revenait directement par la Gallicie sur la Moravie, Fouquet repartit, le 9 novembre, pour Cosel; harcela la marche de Laudon, et vint camper enfin, le 30 novembre, à Ratibor. Le général autrichien arriva le même jour à Teschen, après avoir marché sans relâche par Cracovie, Bielitz et Plessen : il se joignit au corps de Draskowitz, que Harsch avait envoyé à Troppau pour communiquer avec lui.

Laudon, dont les régimens se trouvaient réduits de moitié, las de guerroyer dans un hiver aussi rude, demanda un armistice pour prendre ses quartiers, et cette proposition fut accueillie avec joie par Fouquet, qui envoya Schmettau cantonner en Lusace, aux environs de Gorlitz.

Campagne contre les Suédois.

Les opérations en Poméranie méritent à peine une place dans l'histoire. Lorsque Kleist fut obligé de conduire son corps au roi, après la bataille de Kunersdorf, les Suédois eurent le champ libre, et s'amusèrent à fourrager, et à lever des contributions dans la Marche, où ils occupèrent Prentzlow.

Immédiatemement après le départ des Russes,

pour la Pologne, le roi y détacha le régiment de hussards de Belling, et ordonna au général Manteufel, qui avait été légèrement blessé à Kunersdorf, de former quelques bataillons de convalescens; ce qui suffit pour contenir l'armée suédoise et lui faire repasser la Peene.

CHAPITRE XX.

Observations générales sur la campagne de 1759. — Les opérations du roi comparées au système de guerre actuel.

Frédéric avait terminé la campagne de 1758 par des opérations, qui réparèrent glorieusement sa défaite de Hohenkirch; il était parvenu à reléguer tous ses ennemis au-delà de ses frontières, à mettre son armée dans de bons quartiers-d'hiver, et trois mois lui avaient suffi pour recompléter ses corps; mais en restant dans l'apathie au commencement de la campagne de 1759, il commit une faute inouie, qui devint la source de tous ses revers, et chacun d'eux en particulier, étant encore mérité, on eut peine à reconnaître le vainqueur de Rosbach et de Leuthen. Les batailles de Jægerndorf et de Zorndorf auraient dû prouver au roi que les Russes étaient des ennemis dangereux dont il devait se méfier. Par une combinaison sans exemple des lignes d'opérations des coalisés, tous les ans, pendant six mois, cette armée russe s'éloignait assez du théâtre de la guerre pour paraître étrangère aux opérations; il lui fallait tou-

jours deux mois pour revenir, et avec tout l'attirail de ses magasins ou de ses bagages, l'époque de son arrivée se trouvait absolument subordonnée à l'état des routes en Pologne, car au moment du dégel et du printemps, elles sont ordinairement impraticables pour un semblable train.

On pouvait donc hardiment calculer que les Russes n'opéreraient pas sur l'Oder, avant le mois de juin. *Frédéric avait ainsi, non-seulement les avantages immenses d'une ligne d'opérations intérieure contre deux lignes isolées à une distance énorme; mais encore la certitude qu'une de ces armées était paralysée pour la moitié de l'année.*

Il ne sut cependant tirer aucun parti d'une position aussi avantageuse; et son inaction est inexplicable.

Le roi avait 150 bataillons et 218 escadrons répartis en trois corps dans cette ligne intérieure. Les Autrichiens moins nombreux occupaient un front immense, et Daun n'avait pas plus de 50 mille hommes réunis. Qui aurait donc empêché Frédéric de rassembler rapidement sa masse, en laissant quelques succès aux Suédois et aux troupes de l'Empire? il pouvait opérer ce rassemblement, même dans huit jours, sans qu'on eût le temps d'en profiter. N'était-il pas important d'attaquer Daun, dès la fin de février, et de le forcer, en prenant l'initiative contre ses commu-

nications, à recevoir une bataille qui eût décidé la querelle, avant que les Russes songeassent à se mouvoir? En laissant 8 bataillons et 10 escadrons observer la Peene, pendant l'hiver, et 17 bataillons et 15 escadrons en Saxe, devant les troupes d'Empire, conjointement avec un détachement de l'armée du duc Ferdinand en Hesse, les Prussiens auraient dû réunir, en huit marches, 120 bataillons et 180 escadrons, pour frapper un coup décisif, qui les eût menés sous les murs de Vienne.

Après le gain d'une bataille, on avait le temps de joindre 25 bataillons et le prince Henri, aux 8 bataillons opposés aux Suédois, et de former ainsi une armée de 30 mille hommes, pour amuser les Russes sur l'Oder, tandis que l'armée victorieuse eût poursuivi ses succès. En cas d'échec, les Prussiens n'eussent perdu en Bohême que le terrain de l'ennemi, et leur défaite aurait eu des suites bien moins funestes qu'une bataille perdue, lorsque 60 mille Russes étaient sur l'Oder, et 80 mille Autrichiens dans la Haute-Lusace, à cinq marches les uns des autres. S'il est vrai que l'armée russe donna tant de besogne, et fit plus de mal au roi que 100 mille Autrichiens, pourquoi attendre, pour entrer en action, que son arrivée vînt doubler les forces des ennemis?

Ce ne sont pas de ces critiques que l'on dit faites après coup, celles-ci ne sont applicables

qu'aux fautes des combats; toutes les fois qu'il y a un vice dans le plan primitif d'une campagne, il appartient à celui qui l'a combiné.

Quel parti Napoléon n'eût-il pas tiré de la position avantageuse de Frédéric? Quels résultats différens n'aurait pas produits l'application de ses principes à cette position? Jetons nos regards sur ses campagnes, et voyons avec quelle habileté il sut, en 1796, isoler les Sardes et les Autrichiens, pour les battre successivement à Millesimo, à Mondovi et à Lodi; avec quelle étonnante rapidité il profita de la double ligne de Wurmser à Lonato et Castiglione, puis à Roveredo et Bassano. Cependant, à cette époque, simple général, il ne disposait que des bataillons qui lui étaient confiés, et dont le nombre se trouvait bien inférieur à celui des Autrichiens (1).

En appliquant le système de Napoléon à la position de Frédéric, en 1759, on se convaincra que loin de faire une campagne malheureuse, il aurait vraisemblablement accablé l'armée impériale, pendant que les Russes cantonnaient encore vers Thorn et Dantzick. Ce n'est pas trop hasarder de dire, qu'il eût réuni ses 125 bataillons et 180 escadrons, dès la fin de février, aux environs de

(1) Depuis que ce chapitre a été écrit, les campagnes de 1805 et 1809 n'ont rien laissé à ajouter à ces preuves. On a vu avec quelle rapidité Napoléon a su profiter de la division des forces ennemies.

Lignitz, poussé des troupes légères vers Glatz, tandis qu'il aurait gagné à marches forcées Zittau et Jung-Buntzlau, pour isoler Daun de ses corps secondaires, et s'établir sur la gauche de son armée, postée vers Gitschin. En exécutant cette marche, les Prussiens s'emparaient de la ligne de l'Elbe : Gemmingen, Haddick et l'armée des Cercles se croyant perdus, eussent décampé jusqu'à Nuremberg, comme ils le firent dans une situation moins fâcheuse; le maréchal Daun, tourné par la gauche, pouvait être prévenu partout, et jeté sur la chaîne du Riesengebirge ou sur l'Oder et les places de la Silésie.

Je ne disconviendrai pas qu'un général habile, actif et bien instruit des mouvemens de ses ennemis, aurait eu sa retraite sur Konigsgratz et de là sur Olmutz; mais s'il eût perdu un seul jour dans la première position, le roi l'aurait prévenu à Chrudim; dès-lors il devenait impossible de gagner Olmutz, et la perte d'une bataille eût anéanti l'armée autrichienne. D'ailleurs cette hypothèse de la possibilité d'une retraite repose sur une chance qui n'existait pas, *l'activité de Daun.*

Si le roi avait préféré opérer par la gauche, contre l'extrême droite de la ligne ennemie, il fallait qu'il marchât de Glatz et de Schweidnitz concentriquement vers Jaromirs et Konigsgratz, pour chercher ensuite à gagner sans cesse les Au-

trichiens par la rive gauche de l'Elbe, soit vers Chrudim, soit directement vers Nimbourg; trois ou quatre marches forcées décidaient l'opération. Ce plan paraîtra peut-être préférable à une tentative contre la gauche par Zittau et Buntzlau, parce qu'il présente une base de communications plus sûre; mais d'un autre côté, comme il ne procurait pas l'avantage de couper, à son milieu, la ligne trop étendue de l'ennemi, pour empêcher la réunion des forces autrichiennes, il me semble qu'on devait donner la préférence au premier.

Au reste, quel que fût le projet adopté, s'il reposait sur les bases d'une concentration générale, et des mouvemens vigoureux et rapides contre Daun isolé, il aurait eu les résultats les plus brillans. Frédéric perdit quatre mois dans des camps, sans motif connu, se bornant à l'accessoire insignifiant de pousser l'armée des Cercles sur la Franconie. Cette armée n'était pas à craindre, lors même qu'elle serait parvenue sous les murs de Dresde, car elle eût évacué la Saxe à la première nouvelle de la marche du roi contre Daun. On pouvait se servir plus utilement des 43 bataillons et 60 escadrons du prince Henri, en les réunissant à l'armée qui devait décider la grande question. On en changea bien l'emploi, quand les Russes parurent sur l'Oder, et il n'est

pas difficile de prononcer, si le moment était alors plus favorable pour abandonner le sort de la Saxe à celui de la place de Dresde.

On ne saurait expliquer davantage l'opiniâtreté de Frédéric à rester quatre mois en Silésie, soit vers Landshut, soit au camp de Schmotseifen, tandis que Daun, menaçait la Lusace et séparait son armée de celle du prince Henri. Il importait fort peu de couvrir tous les villages de la Silésie; cette province n'était-elle pas assez bien gardée par ses huit forteresses? Ce qu'il fallait faire alors, c'était de rejeter Daun de Marclissa, vers Olmutz, ou Prague, suivant que cela aurait paru plus facile.

Une faute bien plus grave encore, c'est d'être resté au camp de Schmotseifen pendant les mois de juillet et d'août, lorsque Daun morcelé, avait des détachemens vers Dresde, sur l'Oder, à Marclissa et à Pribus. Le roi dit, dans ses œuvres, que ce camp devait résister à 80 mille Autrichiens; soit: mais je ne comprends pas comment on peut faire face à une armée, marchant dans la direction de Francfort, lorsqu'on reste paisiblement en Haute-Silésie, aux confins de la Bohême. En effet, le camp de Schmotseifen faisant front aux montagnes, ne mit aucun obstacle aux mouvemens qu'il plut à Daun d'entreprendre pour aller à la rencontre des Russes.

La conduite de Frédéric, dans les opérations

relatives à ceux-ci, ne se montre pas sous un meilleur jour. Au lieu d'envoyer au comte de Dohna un simple renfort de l'armée de Saxe, qui ne suffisait pas pour empêcher de perdre la bataille de Kay, il aurait dû faire marcher le prince Henri avec la majeure partie de cette armée, pour livrer la première bataille à Soltikof. Dans cinq marches, ce prince pouvait réunir sur l'Oder ses 30 bataillons et 40 escadrons, aux 27 bataillons et 50 escadrons de Dohna, pour attaquer les Russes, entre ce fleuve et la Wartha, avant que les Autrichiens pussent les joindre. Frédéric, mécontent des opérations du comte de Dohna, et se disposant à réunir ses forces contre les premiers, ne devait pas engager Wedel partiellement, au moment où le prince Henri et Finck se dirigeant vers lui, promettaient d'opérer à quelques jours de là, un effort simultané et décisif. Il fallut bien effectuer cette réunion après la bataille de Kay; pourquoi donc ne pas la faire avant?

C'était une faute répréhensible, que de laisser opérer la jonction des Autrichiens et des Russes, si facile à empêcher. Il est des circonstances à la guerre où l'on prend le change sur le but des mouvemens de l'ennemi, et sur les moyens qu'il emploiera pour y arriver; mais ce n'était pas ici le cas : le roi convient lui-même qu'il devina, dès le principe, que Daun voulait porter le corps de Haddick sur l'Oder, et en effet la direction des

mouvemens de ce général l'annonçait. Le prince Henri était à Sorau, lorsque les Autrichiens se trouvaient en arrière de Pribus; comment le prévinrent-ils à Sommerfeld et à Guben? Le long séjour de ce prince à Bautzen, le corps qu'il y laissa, aux ordres de Finck, et qu'il rappela bientôt après, prouvent également que les Prussiens ne surent point prendre un parti décisif et vigoureux. Ce n'est pas dans des circonstances semblables, que l'on fait dix ou douze détachemens sur une ligne d'opérations : il fallait se rassembler, marcher à l'ennemi, et l'on aurait battu en détail les corps qui s'avançaient sur l'Oder en tâtonnant.

Je ne dirai plus rien de la bataille de Kunersdorf; dont on a déjà fait l'examen à la fin du chapitre XVII. Bien que le roi l'ait perdue, ses combinaisons lui feront toujours honneur; son ame, retrempée par le malheur, reprend toute son énergie. Ses manœuvres après sa défaite méritent, ainsi que celles du prince Henri, un juste tribut d'éloges : non parce qu'elles réussirent, car ce résultat fut le fruit des fautes multipliées de Daun; mais parce que, dans le cas même où les Autrichiens seraient parvenus à les déjouer, comme cela semblait facile, elles étaient conformes aux principes. *Elles rétablirent en effet la direction intérieure des lignes d'opérations des Prussiens, et isolèrent au contraire leurs ennemis.*

La fin de la campagne offre encore plus que le commencement, d'étonnans contrastes dans la tournure des événemens, comme dans l'application des principes de l'art. *Après une bataille des plus meurtrières, et une défaite totale, Frédéric accumula succès sur succès, parce que ses ennemis ne commirent que des fautes. Lorsque l'armée russe fut retournée en Pologne, que la position du roi devint aussi avantageuse qu'elle avait été critique auparavant, il n'essuya plus que des revers.*

L'affaire de Maxen doit être attribuée en partie aux fautes de Finck : une circonstance qui dépose contre la fermeté et la présence d'esprit de ce général, c'est l'ordre qu'il donna à Wunsch de revenir avec la cavalerie qui avait déjà échappé; il eût dû suivre ce corps plutôt que de le rappeler; car, au pis aller, il avait toujours le temps de se rendre avec les bataillons qui n'auraient pu se sauver. Finck aurait dû aussi tenter de se retirer par Glashutte et Frauenstein, ou de se jeter en Bohême par Gishubel, pour venir ensuite joindre l'armée par le Basberg, ou tout autre route. Néanmoins, on remarque avec surprise que Frédéric, qui a fait dans son instruction aux officiers-généraux un long chapitre sur le danger des grands détachemens, en ait envoyé un de 18 mille hommes sur les derrières de l'ennemi, sans prendre la précaution de le soutenir. Ce corps

ne pouvant couper les communications de Daun avec la Bohême par la rive droite de l'Elbe, ne remplissait point son but. Il eût été préférable sans contredit de passer sur cette rive, et de venir camper vis-à-vis de Pirna, en jetant des ponts et poussant le corps de Finck sur la route de Dresde à Gishubel; car sans courir de risque on devenait maître des communications directes de Daun, et de le prévenir sur les autres.

Supposant que le roi fût décidé à opérer sur la rive gauche, et à porter Finck sur Dippodiswalde, il devait au moins venir camper sur l'extrême gauche de Daun, vers Tharandt et Rabenau, d'où il aurait couvert son détachement et menacé l'armée autrichienne de la serrer de plus près : d'ailleurs, dans cette position, Finck eût été à même de combattre simultanément avec le roi, si l'ennemi avait engagé une affaire sérieuse.

Je ne m'étendrai pas sur les détails du combat: Finck fit tout ce qu'il fallait pour être battu, puisqu'il confia la défense d'une des hauteurs à des hussards, comme si la cavalerie était susceptible de défendre des positions. Il commit en outre la faute de faire face partout et de livrer un combat défensif, au lieu de prendre l'initiative pour accabler une des colonnes de l'ennemi. Un général qui, en rase campagne, prend position, se laisse entourer par des forces triples, en se contentant d'opposer une faible division à chaque

colonne, et attend ainsi un effort combiné de toutes les forces ennemies, pèche contre les premières règles de l'art; car c'est en s'unissant et courant au-devant d'une des colonnes d'attaque, qu'on peut espérer de rétablir l'équilibre des forces et des chances, en rompant ainsi la violence et l'unité des mouvemens résultant d'un choc simultané. Des principes aussi simples n'ont pas besoin de preuves; cependant, s'il en fallait, qu'on ouvre l'histoire de la campagne de 1796 en Italie. Les batailles de Lonato, de Castiglione, et de Rivoli surtout, démontrent clairement que Bonaparte ne remporta la victoire sur Wurmser et Alvinzy que pour avoir réuni ses moyens et tombé successivement sur les colonnes autrichiennes qui voulaient l'envelopper.

Passant maintenant à l'examen de la conduite des Autrichiens, il faut convenir que si les combinaisons de Daun n'eurent rien de grand, son plan fut pourtant mieux raisonné que ceux des campagnes précédentes, en ce qu'il reposait sur le concert des mouvemens et la concentration générale des forces alliées. Les premières opérations furent plus sages que celles de Frédéric, et cependant leur exécution fut contraire aux principes. Le conseil aulique jugea prudemment qu'il convenait d'attendre une armée de 60 mille Russes pour frapper les coups décisifs : le projet que Daun eut d'empêcher la réunion des forces de Frédéric, en marchant sur Marclissa, lui ferait

beaucoup d'honneur, s'il n'avait commis la faute de morceler ses troupes en 13 divisions isolées. Au lieu de suivre un tel système, il fallait laisser l'armée des Cercles agir pour elle-même et profiter de l'expédition du prince Henri en Franconie, pour réunir dix de ces divisions et attaquer le roi en Silésie, que l'arrivée des Russes eût plongé dans le plus grand embarras.

Sans doute il était plus prudent d'attendre les Russes; mais pouvait-on de bonne foi compter que Frédéric restât dans l'inaction, pendant quatre mois? et ne devait-on pas craindre au contraire qu'il ne profitât de leur éloignement pour réunir ses forces et combattre les Autrichiens isolément? Il neconvenait donc point de se morceler.

Pour empêcher Frédéric de communiquer avec le prince Henri, il fallait mettre en mouvement une masse suffisante : on ne menace pas des communications en gardant une position, parce qu'il y a toujours moyen de passer à droite ou à gauche; si le roi ne profita pas des fausses mesures des alliés, ce fut une faute, parce qu'il perdait dans la défensive toutes les chances que les Autrichiens y gagnaient.

Le maréchal Daun à Marclissa, avait des détachemens depuis Troppau en Haute-Silésie jusqu'à Culmbach en Franconie. Ce malheureux système de tout couvrir, devait-il être celui d'une puissance formidable comme l'Autriche, envers un

roi presque sans ressources réelles? La guerre d'invasion est surtout avantageuse lorsqu'elle est dirigée contre un pays de peu d'étendue, et dont les ressources principales se trouvent sur le théâtre même des opérations; les ennemis de Frédéric méconnurent cette vérité, car autrement il n'eût jamais fait plus d'une campagne.

Daun mérite des reproches sévères, pour n'avoir tiré aucun parti de la belle position qu'il eut après la bataille de Kay. Les Russes étaient, le 28, à Crossen; Haddick à Pribus, l'armée autrichienne à Marclissa: le prince Henri se trouvait vers Sagan avec un faible corps, et Wedel s'était retiré à Logau. Le maréchal devait se porter à marches forcées sur Sagan et y attaquer le prince, tandis que Haddick gagnait Sommerfeld ou Christianstadt. La réunion de 60 mille Autrichiens sur ce point, l'eût mis à même de pousser le prince Henri devant lui, et de le jeter sur l'armée russe en le coupant de celle du roi. Ce mouvement aurait été à moitié terminé avant que Frédéric pût en être informé, et une division autrichienne serait restée à Lauban, pour lui donner le change et retarder sa marche. Daun exécuta bien un peu plus tard son mouvement sur Pribus, sans que le corps prussien campé à Schmotseifen s'en inquiétât.

Nous arrivons maintenant à l'examen de la période la plus extraordinaire de toute cette guerre;

les suites de la bataille de Kunersdorf. Pendant que les Russes se battaient avec tant d'acharnement, Daun demeurait à Pribus, et Haddick à Guben : ces deux corps, formant 50 mille hommes environ, restèrent dans l'inaction, au lieu de se diriger vers Mulrose et Francfort, pour porter le dernier coup au roi; les débris de l'armée prussienne eussent été coupés de leur base, jetés sur la rive droite de l'Oder et acculés successivement à la mer vers Stettin. Daun et Haddick avaient d'autant plus d'intérêt à exécuter ce mouvement, qu'ils pouvaient, en cas de revers, couvrir la retraite de l'armée russe le long de l'Oder, et se réunir à elle pour rétablir les affaires.

Si l'inaction du général autrichien fut blâmable à cette époque, elle devint impardonnable, après la nouvelle de la bataille de Kunersdorf. Depuis que Frédéric faisait la guerre, il avait été battu à Kollin, surpris à Hohenkirch, mais n'avait été complètement défait qu'à Kunersdorf. On connaissait la force de ses débris : Daun pouvait, en trois marches, se réunir à Haddick vers Lubben, et se porter directement sur Berlin, pour gagner les derrières des Prussiens; le roi perdait par cette manoeuvre tous moyens de salut, car la masse de ses ennemis victorieux eût été établie au coeur de ses petits états, dont le sort ne serait pas resté long-temps douteux.

Cette vérité prouve encore que Daun, loin d'at-

tendre à Pribus et à Tribel, jusqu'au 2 septembre, devait marcher à Mulrose ou du moins à Guben, pour être en mesure, soit de se joindre aux Russes, soit de porter les derniers coups au roi, suivant la tournure que les affaires auraient prise.

L'inaction de Soltikof, après la bataille, est excusable, parce que son armée avait réellement tout fait, et qu'il était scandaleux que celle de Daun n'eût pas encore brûlé une amorce. La dissention qui régna entr'eux, est un défaut inhérent aux coalitions *qui ne reconnaissent pas de chef;* il en résulta que Frédéric gagna du temps, et le temps fait tout à la guerre. C'est en perdant quelques heures, que l'on peut être engagé partiellement; que l'ennemi vous accable de sa masse, que l'on perd ou l'on gagne les communications et les grandes chances; enfin que les vaincus mettent un terme aux désastres d'une défaite. Le génie ne préside pas toujours au gain des batailles; mais lui seul sait tirer parti de la victoire. Napoléon peut encore être cité ici comme un exemple. Quelle distance n'y a-t-il pas, en effet, des combinaisons qui ont amené les résultats de Bassano, de Marengo, d'Ulm, d'Jéna et de Friedland, aux faibles conceptions de ces généraux médiocres, victorieux par hasard? Toutefois ce n'est pas aux combinaisons, garans du succès, que se restreint le talent d'un grand capitaine: on le retrouve encore dans la vigueur qui

fait recueillir les fruits de ces plans primitifs. Les manœuvres qui devinrent si funestes aux armées de Wurmser, de Mélas, de Mack et du duc de Brunswick, n'auraient été que de vaines menaces, si le génie qui les enfanta n'avait présidé à leur exécution. Napoléon ne livrait pas une bataille pour la gagner simplement; mais bien pour achever l'anéantissement des corps organisés de l'ennemi. S'il est vrai que la force d'une armée ne réside pas moins dans l'unité de plans et de mouvemens que dans la constitution physique, après une défaite, cet ensemble n'existe plus; les généraux battus sont souvent sans projets, incertains sur la direction de leurs colonnes, et les corps désorganisés sans communication avec le chef qui donne l'impulsion. C'est le moment favorable d'attaquer, surtout si l'on a une bonne base; il serait absurde de rester tranquillement devant les vaincus, et de donner le temps à son adversaire de réorganiser ses moyens de résistance.

L'armée de Frédéric II aurait été détruite, si Daun eût manœuvré comme Napoléon après la bataille de Jéna en 1806, et Frédéric III eût sauvé les débris de la sienne, s'il avait eu après la bataille d'Auerstedt, autant de temps que le maréchal autrichien en accorda aux débris de Kunersdorf(1).

(1) Depuis la première édition de cet ouvrage, Napoléon a été

Jusqu'alors les fautes du général autrichien provenaient de son manque de résolution : mais sa retraite sur Bautzen est impardonnable. Parvenu par suite d'un bon plan primitif, et les fausses manœuvres du roi, à réunir les armées combinées dans une position centrale, au cœur des états prussiens, et à isoler les deux armées ennemies ; il n'avait rien de mieux à faire que de diriger un effort décisif contre l'une ou l'autre de ces parties isolées. Peu importait que le prince Henri menaçât la Haute-Lusace, il fallait le laisser courir, puisqu'il s'éloignait de plus en plus de la ligne secondaire qu'il devait soutenir, et à laquelle il aurait dû chercher à se lier de nouveau. Cette promenade donnait au contraire la facilité d'écraser le faible corps de Frédéric à Furstenwalde. Mais au lieu de se réjouir de la manœuvre du prince, Daun prit l'épouvante, renonça à tous les avantages de la concentration, et vint camper à Bautzen pour couvrir quelques sacs de farine. *Cette conduite*

---

renversé par l'application des mêmes principes ; la vigueur déployée par les armées russes en 1812, a ébranlé son empire, et la poursuite après la bataille de Leipzig l'a fait crouler. Si Daun et Soltikof avaient agi avec cette énergie, Frédéric n'eût pas résisté un mois à leurs attaques. Les hommes qui voudraient mettre ces deux guerres en parallèle, et juger de la résistance de Frédéric, d'après les événemens de nos jours, se tromperaient grossièrement.

incompréhensible donna donc à ses ennemis les moyens de former, à leur tour, une masse intérieure, qui déconcerta tous les mouvemens successifs, découragea les Russes, et fut plus utile aux Prussiens que la victoire de Kunersdorf ne l'avait été aux confédérés.

Daun aurait sûrement bien plus déconcerté le prince, s'il s'était porté à marches forcées sur Luben, et eût coupé les communications de Frédéric, déjà pressé à Waldau sur son front par l'armée russe.

Malgré toutes ces fautes, on doit néanmoins des éloges au maréchal pour l'affaire de Maxen; il profita avec habileté du gros détachement que Frédéric avait imprudemment poussé sans le soutenir. Sa conduite en cette occasion, est une forte preuve *de ce que l'on peut faire avec une masse centrale contre des parties isolées, en prenant l'initiative du mouvement, et le cachant ainsi pendant quelque temps.* Finck était détruit, et le roi qui ne s'en doutait pas, restait tranquille dans son camp de Wilsdruf.

Mais Daun ne profita pas de ses succès; la prise des corps de Finck et de Dierke avait rendu de la confiance à son armée; il avait à Dresde une place d'armes, où en cas d'échec il pouvait s'appuyer. Il n'osa ni marcher contre le roi, ni l'attaquer vigoureusement, en manœuvrant par sa droite pour le couper de l'Elbe et de sa base d'o-

pérations. On a dit que la saison était avancée; cependant on s'est battu depuis en Pologne par un froid aussi rigoureux; d'ailleurs dans les sables de la Saxe et du Brandebourg, les routes sont meilleures en hiver qu'en été. Finalement il laissa à Frédéric le temps de réparer la perte de la moitié de son armée, et en fut bien puni la campagne suivante.

Je ne m'étendrai pas sur les opérations de Soltikof; il manœuvra fort bien contre Dohna, et se tira avec honneur de la bataille de Zulichau : il reçut celle de Francfort dans une position forte à la vérité, mais dont l'ennemi tenait les communications, et exposa ainsi son armée à une ruine totale; le courage de ses soldats, et l'attaque de Laudon faite au moment décisif, le tirèrent heureusement de ce mauvais pas. Le maréchal commit une faute plus grave avant la bataille, en ne s'éclairant pas dans la direction de Bischofsée, vers la forêt par où le roi devait déboucher : cette faute permit à Frédéric de cacher ses premiers mouvemens, et de surprendre, avec toutes ses forces, une extrêmité de la ligne ennemie, qui aurait été perdue, si les Prussiens avaient profité vivement de ce grand avantage.

L'inaction de Soltikof, dans les momens qui suivirent la bataille de Kunersdorf, est d'autant moins excusable, qu'avec sa nombreuse cavalerie, il pouvait pousser vivement l'armée prus-

sienne déjà en déroute, sans craindre beaucoup de résistance, et avec certitude de la culbuter dans l'Oder. Après que le roi eut repassé ce fleuve, il pouvait encore l'accabler; mais si sa conduite fut contraire aux règles de la guerre, elle trouva du moins une excuse dans de justes mécontentemens politiques.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE
DES MATIÈRES.

CAMPAGNE DE 1758.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



